



La Quête du Graal

BERNARD
CORNWELL

*La lance
de saint
Georges*

roman

Presses de la Cité

Bernard Cornwell

LA LANCE DE SAINT GEORGES

La Quête du Graal

Traduction de Christian Molinier



PRESSES DE LA CITÉ

Titre original : *Harlequin*

Harlequin est dédié à
Richard et Julie Rutherford-Moore

« car par lesdictes guerres sont maintes foiz avenues batailles mortelles, occisions de genz, pillement d'églises, destructions de corps et péril de âmes, déflorations de pucelles et de vierges, deshonestations de femmes mariées et vefves, arsures de villes, de manoirs et édifices, roberies et oppressions, guétemenz de voyes et de chemins, justice en est faillie, et la foy chrétienne rejfroidie, et marchandise périe, et tant d'autres maulx et oribles faiz s'en sont ensuiz que ils ne pourvoient estre diz, nombrés ne escrit »

Lettre du roi Jean II
27 juillet 1361

Harlequin vient probablement de l'ancien français *hellequin* : troupe de cavaliers du diable.

Prologue

Le trésor de Hookton fut volé au matin du jour de Pâques 1342. C'était une sainte relique suspendue aux poutres de l'église, et il était d'ailleurs extraordinaire qu'un objet si précieux ait été conservé dans un village si obscur. Certains disaient qu'il n'avait rien à faire à cet endroit, qu'il aurait dû être conservé pieusement dans quelque cathédrale ou grosse abbaye, mais d'autres, bien plus nombreux, disaient qu'il n'était pas authentique. Seuls les esprits simples contestaient que les reliques fussent des faux. De beaux parleurs parcouraient les chemins d'Angleterre pour vendre des os jaunis présentés comme une phalange, un orteil ou une côte d'un saint vénéré. Parfois il s'agissait d'os humains mais le plus souvent ils provenaient d'un porc ou même d'un cerf ; cela n'empêchait pas le peuple de les acheter et de leur adresser des prières. « Ils feraient aussi bien de prier saint Glinglin, disait le père Ralph avec un rire moqueur. Ce sont des os de jambon qu'ils prient, des os de jambon ! Le saint Cochon ! »

C'était le père Ralph qui avait apporté le trésor à Hookton. Quand il fut question de le transférer dans une cathédrale ou une abbaye, il ne voulut pas en entendre parler. Et c'est ainsi que pendant huit années il resta accroché dans la petite église en se couvrant de poussière et de toiles d'araignée qui luisaient comme de l'argent quand un rayon de soleil descendait de la haute fenêtre de la tour ouest. Des moineaux se perchaient sur le trésor et certains matins on trouvait des chauves-souris suspendues à sa hampe. On le nettoyait rarement et plus rarement encore le descendait-on, même si, une fois de temps en temps, le père Ralph demandait qu'on dresse une échelle et qu'on le décroche de ses chaînes. Penché sur lui, il disait une prière et passait doucement sa main sur l'objet. Il ne se vantait jamais de posséder ce trésor. D'autres églises ou des monastères s'en seraient servis pour attirer les pèlerins, mais le père Ralph

renvoyait les visiteurs. Lorsqu'un voyageur l'interrogeait sur la relique, il répondait : « Ce n'est rien, juste une babiole, rien du tout. » Et, si le visiteur insistait, il se mettait en colère : « Ce n'est rien. Rien, rien, rien ! » Même quand il n'était pas en colère, le père Ralph était un homme impressionnant mais, quand l'irritation s'emparait de lui, il se transformait en un être furieux à la chevelure hirsute et ses éclats protégeaient le trésor. Pourtant, le père Ralph était persuadé que l'ignorance était la meilleure des garanties et que si les hommes n'en avaient pas connaissance, Dieu assurerait sa bonne garde. Et c'est bien ce qu'il a fait. Du moins pendant un certain temps.

La meilleure protection du trésor, c'est qu'il se trouvait dans une obscure bourgade. Ce minuscule village était situé sur la côte sud de l'Angleterre, à l'endroit où la Lipp, un cours d'eau qui a presque la dimension d'une rivière, se jette dans la mer au milieu d'une plage de galets. Le village possédait une demi-douzaine de bateaux de pêche, protégés la nuit par le Hook¹, une langue de galets qui s'avancait en s'incurvant devant l'embouchure de la Lipp. Malgré cela, lors de la fameuse tempête de 1322, la mer avait submergé le Hook et fracassé les bateaux en les jetant sur la plage. Le village ne s'était jamais remis de cette tragédie. Avant la tempête, dix-neuf bateaux faisaient voile au départ du Hook, mais, vingt ans plus tard, il n'y avait plus que six petites embarcations pour fendre les vagues au-delà de la barre dangereuse de la Lipp. Le reste des villageois travaillait dans les marais salants ou bien faisait paître moutons et vaches dans les collines situées derrière les chaumières de pisé qui se blottissaient autour de la petite église en pierre où le trésor était suspendu à des poutres noircies. C'était cela Hookton : des bateaux de pêche, du sel et de l'élevage, avec de vertes collines derrière, de l'ignorance à l'intérieur et la vaste mer devant.

Dans ce village, comme partout dans la chrétienté, il y avait une vigile la veille de Pâques et, en cette année 1342, ce service fut assuré par cinq hommes qui regardèrent le père Ralph consacrer le pain et le vin de Pâques et les poser sur l'autel

¹ Hook signifie « crochet ». (N. d. T.)

drapé de blanc. Les hosties se trouvaient dans un simple bol de terre cuite recouvert d'un linge blanc et le vin dans une coupe en argent appartenant au père Ralph. Cette coupe faisait partie de son mystère. C'était un homme très grand, pieux, et bien trop instruit pour un simple prêtre de village. On racontait qu'il aurait pu devenir évêque mais que le diable l'avait persécuté avec de mauvais rêves et, de fait, il était avéré que pendant les années qui avaient précédé son arrivée à Hookton, il avait été enfermé dans une cellule de monastère parce qu'il était possédé par les démons. Puis, en 1334, les démons l'avaient quitté et on l'avait envoyé à Hookton où il avait terrorisé les villageois par sa façon de prêcher aux mouettes ou d'arpenter la plage en pleurant sur ses péchés et en se frappant la poitrine avec des pierres acérées. Il se mettait à hurler comme un chien lorsque ses fautes pesaient trop lourdement sur sa conscience, mais il finit par trouver une sorte d'apaisement dans ce village retiré. Il construisit une grande maison à poutres apparentes, qu'il partageait avec sa gouvernante, et il se lia d'amitié avec sir Giles Marriott, qui était le seigneur de Hookton et vivait dans un manoir de pierre à une lieue au nord.

Sir Giles était, bien entendu, un gentilhomme et il semblait bien que le père Ralph en fût un aussi, malgré ses cheveux en broussaille et sa grosse voix. Il possédait des livres qui, après le trésor accroché dans l'église, constituaient la plus grande merveille de Hookton. Quelquefois, quand il laissait sa porte ouverte, les gens regardaient bouche bée les dix-sept volumes reliés de cuir empilés sur une table. La plupart étaient en latin mais il y en avait quelques-uns en français, la langue maternelle du père Ralph. Non pas le français de France, mais celui de Normandie, la langue des maîtres de l'Angleterre, et c'est ainsi que les villageois comprenaient qu'il devait être de naissance noble, bien que pas un seul n'eût osé le lui demander en face. Ils avaient tous bien trop peur de lui. Mais lui remplissait son office auprès d'eux. Il les catéchisait, disait la messe, les mariait, écoutait leurs confessions, leur donnait l'absolution, les sermonnait et les enterrait, mais sans s'attarder auprès d'eux. Il marchait seul, l'air sombre, les cheveux en bataille et les yeux brillants. Malgré tout, les villageois étaient fiers de lui. Dans la

plupart des églises de campagne officiaient des prêtres avec des faces de pudding, à peine plus instruits que leurs paroissiens. Mais Hookton, en la personne du père Ralph, possédait un homme cultivé, trop intelligent pour être sociable, un saint peut-être, probablement de naissance noble, un pécheur qui reconnaissait ses fautes, un fou sans doute, mais assurément un vrai prêtre.

Le père Ralph dit une bénédiction puis avertit les cinq hommes que Lucifer se mettait en route la nuit de Pâques et qu'il ne désirait rien tant que dérober le saint sacrement qui se trouvait sur l'autel. Par conséquent ils devaient surveiller diligemment le pain et le vin. Après le départ du prêtre, c'est ce qu'ils firent pendant un court moment, consciencieusement agenouillés et le regard fixé sur le calice qui portait un blason gravé sur son flanc d'argent. Il représentait un animal portant le Graal et c'était ce signe de noblesse qui suggérait aux villageois que le père Ralph était véritablement un homme de haute naissance déchu de son titre après avoir été possédé par les démons. Le calice d'argent paraissait trembler dans la lumière de deux immenses cierges qui devaient brûler durant toute cette longue nuit. La plupart des villages ne pouvaient s'offrir de vrais cierges de Pâques, mais chaque année le père Ralph en achetait deux aux moines, à Shaftesbury, et les villageois venaient se faufiler dans l'église pour les contempler. Cependant, ce soir-là, à la nuit tombée, il n'y avait guère que les cinq hommes pour regarder leurs flammes immobiles.

Puis John, un pêcheur, libéra un vent et dit :

— En voilà un qui est assez parfumé pour tenir le diable à distance !

Les quatre autres se mirent à rire. Après quoi, ils quittèrent les marches du chœur pour s'adosser au mur de la nef. La femme de John avait préparé un panier avec du pain, du fromage et du poisson fumé tandis qu'Edward, qui possédait une saline sur le rivage, avait apporté de la bière.

Dans les grandes églises du monde chrétien, c'étaient les chevaliers qui effectuaient cette vigile annuelle. Ils s'agenouillaient tout armés, revêtus de leurs surcots brodés où l'on voyait des lions dressés sur leurs pattes, des faucons à la

tête inclinée, des lames de hache et des aigles aux ailes déployées. Leurs heaumes étaient ornés d'une crête de plumes. Mais à Hookton, il n'y avait pas de chevaliers et seul le plus jeune des quatre hommes, qui s'appelait Thomas et était assis un peu à l'écart des trois autres, portait une arme, une antique épée émoussée et quelque peu mangée par la rouille.

— Tu crois que cette vieille lame va faire peur au diable, Thomas ? demanda John.

— Mon père m'a dit que je devais la prendre.

— Et que veut-il que tu fasses d'une épée ?

— Il ne jette jamais rien, tu le sais bien, dit Thomas en soulevant la vieille arme.

Elle était lourde, mais il la leva sans difficulté. Âgé de dix-huit ans, Thomas était un jeune homme de haute taille et extrêmement fort. Dans le village, tout le monde l'aimait. Il était dur au travail et son plus grand plaisir était de passer une journée en mer, hissant des filets à s'en faire saigner les mains. Sachant naviguer à la voile, il était aussi capable quand le vent faisait défaut de donner un bon coup de rame. Il pouvait tendre des pièges, tirer à l'arc, creuser une tombe, châtrer un veau, étendre du chaume ou couper du foin toute la journée. C'était un grand et solide garçon de la campagne. Mais Dieu l'avait pourvu d'un père qui voulait l'élever au-dessus des choses communes. Il voulait que son fils devienne prêtre. C'est pour cela que Thomas venait d'achever son premier trimestre à Oxford.

— Qu'est-ce que tu fais donc à Oxford, Thomas ? lui demanda Edward.

— Tout ce que je ne devrais pas faire, répondit-il.

Il ramena en arrière ses cheveux bruns, dégageant son visage qu'il avait aussi osseux que celui de son père. Ses yeux étaient d'un bleu profond, légèrement tombants, sa mâchoire longue et son sourire intelligent. Les filles du village le trouvaient beau garçon.

— Il y a des filles à Oxford ? demanda John malicieusement.

— Plus qu'il n'en faut, répondit Thomas.

— Ne le dis pas à ton père, intervint Edward, sinon il va encore te donner le fouet. Il sait y faire avec un fouet, ton père.

— Personne n'est meilleur que lui, admit Thomas.

— Il ne veut que ton bien, dit John, on ne peut pas l'en blâmer.

Mais Thomas blâmait son père. Il l'avait toujours fait. Cela faisait des années qu'il s'opposait à lui, et ce qui entretenait le plus la discorde entre eux, c'était la passion de Thomas pour les arcs. Le père de sa mère avait été archer dans le Weald² et Thomas avait vécu avec son grand-père presque jusqu'à l'âge de dix ans. Puis son père l'avait amené à Hookton et là, il avait rencontré le piqueur de sir Giles Marriott, lui aussi très expérimenté dans le tir à l'arc, et ce piqueur était devenu son nouveau tuteur. Thomas avait fabriqué son premier arc à onze ans. Mais quand son père avait découvert l'arme en bois d'orme, il l'avait brisée sur son genou et s'était servi des morceaux pour corriger son fils. « Tu n'es pas un enfant du commun ! » avait hurlé son père en le frappant sur le dos, les jambes et la tête. Mais ni les mots ni la correction n'eurent de résultat. Et comme son père avait généralement d'autres occupations, Thomas disposait du temps nécessaire pour se livrer à sa passion.

À l'âge de quinze ans, il était devenu aussi bon archer que son grand-père et il savait façonner un arc en choisissant le bois dense du cœur de l'if pour la partie centrale tandis que l'avant était en aubier plus flexible. Pour l'esprit vif de Thomas, il y avait quelque chose de beau, de simple et d'élégant dans un bon arc. Souple et fort, l'arc ressemblait au ventre plat d'une jeune fille, et ce soir-là, pendant la vigile de Pâques dans l'église de Hookton, Thomas repensait à Jane, qui servait dans la petite taverne du village.

John, Edward et les deux autres s'étaient mis à parler des affaires du bourg, du prix des agneaux à la foire de Dorchester, de ce vieux renard sur la colline de la Lipp qui, en une seule nuit, avait emporté tout un troupeau d'oies, et de cet ange qu'on avait aperçu au-dessus des toits à Lyme.

— Je pense qu'ils avaient trop bu, dit Edward.

— Moi aussi, je vois des anges quand j'ai bu, remarqua John.

² Région du sud-est de l'Angleterre. (N. d. T.)

— Cette Jane, reprit Edward, elle ressemble à un ange, pour sûr.

— Pour la conduite, elle n'en est pas un, répondit John. La fille est enceinte.

Les quatre hommes se tournèrent vers Thomas qui regardait d'un air innocent le trésor suspendu aux poutres. À vrai dire, il avait peur que l'enfant soit de lui et il était terrifié à la pensée de ce que dirait son père quand il le découvrirait. Mais, ce soir-là, il fit comme s'il ignorait l'état de Jane. Il se contentait de regarder le trésor à demi masqué par un filet de pêche qu'on avait suspendu aux poutres de l'église pour le faire sécher.

Peu à peu, les quatre hommes succombèrent au sommeil. Un courant d'air froid agita les flammes des deux cierges. Un chien se mit à hurler quelque part dans le village. On entendait le bruit incessant de la mer. Les vagues venaient frapper les galets, se retiraient dans un raclement, faisaient une pause et venaient frapper à nouveau. Thomas écouta les ronflements des quatre hommes et pria le ciel que son père n'apprenne jamais rien au sujet de Jane, bien que cela fût peu probable car elle insistait pour qu'il l'épouse et lui ne savait que faire. Peut-être, pensa-t-il, devrait-il s'enfuir, tout simplement ; prendre Jane et son arc et partir, mais il ne pouvait se décider. Alors il se contenta de regarder la relique au plafond de l'église et se mit à prier son saint patron pour lui demander de l'aide.

Le trésor était une lance. Une énorme chose, avec une poignée épaisse comme un avant-bras et longue comme deux hommes. Elle était en frêne, probablement, bien qu'elle fût si ancienne qu'on ne pouvait en être certain. Le temps avait un peu tordu la poignée noircie et la pointe n'était ni en fer ni en acier ; c'était une pièce en argent terni, effilée comme une aiguille. La poignée n'avait pas de renflement pour protéger la main, elle était droite comme celle d'une pique. En fait, cette relique ressemblait beaucoup à une grande pique à bœuf, mais jamais un fermier n'aurait mis une pointe en argent sur une pique à bœuf. C'était bien une arme, une lance.

Mais pas n'importe quelle lance. Il s'agissait de la lance avec laquelle saint Georges avait tué le dragon. C'était la lance de l'Angleterre, car saint Georges était le saint patron de

l'Angleterre et cela en faisait un très grand trésor, même si elle se trouvait accrochée sous le toit peuplé d'araignées de l'église de Hookton. Bien des gens prétendaient qu'elle ne pouvait pas être la lance de saint Georges, mais Thomas, lui, le croyait et il se plaisait à imaginer la poussière soulevée par les sabots du cheval et la gueule du dragon crachant les flammes de l'enfer tandis que le cheval se cabrait et que le saint retirait sa lance. Le soleil, brillant comme une aile d'ange, embrasait le casque de saint Georges, et Thomas entendait le rugissement du dragon, le claquement de sa grande gueule en forme de crochet, le hennissement de terreur du cheval et il voyait le saint se mettre debout sur ses étriers avant de plonger la pointe d'argent de la lance dans le flanc racorni du monstre. La lance allait droit au cœur et le cri de douleur du dragon montait jusqu'au ciel pendant qu'il se tordait, perdait son sang et expirait. Puis la poussière retombait et le sang du dragon formait une croûte sur le sable du désert. Saint Georges retirait la lance qui, d'une manière ou d'une autre, avait fini par venir entre les mains du père Ralph. Mais comment ? Le prêtre ne voulait pas le dire. Pourtant elle était bien là, cette grande lance noircie, assez lourde pour briser les écailles d'un dragon.

C'est ainsi que, cette nuit-là, Thomas priait saint Georges pendant que Jane, dont le ventre commençait à s'alourdir d'un enfant à naître, dormait dans la salle de la taverne et que le père Ralph hurlait en rêvant que des démons l'encerclaient dans la nuit. Les renards criaient dans les collines tandis que les vagues, interminablement, venaient griffer et lécher les galets sur le Hook. C'était la nuit de Pâques.

Thomas fut réveillé par les coqs du village. Il vit que les cierges étaient presque entièrement consumés sur leurs supports d'étain. Une faible lumière emplissait la fenêtre au-dessus de l'autel blanc. Le père Ralph avait promis au village que cette fenêtre, un jour, resplendirait de couleurs et montrerait saint Georges transperçant le dragon avec la lance à la pointe d'argent, mais l'encadrement de pierre ne portait encore que des panneaux en corne qui laissaient filtrer dans l'église un jour jaune comme de l'urine. Thomas se leva et c'est alors que des cris horribles retentirent dans le village.

C'était le jour de Pâques, le Christ était ressuscité, et les Français avaient débarqué.

Les envahisseurs étaient arrivés de nuit depuis la Normandie sur quatre navires poussés par le vent d'ouest. Leur chef, messire Guillaume, seigneur d'Evèque, était un guerrier chevronné qui avait combattu les Anglais en Gascogne et en Flandre, et à deux reprises déjà il avait conduit des expéditions sur la côte sud de l'Angleterre. Les deux fois, il avait ramené ses bateaux à bon port chargés de laine, d'argent, de bétail et de femmes. Il habitait une jolie maison en pierre de taille sur l'île Saint-Jean, à Caen, ville où il était connu comme « le chevalier de la mer et de la terre ». Âgé de trente ans, large de poitrine, le visage hâlé et les cheveux clairs, c'était un homme chaleureux et direct qui gagnait sa vie par la piraterie et en servant comme chevalier. Et voici qu'il avait débarqué à Hookton.

Le lieu était insignifiant ; on ne pouvait guère espérer en tirer grand-chose. Mais messire Guillaume avait été pressenti pour cette tâche et même s'il ne s'emparait que d'une seule pièce de monnaie dans la bourse d'un villageois l'affaire serait tout de même profitable car on lui avait promis mille livres pour cette expédition. Le contrat était dûment signé et scellé. Il promettait à Guillaume les mille livres en plus du butin qu'il pourrait prendre à Hookton. Cent livres lui avaient déjà été versées. Le reste de la somme avait été confié à frère Martin, de l'abbaye aux Hommes, à Caen. Tout ce que Guillaume devait faire pour mériter ces neuf cents livres, c'était amener ses bateaux à Hookton et s'emparer de ce qu'il voulait, mais laisser le contenu de l'église à l'homme qui lui avait proposé ce généreux contrat. Ce personnage se trouvait au côté de Guillaume dans le navire de tête.

C'était un homme jeune – il n'avait pas trente ans –, grand et brun, qui parlait peu et souriait moins encore. Il portait une coûteuse cotte de mailles, qui lui descendait jusqu'aux genoux, recouverte d'un surcot de drap noir dépourvu de toutes armoiries. Cependant, messire Guillaume pensait que l'homme devait être de naissance noble car il avait l'arrogance et la confiance en lui que donnent les privilèges. Ce n'était

certainement pas un noble normand. Guillaume les connaissait tous, et il avait assez souvent combattu aux côtés des gens d'Alençon et du Maine pour douter que l'inconnu soit issu de cette région. La complexion de l'étranger suggérait plutôt qu'il venait d'une province méditerranéenne, du Languedoc peut-être, ou du Dauphiné. Ils étaient tous fous, là-bas, fous furieux.

Messire Guillaume ne connaissait même pas son nom. Quand il le lui avait demandé, l'étranger avait répondu :

— Certains m'appellent Harlequin.

— Harlequin ?

Messire Guillaume avait répété le nom puis avait fait le signe de croix. Il n'y avait pas lieu de se vanter d'un nom pareil. Il avait ajouté :

— Vous voulez dire comme le hellequin ?

— On dit hellequin en France, avait admis l'homme, mais harlequin en Italie. Cela revient au même.

L'étranger avait souri, d'un sourire qui suggérait à messire Guillaume qu'il ferait mieux de modérer sa curiosité s'il souhaitait recevoir les neuf cents livres.

À présent, celui qui se faisait appeler Harlequin observait la côte brumeuse où l'on distinguait le court clocher d'une église, une masse de toits indistincts et une traînée de fumée qui s'élevait au-dessus des salines.

— C'est Hookton ? demanda-t-il.

— C'est ce qu'il dit, répondit Guillaume en désignant de la tête le capitaine.

— Alors que Dieu en ait pitié, dit l'inconnu.

Et il dégaina son épée, bien que les quatre navires fussent encore à un demi-mille de la côte. Les arbalétriers génois engagés pour l'expédition se signèrent puis commencèrent à tendre leur corde. Au même moment, messire Guillaume donna l'ordre de hisser la bannière d'Evecque sur le mât. Elle était bleue, ornée de trois faucons jaunes aux ailes déployées et aux serres prêtes à s'enfoncer dans la chair de leur proie. Guillaume sentait déjà l'odeur des feux de saline et il entendait le chant des coqs, là-bas sur la côte.

Quand les quatre embarcations vinrent frotter contre les galets, les coqs chantaient toujours.

Guillaume et Harlequin furent les premiers à terre. Derrière eux débarqua le groupe d'arbalétriers génois, des soldats de métier qui connaissaient leur affaire. Le chef des Génois leur fit remonter la plage puis traverser le village afin d'empêcher les villageois de fuir vers la vallée avec leurs objets de valeur. Les autres hommes, ceux de messire Guillaume, pilleraient les maisons et pendant ce temps les marins resteraient sur la plage pour garder les navires.

Sur la mer, la nuit avait été longue, froide et pleine d'inquiétude, mais la récompense venait enfin. Quarante soldats envahirent Hookton. Ils portaient des casques très ajustés et des cottes de mailles sur des hoquetons³ doublés de cuir. Armés d'épées, de haches et de lances, ils se précipitaient pour piller. La plupart avaient déjà participé aux autres expéditions de messire Guillaume et savaient exactement ce qu'ils devaient faire. Enfoncer les portes à coups de pied et tuer les hommes. Laisser crier les femmes, mais tuer les hommes car c'était eux qui pourraient résister. Quelques femmes prirent la fuite, mais les arbalétriers étaient là pour les arrêter. Une fois les hommes tués, le pillage pouvait commencer et cela prenait du temps car les paysans avaient l'habitude de dissimuler ce qu'ils possédaient et il fallait découvrir leurs cachettes. Les soldats devaient éparpiller la paille, explorer les puits, sonder le sol, mais il y avait aussi beaucoup de choses qui n'étaient pas cachées. Les jambons qui attendaient pour le lendemain du carême, les casiers pleins de poisson séché ou fumé, les filets, les ustensiles de cuisine, les quenouilles et les fuseaux, les œufs, les jattes de beurre, les paniers de sel. Toutes choses bien ordinaires mais assez bonnes pour qu'on les emporte en Normandie. Certaines maisons livrèrent quelques petites réserves de pièces de monnaie et dans l'un des logis, celui du prêtre, on trouva un véritable trésor : des assiettes, des pichets et des chandeliers en argent. Il y avait même une bonne quantité de vêtements de laine dans la demeure du prêtre, et un grand lit en bois sculpté, et aussi un bon cheval dans l'écurie. Guillaume jeta un regard aux livres mais il en conclut qu'ils

³ Vestes de grosse toile. (N. d. T.)

étaient sans valeur. Aussi, après avoir arraché les fermoirs en argent de leur couverture en cuir, les abandonna-t-il aux flammes quand on incendia les maisons.

Il lui avait fallu tuer la gouvernante du prêtre. Il regrettait cette mort. Ce n'est pas qu'il répugnât particulièrement à tuer les femmes, mais cela ne lui conférait aucun honneur et il n'encourageait pas ce genre de massacre à moins d'avoir affaire à une personne qui créait des ennuis, et la gouvernante voulait combattre. Elle avait frappé les soldats avec une broche, les avait traités de « fils de porcs » et de « déchets du diable », si bien qu'à la fin messire Guillaume avait dû la pourfendre de son épée puisqu'elle ne voulait pas accepter son sort.

— Stupide femelle ! dit-il en enjambant son corps pour aller regarder dans l'âtre où pendaient deux jambons mis à fumer.

— Retire-les, ordonna-t-il à l'un de ses hommes.

Puis il laissa les soldats fouiller la maison pour se diriger vers l'église.

Le père Ralph, éveillé par les hurlements de ses paroissiens, avait enfilé une soutane et couru à l'église. Les hommes de Guillaume avaient épargné le prêtre, par respect. Mais quand il fut parvenu à l'intérieur de l'église, il se mit à frapper les assaillants jusqu'à l'arrivée d'Harlequin qui, d'une voix rageuse, commanda aux soldats de s'emparer de lui. Ils le saisirent par les bras et le conduisirent devant l'autel recouvert de son parement de Pâques blanc.

Harlequin, l'épée à la main, s'inclina devant le père Ralph :

— Messire comte, dit-il.

Le père Ralph ferma les yeux, peut-être pour prier, bien que son expression fût plutôt celle de l'exaspération. Il les rouvrit et les dirigea vers le beau visage d'Harlequin.

— Vous êtes le fils de mon frère, dit-il d'un ton qui semblait plein de regrets.

— C'est exact.

— Comment va votre père ?

— Mort, comme son propre père et le vôtre.

— Que Dieu ait leur âme en sa sainte garde, dit pieusement le père Ralph.

— Et quand vous-même serez mort, c'est moi qui serai comte et notre famille renaîtra.

Le père Ralph esquissa un sourire, se contenta d'un signe de tête et regarda la lance.

— Vous n'en tirerez aucun profit, dit-il, son pouvoir est réservé aux hommes vertueux. Il n'opérera pas pour une mauvaise graine comme vous.

Le prêtre laissa alors entendre un curieux gémissement tout en perdant le souffle et il abaissa son regard vers son ventre, où Harlequin avait enfoncé son épée. Il fit un effort pour parler, mais aucune parole ne franchit ses lèvres et, comme les soldats l'avaient lâché, il s'effondra devant l'autel dans une flaque de sang.

Harlequin essuya son épée sur le parement de l'autel déjà taché de vin, puis il ordonna à l'un des hommes de Guillaume d'aller chercher une échelle.

— Une échelle ? demanda le soldat interloqué.

— Ils ont mis du chaume sur leurs toits, n'est-ce pas ? Donc ils ont une échelle. Trouve-la.

Harlequin remit son épée dans son fourreau et regarda la lance de saint Georges.

— Je lui ai jeté une malédiction, dit faiblement le père Ralph.

Il était très pâle, mourant, mais semblait étrangement calme.

— Votre malédiction, messire, me soucie aussi peu que la vesse d'une fille d'auberge.

Harlequin lança les chandeliers d'étain à un soldat puis il prit les hosties et les enfourna dans sa bouche. Il saisit le bol, examina sa surface sombre et, s'apercevant qu'il s'agissait d'un objet sans valeur, le reposa sur l'autel.

— Où est le vin ? demanda-t-il au père Ralph.

— *Calix meus inebrians*, répondit celui-ci.

Harlequin se contenta de rire. La douleur qui tenaillait le ventre du père Ralph l'obligea à fermer les yeux.

— Oh, mon Dieu, gémit-il.

Harlequin s'accroupit auprès de son oncle.

— Cela vous fait mal ?

— Comme le feu.

— Vous brûlerez en enfer, messire.

Harlequin observa comment le père Ralph agrippait son ventre pour contenir le flot de sang. Il écarta les mains du prêtre et, s'étant relevé, il lui envoya un violent coup de pied dans l'estomac. La douleur fit suffoquer le prêtre, qui se recroquevilla.

— Un présent de la part de votre famille, dit Harlequin.

Puis, comme on apportait une échelle, il se détourna.

Les cris emplissaient le village car la plupart des femmes et des enfants étaient encore en vie et leurs épreuves ne faisaient que commencer. Les femmes les plus jeunes furent rapidement violées par les hommes de Guillaume et les plus jolies d'entre elles – parmi lesquelles se trouvait Jane, la serveuse de la taverne – furent conduites sur les bateaux pour être emmenées en Normandie où elles deviendraient les catins ou les épouses des soldats. L'une des femmes se mit à hurler parce que son enfant était resté dans son berceau, mais les soldats ne comprirent pas ce qu'elle voulait ; ils la frappèrent pour la faire taire et la poussèrent vers les marins qui l'étendirent sur les galets et relevèrent sa jupe. Elle pleurait, inconsolable, tandis que la maison s'enflammait. Les oies, les cochons, les chèvres, six vaches ainsi que le cheval du prêtre furent conduits aux bateaux. Dans le ciel, les mouettes tournoyaient en criant.

Le soleil venait à peine de paraître au-dessus des collines, du côté de l'est, et le village avait déjà donné plus que n'en avait espéré messire Guillaume.

— Nous pourrions aller à l'intérieur des terres, suggéra le capitaine des arbalétriers.

— Nous avons ce que nous sommes venus chercher, intervint Harlequin.

Il avait déposé l'encombrante lance de saint Georges sur l'herbe du cimetière et, à présent, il contemplait l'antique objet comme s'il essayait de comprendre la nature de son pouvoir.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le Génois.

— Rien qui puisse vous être utile.

Guillaume eut un sourire :

— Essayez de vous en servir et elle se brisera comme de l'ivoire.

Harlequin haussa les épaules. Il avait obtenu ce qu'il voulait ; l'opinion de messire Guillaume ne l'intéressait en rien.

— Allons à l'intérieur des terres, répéta le capitaine des Génois.

— Peut-être... mais pas très loin, répondit Guillaume.

Il savait que les redoutables archers anglais finiraient par venir à Hookton, mais pas avant midi, et il se demandait s'il y avait un autre village, proche de celui-ci, qu'il vaudrait la peine de piller. Il regarda une fille terrorisée – elle avait onze ans, peut-être – qu'un soldat emportait vers la plage.

— Combien de morts ? demanda-t-il.

— Chez nous ? Aucun.

Le capitaine paraissait surpris qu'on lui pose cette question.

— Non, chez eux.

— Peut-être trente ou quarante hommes, quelques femmes.

— Et nous n'avons même pas une égratignure, exulta messire Guillaume. Il serait dommage de s'arrêter maintenant.

Il jeta un coup d'œil vers celui qui l'avait engagé, mais l'homme en noir ne leur prêtait aucune attention. À ce moment, le capitaine poussa un grognement, ce qui surprit Guillaume car il pensait que l'homme était désireux de prolonger l'expédition. C'est alors qu'il s'aperçut que ce grognement n'était pas dû à un manque d'enthousiasme mais à une flèche à empennage blanc qui s'était enfoncée dans sa poitrine. Elle avait transpercé la cote de mailles et la tunique capitonnée comme une aiguille traverse un tissu et elle avait tué le Génois presque instantanément.

Guillaume se jeta au sol et au même instant une autre flèche siffla au-dessus de lui pour se planter dans le gazon. Saisissant la lance, Harlequin courut vers la plage pendant que Guillaume rampait vers le porche de l'église pour s'y abriter.

— Arbalétriers ! Arbalétriers ! cria-t-il.

Quelqu'un avait entrepris de riposter.

De l'intérieur de l'église, Thomas avait entendu les cris. Avec ses quatre compagnons, il était allé à la porte pour voir ce qui se passait, mais à peine avait-il atteint le porche qu'un groupe d'hommes en armes, dont les casques et les cottes de mailles

avaient un aspect gris foncé dans l'aube naissante, faisait irruption dans le cimetière. Edward referma vivement la porte, plaça la barre et fit le signe de croix.

— Doux Jésus, dit-il, frappé d'étonnement.

Puis il tressaillit au bruit de la hache qui cognait contre la porte.

— Donne-moi ça ! dit-il en s'emparant de l'épée de Thomas.

Celui-ci le laissa faire. La porte de l'église s'était mise à vibrer sous les coups de deux ou trois haches qui attaquaient le vieux bois. Les villageois avaient toujours cru que Hookton était bien trop petit pour être la proie des pillards, mais la porte de l'église était en train de se fendre devant les yeux de Thomas et il fallait bien admettre que les Français étaient venus. Tout au long de la côte, on parlait de ces débarquements et on disait des prières pour en être préservé, mais à présent l'ennemi était là et l'église retentissait de leurs coups de hache.

Thomas était pris de panique, mais ne s'en rendait pas compte. Il n'avait qu'une seule idée en tête : s'échapper de l'église. Aussi se mit-il à courir. Il sauta sur l'autel pour atteindre le rebord de la grande fenêtre, renversant au passage le calice en argent et le faisant tomber à terre. Cognant sur les panneaux jaunes, il les fit basculer dans le cimetière. Il aperçut des hommes, revêtus de tuniques rouges et vertes, qui passaient au pas de charge devant la taverne, mais aucun d'entre eux ne le vit sauter dans le cimetière et courir jusqu'au fossé. Il traversa la haie d'épineux en lacérant ses vêtements, sauta par-dessus la barrière du jardin de son père et tambourina à la porte de la cuisine, mais personne ne lui répondit. À ce moment, un carreau d'arbalète se ficha dans le linteau de la porte à quelques pouces de son visage. Thomas se mit à croupetons et traversa les plants de haricots pour atteindre l'étable où se trouvait le cheval de son père. Mais il était trop tard pour sauver l'animal, aussi Thomas préféra-t-il grimper sur la plate-forme à fourrage où il cachait son arc et ses flèches. Tout près, une femme se mit à pousser des cris. Les chiens aboyaient. Les Français hurlaient en enfonçant les portes à coups de pied. Thomas saisit son arc et son carquois, écarta les bottes de paille, se faufila entre elles et se laissa tomber dans le verger du voisin.

Là, il se mit à courir comme s'il avait le diable à ses trousses. Lorsqu'il eut atteint la colline de la Lipp, un carreau d'arbalète frappa l'herbe tout près de lui et deux arbalétriers se mirent à sa poursuite. Mais Thomas était jeune, grand, fort et rapide. Il traversa à flanc de colline une pâture toute fleurie de primevères et de marguerites, franchit d'un bond une barrière qui fermait la haie puis tourna à droite en direction du sommet de la colline. Ayant dépassé la crête, il courut jusqu'à un petit bois sur l'autre versant et là, il se laissa tomber sur le sol pour reprendre son souffle au milieu des jacinthes. Seul lui parvenait le bêlement des agneaux qui paissaient dans un pré voisin. Il tendit l'oreille. Personne ne venait vers lui. Les arbalétriers avaient abandonné la poursuite.

Thomas resta allongé un long moment puis il décida de retourner vers le sommet en rampant avec précaution. De là, il aperçut au loin une file de vieilles femmes et d'enfants qui s'éparpillaient sur la colline voisine. Ceux-là avaient d'une manière ou d'une autre réussi à échapper aux arbalétriers et fuyaient certainement vers le nord pour prévenir sir Giles Marriott. Mais Thomas ne se joignit pas à eux. Il se fraya un chemin jusqu'à un bosquet de noisetiers où fleurissaient des mercuriales vivaces. De ce poste, il pouvait observer l'agonie du village.

Les hommes transportaient leur butin jusqu'à quatre bateaux tirés sur les galets du Hook. Les premiers toits de chaume commençaient à s'enflammer. Deux chiens étaient étendus morts dans la rue auprès d'une femme toute nue que des soldats maintenaient au sol tandis que d'autres relevaient leur cotte de mailles en attendant leur tour. Thomas la reconnut. Peu de temps auparavant, elle avait épousé un pêcheur dont la première femme était morte en couche. Elle était si enjouée et heureuse alors ! À présent, c'était bien autre chose. Elle essaya de s'échapper en rampant mais un soldat lui donna un coup de pied dans la tête et se pencha vers elle avec un éclat de rire. Thomas aperçut Jane que l'on traînait vers les bateaux et il eut honte d'éprouver du soulagement à la pensée que son père n'apprendrait pas qu'elle était enceinte de lui. D'autres maisons furent incendiées avec de la paille enflammée

que les Français jetaient sur les toits et Thomas vit la fumée tournoyer et s'épaissir. Ensuite, il avança à travers les jeunes noisetiers jusqu'à un épais buisson d'aubépines en fleur qui formait un écran blanc. Là, il tendit son arc.

C'était le meilleur arc qu'il ait fabriqué. Il avait été taillé dans du bois qui avait échoué sur la plage après le naufrage d'un navire dans le chenal. Une douzaine de pièces avaient été poussées par le vent du sud sur les galets de Hookton et le piqueur de sir Giles Marriott avait dit qu'il s'agissait probablement d'ifs d'Italie car c'était le plus beau bois qu'il eût jamais vu. Thomas avait vendu à Dorchester onze de ces piquets aux fibres si denses, mais il avait conservé le meilleur. Il l'avait taillé, avait chauffé les extrémités pour les incurver légèrement dans le sens contraire à celui des fibres, après quoi il avait badigeonné l'arc avec un mélange de suie et d'huile de lin. Il avait fait bouillir cette mixture dans la cuisine de sa mère pendant que son père s'était absenté. Celui-ci n'en avait jamais rien su. À plusieurs reprises, il s'était plaint de l'odeur et la mère de Thomas avait dû lui dire qu'elle avait préparé du poison contre les rats. Il avait fallu badigeonner l'arc avec ce mélange pour empêcher le bois de sécher, car sinon il serait devenu cassant et fragile. En séchant, la potion avait donné au bois une belle couleur dorée, exactement semblable à celle des arcs que son grand-père fabriquait dans le Weald, mais Thomas avait souhaité qu'elle soit plus foncée. Il avait incorporé une plus grande quantité de suie et avait frotté le bois avec de la cire d'abeille pendant quinze jours, jusqu'à ce que l'arc soit aussi foncé que la poignée de la lance de saint Georges. Il ajusta à ses deux extrémités deux pièces de corne entaillées afin d'y fixer la corde qu'il avait tressée avec du fil de chanvre puis trempée dans de la colle de sabot. Ensuite, il avait ajouté un renfort de chanvre à l'endroit où venait s'ajuster la flèche. Il avait volé quelques pièces à son père pour pouvoir s'acheter des pointes de flèche puis avait confectionné les tiges avec des rameaux de Irène garnis de plumes d'oie. En ce matin de Pâques, il disposait dans son carquois de vingt-trois bonnes flèches.

Thomas ajusta la corde, prit une flèche à empenne blanche puis regarda les trois hommes près de l'église. Ils étaient loin,

mais l'arc noir était le plus grand qu'on ait jamais fabriqué et son corps d'if possédait une terrible puissance. L'un des hommes portait une simple cotte de mailles, l'autre un surcot noir tandis que le troisième était revêtu d'une tunique rouge et verte par-dessus sa cotte de mailles. Thomas se dit que l'homme qui portait la tenue la plus voyante devait être le chef de l'expédition et que c'était lui qui devait mourir.

Sa main gauche tremblait tandis qu'il tendait l'arc. Sa bouche était sèche, il avait peur. Il se rendit compte qu'il allait mal tirer, alors il abaissa son bras et relâcha la tension de la corde. « Souviens-toi de tout ce que tu as appris, se dit-il, un archer ne vise pas, il tue. Tout est dans la tête, dans les bras, dans les yeux, et tuer un homme n'est pas différent de tirer sur une biche. » Cela revenait à tendre la corde, à la lâcher, c'était tout. C'est ainsi qu'il s'était entraîné pendant plus de dix ans, de sorte que l'acte de tendre l'arc et de lâcher la corde était devenu aussi naturel que la respiration, aussi aisé que le jaillissement de l'eau d'une source. Regarder, lâcher la corde, ne pas penser. Tendre l'arc et laisser Dieu guider la flèche.

En voyant la fumée s'épaissir au-dessus de Hookton, Thomas sentit une immense colère l'envahir comme une humeur noire. Il avança sa main gauche, tira la corde de la main droite et à aucun moment ne quitta des yeux la tunique rouge et verte. Il tira la corde jusqu'à ce qu'elle arrive près de son oreille droite et la libéra.

C'était la première fois que Thomas de Hookton lançait une flèche sur un homme et dès qu'elle eut pris son envol il sut que le coup était bon car l'arc n'avait pas tremblé. La flèche vola. Il en observa la trajectoire courbe. Descendant depuis la colline, elle alla frapper en plein cœur l'homme en vert et rouge. Thomas tira une deuxième flèche, mais celui qui était en simple cotte de mailles se jeta à terre et alla se réfugier sous le porche pendant que le troisième prenait la lance et courait en direction de la plage, où il se perdit dans la fumée.

Il restait à Thomas vingt et une flèches. Une pour chacun des membres de la sainte trinité et pour chacune des années de sa vie. Mais sa vie précisément était pour l'heure en danger car une douzaine d'arbalétriers se dirigeaient en courant vers la colline.

Il tira une troisième flèche et partit à toutes jambes à travers les noisetiers. Il se sentait soudain en pleine jubilation, envahi par un sentiment de puissance et de satisfaction. À l'instant où sa première flèche était partie dans le ciel, il avait su qu'il n'avait rien de plus à demander à la vie. Il était un archer. Oxford pouvait aller au diable, il s'en moquait. Il avait trouvé ce qui lui donnait de la joie. Dans son enchantement, il poussa un cri et courut vers le haut de la colline. Des carreaux d'arbalète déchiraient les feuilles des noisetiers. Elles faisaient en volant un bruit profond, presque semblable à un bourdonnement. Il dépassa la crête de la colline puis revint sur ses pas. Il s'arrêta le temps de tirer une autre flèche et repartit en courant.

Thomas entraîna les arbalétriers dans une danse de mort, depuis la colline jusqu'aux haies, le long de sentiers qu'il connaissait depuis l'enfance et, comme des écervelés, ils le poursuivaient parce que, dans leur fierté, ils ne voulaient pas admettre qu'ils étaient battus. Mais battus, ils l'étaient bel et bien et deux d'entre eux périrent avant que, depuis la plage, on sonne la trompette pour leur ordonner de revenir aux bateaux. Alors les Génois firent demi-tour et ils ne s'arrêtèrent que pour récupérer les armes, la bourse et la tunique de l'un de leurs morts, mais Thomas en tua un troisième pendant qu'ils étaient penchés sur le corps et cette fois les survivants s'enfuirent.

Il les suivit jusqu'au village, qui était drapé dans un suaire de fumée. Il passa devant la taverne qui brûlait comme un enfer et continua jusqu'au rivage où les quatre navires étaient poussés vers l'eau profonde au moyen de longues rames pour prendre la mer. Ils remorquaient les trois meilleurs bateaux de Hookton, les autres étant livrés aux flammes. Le village aussi brûlait. Le chaume tournoyait dans l'air en produisant des étincelles, de la fumée et des particules enflammées. Depuis la plage, Thomas tira, inutilement, une dernière flèche, qu'il vit tomber dans la mer tout près des assaillants en fuite, puis il fit demi-tour et retourna vers le village ensanglanté, empuanti, calciné, pour se rendre à l'église qui était le seul bâtiment que les soldats n'avaient pas incendié. Ses quatre compagnons de vigile avaient été tués mais le père Ralph vivait encore. Il était assis, le dos

appuyé contre l'autel. Le bas de sa chemise était tout taché de sang et son long visage avait une pâleur anormale.

Thomas s'agenouilla auprès du prêtre :

— Père ?

Le père Ralph ouvrit les yeux et aperçut l'arc. Il fit une grimace mais Thomas n'aurait pu dire si c'était l'effet de la douleur ou de la désapprobation.

— En as-tu tué, Thomas ? demanda-t-il.

— Oui, plusieurs.

Le père Ralph fit une nouvelle grimace accompagnée de frissons. Thomas savait que le prêtre était l'un des hommes les plus forts qu'il ait connu. Il avait la dureté de l'if. Pourtant, à présent, il se mourait et un gémissement se mêlait à sa voix :

— Tu ne veux pas devenir prêtre, n'est-ce pas, Thomas ?

Il posait la question dans sa langue maternelle, le français.

— Non, répondit Thomas dans la même langue.

— Tu vas devenir soldat, comme ton grand-père...

Il s'interrompit dans un gémissement. Un accès de douleur lui tordait le ventre. Thomas aurait voulu l'aider, mais en vérité il n'y avait rien à faire. Harlequin lui avait enfoncé son épée dans le ventre et maintenant Dieu seul pouvait lui venir en aide.

— Je me suis opposé à mon père, dit le mourant, et il m'a renié. Il m'a déshérité et, depuis ce jour, j'ai refusé de le voir. Mais toi, Thomas, tu lui ressembles. Tu lui ressembles beaucoup. Et tu t'es toujours opposé à moi.

— Oui, père, dit Thomas en prenant la main du prêtre, qui ne résista pas.

— J'ai aimé ta mère, dit le père Ralph. Ce fut mon péché et tu es le fruit de ce péché. Je pensais que, si tu devenais prêtre, tu t'élèverais au-dessus du péché. Il nous submerge, Thomas, il nous submerge. Il est partout. J'ai vu le diable, Thomas, de mes propres yeux. Nous devons le combattre. Seule l'Église peut le faire. Seule l'Église.

Des larmes se mirent à couler sur ses joues creuses mal rasées. Il regarda au-delà de Thomas vers le toit de la nef.

— Ils ont volé la lance, dit-il tristement.

— Oui, je le sais.

— Mon grand-père l'avait rapportée de Terre sainte, dit le père Ralph, et je l'ai volée à mon père. Aujourd'hui, c'est le fils de mon frère qui nous la vole.

Il ajouta à voix basse :

— Il en fera mauvais usage. Rapporte-la chez nous, Thomas, rapporte-la.

— Je le ferai, promit Thomas.

La fumée commençait à s'épaissir dans l'église. Les assaillants n'y avaient pas mis le feu mais les brins de chaume enflammés qui volaient dans le village avaient propagé l'incendie.

— Vous dites que c'est le fils de votre frère qui l'a volée ?

— Ton cousin, celui qui était habillé en noir, murmura le père Ralph, les yeux clos.

— Qui est-il ?

— Le mal, répondit le père Ralph, le mal.

Il se mit à geindre et à remuer la tête.

— Qui est-il ? insista Thomas.

— *Calix meus inebrians*, dit le père Ralph d'une voix qui était à peine plus qu'un murmure.

Thomas savait que c'était un vers tiré d'un psaume, qui signifiait : « Ma coupe me rend ivre. » Il comprit que l'esprit de son père était en train de sombrer, que son âme était flottante à l'approche de la fin.

— Dites-moi qui était votre père ! exigea Thomas.

« Dites-moi qui je suis », aurait-il voulu dire.

— Dites-moi qui vous êtes, père !

Mais les yeux du père Ralph étaient clos, bien qu'il étreignît encore fermement la main de Thomas.

— Père ! appela Thomas.

La fumée s'épaississait dans l'église et s'échappait par la fenêtre que Thomas avait brisée pour s'enfuir.

— Père !

Mais son père ne prononça plus une parole. Il expira. Et Thomas, qui toute sa vie avait lutté contre lui, se mit à pleurer comme un enfant. Il lui était arrivé d'avoir honte de son père, mais en ce matin de Pâques rempli de fumée, il découvrit qu'il l'aimait. La plupart des prêtres ne reconnaissaient pas leurs

enfants, mais le père Ralph n'avait jamais caché l'existence de Thomas. Il avait laissé le monde penser ce qu'il voulait et avait ouvertement confessé qu'il était homme tout autant que prêtre. S'il avait péché en aimant sa gouvernante, cela avait été un doux péché qu'il n'avait jamais nié, même s'il récitait des actes de contrition et craignait d'être puni dans l'autre monde.

Thomas tira son père à l'écart de l'autel. Il ne voulait pas que son corps brûle lorsque le toit s'effondrerait. Le calice d'argent qu'il avait renversé dans sa fuite se trouvait sous la robe imbibée de sang du défunt. Thomas le mit dans sa poche avant de traîner le cadavre à l'extérieur, dans le cimetière. Il déposa son père auprès du corps de l'homme à la tunique rouge et verte et resta accroupi, en larmes, se disant qu'il avait échoué dans sa première vigile de Pâques. Le diable avait volé les sacrements, la lance de saint Georges avait disparu et Hookton n'existait plus.

À midi, sir Giles Marriott arriva au village avec une troupe d'hommes armés d'arcs et de serpes. Sir Giles, quant à lui, portait une cotte de mailles et une épée. Mais l'ennemi n'était plus là et, dans le village, il ne restait plus que Thomas.

— Trois faucons jaunes sur champ d'azur, dit Thomas à sir Giles.

— Thomas ? demanda celui-ci, interloqué.

Il était le seigneur du manoir, âgé à présent, bien qu'en son temps il eût porté la lance à la fois contre les Écossais et contre les Français. Le père de Thomas et lui avaient été de bons amis mais il ne comprenait pas Thomas qui lui paraissait sauvage comme un loup.

— Trois faucons d'or sur champ d'azur, répéta Thomas d'un air farouche. Ce sont les armes de l'homme qui a fait ça.

Était-ce le blason de son cousin ? Il l'ignorait. Son père avait laissé tant de questions sans réponse !

— Je ne sais pas de qui ce sont les armes, dit sir Giles, mais je vais prier pour qu'il expie ses œuvres en enfer.

Il n'y avait rien à faire tant que les feux ne se seraient pas éteints d'eux-mêmes. Alors seulement on pourrait extraire les corps des cendres. Les brûlés avaient noirci et s'étaient rétrécis d'une manière grotesque, au point que des hommes de haute taille ressemblaient à des enfants. Les morts du village furent

transportés au cimetière pour être enterrés dignement, mais les corps des quatre arbalétriers furent traînés sur la plage et dénudés.

— Est-ce toi qui les as tués ? demanda sir Giles à Thomas.

— C'est moi, messire.

— Eh bien, merci.

— Mes premiers morts français, dit Thomas d'une voix chargée de colère.

— Non, dit sir Giles en levant l'une des tuniques pour montrer à Thomas le calice vert brodé sur la manche. Ils viennent de Gênes. Les Français les engagent comme arbalétriers. J'en ai tué quelques-uns de mon temps. Mais ils sont toujours plus nombreux. Sais-tu ce que signifie cet emblème ?

— C'est une coupe ?

Sir Giles fit non de la tête.

— Le saint Graal. Ils pensent qu'ils le possèdent dans leur cathédrale. On m'a dit que c'était un grand objet vert incrusté d'émeraudes qu'ils ont rapporté des croisades. J'aimerais bien le voir, un jour.

— Alors, je vous le rapporterai, dit Thomas d'un ton amer, tout comme je rapporterai notre lance.

Sir Giles contempla la mer. Les navires des assaillants étaient repartis depuis longtemps et on ne voyait plus à cet endroit que le soleil et les vagues.

— Pourquoi a-t-il fallu qu'ils viennent ici ? demanda-t-il.

— Pour la lance.

Sir Giles avait le visage rouge, les cheveux blancs et son corps avait pris de l'embonpoint.

— J'ai peine à y croire, c'était juste une vieille pique, rien de plus.

— C'était vraiment une relique, insista Thomas, c'est pour cela qu'ils sont venus.

Sir Giles se garda d'argumenter. Il changea de sujet :

— Ton père aurait aimé que tu finisses tes études.

— Mes études sont finies, répondit Thomas d'un ton catégorique. Je pars pour la France.

Sir Giles hochâ la t#^ete. Il admettait que ce gar#^con #^etait davantage fait pour #^etre soldat que pr#^etre.

— Partiras-tu comme archer ? demanda-t-il en regardant l'arc #^a l'#^epaule de Thomas. Ou bien veux-tu venir chez moi pour t'entra#^ener au m#^etier d'homme d'armes ?

Et il ajouta avec un demi-sourire :

— Tu es de bonne naissance, tu sais.

— Je suis n#^e b#^atard.

— Ton p#^ere #^etait de bonne naissance.

— Savez-vous #^a quelle famille il appartenait ?

Sir Giles haussa les #^epaules :

— Il n'a jamais voulu me le dire et quand je le pressais de questions il me r#^epondait simplement que Dieu #^etait son p#^ere et l'#^Eglise sa m#^ere.

— Et ma m#^ere #^etait la gouvernante d'un pr#^etre et la fille d'un porteur d'arc. Je veux aller en France comme archer.

— Il y a plus d'honneur #^a #^etre homme d'armes, fit observer sir Giles.

Mais Thomas ne recherchait pas l'honneur, il d#^esirait la vengeance.

Sir Giles le laissa choisir ce qu'il voulait parmi les effets des soldats ennemis et Thomas pr#^eleva une cote de mailles, une paire de longues bottes, un coutelas, une #^ep#^ee, une ceinture et un casque. C'#^etait du mat#^eriel ordinaire mais en bon #^etat. Seule la cote de mailles avait besoin d'#^etre r#^epar#^ee, #^a l'endroit perc#^e par la fl#^eche. Sir Giles d#^eclara qu'il devait de l'argent au p#^ere de Thomas. #^Etait-ce vrai ou non ? En tout cas, il remboursa sa dette en offrant #^a Thomas un hongre de quatre ans.

— Tu auras besoin d'un cheval. De nos jours, les archers sont mont#^es. Va #^a Dorchester, et l#^a tu trouveras probablement quelqu'un qui recrute des archers.

On coupa la t#^ete des G#^enois et leurs corps furent abandonn#^es ; ils pourriraient sur place. Les quatre t#^etes furent fich#^ees sur des pieux plant#^ees le long du Hook. Les mouettes vinrent manger les yeux des morts et picorer leur chair jusqu'#^a ce qu'il ne reste plus que des cr#^anes contemplant la mer de leurs orbites vides.

Mais Thomas ne vit pas ce spectacle. Il avait pris son arc, traversé la mer et rejoint la guerre.

PREMIÈRE PARTIE

La Bretagne

C'était l'hiver. Une brise matinale venait de la mer, apportant avec elle une âcre odeur de sel et un crachin qui allait certainement saper la force des cordes des arcs s'il ne cessait pas.

— Tout cela, dit Jake, c'est une sacrée perte de temps.

Personne ne fit attention à lui.

— On aurait mieux fait de rester à Brest, assis au coin du feu, à boire de la bière, marmonna-t-il.

Son propos resta ignoré.

— Brest, drôle de nom pour une ville, dit-il après un long moment, mais il me plaît. Nous allons peut-être revoir l'Oiseau Noir ?

— Elle pourrait bien te mettre un cadenas sur la langue, ce qui nous arrangera tous, grommela Will Skeat.

L'Oiseau Noir était une femme qui combattait sur les remparts chaque fois que l'armée donnait l'assaut. Elle était jeune, brune, portait un manteau noir et se servait d'une arbalète. Lors de la première attaque, quand les archers de Will Skeat s'étaient trouvés aux premières lignes et avaient perdu quatre hommes, ils s'étaient approchés assez près pour voir distinctement l'Oiseau Noir et tous l'avaient trouvée belle, bien qu'après cette campagne d'hiver faite d'échecs, de froid, de boue et de faim, à peu près n'importe quelle femme leur eût semblé belle. Pourtant l'Oiseau Noir avait quelque chose de particulier.

— Elle ne recharge pas elle-même cette arbalète, dit Sam que l'humeur maussade de Skeat n'émouvait nullement.

— Bien sûr que non, dit Jake, il n'y a pas une seule femme qui puisse tendre une arbalète.

— Marie la Gourde le pouvait, répondit un autre homme. Elle était forte comme un bœuf.

— Et puis elle ferme les yeux quand elle tire, j'ai remarqué, dit Sam qui pensait toujours à l'Oiseau Noir.

— Tu l’as remarqué parce que tu ne faisais pas ton travail, alors ferme ton bec, Sam, gronda Will Skeat.

Parmi les hommes de Skeat, Sam était le plus jeune. Il prétendait avoir dix-huit ans, mais lui-même n’en était pas sûr. C’était un fils de drapier qui avait un visage d’ange, des cheveux châains bouclés et un cœur aussi noir que le péché. Mais il était bon archer. D’ailleurs, personne ne pouvait servir sous les ordres de Will Skeat sans l’être.

— Allons, les gars, préparez-vous, dit Skeat.

Il avait observé du mouvement dans le camp situé derrière eux. L’ennemi s’en apercevrait bientôt et les cloches de l’église allaient sonner l’alerte. Les murs de la ville ne tarderaient pas à se garnir de défenseurs armés d’arbalètes, les arbalétriers tireraient leurs carreaux sur les assaillants et Skeat avait pour mission d’obliger ces arbalétriers à quitter le mur en leur envoyant des flèches. « Peu de chances que ça marche », pensait-il amèrement. Les défenseurs s’accroupiraient derrière leurs créneaux, empêchant ainsi ses hommes de viser et cet assaut allait se terminer comme les cinq précédents, par un échec.

Toute la campagne avait été un échec. William Bohun, comte de Northampton, qui conduisait la petite armée anglaise, avait lancé cette expédition hivernale dans l’espoir de prendre une place forte dans le nord de la Bretagne. Mais l’attaque de Carhaix avait été un échec humiliant, les défenseurs de Guingamp s’étaient moqués des Anglais et les murs de Lannion avaient résisté à tous les assauts. Ils avaient bien pris Tréguier, mais comme cette ville n’avait pas de mur d’enceinte, ce n’était pas un bien grand exploit et l’endroit ne pouvait servir de place forte. Et maintenant, au creux de l’hiver, n’ayant rien de mieux à faire, l’armée du comte s’était disposée devant cette ville, qui n’était guère plus qu’un gros bourg entouré de murs, mais même cette misérable bourgade résistait à l’armée. Le comte avait lancé assaut sur assaut et à chaque fois il avait fallu se retirer. Les Anglais avaient été accueillis par une pluie de carreaux d’arbalète, les échelles avaient été repoussées des remparts et chaque retraite avait excité la joie des défenseurs.

— Comment s’appelle cette satanée ville ? demanda Will Skeat.

— La Roche-Derrien, lui répondit un grand archer.
— Je savais que tu le savais, Tom, dit Skeat, tu sais tout.
— C'est vrai, Will, remarqua gravement Thomas, c'est bien vrai.

Les autres archers se mirent à rire.

— Puisque tu en sais tant, répète-moi donc le nom de cette satanée ville.

— La Roche-Derrien.

— Quel nom stupide !

Skeat avait des cheveux gris, un visage maigre, et cela faisait presque trente ans qu'il fréquentait les champs de bataille. Originaire du Yorkshire, il avait commencé sa carrière comme archer dans la lutte contre les Écossais. La chance avait secondé ses talents, aussi avait-il amassé du butin ; il était sorti vivant de tous les combats et était monté en grade jusqu'à ce qu'il soit devenu assez riche pour lever ses propres troupes. Il commandait soixante-dix hommes d'armes et autant d'archers, qu'il avait engagés au service du comte de Northampton et c'est pourquoi il se trouvait accroupi derrière une haie humide à cent cinquante pas d'une ville dont il ne pouvait pas retenir le nom. Ses hommes d'armes se trouvaient au camp. Il leur avait accordé une journée de repos après le dernier assaut manqué. Will Skeat détestait échouer.

— La Roche comment ? demanda-t-il à Thomas.

— Derrien.

— Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— J'avoue que je ne sais pas.

— Doux Jésus, il ne sait pas tout ! dit Skeat en feignant de s'étonner.

— Cependant c'est proche de *derrière* qui veut dire « cul ». On pourrait traduire par : la Roche du cul.

Skeat ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais juste à ce moment l'une des cloches de l'église de La Roche-Derrien se mit à sonner l'alerte. C'était la cloche fêlée, celle qui avait un son si dur, et dans les secondes qui suivirent les autres églises y ajoutèrent leur carillon, si bien que l'air humide était empli de leur tintement métallique. Le bruit fut accueilli du côté anglais par une acclamation retenue ; les troupes d'assaut sortaient du

camp et montaient en direction de la porte sud de la ville. Les hommes de tête portaient des échelles, les autres des épées et des haches. Le comte de Northampton dirigeait cette attaque comme il avait dirigé les précédentes, bien visible dans son armure à demi recouverte d'un surcot à ses armes : un lion et des étoiles.

— Vous savez ce que vous avez à faire ! beugla Skeat.

Les archers se redressèrent, tendirent leurs arcs et tirèrent. Les murs n'offraient aucune cible car les défenseurs se tenaient à l'abri, mais le raclement des pointes de fer des flèches contre la pierre les obligeait à rester accroupis. Les flèches aux empennes blanches sifflaient en fendant l'air. Deux autres groupes d'archers lançaient également leurs traits. Beaucoup visaient très haut vers le ciel afin que leurs flèches retombent verticalement sur les remparts. Pour Skeat, il était impossible que quiconque puisse tenir sous cette grêle de pointes de fer et pourtant, dès que la colonne du comte se trouva à moins de cent pas, les carreaux d'arbalète se mirent à fuser depuis les murs.

Il y avait une brèche près de la porte. Elle avait été faite par une catapulte, la seule machine de siège en état de fonctionner, et cette brèche n'était pas bien grande, car seul le tiers supérieur du mur avait été démantelé. Les habitants l'avaient comblé avec des poutres et des ballots de tissu. Néanmoins c'était la partie faible de l'enceinte et les porteurs d'échelles se précipitèrent vers cet endroit en hurlant tandis que les carreaux d'arbalète se dirigeaient vers eux. Les hommes titubaient, tombaient, rampaient et mouraient, mais certains parvinrent à dresser deux échelles contre la brèche et les hommes d'armes commencèrent à grimper. Tirant aussi vite qu'ils pouvaient, les archers envoyèrent un déluge de flèches sur le haut de la brèche. Mais à cet instant un bouclier apparut, immédiatement frappé par une douzaine de flèches. Protégé par le bouclier, un arbalétrier tira directement sur l'une des échelles, tuant l'homme de tête. Un chaudron fut hissé en haut de la brèche et déversé sur les assaillants. Le liquide brûlant atteignit un homme qui se mit à hurler de douleur. Après quoi les défenseurs firent tomber des blocs de pierre tandis que les arbalétriers lançaient leurs traits.

— Plus près ! cria Skeat.

Les archers franchirent la haie et coururent jusqu'à moins de cent pas du fossé de la ville. De là, ils se remirent à envoyer leurs flèches dans les ouvertures. Dans cette nouvelle disposition, ils atteignaient les défenseurs car ceux-ci devaient se montrer pour tirer à l'arbalète sur la foule d'hommes qui se pressait au pied des quatre échelles dressées contre la brèche et les murs. Les hommes d'armes entreprirent de grimper mais une pique fourchue repoussa l'une des échelles. Thomas déplaça sa main gauche pour changer de cible, libéra la corde et envoya une flèche dans la poitrine de l'homme qui tenait la pique. L'un de ses compagnons le protégeait mais le bouclier s'était déplacé un instant et la flèche de Thomas était passée par l'étroite ouverture. Deux autres flèches avaient suivi la première avant même que l'homme ait expiré. Les défenseurs réussirent à renverser l'échelle. « Saint Georges ! » s'écrièrent les Anglais, mais le saint devait sommeiller car il n'apporta pas son aide aux assaillants.

Des pierres en plus grande quantité furent déversées des remparts, puis une grosse masse de paille enflammée tomba sur les soldats. Un homme parvint à atteindre la brèche mais il fut tué aussitôt d'un coup de hache qui fendit en deux le casque et le crâne. Il s'effondra sur les barreaux de l'échelle, bloquant ainsi le passage. Le comte tenta de le dégager mais, frappé à la tête par une pierre, il tomba évanoui sur le sol. Deux de ses hommes d'armes le transportèrent jusqu'au camp et ce départ atteignit le moral des assaillants. Ils ne criaient plus du tout. Les flèches continuaient à voler et les hommes essayaient toujours d'escalader le mur mais les défenseurs se rendaient bien compte qu'ils avaient repoussé la sixième attaque et leurs carreaux d'arbalète partaient sans relâche. C'est alors que Thomas aperçut l'Oiseau Noir sur la tour, au-dessus de la porte. Il dirigea la pointe de sa flèche vers la poitrine de la jeune femme, releva un peu son arc et fit partir la flèche de manière qu'elle se perde. « Trop jolie pour être tuée », se dit-il en sachant que c'était sottise d'avoir cette pensée. Elle tira avec son arbalète et disparut. Une demi-douzaine de flèches vint frapper la tour à l'endroit où elle s'était tenue, mais Thomas comprit que les six

archers avaient attendu qu'elle ait tiré avant d'envoyer leurs flèches.

— Misère de misère, se lamentait Skeat.

L'assaut avait échoué et les hommes d'armes couraient pour échapper aux traits d'arbalète. Il restait encore une échelle contre la brèche avec l'homme mort coincé dans les barreaux supérieurs.

— En arrière ! En arrière ! hurla Skeat.

Les archers se mirent à courir, poursuivis par les carreaux, jusqu'à ce qu'ils puissent franchir la haie et s'aplatir dans le fossé. Les défenseurs se réjouissaient. Sur la tour de la porte, deux hommes abaissèrent leurs hauts-de-chausses et montrèrent brièvement leurs postérieurs aux Anglais battus.

— Les bâtards, rageait Skeat, les bâtards.

Il n'était pas habitué à l'échec.

— Il y a sûrement un moyen, grommela-t-il.

Thomas défit la corde de son arc et la plaça dans son casque.

— Je vous ai expliqué comment y entrer, dit-il à Skeat. Je vous l'ai expliqué à l'aube.

Skeat le considéra un long moment.

— On a essayé, mon garçon.

— Je connais un moyen, Will. Je vous assure, j'ai trouvé le moyen.

— Eh bien, dis-le-moi.

C'est ce que fit Thomas. Il s'accroupit dans le fossé, sous les huées des habitants de La Roche-Derrien, pour expliquer à Skeat comment déverrouiller cette place et Skeat écouta parce que l'homme du Yorkshire avait appris à se fier à Thomas de Hookton.

Cela faisait trois années que Thomas se trouvait en Bretagne et, bien que la Bretagne ne fût pas la France, son usurpateur de duc fournissait constamment de nouveaux Français à tuer. Or Thomas avait découvert qu'il possédait un talent pour cela. Ce n'était pas seulement qu'il fût bon archer. L'armée regorgeait d'hommes aussi bons que lui et en possédait même quelques-uns qui étaient meilleurs, mais Thomas avait constaté qu'il savait par intuition ce que les ennemis allaient faire. Il les observait, regardait leurs yeux, examinait dans quelle direction

ils se tournaient et, la plupart du temps, il était capable d'anticiper les mouvements de l'ennemi et se tenait prêt à l'accueillir avec une flèche. Cela ressemblait à un jeu, un jeu dont il connaissait les règles alors que ceux d'en face ne les connaissaient pas.

La confiance de Will Skeat lui avait été utile. La première fois qu'ils s'étaient rencontrés, près de la geôle de Dorchester, Skeat s'était montré réticent à l'engager. Il mettait à l'épreuve une douzaine de voleurs et de meurtriers pour savoir s'ils tiraient bien à l'arc. Le roi avait besoin d'archers. Aussi les hommes qui en d'autres circonstances auraient dû être envoyés aux galères étaient-ils pardonnés, à condition qu'ils acceptent de servir sur le continent. Plus de la moitié des hommes de Skeat étaient des individus de cette sorte. Skeat pensait que Thomas ne s'entendrait jamais avec ce gibier de potence. Il lui avait pris la main droite, avait remarqué les callosités sur les deux doigts qui tendent la corde – signe que ce garçon était bien un archer – mais ensuite il avait tapoté la paume tendre de Thomas.

— Qu'as-tu fait jusqu'ici ? lui avait-il demandé.

— Mon père voulait que je devienne prêtre.

— Prêtre ! Voyez-vous cela ! Eh bien, tu pourras prier pour nous.

— Je peux tuer aussi.

Finalement, Skeat avait autorisé Thomas à se joindre à la troupe. En grande partie parce qu'il possédait un cheval. Au début, Skeat avait pensé que Thomas de Hookton n'était qu'un jeune fou avide d'aventure. Mais un jeune fou intelligent, sans aucun doute. Et cependant, Thomas avait adopté la vie d'archer avec bonne humeur. La guerre consistait en réalité à piller et, jour après jour, les hommes de Skeat partaient en expédition dans des contrées qui avaient fait allégeance au duc Charles pour y brûler les fermes, voler les récoltes et prendre le bétail. Un seigneur dont les paysans ne peuvent pas verser la rente est un seigneur qui n'a plus les moyens d'engager des soldats. Voilà pourquoi les hommes d'armes de Skeat et ses archers montés étaient lâchés sur les terres ennemies comme une calamité.

Thomas aimait cette vie. Il était jeune et sa tâche ne consistait pas seulement à combattre l'ennemi mais à le ruiner.

Il brûlait les fermes, empoisonnait les puits, volait les semences, brisait les charrues, incendiait les moulins, écorçait les arbres fruitiers et vivait de son pillage. Maîtres de la Bretagne, les hommes de Skeat étaient un fléau venu de l'enfer et les villageois qui parlaient français, dans la partie est du duché, les appelaient les hellequins, les cavaliers du diable. De temps à autre, une troupe ennemie essayait de leur tendre une embuscade et, dans ces escarmouches, Thomas avait constaté que l'archer anglais, avec son arc de guerre, était le roi. L'ennemi haïssait les archers. Lorsqu'il en capturait un, il le tuait. Un homme d'armes pouvait être mis en prison, un seigneur rançonné, mais un archer était toujours mis à mort. Torturé d'abord, tué ensuite.

Dans cette vie, Thomas s'épanouissait et Skeat avait constaté que ce garçon était intelligent, suffisamment intelligent pour savoir qu'il ne fallait pas s'endormir une nuit où il devait monter la garde. Pour cette faute, Skeat lui avait sonné les cloches. « Tu étais saoul ! » s'était-il écrié. Puis il l'avait roué de coups, usant de ses poings comme un forgeron de ses marteaux. Il lui avait cassé le nez, fêlé une côte et l'avait traité d'étron puant. Mais au terme de cette correction Thomas avait toujours le sourire. Six mois plus tard, Skeat lui avait confié le commandement d'une vingtaine d'archers.

Ces vingt hommes étaient presque tous plus âgés que lui mais aucun ne paraissait prendre ombrage de sa promotion car ils se rendaient compte qu'il était différent d'eux. La plupart des archers portaient les cheveux coupés court, tandis que ceux de Thomas, rassemblés par des cordes d'arc, lui descendaient jusqu'à la ceinture en une longue natte brune. Il était rasé de près et toujours vêtu de noir. Cela aurait pu le rendre impopulaire, mais il était dur à la tâche, avait l'esprit vif et savait se montrer généreux. Néanmoins, il y avait en lui quelque chose d'étrange. Tous les archers avaient un talisman, un pendentif de métal vil à l'effigie d'un saint, ou une patte de lièvre desséchée. Thomas, lui, portait au cou une patte de chien en prétendant que c'était la main de saint Guinefort. Nul n'osait le contredire car il était le plus instruit de toute la bande. Il parlait français comme un gentilhomme et latin comme un

prêtre, et à cause de ces aptitudes ses camarades étaient fiers de lui. Trois ans après son engagement, Thomas était devenu l'un des principaux archers de Skeat. De temps à autre, celui-ci lui demandait son avis ; il le suivait rarement, mais il le demandait. Et Thomas avait toujours sa patte de chien, son nez cassé et son sourire impudent.

Or voici qu'il avait une idée pour pénétrer à l'intérieur de La Roche-Derrien.

Cet après-midi-là, alors que l'homme au crâne fendu était toujours accroché à l'échelle abandonnée, sir Simon Jekyll partit à cheval vers la ville et se mit à aller et venir au trot à proximité des carreaux d'arbalète à empenne sombre qui marquaient la limite de portée des armes des défenseurs. Son écuyer, un garçon stupide à la mâchoire pendante et au regard ahuri, l'observait à quelque distance, portant la lance de sir Simon. S'il advenait que quelque preux de la ville relevât le défi que constituait sa présence provocante, l'écuyer donnerait la lance à son maître afin que les deux cavaliers combattent sur le pré jusqu'à ce que l'un des deux s'incline. Ce ne serait pas sir Simon car il était le chevalier le plus aguerri de toute l'armée du comte de Northampton.

Et aussi le plus pauvre.

Son destrier, âgé de dix ans, avait la bouche dure et roulait beaucoup du dos. La selle, à pommeau et troussequin relevés de manière à le maintenir fermement, avait appartenu à son père, tandis que sa cotte de mailles, qui le recouvrait depuis le cou jusqu'aux genoux, lui venait de son grand-père. Son épée avait plus de cent ans. Elle était lourde et s'émuissait facilement. Sa lance avait gauchi dans l'humidité du temps hivernal et son heaume, qui pendait au pommeau de sa selle, était un vieux pot de fer garni de cuir usé. Son écu, portant comme blason un poing ganté de fer tenant une masse d'armes, était bosselé et terni. Ses gantelets, tout comme le reste de son armure, étaient rouillés. Cela expliquait l'air effarouché de l'écuyer, qui avait une oreille enflée et rouge, bien que la véritable cause de la rouille ne tînt pas à sa négligence mais plutôt au fait que sir

Simon ne pouvait s'offrir le vinaigre et le sable fin qui permettaient de nettoyer le métal. Il était pauvre.

Pauvre, amer et ambitieux.

Et valeureux.

Nul ne niait sa valeur. Il avait remporté le tournoi à Tewkesbury et reçu une bourse de quarante livres. À Gloucester, sa victoire avait été récompensée par une belle armure. À Chelmsford, il avait obtenu quinze livres et une jolie selle, et à Canterbury il avait presque battu à mort un Français avant qu'on lui remette une coupe dorée remplie de pièces. Et où étaient tous ces trophées ? Dans les mains des banquiers, des hommes de loi et des marchands qui disposaient d'un droit sur le domaine du Berkshire dont sir Simon avait hérité deux années auparavant, bien qu'en vérité cet héritage ne consistât en rien d'autre que des dettes. À peine son père enterré, les créanciers s'étaient jetés sur sir Simon comme des chiens sur un cerf blessé.

« Épouse une héritière », lui avait conseillé sa mère, et elle avait passé en revue une douzaine de femmes à l'intention de son fils ; mais sir Simon voulait que sa femme fût aussi jolie qu'il était bel homme. Ce qu'il était véritablement. Il le savait car il avait l'habitude de contempler son image dans le miroir de sa mère. Il possédait une épaisse chevelure blonde, un visage plein et une courte barbe. À Chester, où il avait jeté à terre trois chevaliers en moins de quatre minutes, on l'avait pris pour le roi, qui avait l'habitude de participer incognito aux tournois. Avec son air royal, sir Simon n'avait pas l'intention de jeter son dévolu sur une vieille toute ridée pour la simple raison qu'elle avait de l'argent. Il voulait épouser une femme qui soit digne de lui, mais cette ambition n'était d'aucune utilité pour payer les créances du domaine et c'est pourquoi, afin de se protéger de ses créanciers, sir Simon avait dû demander au roi Edouard III une lettre de protection. Cette lettre le mettait à l'abri de toute procédure légale tant qu'il servirait le roi en terre étrangère. Lorsque sir Simon avait franchi la Manche, emmenant avec lui six hommes d'armes, une douzaine d'archers et un écuyer prélevé sur son domaine grevé de dettes, il avait laissé en Angleterre ses créanciers sans moyens. Sir Simon était aussi

parti avec la certitude qu'il ne tarderait pas à capturer quelque noble breton dont la rançon lui permettrait de rembourser tout ce qu'il devait. Mais jusqu'ici la campagne d'hiver n'avait pas permis de faire un seul prisonnier de quelque rang et le butin avait été si maigre que l'armée en était réduite aux demi-rations. Combien de prisonniers bien nés pouvait-on espérer dans une misérable ville comme La Roche-Derrien ?

Il n'en chevauchait pas moins de long en large devant ses murs, dans l'espoir que quelque chevalier relèverait le défi et sortirait par la porte sud, qui jusqu'ici avait résisté à six assauts ; mais, au lieu de cela, les défenseurs se moquaient de lui et le traitaient de lâche qui n'osait pas s'approcher à portée d'arbalète. Ces insultes piquèrent si bien au vif la fierté de sir Simon qu'il s'approcha des murs, les sabots de son cheval butant parfois sur les carreaux plantés dans le sol. Les hommes se mirent à tirer sur lui, mais bien trop court, et ce fut au tour de sir Simon de se moquer.

— Il est complètement fou, dit Jake, qui observait la scène depuis le camp anglais.

Jake était un meurtrier que Skeat avait sauvé des galères à Exeter. Il louchait et cependant parvenait à viser plus juste que la plupart des autres hommes.

— Qu'est-ce qu'il va faire maintenant ?

Sir Simon avait arrêté son cheval et faisait face à la porte de la ville, de sorte que ceux qui le regardaient pensèrent que l'un des Français allait peut-être venir relever le défi du chevalier anglais qui leur lançait des sarcasmes. Au lieu de cela, ils virent un arbalétrier isolé, sur la tourelle de la porte, qui faisait signe à sir Simon d'avancer afin qu'il soit à portée de tir.

Seul un écervelé aurait accepté un pareil défi et sir Simon répondit comme il convenait. Il avait vingt-cinq ans, il était déterminé et hardi et il savait qu'en montrant une témérité arrogante il atteindrait le moral des assiégés et ranimerait celui des Anglais découragés. Voilà pourquoi il dirigea son destrier là où les carreaux français avaient anéanti l'attaque anglaise. Aucun arbalétrier ne tirait. Il n'y avait sur la tour de la porte qu'une forme solitaire et sir Simon, qui s'était approché à moins de cent pas, vit que c'était l'Oiseau Noir.

C'était la première fois qu'il apercevait cette femme et il se trouvait assez près pour constater qu'elle était vraiment belle. Elle se tenait droite, grande et mince, enveloppée dans son manteau pour se protéger du vent d'hiver, mais ses longs cheveux noirs étaient libres comme ceux d'une jeune fille. Elle lui fit une révérence ironique, à laquelle sir Simon répondit en s'inclinant maladroitement sur sa haute selle, puis il la vit prendre son arbalète et épauler.

« Quand nous serons dans la ville, je te le ferai payer, Oiseau Noir », pensa sir Simon. Il immobilisa complètement son cheval, cavalier isolé sur le champ de bataille, pour lui permettre de le viser tout en sachant très bien qu'elle allait le rater. Alors, il lui ferait un salut moqueur et les Français y verraient un mauvais présage.

Mais si elle visait juste ?

Sir Simon fut tenté de prendre son heaume au pommeau de la selle, mais il se ravisa. Il avait mis au défi l'Oiseau Noir de commettre le pire et il ne pouvait pas se permettre de manifester de l'inquiétude devant une femme. Il attendit pendant qu'elle levait l'arbalète. Les défenseurs, qui observaient la jeune femme, devaient prier pour qu'elle vise juste. Ou peut-être engageaient-ils des paris ?

« Allez, vas-y, petite pute », murmura sir Simon dont le front était couvert de sueur malgré le froid.

Elle écarta de son visage sa chevelure noire puis appuya l'arbalète sur un créneau et se remit à viser. Sir Simon gardait la tête haute et regardait en face de lui. « Ce n'est qu'une femme, se dit-il. Elle est sans doute incapable d'atteindre un chariot à cinq pas. » Le cheval eut un tressaillement. Sir Simon tendit le bras pour lui flatter le col.

— Nous partons bientôt, lui dit-il.

Sous le regard d'une multitude de défenseurs, l'Oiseau Noir ferma les yeux et tira.

Sir Simon aperçut le carreau, semblable à une petite tache noire sur le ciel gris et sur les pierres grises des tours de l'église qui s'élevaient au-dessus des murs de La Roche-Derrien.

Il savait, avec une certitude absolue, que le carreau allait le manquer. C'était une femme, bon dieu ! Voilà pourquoi il ne

bougea pas, tout en voyant le carreau arriver droit sur lui. Il ne pouvait pas y croire. Il s'attendait que le trait dévie vers la gauche ou la droite, ou laboure le sol durci par le froid, mais au lieu de cela, il arrivait infailliblement vers sa poitrine. Au dernier moment, sir Simon leva son lourd écu et rentra la tête. Il ressentit un énorme choc sur le bras gauche qui le repoussa violemment contre le troussequin de sa selle. Le carreau frappa l'écu si fort qu'il fendit les panneaux de saule et que sa pointe traversa la cotte de mailles et s'enfonça dans son avant-bras. Les Français applaudirent et sir Simon, sachant très bien que d'autres arbalétriers pourraient essayer d'achever ce que l'Oiseau Noir avait commencé, pressa les flancs de son destrier. L'animal tourna et obéit à l'impulsion des éperons.

— Je suis vivant, dit sir Simon à haute voix, comme si cela pouvait réduire au silence la jubilation des Français.

« Sale petite pute », pensa-t-il. Il le lui ferait payer. Payer jusqu'à ce qu'elle crie. Il retint son cheval, pour ne pas avoir l'air de s'enfuir.

Une heure plus tard, son écuyer lui ayant bandé l'avant-bras, sir Simon était parvenu à se convaincre lui-même qu'il avait remporté une victoire. Il s'était exposé et il avait survécu. Cela avait été une démonstration de courage. Il était toujours vivant. Il se considérait comme un héros et, en se dirigeant vers la tente qui abritait le comte de Northampton, commandant de l'armée, il s'attendait à être accueilli comme il convenait. La tente était constituée de deux voiles. Après des années de service en mer, leur toile était jaunie, rapiécée et élimée. Un bien pauvre abri, mais qui s'accordait avec les goûts de William Bohun, comte de Northampton, lequel, bien qu'il fût le cousin du roi et l'un des hommes les plus riches d'Angleterre, méprisait le luxe.

Le comte, à vrai dire, avait l'air aussi rapiécé et élimé que sa tente. C'était un petit homme trapu avec un visage que ses hommes se plaisaient à comparer à un derrière de taureau. Mais ce visage reflétait l'âme du comte, brusque, courageux et direct. Les soldats l'aimaient parce qu'il était aussi rude qu'eux-mêmes.

Lorsque sir Simon pénétra dans la tente, les cheveux bouclés du comte étaient recouverts d'un bandage à l'endroit où la pierre jetée depuis les remparts de La Roche-Derrien avait

fendu le heaume, dont une pointe de métal avait entamé le cuir chevelu. Le comte accueillit froidement sir Simon :

— Fatigué de la vie ?

— Cette petite sottise ferme les yeux quand elle tire ! dit sir Simon sans prêter attention au ton employé par le comte.

— Pourtant, elle vise bien, répondit celui-ci avec colère, et voilà qui va donner du cœur à ces bâtards. Dieu sait qu'ils n'ont pas besoin d'encouragement.

— Je suis vivant, messire ! dit sir Simon d'un ton chaleureux. Elle voulait me tuer. Elle a échoué. L'ours vit et les chiens restent sur leur faim.

Il attendait que les compagnons du comte le congratulent, mais ils évitaient son regard et il interpréta leur silence maussade comme de la jalousie.

Le comte pensait que sir Simon était un fieffé imbécile. Il frissonna. Tant que l'armée avait remporté des succès, il n'avait pas prêté attention au froid, mais, depuis deux mois, les Anglais et leurs alliés bretons, allant d'échec en échec, s'étaient couverts de ridicule et les six assauts contre La Roche-Derrien les avaient plongés dans la plus profonde dérélition. Aussi avait-il réuni un conseil de guerre afin de suggérer de livrer un dernier assaut, cet après-midi même. Toutes les attaques précédentes avaient eu lieu le matin. Il était possible qu'une escalade dans la lumière déclinante de ce jour d'hiver prenne les défenseurs par surprise. Seulement le petit avantage que donnerait la surprise avait été gâché par l'acte irréfléchi de sir Simon, qui avait renforcé la confiance des habitants alors qu'il y en avait si peu parmi les capitaines rassemblés sous la toile de tente jaunie.

Quatre d'entre eux, des chevaliers comme sir Simon, conduisaient leurs hommes à la guerre, mais les autres étaient des mercenaires qui avaient mis leurs troupes au service du comte. Parmi ceux-là, trois Bretons portant l'hermine du duc de Bretagne commandaient des soldats fidèles au duc de Montfort tandis que les autres capitaines étaient des Anglais, hommes de basse extraction qui s'étaient élevés par la dure pratique des combats. Il y avait là Will Skeat, et auprès de lui se trouvait Richard Totesham, qui avait commencé comme soldat et commandait maintenant cent quarante chevaliers et quatre-

vingt-dix archers pour le service du comte. Aucun de ces deux hommes n'avait jamais participé à un tournoi, et d'ailleurs ils n'y seraient jamais invités, et cependant tous deux étaient plus riches que sir Simon, à qui cela restait en travers de la gorge. Ces capitaines indépendants, le comte de Northampton les appelait « mes chiens de guerre », et il les aimait bien, mais le comte avait un goût étrange pour la compagnie vulgaire. Tout cousin du roi d'Angleterre qu'il était, William Bohun buvait joyeusement avec des hommes comme Skeat et Totesham ; il mangeait avec eux, chassait avec eux, leur parlait en anglais et leur faisait confiance. Sir Simon se sentait exclu de cette amitié. Si un homme dans cette armée devait être un intime du comte, c'était bien sir Simon, champion de tournoi reconnu, mais Northampton préférait rouler dans le caniveau avec des hommes comme Skeat.

— Il pleut toujours ? demanda le comte.

— La pluie se remet à tomber, répondit sir Simon en levant la tête vers le toit de la tente que les gouttes d'eau vinrent frapper au même moment.

— Ça va s'éclaircir, dit Skeat avec un air maussade.

Il appelait rarement le comte « monseigneur » mais s'adressait plutôt à lui comme un égal, ce qui, à la stupéfaction de sir Simon, semblait plaire au comte.

— Et puis ce n'est que du crachin, ça n'empêchera pas les arcs de tirer, dit le comte en écartant le rabat pour jeter un coup d'œil à l'extérieur, ce qui fit pénétrer un courant d'air froid et humide.

— Les arbalètes non plus, intervint Richard Totesham qui ajouta : Les crapules !

Ce qui rendait l'échec des Anglais si humiliant, c'était que les défenseurs de La Roche-Derrien n'étaient pas des soldats mais de simples citoyens : des pêcheurs, des constructeurs de bateaux, des charpentiers, des maçons, et il y avait même une femme, l'Oiseau Noir.

— La pluie pourrait s'arrêter, continua Totesham, mais le sol sera glissant. Il ne sera pas facile d'avancer sous les murs.

— N'y allez pas cet après-midi, conseilla Will Skeat. Laissez mes hommes entrer par la rivière demain matin.

Le comte frotta la blessure sur son crâne. Cela faisait une semaine qu'il donnait l'assaut au mur sud et il demeurait persuadé que ses hommes pouvaient s'emparer de ces remparts, mais il avait aussi senti du pessimisme chez ses « chiens de guerre ». S'ils étaient repoussés une nouvelle fois en perdant vingt ou trente hommes, son armée serait démoralisée et il faudrait envisager de s'en retourner sans avoir rien accompli.

— Dites-m'en plus.

Skeat s'essuya le nez à sa manche de cuir.

— À marée basse, il y a un passage vers le mur nord. Un de mes gars y est allé hier soir.

— Nous avons essayé, il y a trois jours, objecta l'un des chevaliers.

— Nous avons essayé en aval, répliqua Skeat. Je veux passer en amont.

— Ce côté a des palissades, tout comme l'autre, dit le comte.

— Elles tiennent mal, répondit Skeat.

L'un des capitaines bretons traduisit cet échange à ses compagnons.

— Mon gars a retiré facilement un pieu, continua Skeat, et il pense qu'on pourra en ôter ou briser une demie douzaine d'autres. Ce sont de vieux piquets de chêne, et non pas d'if, et ils sont complètement pourris.

— Quelle est la profondeur de la boue ? demanda le comte.

— Jusqu'aux genoux.

Le rempart de La Roche-Derrien entourait la ville à l'ouest, au sud et à l'est, alors que le côté nord était protégé par la rivière Jaudy et, là où le mur semi-circulaire rejoignait la rivière, les habitants avaient planté dans la boue d'énormes pieux afin d'empêcher l'accès à marée basse. Skeat suggérait qu'il était possible de franchir cette palissade pourrie, mais quand les hommes du comte avaient essayé du côté est de la ville, les habitants les avaient cueillis avec leurs carreaux. Cela avait été un massacre pire que ce qu'on avait connu lors des assauts de la porte sud.

— Il y a tout de même un mur sur la berge, fit remarquer le comte.

— Oui, admit Skeat, mais ces imbéciles l'ont détruit par endroits. Ils ont construit des quais et il y en a un précisément tout près des pieux instables.

— Ainsi vos hommes devront retirer les pieux et escalader les quais, tout cela sous le regard de ceux qui seront sur le mur ? demanda le comte d'un air sceptique.

— Ils peuvent y arriver, répondit Skeat avec fermeté.

Le comte persistait à penser que ce qui avait la meilleure chance de succès, c'était de rapprocher les archers de la porte sud en espérant que leurs flèches tiendraient les défenseurs à l'écart pendant que ses soldats escaladeraient la brèche. Cependant il devait bien admettre que ce plan avait échoué le matin même et aussi la veille. Et il n'ignorait pas qu'il ne lui restait qu'un jour ou deux.

Il avait à sa disposition moins de trois mille hommes, dont un tiers étaient malades, et s'il ne parvenait pas à leur trouver un abri, il lui faudrait faire retraite vers l'ouest la queue entre les jambes. Il lui fallait une ville, n'importe quelle ville, même La Roche-Derrien.

Will Skeat vit les soucis transparaître sur le large visage du comte.

— Mon gars était à moins de quinze pas du quai, la nuit dernière, affirma-t-il. Il aurait pu pénétrer dans la ville et ouvrir la porte.

— Eh bien, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? ne put s'empêcher de demander sir Simon. Par les os du Christ ! Moi, j'y serais allé.

— Vous n'êtes pas un archer, dit Skeat avec aigreur.

Puis il fit le signe de la croix. À Guingamp, l'un de ses archers avait été capturé par les défenseurs. Ils lui avaient enlevé tous ses vêtements et l'avaient placé sur le rempart afin que les assiégeants puissent assister à sa longue agonie. Tout d'abord, on lui avait tranché les deux doigts qui tendent la corde, puis sa virilité, et l'homme avait crié comme un cochon qu'on châtre en saignant à mort sur le mur d'enceinte.

Le comte fit signe à un serviteur de remplir à nouveau les gobelets de vin chaud.

— Es-tu prêt à conduire cette attaque, Will ? demanda-t-il.

— Non, pas moi, répondit Skeat. Je suis trop vieux pour patauger dans la boue. Je laisserai celui qui a franchi les pieux la nuit dernière mener le groupe. C'est un brave garçon, assurément. Il est intelligent, le bâtard, mais un peu bizarre. Il s'apprêtait à devenir prêtre, seulement il m'a rencontré et il a repris ses esprits.

Le comte était vraiment tenté par cette suggestion. Il se mit à jouer avec la poignée de son épée et opina du chef :

— Je pense que nous devrions rencontrer ce bâtard intelligent. Est-il à proximité ?

— Je l'ai laissé dehors, dit Skeat qui pivota sur son tabouret et appela : Tom ! Espèce de sauvage ! Viens par ici !

Tom pénétra dans la tente. Les capitaines virent entrer un grand jeune homme aux longues jambes, tout vêtu de noir, à l'exception de sa cotte de mailles et d'une croix rouge cousue sur sa tunique. Toutes les troupes anglaises portaient cette croix de Saint-Georges qui permettait de distinguer un ami d'un ennemi dans la mêlée. Le jeune homme s'inclina devant le comte qui reconnut un archer qu'il avait remarqué auparavant ; cela n'était guère surprenant car Thomas avait une apparence propre à attirer le regard. Ses cheveux noirs étaient noués par une corde d'arc, il avait un long nez osseux écrasé, le menton bien rasé et un regard attentif et intelligent, mais ce qu'il y avait peut-être de plus remarquable chez lui, c'était sa propreté. Et aussi l'arc qu'il portait à l'épaule. Le comte n'en avait jamais vu d'aussi grand, et de surcroît il était teint en noir et portait dans sa partie supérieure une plaque d'argent qui paraissait gravée d'armoiries. Cela révélait de l'orgueil, pensa le comte, de l'orgueil et de la fierté, et il approuvait l'un et l'autre.

— Pour quelqu'un qui était dans la boue de la rivière jusqu'aux genoux cette nuit, tu es remarquablement propre, dit le comte avec un sourire.

— Je me suis lavé, monseigneur.

— Tu vas attraper froid, l'avertit le comte. Comment t'appelles-tu ?

— Thomas de Hookton, monseigneur.

— Eh bien, dis-moi ce que tu as découvert la nuit dernière, Thomas de Hookton.

Thomas fit un récit identique à celui de Skeat. Il raconta comment, à la nuit tombée, il s'était engagé dans la boue de la Jaudy. Il avait trouvé la palissade de pieux en mauvais état, pourrissante et branlante. Il avait ôté l'un des pieux, s'était glissé dans l'ouverture et avait fait quelques pas en direction du quai le plus proche.

— Monseigneur, j'étais assez près pour entendre une femme chanter, dit-il.

La chanson était celle que la mère de Thomas lui chantait lorsqu'il était petit et cette coïncidence l'avait frappé.

Quand Thomas eut achevé son récit, le comte fronça les sourcils, non qu'il désapprouvât les propos de l'archer mais parce qu'il sentait des élancements dans la blessure au crâne qui l'avait laissé inconscient pendant une heure.

— Qu'est-ce que tu faisais près de la rivière la nuit dernière ? demanda-t-il, pour se donner le temps de la réflexion.

Thomas ne répondit rien.

— Il s'occupait de la femme d'un autre, finit par dire Skeat. C'était cela qu'il faisait, monseigneur, il s'occupait de la femme d'un autre.

Tous se mirent à rire, à l'exception de sir Simon Jekyll qui regardait le rougissant Thomas d'un air peu amène. Ce corniaud était un simple archer et pourtant il portait une meilleure cote de mailles que la sienne ! Et il avait une assurance qui confinait à l'impudence. Sir Simon tressaillit. Il y avait dans la vie une injustice qu'il ne parvenait pas à comprendre. Ces archers de la campagne s'emparaient de chevaux, d'armes et d'armures tandis que lui, champion de tournois, n'avait réussi à prendre qu'une malheureuse paire de bottes. Il sentit le besoin irrésistible de rabattre le caquet de ce grand archer flegmatique.

Sir Simon s'adressa au comte en français afin de n'être compris que d'une poignée d'hommes bien nés :

— Il suffira d'une seule sentinelle en éveil et ce garçon sera mort, et notre attaque s'effondrera dans la boue de la rivière.

Thomas jeta à sir Simon un regard très calme, insolent par son absence d'expression, puis il répondit dans un français impeccable :

— Nous attaquerons dans l'obscurité.

Ensuite il se tourna à nouveau vers le comte :

— La marée sera basse juste avant l'aube, monseigneur.

Le comte le regarda avec une expression de surprise :

— Où as-tu appris le français ?

— Avec mon père, monseigneur.

— Le connaissons-nous ?

— J'en doute, monseigneur.

Le comte ne chercha pas à approfondir la question. Il se mordit la lèvre et se mit à frotter le pommeau de son épée, ce qu'il faisait habituellement lorsqu'il réfléchissait.

Assis sur un tabouret de traite auprès de Will Skeat, Richard Totesham grogna à l'intention de Thomas :

— Tout sera pour le mieux si vous pénétrez à l'intérieur...

Totesham était à la tête de la plus importante des compagnies indépendantes et, à ce titre, possédait une plus grande autorité que les autres capitaines.

— Mais qu'allez-vous faire un fois dedans ?

Thomas acquiesça, comme s'il s'était attendu à cette question.

— Je doute que nous puissions atteindre une porte, mais si je parviens à disposer une vingtaine d'archers sur le mur qui est proche de la rivière, ils pourront le protéger pendant que les échelles seront installées.

— J'ai deux échelles, dit Skeat, ça ira.

Le comte continuait à frotter le pommeau de son épée.

— Quand nous avons essayé d'attaquer par la rivière, dit-il, nous avons été pris dans la boue. Elle sera tout aussi profonde à l'endroit où vous voulez aller.

— Nous aurons des claies, monseigneur, j'en ai trouvé dans une ferme.

Ces claies étaient des éléments de clôture faits de branches de saules entrecroisées qui pouvaient servir à aménager rapidement un parc à moutons ou être étendus sur la boue pour permettre le passage des hommes.

— Je vous avais dit qu'il était intelligent, dit Skeat avec fierté. Il est allé à Oxford, pas vrai, Tom ?

— J'étais trop jeune pour faire mieux, répondit sèchement Thomas.

Le comte se mit à rire. Ce garçon lui plaisait et il comprenait pourquoi Skeat avait tellement confiance en lui.

— Demain matin, Thomas ? demanda-t-il.

— Ce sera mieux que ce soir, monseigneur. Ils seront encore vigilants au crépuscule.

Thomas jeta à sir Simon un regard qui laissait entendre que la stupide démonstration de bravoure du chevalier avait pu stimuler les défenseurs.

— Eh bien, c'est pour demain matin, dit le comte.

Et se tournant vers Totesham, il ajouta :

— Mais maintenez vos hommes à proximité de la porte sud, aujourd'hui. Je veux qu'ils pensent que nous allons attaquer de ce côté-là.

Puis, revenant à Thomas :

— Quelle est cette médaille sur ton arc, mon garçon ?

— C'est juste une chose que j'ai trouvée, monseigneur, mentit Thomas en présentant son arc au comte qui avait tendu la main.

En réalité, il avait découpé cet insigne dans le calice en argent de son père, puis il l'avait fixé sur son arc, où sa main gauche avait usé le métal.

Le comte examina le motif :

— Ce ne sont pas les armoiries de quelqu'un que je connais, dit-il.

Après quoi, il essaya de tendre l'arc dont la dureté lui fit hausser les sourcils de surprise. Il le rendit à Thomas en lui donnant congé :

— Je te souhaite bonne chance pour demain matin, Thomas de Hookton.

— Monseigneur, dit Thomas en s'inclinant.

— Avec votre permission, je vais l'accompagner, dit Skeat.

Le comte donna son accord d'un signe de tête et les deux hommes sortirent de la tente.

— Si nous entrons dans la ville, dit le comte aux autres capitaines, ne laissez pas vos hommes la saccager, pour l'amour du ciel. Tenez-leur la bride. J'ai l'intention de conserver La Roche-Derrien et je ne veux pas que les habitants nous haïssent. Tuez si c'est nécessaire, mais pas de bain de sang.

Il regarda leurs visages dubitatifs.

— L'un d'entre vous restera dans cette ville comme responsable de la garnison, alors facilitez-vous la tâche, tenez bien vos hommes.

Les capitaines firent entendre un grognement, sachant combien il serait difficile d'empêcher les soldats de mettre la ville à sac, mais avant que l'un d'eux ne réponde à la suggestion du comte, sir Simon se leva :

— Monseigneur ? Puis-je vous demander une faveur ?

— Essayez, dit le comte en haussant les épaules.

— Accepteriez-vous qu'avec mes hommes je conduise l'assaut par les échelles ?

Le comte parut surpris.

— Vous pensez que Skeat n'en est pas capable ?

— Je suis certain qu'il l'est, monseigneur, répondit humblement sir Simon, néanmoins je sollicite cet honneur.

Le comte pensa : « Il vaut mieux que ce soit sir Simon qui meure, plutôt que Skeat. » Aussi acquiesça-t-il :

— Bien entendu, bien entendu.

Les capitaines ne dirent rien. Quel honneur pouvait-il y avoir à se trouver le premier sur un mur qu'un autre aurait pris ? Non, ce coquin ne recherchait pas l'honneur, il voulait être bien placé dans la course au butin. Mais aucun d'entre eux n'exprima sa pensée. Ils étaient des capitaines, mais sir Simon, lui, était un chevalier, même s'il n'avait pas un sou vaillant.

L'armée du comte fit mine de préparer une autre attaque durant le reste de cette courte journée d'hiver, mais elle n'eut pas lieu et les habitants de La Roche-Derrien se mirent à espérer que le plus gros de leurs épreuves était passé. Toutefois, ils firent des préparatifs pour le cas où les Anglais tenteraient un nouvel assaut le lendemain. Ils comptèrent leurs carreaux d'arbalète, entassèrent de nouvelles roches sur les remparts et alimentèrent les feux qui faisaient bouillir l'eau destinée à être déversée sur les Anglais. « Réchauffez les misérables ! » avaient dit les prêtres de la ville, et les habitants avaient apprécié la plaisanterie. Ils se rendaient bien compte qu'ils étaient en train de gagner et que leurs épreuves cesseraient bientôt, car les Anglais allaient certainement être à court de nourriture. Tout ce

que La Roche-Derrien avait à faire consistait à résister puis à recevoir les félicitations et les remerciements du duc Charles.

À la tombée de la nuit, la pluie cessa. Les habitants se mirent au lit, tout en gardant leurs armes prêtes. Les sentinelles allumèrent des feux derrière les murs et scrutèrent l'obscurité.

C'était une froide nuit d'hiver ; il ne restait plus aux assaillants qu'une dernière petite chance.

L'Oiseau Noir avait pour nom de baptême Jeannette Marie Halévy. À l'âge de quinze ans, ses parents l'avaient emmenée à Guingamp pour le tournoi annuel des pommes. Son père n'étant pas noble, la famille ne pouvait s'installer à l'intérieur de l'enclos, sous le clocher de Saint-Laurent, mais ils trouvèrent place à proximité et Louis Halévy fit en sorte que sa fille fût bien visible en disposant leurs chaises sur la carriole qui les avait transportés depuis La Roche-Derrien. Le père de Jeannette était un marchand de vin et un armateur prospère, cependant ses succès en affaires n'avaient pas eu leur équivalent dans sa vie privée. L'un de ses fils était mort à la suite d'une coupure au doigt qui s'était infectée et le second avait péri noyé au cours d'un voyage à La Corogne. Jeannette était désormais son seul enfant.

Cette visite à Guingamp répondait à un calcul. Les nobles de Bretagne – du moins ceux qui étaient favorables à une alliance avec la France – se trouvaient rassemblés pour un tournoi et là, pendant quatre jours, devant une foule qui venait autant pour les réjouissances que pour les combats, ils faisaient montre de leur talent avec la lance et l'épée. Jeannette trouva le spectacle très ennuyeux dans l'ensemble, car les préambules de chaque combat étaient longs et souvent inaudibles. Les chevaliers paraient interminablement, dans une agitation de plumets extravagants, puis, au bout d'un moment, il y avait un bref tonnerre de sabots, un choc métallique, des hourras, et l'un des chevaliers était projeté sur l'herbe. La coutume voulait que le vainqueur pique une pomme de la pointe de sa lance et la présente à une jeune femme qu'il avait remarquée dans la foule. C'était pour cette raison que son père était venu en carriole à Guingamp. Au quatrième jour, Jeannette avait reçu dix-huit

pommes, ce qui lui valait l'inimitié de beaucoup de filles mieux nées.

Ses parents la ramenèrent à La Roche-Derrien et attendirent. Ils avaient exposé leur marchandise. Les acheteurs pouvaient désormais trouver le chemin de leur luxueuse maison, près de la rivière Jaudy. D'après la façade, la maison paraissait modeste mais, le porche franchi, le visiteur se trouvait dans une vaste cour intérieure qui conduisait à un quai de pierre que les plus petits bateaux de M. Halévy pouvaient atteindre à marée haute. La cour partageait un mur avec l'église Saint-Renan et comme il avait fait don de la tour à l'église, il avait reçu la permission de percer un passage dans le mur afin que sa famille puisse se rendre à la messe sans passer par la rue. La maison indiquait aux soupirants que la famille était opulente et la présence à table du prêtre de la paroisse leur faisait savoir qu'elle était pieuse. Jeannette n'était pas destinée à être la distraction d'un noble, mais une épouse.

Une dizaine de prétendants condescendirent à se rendre dans la maison des Halévy, et ce fut Henri Chénier, comte d'Armorique, qui l'emporta. C'était une prise de choix, car il était le neveu de Charles de Blois qui lui-même était le neveu du roi de France, Philippe VI de Valois, et les Français reconnaissaient Charles comme duc et seigneur de Bretagne. Celui-ci autorisa Henri Chénier à lui présenter sa fiancée mais, après l'entrevue, il lui conseilla de rompre. C'était la fille d'un marchand, à peine plus qu'une paysanne. Elle avait une chevelure d'un noir étincelant, un visage qui n'était pas marqué par la vérole et elle possédait toutes ses dents. Elle était gracieuse, au point qu'un dominicain de la cour du duc applaudit et s'exclama que Jeannette était l'image vivante de la Madone. Le duc admettait qu'elle était belle. Et alors ? Beaucoup de femmes étaient belles. Dans n'importe quelle taverne de Guingamp on pouvait trouver une putain à deux sous auprès de laquelle la plupart des épouses avaient l'air de truies. Ce n'était pas l'affaire d'une épouse d'être belle, il fallait qu'elle soit riche. « Fais-en ta maîtresse », conseilla-t-il à son neveu, et il lui donna quasiment l'ordre d'épouser une héritière de Picardie, mais l'héritière était un laideron à la face grêlée. Le

comte d'Armorique, follement épris de Jeannette, s'opposa à la volonté de son oncle.

Il épousa la fille du marchand dans la chapelle de son château à Plabennec, dans le Finistère, à l'extrémité de la terre. Le duc considéra que son neveu avait trop écouté les troubadours, mais le comte et son épouse étaient heureux et, une année après leur mariage, alors que Jeannette avait seize ans, ils eurent un fils. Ils l'appelèrent Charles, comme le duc. Si celui-ci en fut flatté, il n'en dit rien. Il refusa de recevoir à nouveau Jeannette et traita son neveu avec froideur.

Au cours de cette même année, les Anglais se présentèrent en nombre pour soutenir Jean de Montfort qu'ils reconnaissaient comme duc de Bretagne, et le roi de France envoya des renforts à son neveu Charles, qu'il considérait comme le véritable duc de Bretagne. Le comte d'Armorique insista pour que sa femme et son enfant retournent chez le père de Jeannette à La Roche-Derrien parce que le château de Plabennec était petit, en mauvais état et trop proche des forces adverses.

Comme le mari de Jeannette l'avait craint, le château tomba aux mains des Anglais pendant l'été de cette année-là. L'année suivante, le roi d'Angleterre passa la saison de campagne en Bretagne et son armée repoussa les forces de Charles, duc de Bretagne. Il n'y eut pas de grande bataille mais une série d'escarmouches meurtrières. C'est au cours de l'une d'elles, une affaire incertaine qui se déroula entre les haies d'une vallée profonde, que le mari de Jeannette fut blessé. Il avait relevé la visière de son heaume pour lancer un encouragement à ses hommes quand une flèche lui était entrée droit dans la bouche. Ses serviteurs le conduisirent dans la maison près de la rivière Jaudy, où il mit cinq jours à mourir ; cinq jours de douleur constante pendant lesquels il était incapable de manger et pouvait à peine respirer car la blessure suppurait et le sang se coagulait dans sa gorge. Il avait vingt-huit ans, était un champion de tournoi, et à la fin il se mit à pleurer comme un enfant. Il mourut en étouffant pendant que Jeannette sanglotait de colère impuissante.

Puis, pour elle, vint le temps du chagrin. Elle était veuve, la veuve Chénier, et six mois à peine après la disparition de son mari, elle devint orpheline quand ses deux parents moururent. Elle n'avait que dix-huit ans et son fils, le comte d'Armorique, avait deux ans. Ayant hérité de la fortune de son père, elle décida de rendre coup pour coup à ces odieux Anglais qui avaient tué son mari. Elle entreprit d'équiper deux navires capables d'attaquer les bateaux anglais.

M. Belas, qui avait été l'avocat de son père, la mit en garde contre cette dépense. Sa fortune n'était pas éternelle, la prévint-il, et rien n'exigeait plus de fonds que l'armement de navires de guerre, qui rapportaient rarement de l'argent, à moins d'avoir beaucoup de chance. Il valait mieux utiliser les navires pour le commerce. « Les marchands de Lannion sont en train de faire un beau profit sur le vin espagnol », lui suggéra-t-il. Il avait pris froid car c'était l'hiver et il reniflait. « Un très beau profit », dit-il mélancoliquement. Il s'exprimait en breton, bien que Jeannette et lui fussent capables de parler français lorsque c'était nécessaire.

« Je ne veux pas de vin espagnol, lui répondit Jeannette, mais des âmes anglaises.

— Il n'y a aucun profit à cela, madame. »

Belas trouvait étrange d'appeler Jeannette « madame ». Il la connaissait depuis qu'elle était enfant et pour lui elle avait toujours été « la petite Jeannette ». Mais elle s'était mariée et était devenue la veuve d'un seigneur. Qui plus est, une veuve avec du caractère.

« Vous ne pouvez pas vendre des âmes anglaises, fit remarquer délicatement Belas.

— Sauf au diable, répondit-elle en se signant. Je n'ai pas besoin de vin espagnol, Belas, nous avons les rentes.

— Les rentes ! » dit Belas d'un air moqueur.

C'était un homme grand, mince, aux cheveux clairsemés ; fort intelligent. Pendant longtemps il avait servi fidèlement le père de Jeannette et il était dépité que celui-ci ne lui ait rien laissé dans son testament. Tout était allé à Jeannette, à l'exception d'un modeste legs aux moines de Pontrieux afin

qu'ils disent des messes pour l'âme du défunt. Belas dissimulait son ressentiment.

« Il n'y a rien à attendre de Plabennec, dit-il à Jeannette. Les Anglais y sont, et pendant combien de temps pensez-vous recevoir les rentes des fermes de votre père ? Les Anglais vont bientôt s'en emparer. »

Une armée anglaise avait occupé la ville de Tréguier, dépourvue de murs, qui n'était qu'à une heure de marche au nord, et elle avait démoli la tour de la cathédrale parce que quelques arbalétriers avaient tiré depuis son sommet. Belas espérait que les Anglais se retireraient bientôt. L'hiver était bien avancé et ils devaient commencer à être à court de vivres, mais il craignait qu'ils ne ravagent la campagne autour de La Roche-Derrien avant de s'en aller. S'ils le faisaient, les fermes de Jeannette ne vaudraient plus rien.

« Quelle rente pouvez-vous espérer d'une ferme brûlée ? lui demanda-t-il.

— Cela m'est égal, répliqua-t-elle. Je vendrai tout s'il le faut. Tout ! »

À l'exception de l'armure et de l'épée de son mari, car c'étaient des biens précieux qu'elle destinait à son fils.

Belas soupira devant tant de sottise, puis il s'enveloppa dans son manteau noir et s'inclina vers le petit feu qui crachotait dans l'âtre. Un vent froid qui venait de la mer faisait fumer la cheminée.

« Permettez-moi, madame, de vous donner un conseil. Avant tout, prenez soin de vos affaires. »

Belas s'interrompit pour s'essuyer le nez sur sa longue manche noire.

« Je peux vous trouver un homme capable de s'en occuper comme le faisait votre père et j'établirai un contrat qui vous garantirait que cet homme vous rétribuerait convenablement sur les profits. Ensuite, vous devriez songer au mariage. »

Il s'arrêta encore, s'attendant à une protestation, mais Jeannette ne lui répondit rien. Belas poussa un soupir. Elle était si jolie ! Il y avait dans la ville une douzaine d'hommes qui l'épouseraient volontiers, mais son mariage avec un chevalier lui

avait tourné la tête et elle n'accepterait de s'établir qu'avec un autre noble, pas moins.

« Vous êtes, madame, continua l'homme de loi avec précaution, une veuve qui, au moment présent, est en possession d'une fortune considérable, mais j'ai vu de telles fortunes fondre comme neige en avril. Trouvez un homme qui puisse s'occuper de vous, de vos biens et de votre fils. »

Jeannette se tourna et le regarda dans les yeux :

« J'ai épousé le meilleur homme de la chrétienté, où voulez-vous que j'en trouve un autre semblable à lui ? »

L'avocat pensait que des hommes semblables à celui-là, on en trouvait partout, et c'était bien triste car qu'étaient-ils sinon des brutes en armure qui considéraient la guerre comme un jeu ? Jeannette, se disait-il, ferait mieux d'épouser un marchand avisé, peut-être un veuf ayant de la fortune, mais il soupçonnait que ce conseil serait donné en vain.

« Souvenez-vous du vieux dicton, dit-il avec un air rusé, "Quand on fait garder le troupeau par un chat, les loups font un bon repas." »

Jeannette tressaillit de colère en entendant ces mots.

« Épargnez-moi ces considérations », répliqua-t-elle d'un ton glacial.

Puis elle mit fin à l'entrevue.

Le lendemain, les Anglais se présentèrent devant La Roche-Derrien. Jeannette prit l'arbalète et rejoignit les défenseurs sur les remparts de la ville. Au diable Belas et ses conseils ! Elle allait combattre comme un homme et le duc Charles, qui la méprisait, serait forcé de l'admirer ; il devrait la soutenir et restaurerait son fils dans ses droits sur les terres de son défunt mari.

C'est ainsi que Jeannette était devenue l'Oiseau Noir. Bien des Anglais étaient morts devant les murs de la ville et elle avait oublié le conseil de Belas. À présent, elle se disait que les défenseurs avaient tant étrillé les Anglais que le siège serait bientôt levé. Tout serait alors pour le mieux et forte de cette pensée, pour la première fois depuis une semaine, l'Oiseau Noir dormit bien.

Thomas s'accroupit près de la rivière. Il avait traversé une rangée d'aulnes pour atteindre la berge où il retira ses bottes et ses chausses. Il valait mieux y aller nu-pieds, se disait-il, ainsi les bottes ne resteraient pas collées dans la boue. L'eau serait froide, glaciale même, mais il n'avait pas souvenir d'un moment où il avait été aussi heureux. Il aimait cette vie, et ses souvenirs de Hookton, d'Oxford et de son père s'étaient presque estompés.

— Otez vos bottes et suspendez votre sac de flèches à votre cou, dit-il aux vingt archers qui avaient accepté de le suivre.

— Pourquoi ? se plaignit quelqu'un dans l'obscurité.

— Pour qu'il t'étrangle, grommela Thomas.

— Pour que tes flèches ne se mouillent pas, expliqua complaisamment un autre.

Thomas attacha son propre sac à son cou. Les archers n'utilisaient pas les carquois dont faisaient usage les chasseurs, car ils étaient ouverts sur le dessus et les flèches pouvaient tomber lorsqu'un homme courait, trébuchait ou franchissait une haie. En outre, dans un carquois, les flèches étaient mouillées par la pluie et, lorsque l'empenne était humide, la flèche perdait sa précision. Aussi les véritables archers utilisaient-ils des sacs en toile rendus imperméables au moyen d'une couche de cire et fermés par un lacet. Ces sacs étaient renforcés par une armature en rameaux de saule qui tendait la toile de manière à protéger les empennes.

Will Skeat progressait lentement le long de la berge jusqu'à l'endroit où une douzaine d'hommes empilaient les claies. Il frissonnait dans le vent froid qui venait de la rivière. À l'est, le ciel était encore sombre, mais les feux de veille qui brûlaient dans La Roche-Derrien donnaient un peu de lumière.

— Ils sont bien tranquilles, là-bas, dit Skeat en désignant la ville.

— Prions pour qu'ils dorment, répondit Thomas.

— Dans des lits. Pour ma part, j'ai oublié à quoi ressemble un lit.

Après avoir dit cela, Skeat s'écarta pour laisser un homme accéder à la berge. Thomas eut la surprise de voir qu'il s'agissait de sir Simon Jekyll, qui s'était montré si méprisant envers lui sous la tente du comte.

— Sir Simon veut te dire un mot, dit Skeat en se souciant à peine de déguiser son propre mépris.

Sir Simon fronça le nez en sentant l'odeur nauséabonde de la boue de la rivière. C'est là que devaient se déverser les eaux usées de la ville, supposa-t-il, et il fut heureux de n'avoir pas à patauger jambes nues dans cette gadoue.

— Vous êtes sûr de pouvoir franchir la palissade ? demanda-t-il à Thomas.

— Dans le cas contraire, je ne serais pas ici, dit Thomas sans se soucier de paraître manquer de respect.

Le ton employé par Thomas déplut à sir Simon, mais il se contrôla.

— Le comte, dit-il avec distance, m'a attribué l'honneur de conduire l'attaque sur les murs...

Il s'interrompit brusquement et Thomas attendit la suite, mais sir Simon se contenta de le regarder avec une expression mécontente.

Skeat finit par prendre la parole :

— Ainsi, Thomas prend les murs pour vous permettre d'installer vos échelles ?

Ignorant l'intervention de Skeat, sir Simon s'adressa à Thomas :

— Ce que je ne veux pas, c'est que vos hommes entrent dans la ville avant les miens. Si nous apercevons des hommes armés, nous allons probablement les tuer, vous comprenez ?

Thomas faillit cracher par terre en signe de dérision. Ses hommes auraient des arcs et aucun ennemi n'en portait de semblables, aussi pouvait-on difficilement confondre les archers avec les défenseurs de la ville, mais il retint sa langue et se contenta d'acquiescer.

— Vos archers et vous-mêmes pourrez vous joindre à notre attaque, continua sir Simon, mais vous serez sous mon commandement.

Thomas acquiesça une nouvelle fois et sir Simon, irrité par cette attitude presque insolente, tourna les talons et s'éloigna.

— Il ne veut qu'une chose, avancer son nez devant nous tous, dit Skeat.

— Tu vas le laisser utiliser nos échelles ? demanda Thomas.

— S'il veut être le premier à grimper, qu'il y aille. Les échelles sont en bois vert, Tom. Si elles se rompent, je préfère que ce soit lui qui dégringole plutôt que moi. En outre, je pense qu'il vaut mieux que nous traversions la rivière derrière toi, mais je n'avais pas envie de dire tout cela à sir Simon.

Skeat fit une grimace puis il poussa un juron en entendant un craquement dans l'obscurité au sud de la rivière.

— Ce sont ces satanés rats blancs, dit-il avant de disparaître dans les ténèbres.

Les rats blancs étaient les Bretons fidèles au duc Jean. Ils portaient ses armes : une hermine blanche. Une soixantaine d'arbalétriers bretons avaient été rattachés à la troupe de Skeat avec pour mission de tirer sur les murs pendant qu'on installerait les échelles contre les remparts.

C'étaient ces hommes dont on entendait le bruit dans la nuit, et ce bruit allait croissant. Un imbécile quelconque avait trébuché dans le noir et heurté un arbalétrier avec un pavais, ces grands boucliers derrière lesquels on rechargeait laborieusement les arbalètes. En réponse, l'arbalétrier avait cogné. Un pugilat avait aussitôt éclaté. Naturellement, les défenseurs les entendirent et ils se mirent à déverser des ballots de paille enflammée par-dessus les remparts. Une cloche d'église se mit à sonner, puis une autre. Tout cela bien avant que Thomas ait commencé à s'avancer sur la boue.

Sir Simon Jekyll, alerté par les cloches et la paille en flammes, se mit à crier qu'il fallait attaquer tout de suite.

— Avancez les échelles ! ordonna-t-il.

Les défenseurs se précipitèrent aux créneaux et les premiers carreaux d'arbalète partirent des remparts brillamment éclairés par les ballots enflammés.

— Apportez les échelles ! hurla Skeat à ses hommes.

Puis il se tourna vers Thomas :

— Qu'en penses-tu ?

— Je pense qu'ils sont affolés.

— Alors tu vas y aller ?

— Il n'y a rien de mieux à faire, Will.

— Saletés de rats blancs !

Thomas conduisit ses hommes sur la boue. Les claies étaient d'une certaine utilité, mais pas autant qu'il l'avait espéré, aussi les archers avançaient-ils avec difficulté et en glissant. Ils faisaient suffisamment de bruit pour réveiller le roi Arthur et ses chevaliers, pensa Thomas. Mais les défenseurs faisaient encore plus de bruit. Toutes les cloches carillonnaient, une trompette sonnait, les hommes hurlaient, les chiens aboyaient, les coqs criaient et les arbalètes faisaient entendre le claquement de leurs cordes.

Les murs apparurent à la droite de Thomas. Il se demanda si l'Oiseau Noir y était. Il l'avait aperçue par deux fois et avait été fasciné par son visage fier et sa chevelure noire qui flottait librement au vent. Une vingtaine d'autres archers l'avaient vue également. Chacun d'entre eux était capable d'envoyer une flèche dans un bracelet à cent pas, et pourtant la jeune femme était toujours vivante. Voilà, pensa Thomas, ce que peut faire un joli visage.

Il posa la dernière claie, atteignant ainsi les pieux en bois, gros comme des troncs d'arbre enfoncés dans la boue. Ses hommes le rejoignirent et tirèrent sur le bois pourri jusqu'à ce qu'il se brise comme de la paille. En tombant, les pieux faisaient un bruit terrible, mais il se perdait dans le tumulte de la ville. Jake, celui qui avait un œil de travers, le meurtrier tiré de la geôle d'Exeter, vint se placer au côté de Thomas. Sur leur droite, se trouvait un quai en bois muni d'une échelle grossière à son extrémité. L'aube approchait. De l'est filtrait une faible et mince lueur grise qui révélait le pont au-dessus de la Jaudy. C'était un joli pont en pierre pourvu d'une barbacane à son extrémité. Thomas craignait que la garnison de cette tour ne les aperçoive, mais aucune alerte ne retentit et aucun carreau ne franchit la rivière.

Thomas et Jake furent les premiers à escalader l'échelle du quai, ensuite vint Sam, le plus jeune des archers de Skeat. La plate-forme donnait sur un chantier de bois où un chien aboyait frénétiquement parmi les empilements de troncs. Sam se glissa dans les ténèbres, le couteau à la main, et bientôt les aboiements cessèrent.

— Brave petit chien, dit Sam en revenant.

— Mets la corde à ton arc, lui dit Thomas.

Lui-même avait déjà fixé la corde de chanvre sur son arc noir et délacé son sac à flèches.

— Je hais ces saletés de chiens, dit Sam. L'un d'eux a mordu ma mère quand elle était enceinte de moi.

— C'est pour ça que tu es si bête, dit Jake.

— Fermez vos becs, ordonna Thomas.

Les autres archers grimpaient sur le quai qui se mettait à ployer dangereusement. Thomas constatait que les remparts dont il était censé s'emparer étaient désormais remplis de défenseurs. Les flèches anglaises, avec leurs empennes en plumes d'oie blanches qui scintillaient à la lumière des feux que les défenseurs avaient allumés, filèrent au-dessus des murs et allèrent se planter dans les toits de chaume des maisons de la ville.

— Nous devrions peut-être ouvrir la porte sud, suggéra Thomas.

— Traverser la ville ? demanda Jake avec inquiétude.

— C'est une petite ville.

— Tu es complètement fou ! dit Jake dont le sourire indiquait que c'était pour lui un compliment.

— De toute façon, j'y vais.

On ne verrait pas leurs arcs dans l'obscurité des rues, pensa Thomas, le danger n'était pas démesuré.

Une douzaine d'archers suivirent Thomas tandis que les autres se mirent à piller les maisons les plus proches. De plus en plus d'hommes entraient par l'ouverture dans la palissade, envoyés par Skeat qui les dirigeait vers la berge plutôt que de les laisser attendre que l'enceinte soit prise. Les défenseurs avaient aperçu les hommes dans la boue et leur tiraient dessus depuis

l'extrémité du mur, mais les premiers assaillants se répandaient déjà dans les rue.

Thomas avançait à l'aveuglette à travers la ville. Il y faisait noir comme dans un puits et il avait du mal à savoir où il allait, mais il pensait qu'en montant la pente de la colline sur laquelle était construite la ville, il atteindrait le sommet et redescendrait du côté de la porte sud. Des hommes le croisaient mais aucun ne pouvait s'apercevoir que ses compagnons et lui étaient des Anglais. Le bruit des cloches était assourdissant. Les enfants pleuraient, les chiens hurlaient, les mouettes criaient et tout ce vacarme terrorisait Thomas. Son idée était stupide. À l'heure présente, sir Simon avait peut-être déjà escaladé les remparts. Il était en train de perdre son temps. Cependant les flèches à empennes blanches continuaient à se planter sur les toits, ce qui suggérait que les murs n'avaient pas encore été pris. C'est pourquoi Thomas se contraignit à poursuivre sa marche. Par deux fois, il se trouva dans une impasse et la deuxième fois, revenant dans une rue plus large, il faillit se heurter à un prêtre venu placer une torche allumée dans un support mural.

— Allez aux remparts ! leur dit le prêtre d'une voix sévère.

Puis il aperçut les arcs que tenaient les hommes et ouvrit la bouche pour donner l'alerte.

Il n'eut pas le temps de pousser son cri car l'arc de Thomas s'enfonça par la pointe dans son ventre. Le religieux se plia en deux, suffoquant, et Jake vint à point pour lui trancher la gorge. Le prêtre émit un gargouillement avant de s'effondrer sur les pavés. Quand le bruit eut cessé, Jake fronça les sourcils.

— Je vais aller en enfer pour ça, dit-il.

— De toute façon tu iras en enfer, nous irons tous, dit Sam.

— Nous irons tous au paradis, intervint Thomas, mais pas si nous lambinons.

Il se sentait moins effrayé, comme si la mort du prêtre lui avait ôté sa peur. Une flèche frappa le clocher de l'église et retomba dans la rue où passait Thomas. Peu après, il se trouva dans la rue principale de La Roche-Derrien, qui redescendait vers l'endroit où brûlait un feu de veille, devant la porte sud. Thomas se replia dans la ruelle qui longeait l'église car la rue était pleine d'hommes, mais tous couraient vers la partie

menacée de la ville et, quand il regarda à nouveau, elle était vide. Il n'apercevait que deux sentinelles sur le rempart, au-dessus de l'arche de la porte. S'adressant à ses hommes, il leur dit :

— Ces deux-là vont avoir la peur de leur vie, nous les tuons et nous ouvrons la porte.

— Il y en a peut-être d'autres, il doit y avoir une salle de garde, fit observer Sam.

— Eh bien, nous les tuons aussi... maintenant, en avant ! dit Thomas.

Ils s'avancèrent dans la rue, firent quelques enjambées et tendirent leurs arcs. Les flèches volèrent et les deux sentinelles tombèrent. Un homme sortit de la salle de garde, située dans la tour de la porte, et vit les archers mais avant qu'ils aient pu tirer il s'était replié et avait barricadé la porte.

— Elle est à nous ! cria Thomas et il se précipita vers l'arche.

La salle de garde restant fermée, rien ne pouvait empêcher les archers de retirer la barre et d'ouvrir les deux battants de la grande porte. Les hommes du comte virent la porte s'ouvrir, ils virent les archers anglais se détacher devant le feu de veille et poussèrent depuis les ténèbres un grand cri qui indiqua à Thomas qu'un torrent de troupes vengeresses s'avancait vers lui.

Cela signifiait que, pour La Roche-Derrien, le temps des larmes allait commencer, car les Anglais avaient pris la ville.

Jeannette s'éveilla au bruit d'une cloche qui carillonnait comme si c'était la fin du monde, comme si les morts allaient sortir de leurs tombes et les portes de l'enfer s'ouvrir toutes grandes pour accueillir les pécheurs. Son premier mouvement fut d'aller auprès du berceau de son fils, mais le petit Charles allait bien. Elle n'apercevait que ses yeux dans cette obscurité que seul diminuait le rougeoiement des tisons dans la cheminée.

— Maman ! cria-t-il en se redressant vers elle.

— Ne t'inquiète pas, lui murmura-t-elle avant d'aller ouvrir précipitamment les volets.

Une faible lueur grise paraissait au-dessus des toits, vers l'est. Elle entendit un bruit de pas dans la rue, se pencha à sa fenêtre et aperçut des hommes qui sortaient en courant de leurs maisons avec des épées, des arbalètes et des lances. Au centre de la ville, une trompette appelait au rassemblement, puis d'autres cloches se mirent à donner l'alarme dans la nuit finissante. La cloche de l'église de la Sainte-Vierge était fendue et rendait un son dur des plus terrifiants, un son semblable à celui d'une enclume.

— Madame ! s'écria une servante en entrant dans la pièce.

Jeannette s'efforça de parler calmement :

— Ce sont sans doute les Anglais qui attaquent.

Elle ne portait rien d'autre qu'une combinaison de tissu et sentit soudain le froid. Saisissant un manteau, elle s'en enveloppa, prit son fils dans ses bras et lui dit pour essayer de le rassurer :

— Tout ira bien, Charles, les Anglais attaquent encore, c'est tout.

Mais elle n'en était pas sûre. Les cloches sonnaient avec tant de violence ! Ce n'était pas le battement mesuré qui était le signal habituel d'une attaque. On aurait dit que, pris de panique, les hommes qui tiraient sur les cordes espéraient repousser l'attaque par le bruit du tocsin. Elle retourna à la fenêtre et vit les flèches anglaises filer au-dessus des toits. Les gamins de la ville trouvaient amusant d'aller retirer les flèches ennemies, mais deux d'entre eux s'étaient blessés en glissant des toits. Jeannette songea à s'habiller, puis se dit qu'il fallait d'abord savoir ce qui se passait. Elle confia Charles à la servante et descendit les escaliers en courant.

À la porte de derrière, elle trouva une fille de cuisine.

— Que se passe-t-il, madame ?

— Une nouvelle attaque, c'est tout.

Otant la barre de la porte qui ouvrait sur la cour, elle se précipita vers l'entrée privée de l'église Saint-Renan au moment même où une flèche frappait la tour et tombait dans la cour. Ayant ouvert la porte, elle escalada les échelles raides que son père avait installées. Ce n'était pas seulement la piété qui avait poussé Louis Halévy à faire construire cette tour ; il voulait

pouvoir observer la rivière en aval pour savoir si ses bateaux approchaient. Du haut de son parapet de pierre, on avait l'une des plus belles vues de La Roche-Derrien. Jeannette était assourdie par la cloche qui carillonnait dans l'obscurité ; chaque battement frappait ses oreilles comme un coup. Elle monta plus haut, ouvrit la trappe en haut des échelles et se hissa sur les plombs.

Les Anglais étaient là. Elle apercevait un torrent d'hommes qui se déversait depuis le bout du mur, au bord de la rivière. Ils pataugeaient dans la boue avant de s'engouffrer entre les pieux brisés, comme une armée de rats. Douce mère de Jésus, pensait-elle, douce mère de Jésus, ils sont dans la ville ! Elle redescendit très vite les échelles.

— Ils sont là ! Ils sont dans la ville ! cria-t-elle au prêtre qui tirait la corde.

Dehors, les Anglais criaient « Au butin ! Au butin ! » pour s'encourager à piller.

Jeannette retraversa la cour à toutes jambes et monta les escaliers. Elle sortit ses affaires du coffre puis se retourna en entendant les voix qui appelaient au butin sous sa fenêtre. Elle laissa les vêtements pour prendre Charles dans ses bras. « Mère de Dieu, pria-t-elle, veille sur nous, à présent, veille sur nous, douce mère de Dieu, préserve-nous. » Ne sachant que faire, elle se mit à pleurer. Charles pleurait aussi parce qu'elle le serrait trop fort. Elle essaya de l'apaiser. Entendant des cris de joie qui montaient de la rue, elle retourna à la fenêtre. Quelque chose qui ressemblait à un fleuve d'acier se déversait vers le centre de la ville. Elle s'effondra en larmes devant la fenêtre. Charles hurlait. Deux autres servantes entrèrent dans la pièce avec l'espoir que Jeannette pourrait les mettre à l'abri, mais désormais il n'y avait plus aucun abri. Les Anglais étaient entrés dans la ville. L'une des servantes poussa le verrou de la chambre à coucher, mais à quoi cela pouvait-il bien servir à présent ?

Jeannette pensa aux armes de son mari qu'elle avait cachées et à l'épée espagnole effilée en se demandant si elle aurait le courage d'en placer la pointe contre sa poitrine et d'enfoncer son corps sur la lame. Mieux valait mourir qu'être déshonorée, se disait-elle, mais qu'advient-il de son fils ? Elle se mit à

pleurer de désespoir et à ce moment entendit qu'on cognait sur la grande porte qui donnait accès à sa cour. C'était une hache, semblait-il. Chaque coup paraissait ébranler toute la maison. Une femme se mit à crier dans la ville, puis une autre. Des voix anglaises se réjouissaient avec exubérance. Une à une les cloches des églises se turent et seule la cloche fêlée continua à marteler sa peur au-dessus des toits. La hache frappait toujours la porte. Allaient-ils la reconnaître ? se demanda-t-elle. Elle avait éprouvé une grande joie à se tenir sur les remparts et à tirer avec l'arbalète de son mari sur les assaillants. Son épaule droite en était contusionnée, mais cette douleur était la bienvenue puisque Jeannette était persuadée que chaque carreau tiré rendait plus improbable la prise de la ville par les Anglais.

Personne n'avait pensé qu'ils y parviendraient. Et, de toute façon, pourquoi assiéger La Roche-Derrien ? Elle n'avait rien à offrir. En tant que port, elle était presque inutilisable. Les gros navires ne pouvaient remonter la rivière, même à marée haute. Les habitants avaient pensé que les Anglais faisaient une démonstration de force, qu'ils renonceraient bientôt et disparaîtraient.

Mais ils étaient là. Jeannette poussa un cri lorsque le bruit de la hache lui fit comprendre que le bois était brisé.

Maintenant, ils essayaient sans doute de soulever la barre. Elle ferma les yeux en entendant les battants de la porte frotter sur les pavés. Elle était ouverte, ouverte. Oh, mère de Dieu, protège-nous !

On entendit des cris en bas. Des pas dans l'escalier. Des hommes criaient dans une langue étrange.

Assiste-nous, maintenant et à l'heure de notre mort, car les Anglais sont entrés dans la ville.

Sir Simon Jekyll était mécontent. Il s'était préparé à monter aux échelles si les archers de Skeat parvenaient à gagner les murs, ce dont il doutait fort. Mais si les remparts étaient pris, il comptait bien entrer le premier dans la ville. Il prévoyait d'embrocher quelques défenseurs pris de panique et ensuite de trouver quelque grande maison à piller.

Mais rien ne se déroula comme il l'avait imaginé. La ville était en alerte, les remparts garnis d'hommes et les échelles ne furent jamais avancées. Néanmoins, les hommes de Skeat étaient entrés simplement en se faufilant par le bord de la rivière. Après quoi, un cri d'enthousiasme vers le sud de la ville laissa entendre que la porte avait été ouverte, ce qui signifiait que l'armée tout entière avait pénétré dans l'enceinte devant sir Simon. Il jura. Il ne lui resterait plus rien !

— Monseigneur ?

L'un de ses soldats s'adressa à sir Simon, désirant savoir comment ils allaient pouvoir s'emparer des femmes et des objets de valeur à l'intérieur de l'enceinte qui se vidait de ses défenseurs, les hommes se précipitant pour défendre leurs maisons et leurs familles. Il aurait été plus rapide, bien plus rapide, de traverser la boue, mais sir Simon ne voulait pas salir ses bottes neuves, aussi ordonna-t-il d'avancer les échelles.

Celles-ci, faites de bois vert, ployèrent de manière inquiétante lorsque sir Simon y monta, mais il n'y avait plus de défenseurs pour s'opposer à lui et l'échelle tint bon. Il franchit un créneau et tira son épée. Une demi-douzaine d'assiégés étaient étendus, atteints par des flèches sur le rempart. Deux d'entre eux étaient encore vivants et sir Simon transperça le plus proche. L'homme, qui était sorti précipitamment de son lit, n'avait pas de cotte de mailles, pas même une veste de cuir, néanmoins la vieille épée porta avec difficulté le coup mortel. Elle n'était pas faite pour l'estoc mais pour la taille. Les nouvelles épées, forgées avec le meilleur acier du sud de l'Europe, étaient renommées pour leur capacité à percer le cuir et la maille, mais cette antique lame nécessitait toute la force brute de sir Simon pour pénétrer dans une cage thoracique. Et quelle chance aurait-il, se demanda-t-il amèrement, de trouver une meilleure arme dans cette misérable bourgade ?

Il y avait une volée de marches qui conduisait dans une rue envahie par des archers et des soldats anglais maculés de boue jusqu'aux cuisses. Ils entraient de force dans les maisons. Un homme portait une oie morte, un autre un coupon d'étoffe. Le pillage avait commencé et sir Simon était encore sur les remparts. Il cria à ses hommes de se hâter et quand un nombre

suffisant se fut rassemblé en haut du mur, il les conduisit dans la rue. Un archer franchissait la porte d'un cellier en faisant rouler un baril, un autre tirait une fille par le bras. Où aller ? Telle était la question que se posait sir Simon. Les maisons les plus proches avaient toutes été mises à sac. Les cris de joie qu'on entendait vers le sud indiquaient que le corps principal de l'armée du comte envahissait cette partie de la ville. Quelques habitants, comprenant que tout était perdu, fuyaient devant les archers afin de traverser le pont et de s'échapper dans la campagne.

Sir Simon décida de frapper à l'est. Les hommes du comte étaient au sud, ceux de Skeat restaient à proximité du quartier ouest, c'était donc le quartier est qui offrait le meilleur espoir de butin.

Écartant les archers boueux de Skeat, il conduisit ses hommes vers le pont. Des gens terrorisés le croisaient en l'ignorant et en espérant qu'il les ignorerait. Il suivit la rue principale qui menait au pont et aperçut une voie qui passait devant les grandes maisons situées le long de la rivière. Des marchands, pensa sir Simon, de gros marchands avec de gros bénéfices. C'est alors que dans la lumière naissante il vit une porte surmontée d'armoiries. La maison d'un noble.

— Qui a une hache ? demanda-t-il à ses hommes.

L'un des soldats s'étant avancé, sir Simon lui désigna la lourde porte. La maison comportait des fenêtres au rez-de-chaussée, mais elles étaient protégées par d'épais barreaux de fer, ce qui était bon signe. Sir Simon se recula pour laisser son soldat entamer la porte.

L'homme connaissait son travail. Il tailla une ouverture à l'endroit où il estimait que se trouvait la barre, puis il y passa la main et souleva la barre hors de ses supports de sorte que sir Simon et ses archers puissent ouvrir les battants. Sir Simon laissa deux hommes à la porte pour la garder avec ordre d'empêcher tout autre pillard de pénétrer dans la propriété. Puis il conduisit le reste de sa troupe à l'intérieur de la cour. La première chose qu'il vit, ce fut deux bateaux amarrés au quai de la rivière. Ce n'étaient pas de gros bateaux, mais toute coque

avait de la valeur. Il ordonna à quatre de ses archers de monter à bord.

— Dites à quiconque se présentera qu'ils m'appartiennent, vous avez bien compris ? Ils sont à moi !

Maintenant, il avait le choix entre le magasin et la maison. Y avait-il une écurie ? Il demanda à deux soldats de trouver l'écurie et de garder les chevaux. Ensuite il ouvrit la porte de la maison à coups de pied et conduisit les six hommes qui lui restaient dans la cuisine. Deux femmes se mirent à crier. Il n'y fit pas attention ; c'étaient de vieilles et affreuses servantes ; il cherchait des choses de plus de valeur. Une porte conduisait à l'arrière de la cuisine, il la désigna à l'un de ses archers puis, l'épée pointée devant lui, il traversa une obscure petite entrée qui menait à une pièce de réception. Une tapisserie représentant Bacchus, le dieu du Vin, pendait à l'un des murs. Sir Simon pensa que des objets de valeur étaient parfois dissimulés derrière ces tentures murales. Il la frappa avec son épée puis la décrocha, mais derrière il n'y avait qu'un mur enduit de plâtre. Il donna des coups de pieds dans les chaises et vit alors un coffre fermé par une énorme serrure.

— Ouvrez-le, ordonna-t-il à deux de ses archers, quel que soit son contenu, il est à moi.

Puis, négligeant deux livres qui n'intéressaient ni homme ni bête, il retourna dans l'entrée et escalada les marches en bois sombre de l'escalier.

Sir Simon trouva la porte d'une chambre donnant sur l'avant de la maison. Elle était verrouillée et, quand il essaya de la forcer, une femme se mit à crier. Il recula et, frappant avec le talon de sa botte, ouvrit la porte à toute volée. Il pénétra dans la chambre, tenant à la main sa vieille épée qui scintillait dans la pâle lueur de l'aube. Il vit une femme à la chevelure noire.

Sir Simon se considérait comme un homme de sens pratique. Son père, avec beaucoup de sagesse, n'avait pas voulu que son fils perde son temps à étudier, bien que sir Simon eût tout de même appris à lire et fût capable d'écrire une lettre au besoin. Il aimait ce qui était utile – les chiens et les armes, les chevaux et les armures – et il méprisait la mode de la courtoisie. Sa mère, entichée de troubadours, passait son temps à écouter des

chansons où il était question de chevaliers si gentils qu'ils n'auraient pas tenus un instant dans la mêlée d'un tournoi. Chansons et poèmes célébraient l'amour comme s'il s'agissait d'une chose rare qui constituait l'enchantement d'une vie, mais sir Simon n'avait pas besoin des poètes pour obtenir une définition de l'amour, lequel consistait dans son cas à renverser une paysanne dans un champ moissonné ou bien à se jeter sur quelque putain sentant la bière dans une taverne. Mais quand il vit cette femme aux cheveux noirs, il comprit brusquement ce que chantaient les troubadours.

Il importait peu que cette femme tremblât de peur ou que ses cheveux soient défaits, ou que son visage soit marqué de larmes. Sir Simon reconnut la beauté et elle le frappa comme une flèche. Il en perdit le souffle. Ainsi, c'était cela l'amour ! Il comprit qu'il ne pourrait jamais être heureux tant que cette femme ne serait pas sienne, et cela était facile car elle était une ennemie, la ville était en train d'être pillée et sir Simon, revêtu de sa cote de maille et de toute sa fureur, l'avait trouvée le premier.

— Sortez ! gronda-t-il à l'intention des servantes qui se trouvaient dans la pièce, sortez !

Les servantes s'enfuirent en larmes et, d'un coup de botte, sir Simon referma la porte brisée puis il s'avança vers la femme qui tenait son fils dans ses bras, auprès du lit de l'enfant.

— Qui êtes-vous ? demanda sir Simon en français.

La femme essaya de paraître brave et répondit :

— Je suis la comtesse d'Armorique, et vous, monsieur ?

Sir Simon fut tenté de s'attribuer la qualité de pair afin d'impressionner Jeannette, mais son esprit était trop lent et il s'entendit prononcer son propre nom. Il se rendait compte peu à peu que la chambre trahissait la richesse. Les tentures du lit étaient finement brodées, les lourds chandeliers étaient en argent et les murs, de chaque côté de l'âtre de pierre, étaient recouverts de beaux panneaux de bois sculpté. Il poussa le petit lit contre la porte, pensant que cela préserverait l'intimité, puis s'approcha du feu pour se réchauffer. Il versa du charbon sur les flammèches et en approcha ses mains glacées.

— C'est votre maison, madame ?

— En effet.

— Pas celle de votre mari ?

— Je suis veuve, dit Jeannette.

Une riche veuve ! Sir Simon faillit se signer de gratitude. Les veuves qu'il avait rencontrées en Angleterre étaient de vieilles sorcières fardées, mais celle-ci ! Celle-ci était bien différente. C'était une femme digne d'un champion de tournoi et elle semblait assez riche pour le sauver de la honte de perdre son domaine et son rang de chevalier. Elle paraissait même disposer d'une fortune suffisante pour lui permettre d'acheter une baronnie. Peut-être un titre de comte ?

Il se retourna et lui sourit.

— Ces bateaux qui sont à quai sont-ils à vous ?

— Oui, monsieur.

— En vertu des lois de la guerre, ils sont désormais à moi.

Jeannette fronça les sourcils.

— De quelles lois parlez-vous ?

— Les lois de l'épée, madame, mais je pense que vous avez de la chance. Je vais vous offrir ma protection.

Jeannette s'assit au bord de son lit à baldaquin et serra Charles contre elle.

— Les lois de la chevalerie, dit-elle, assurent ma protection.

Elle tressaillit. Une femme criait dans une maison voisine.

— La chevalerie ? demanda sir Simon, la chevalerie ? J'en ai entendu parler dans des chansons, madame, mais ceci est une guerre. Nous avons le devoir de punir les partisans de Charles de Blois pour s'être rebellés contre leur seigneur légitime. La punition et la chevalerie ne s'accordent pas.

Il lui adressa un regard sévère :

— Vous êtes l'Oiseau Noir ! s'exclama-t-il en la reconnaissant soudain à la lumière du feu ravivé.

— L'Oiseau Noir ?

Jeannette ne comprenait pas.

— Vous nous avez combattus depuis les remparts ! Vous m'avez écorché le bras !

Sir Simon ne paraissait pas en colère mais très surpris. Il s'était attendu à être pris de fureur lorsqu'il rencontrerait l'Oiseau Noir, mais sa présence était trop irrésistible pour laisser place à de la rage. Il lui sourit.

— Vous avez fermé les yeux lorsque vous avez tiré avec l'arbalète, c'est pourquoi vous m'avez manqué.

— Je ne vous ai pas manqué ! dit Jeannette indignée.

— Une égratignure, dit sir Simon en lui montrant la déchirure sur la manche de sa cotte de mailles. Mais pourquoi donc, madame, combattez-vous pour le faux duc ?

— Mon mari, dit-elle avec raideur, était le neveu du duc Charles.

Seigneur Dieu, pensa sir Simon, Seigneur Dieu ! Un trésor en vérité. Il lui fit une révérence.

— Ainsi votre fils, dit-il en désignant Charles qui le regardait craintivement dans les bras de sa mère, est l'actuel comte ?

— Il l'est, confirma Jeannette.

— Joli garçon, dit sir Simon en se forçant à la flatterie.

En réalité, il pensait que Charles était un importun à face de pudding dont la présence l'empêchait de céder au mouvement naturel de renverser l'Oiseau Noir sur le dos et de lui enseigner les réalités de la guerre, mais il avait une conscience aiguë du fait que cette veuve était une femme noble d'une grande beauté, apparentée à Charles de Blois qui était le neveu du roi de France. Elle représentait la richesse et sir Simon considérait qu'à l'heure présente il était nécessaire de lui faire comprendre qu'elle devait, dans son intérêt, partager ses ambitions.

— Un joli garçon, continua-t-il, qui a besoin d'un père.

Jeannette se contenta de le regarder. Sir Simon avait un visage rude pourvu d'un nez bulbeux et d'un solide menton. On n'y lisait pas la moindre expression d'intelligence. Il était néanmoins sûr de lui, au point de s'être persuadé qu'elle accepterait de l'épouser. En avait-il réellement l'intention ? se demanda-t-elle. Elle poussa un cri de surprise. On entendait le bruit d'une dispute sous sa fenêtre. Des archers tentaient de franchir la porte malgré les deux gardes apostés à l'entrée. Sir Simon ouvrit la fenêtre.

— Cet endroit est à moi, dit-il en anglais d'un ton hargneux. Allez plumer vos propres poulets !

Puis, se tournant vers Jeannette :

— Vous voyez, madame, comme je vous protège ?

— Il y a donc de la chevalerie dans la guerre ?

— Il y a des occasions dans la guerre, madame. Vous êtes riche, vous êtes veuve, il vous faut un homme.

Elle le regarda de ses grands yeux troublants, osant à peine croire à sa témérité.

— Pourquoi ? demanda-t-elle simplement.

— Pourquoi ?

Sir Simon était abasourdi par cette question. Il fit un geste en direction de la fenêtre.

— Écoutez ces cris ! Que croyez-vous qu'il arrive aux femmes quand une ville est prise ?

— Mais vous avez dit que vous me protégeriez.

— C'est ce que je vais faire.

Il commençait à être perdu dans cette conversation. Cette femme, pensa-t-il, bien que belle, était remarquablement stupide.

— Oui, je vous protégerai, et vous vous occuperez de moi.

— De quelle façon ?

Sir Simon poussa un soupir.

— Avez-vous de l'argent ?

Jeannette haussa les épaules.

— Il y en a un peu en bas, monseigneur, dissimulé dans la cuisine.

Sir Simon fronça les sourcils de colère. Le prenait-elle pour un idiot ? Croyait-elle qu'il allait mordre à l'hameçon et descendre l'escalier, en la laissant escalader la fenêtre ?

— Il y a une chose que je sais au sujet de l'argent, madame, c'est qu'on ne le cache jamais là où les serviteurs peuvent le trouver. On le dissimule dans les appartements privés, dans la chambre à coucher.

Il ouvrit un coffre et se mit à jeter sur le sol les vêtements qu'il contenait, mais il n'y avait rien d'autre. Soudain, frappé par une inspiration, il entreprit de cogner contre les panneaux de bois. Il avait entendu dire que de tels panneaux dissimulaient souvent une cachette. Presque aussitôt, il fut récompensé par un son creux des plus satisfaisants.

— Non, monsieur, s'écria Jeannette.

Sans lui prêter attention, sir Simon tira son épée et s'attaqua aux panneaux, qui se fendirent et s'écartèrent des poutres

auxquelles ils étaient fixés. Il rengaina la lame et se mit à tirer de ses mains gantées sur le bois.

— Non ! gémit Jeannette.

Sir Simon ouvrit de grands yeux. Il y avait de l'argent caché derrière les panneaux, tout un baril de pièces, mais ce n'était pas l'essentiel. L'essentiel consistait en une armure et en une épée telles que jusqu'ici sir Simon n'en avait vu qu'en rêve. Une armure scintillante dont chaque pièce était finement gravée et damasquinée d'or. Faite en Italie ? Et l'épée ! Quand il la tira du fourreau, il eut l'impression de tenir Excalibur elle-même dans sa main. La lame avait un reflet bleu. Elle était loin d'être aussi lourde que sa propre épée et possédait un merveilleux équilibre. Une lame des fameux forgerons de Poitiers ou, mieux encore, d'Espagne ?

— Ces armes appartenaient à mon mari, plaida Jeannette, et c'est tout ce qui me reste de lui. Elles doivent revenir à Charles.

Sir Simon ne l'écouta pas. Il passa son doigt ganté sur l'incrustation d'or qui ornait le faucre de l'armure. À elle seule, cette pièce valait un domaine !

— C'est tout ce qui lui reste de son père, implora Jeannette.

Sir Simon dégrafa la ceinture de son épée et laissa la vieille lame choir sur le sol, puis il mit autour de sa taille l'épée du comte d'Armorique. Il se retourna et regarda Jeannette, s'émerveillant de son doux visage où ne paraissait aucune peur. C'étaient bien là les dépouilles de la guerre dont il avait rêvé et dont il commençait à craindre de ne jamais les trouver sur son chemin : un baril de pièces, une armure digne d'un roi, une lame faite pour un champion et une femme qui ferait envie à l'Angleterre tout entière.

— L'armure est à moi, dit-il, tout comme l'épée.

— Non, monsieur, je vous en prie.

— Qu'allez-vous faire ? Me les racheter ?

— S'il le faut, dit Jeannette en regardant le baril de pièces.

— Cela aussi m'appartient, madame, dit sir Simon.

Et pour le prouver, il alla à la porte, la débloqua et cria à deux de ses archers de monter. Il leur désigna le baril et l'armure.

— Descendez cela et surveillez-le, et n'allez pas imaginer que je n'ai pas compté les pièces. Je l'ai fait. Maintenant, allez !

Jeannette observa le vol. Elle avait envie de pleurer pour éveiller sa pitié, mais s'efforça de garder son calme.

— Si vous me volez tout ce que je possède, lui dit-elle, comment puis-je vous racheter l'armure ?

Sir Simon repoussa le lit de l'enfant contre la porte puis lui fit la faveur d'un sourire.

— Il y a une chose que vous pouvez faire pour racheter l'armure, ma chère, dit-il d'un air engageant. Vous possédez ce que toutes les femmes possèdent. Vous pouvez vous en servir.

Jeannette ferma les yeux un instant.

— Tous les gentilshommes d'Angleterre sont-ils semblables à vous ? demanda-t-elle.

— Peu sont aussi habiles aux armes, répondit fièrement sir Simon.

Il était sur le point de lui parler de ses triomphes dans les tournois, elle en serait sûrement impressionnée, mais elle l'interrompit.

— Je voulais savoir si les chevaliers d'Angleterre sont tous des voleurs, des poltrons et des brutes.

Sir Simon fut décontenancé par l'insulte. Cette femme ne semblait pas se rendre compte de sa bonne fortune, ce qu'il ne pouvait attribuer qu'à une stupidité innée.

— Vous oubliez, madame, que dans une guerre les vainqueurs ont une récompense.

— Suis-je votre récompense ?

Elle était pire que stupide, pensa sir Simon, mais qui donc recherche l'intelligence chez une femme ?

— Madame, dit-il, je suis votre protecteur. Si je vous abandonne, si je retire ma protection, il y aura dans l'escalier une file d'hommes attendant de vous besogner. Vous comprenez maintenant ?

— Je pense, répondit-elle avec froideur, que le comte de Northampton m'offrira une meilleure protection.

Bon Dieu, se dit sir Simon, cette femelle est obtuse. Il était inutile de faire appel à sa raison car elle était trop sotte pour comprendre quoi que ce soit. Il fallait donc employer la force. Il

traversa rapidement la pièce, lui prit Charles des bras et jeta l'enfant sur le petit lit. Jeannette se mit à crier et essaya de le frapper, mais sir Simon lui prit le bras et la gifla de sa main gantée. Quand il vit qu'elle restait immobile d'étonnement et de douleur, il rompit l'attache du manteau de Jeannette et déchira sa combinaison de haut en bas. Elle poussa un cri perçant, tenta de protéger sa nudité, mais sir Simon lui écarta les bras de force et la regarda, étonné. Sa beauté était parfaite.

— Non ! dit Jeannette en pleurant.

Sir Simon la poussa brutalement sur le lit.

— Vous voulez que votre fils hérite de l'armure de votre traître de mari ? Ou de son épée ? Dans ce cas, madame, vous feriez mieux de complaire à leur nouveau propriétaire. Je suis prêt à faire preuve de gentillesse envers vous.

Il défit la boucle de l'épée, la laissant tomber sur le sol, puis remonta sa cote de mailles et manipula maladroitement les cordelettes de ses hauts-de-chausses.

— Non, gémit la jeune femme.

Elle essaya de s'échapper du lit mais sir Simon la rattrapa par la combinaison et rabattit celle-ci jusqu'à la taille. L'enfant criait, sir Simon essayait de se défaire de ses gantelets rouillés, et Jeannette avait l'impression que le diable en personne était entré dans la maison. Elle tenta de couvrir sa nudité, mais l'Anglais la gifla une nouvelle fois. Ensuite, il remonta encore sa cote de mailles. Dehors, la cloche fêlée de l'église de la Sainte-Vierge avait enfin fait silence, car les Anglais étaient là. Jeannette avait un prétendant et la ville était en larmes.

La première pensée de Thomas après avoir ouvert la porte ne fut pas de piller mais de trouver un endroit où il pourrait nettoyer ses jambes de la boue de la rivière, ce qu'il fit dans un baril de bière, dans la première taverne qu'il trouva. Le tavernier était un gros homme chauve qui attaqua les archers avec une massue. Jake le fit trébucher avec son arc puis lui ouvrit le ventre.

— Pauvre andouille, dit Jake. Je n'avais pas l'intention de lui faire du mal, enfin, pas beaucoup.

Les bottes du mort convenaient à Thomas, ce qui fut pour lui une bonne surprise, car c'était rare. Une fois qu'ils eurent découvert où il cachait ses économies, ils se mirent en quête d'autres amusements. Le comte de Northampton poussait son cheval tout au long de la rue principale en criant à des hommes aux yeux fous de ne pas incendier la ville. Il voulait conserver La Roche-Derrien comme forteresse, elle lui aurait été moins utile réduite à un tas de cendres.

Tout le monde ne pillait pas. Quelques hommes plus âgés et même certains parmi les plus jeunes étaient dégoûtés par ce qui se passait et ils tentaient d'arrêter les excès de sauvagerie. Mais ils étaient submergés par le nombre de ceux qui ne voyaient rien d'autre que les occasions offertes par une ville vaincue. Le père Hobbe, un prêtre anglais qui avait une préférence pour les hommes de Will Skeat, tenta de persuader Thomas et son groupe de garder une église, mais ils avaient d'autres plaisirs en tête.

— Préserve ton âme, Tom ! dit le prêtre en se souvenant que Thomas, comme tous les hommes de l'armée, avait assisté à la messe la veille.

Mais Thomas considérait que son âme serait de toute façon perdue, peu importait qu'elle le soit plus tôt. Il cherchait une fille, n'importe quelle fille à vrai dire. La plupart des hommes de Skeat avaient une femme au camp. Thomas avait vécu avec une douce petite Bretonne, mais elle avait attrapé la fièvre juste avant le début de la campagne d'hiver et le père Hobbe avait dit pour elle une messe funéraire. Thomas avait vu son corps sans suaire descendre dans la tombe peu profonde et il avait pensé aux tombes de Hookton et à la promesse qu'il avait faite à son père agonisant. Par la suite, il avait négligé cette promesse. Il était jeune et n'aimait pas qu'un fardeau pèse sur sa conscience.

La Roche-Derrien se courbait devant la fureur anglaise. Des soldats éparpillaient la paille et brisaient les meubles à la recherche d'argent. Tout habitant qui essayait de protéger sa femme était tué, tandis que toute femme qui essayait de se protéger elle-même était battue jusqu'à ce qu'elle se soumette. Certains avaient échappé au pillage en traversant le pont. La petite garnison de la barbacane s'était enfuie et les hommes du

comte contrôlaient la ville, ce qui signifiait que le sort de La Roche-Derrien était scellé. Des femmes se réfugièrent dans les églises où certaines trouvèrent des protecteurs, mais la plupart n'eurent pas cette chance.

Thomas, Jake et Sam finirent par découvrir une maison qui n'avait pas été pillée. Elle appartenait à un tanneur, un homme qui répandait une mauvaise odeur, avec une femme hideuse et trois enfants en bas âge. Sam, dont le visage innocent donnait le change à ceux qui le jugeaient sur sa bonne mine, mit son couteau sur la gorge du plus jeune des enfants, si bien que le tanneur se souvint brusquement de l'endroit où il avait caché son argent. Thomas surveillait Sam, craignant qu'il ne tranche la gorge du petit garçon car, malgré ses joues rouges et ses yeux rieurs, il était aussi mauvais que les autres membres de la bande de Will Skeat. Jake ne valait pas mieux et cependant Thomas les considérait tous deux comme des amis.

— Cet homme est aussi pauvre que nous, dit Jake avec surprise en ratissant les pièces du tanneur.

Il poussa un tiers du tas vers Thomas et lui proposa généreusement :

— Tu veux sa femme ?

— Ah non, par le Christ, elle louche autant que toi.

— Vraiment ?

Thomas laissa Jake et Sam à leurs jeux et partit à la recherche d'une taverne où il pourrait trouver de la nourriture, une boisson et de la chaleur. Persuadé que toutes les filles qui méritaient qu'on s'y intéresse étaient déjà prises, il défit la corde de son arc, dépassa un groupe d'hommes qui se partageaient le contenu d'une charrette et découvrit un estaminet où une veuve aux allures maternelles avait, avec sagesse, sauvegardé à la fois ses biens et ses filles en accueillant aimablement les premiers soldats et en leur livrant en abondance bière et nourriture, avant de les réprimander parce qu'ils salissaient son sol avec leurs pieds boueux. Peu d'hommes comprenaient ce qu'elle disait, et l'un des soldats avertit Thomas qu'il devait les laisser tranquilles, elle et ses filles.

Thomas leva les mains pour indiquer qu'il n'avait pas de mauvaise intention, puis il prit une assiette avec du pain, des œufs et du fromage.

— Maintenant, paie-la, grogna l'un des soldats.

Thomas déposa quelques pièces du tanneur sur le comptoir.

— Il est bien de sa personne, dit la veuve à ses filles, qui gloussèrent.

Thomas se retourna et fit mine d'examiner les deux filles.

— Ce sont les plus jolies filles de toute la Bretagne, elle tiennent de vous, madame, dit-il à la veuve en français.

Ce compliment peu sincère provoqua des torrents de rires. Au-dehors, on entendait des cris et des pleurs mais dans la taverne régnait une atmosphère chaleureuse et amicale. Thomas dévora la nourriture avec appétit, puis il tenta de se dissimuler dans l'encoignure d'une fenêtre lorsqu'il vit le père Hobbe faire irruption dans l'établissement. Cela n'empêcha pas le prêtre de le découvrir.

— J'ai besoin d'hommes pour garder les églises, Thomas.

— Je vais m'enivrer, mon père, dit Thomas d'un ton joyeux, m'enivrer jusqu'à ce que l'une de ces deux filles me paraisse jolie.

Il désigna de la tête les filles de la veuve.

Le père Hobbe leur jeta un regard critique, puis poussa un soupir.

— Tu vas te tuer, si tu bois tant que ça, Thomas.

Il s'assit, fit un signe aux filles et montra le pichet de Thomas.

— Je vais boire avec toi, dit le prêtre.

— Et les églises ?

— Bientôt ils seront tous suffisamment saouls et l'horreur prendra fin. C'est toujours comme ça. Dieu sait si la bière et le vin sont causes de péché, mais ils le font durer moins longtemps. Par les os du Christ, qu'il fait froid !

Il sourit à Thomas.

— Comment va ton âme noire, Tom ?

Thomas examina le prêtre. Il aimait bien le père Hobbe. C'était un petit homme frêle avec une masse de cheveux noirs indisciplinés au-dessus d'un visage joyeux fortement marqué

par la petite vérole. Il était de basse extraction, fils d'un charron du Sussex, et à l'instar de tous les garçons de la campagne il savait tirer à l'arc. Parfois, il accompagnait les hommes de Skeat dans leurs incursions sur les terres du duc Charles, se joignant volontiers aux archers lorsqu'ils descendaient de cheval pour former une ligne de bataille. Le règlement de l'Église interdisait à un prêtre de se servir d'une arme tranchante mais le père Hobbe prétendait qu'il utilisait des flèches sans pointes. Pourtant, il semblait qu'elles fussent capables de percer une cotte de mailles aussi efficacement que toute autre. En bref, le père Hobbe était un homme dont le seul défaut était de s'intéresser d'un peu trop près à l'âme de Thomas.

— Mon âme, dit Thomas, est soluble dans la bière.

— En voilà un joli mot, repartit le père Hobbe, « soluble », eh, eh !

Il prit l'arc noir et, d'un doigt sale, donna un petit coup sur l'insigne en argent.

— As-tu découvert quelque chose à ce sujet ?

— Non.

— Tu ne sais toujours pas qui a volé la lance ?

— Non.

— T'en soucies-tu encore ?

Thomas se renversa sur sa chaise et étendit ses longues jambes.

— Je fais du bon travail, mon père. Nous sommes en train de gagner cette guerre et cette fois, peut-être l'année prochaine, qui sait, il se pourrait bien que nous en mettions un bon coup sur le nez du roi de France.

Le père Hobbe approuva, bien que l'expression de son visage indiquât qu'il trouvait à redire à la formulation de Thomas. Il promena son doigt sur la table, au travers d'une trace de bière.

— Tu as fait une promesse à ton père, Thomas, et tu l'as faite dans une église. N'est-ce pas ce que tu m'as dit ? Une promesse solennelle, Thomas ! Celle de ramener la lance. Dieu écoute de tels vœux.

Thomas sourit.

— À l'extérieur de cette taverne, père, il y a tant de viols, de meurtres et de vols qui se commettent que toutes les plumes du

ciel ne peuvent noter la liste de ces péchés. Et vous vous faites du souci pour moi ?

— Oui, Thomas. Certaines âmes sont meilleures que d'autres. Il me faut veiller sur toutes, mais s'il y a un bélier de valeur dans le troupeau, il est bon de veiller sur lui.

Thomas soupira.

— Un jour, mon père, je trouverai l'homme qui a volé cette satanée lance et je la lui enfoncerai dans le fondement jusqu'à ce qu'elle lui gratte l'intérieur du crâne. Un jour... Ça vous va ?

Le père eut un sourire de béatitude.

— Ça ira, Thomas, mais pour l'heure il y a une petite église qui aurait bien besoin d'un homme de plus à sa porte. Elle est remplie de femmes ! Certaines d'entre elles sont si belles que ça fend le cœur de les regarder. Tu pourras te saouler plus tard.

— Ces femmes sont vraiment belles ?

— À quoi penses-tu, Thomas ? La plupart ressemblent à des chauves-souris et sentent comme des chèvres, mais elles ont tout de même besoin de protection.

C'est ainsi que Thomas participa à la garde d'une église et ensuite, lorsque l'armée fut suffisamment ivre pour ne plus faire de mal, il retourna à la taverne de la veuve où il but jusqu'à l'inconscience. Il avait pris une ville et avait bien servi son seigneur. Il était content.

Thomas fut réveillé par un coup de pied. Puis il reçut un deuxième coup de pied et un bol d'eau glacée aspergea son visage.

— Jésus !

— C'est moi, dit Will Skeat. Le père Hobbe m'a dit que tu étais ici.

— Jésus ! répéta Thomas.

Sa tête était douloureuse, il avait des aigreurs d'estomac et il se sentait malade. Il cligna des yeux à la lumière du jour, puis fronça les sourcils en regardant Skeat.

— C'est toi ?

— Ça doit être formidable d'être aussi intelligent, dit Skeat.

Il adressa un sourire à Thomas. Celui-ci était nu dans la paille de l'écurie de l'auberge, qu'il partageait avec l'une des filles de la veuve.

— Il fallait que tu sois saoul comme un lord pour tremper ton épée dans ce fourreau-là, ajouta-t-il en regardant la fille qui remontait sur elle une couverture.

— Oui, j'étais ivre, grogna Thomas. Je le suis toujours, d'ailleurs.

Il parvint à se mettre sur ses jambes et enfila sa chemise.

— Le comte veut te voir, dit Skeat d'un air amusé.

— Moi ? Pourquoi ?

Thomas avait l'air inquiet.

— Il veut peut-être te faire épouser sa fille ? dit Skeat. Par les os du Christ, Tom, regarde dans quel état tu es !

Thomas enfila ses bottes et sa cotte de mailles, récupéra ses hauts-de-chausses dans son sac et passa une tunique. Elle portait l'emblème du comte de Northampton où figuraient trois lions frappant trois étoiles rouges et vertes. Il se lava le visage avec de l'eau puis se rasa au moyen d'un couteau effilé.

— Laisse-toi pousser la barbe, mon garçon, ça te simplifiera la vie, lui dit Skeat.

— Pourquoi Billy veut-il me voir ? demanda Thomas en employant le surnom du comte.

— Après ce qui s'est passé hier en ville, dit Skeat d'un air songeur, il pense qu'il lui faut pendre quelqu'un pour l'exemple. Alors il m'a demandé si je connaissais une crapule inutilisable dont j'aimerais me débarrasser, et j'ai pensé à toi.

— Dans l'état où je suis, autant me pendre, répondit Thomas. Il eut un haut-le-cœur et avala un peu d'eau.

Will Skeat et lui se rendirent auprès du comte de Northampton qui siégeait en grand apparat. La maison où était accrochée sa bannière était censée être le palais des corporations, bien qu'elle fut probablement plus petite que la salle des gardes du château que possédait le comte en Angleterre. Il y avait là une longue file de plaignants venus demander justice. On les avait volés, se lamentaient-ils, ce qui n'était pas recevable puisque la ville avait refusé de se rendre, mais le comte les écoutait avec une certaine politesse. Ensuite, un avocat, un individu avec un museau de fouine nommé Belas, fit une révérence et déclama une longue plainte au sujet du traitement subi par la comtesse d'Armorique. Thomas avait jusque-là laissé les mots glisser sur ses oreilles, mais l'insistance dans la voix de Belas l'amena à prêter plus d'attention à ses paroles.

— Si votre seigneurie n'était pas intervenue, disait Belas en adressant au comte un petit sourire, la comtesse aurait été violée par sir Simon Jekyll.

— C'est un mensonge, dit en français sir Simon qui se tenait sur le côté.

— Dans ce cas, pourquoi vos hauts-de-chausses étaient-ils sur vos chevilles ? demanda le comte avec un soupir.

Sir Simon devint tout rouge tandis que la salle éclatait de rire. Thomas devait traduire à Skeat, qui hochait la tête car il avait déjà entendu l'histoire. Il expliqua à Thomas :

— Le sacripant était sur le point de braquemarder une veuve titrée lorsque le comte est entré. Il avait entendu crier, tu vois ?

Et il avait vu les armes sur la maison. Les nobles se soutiennent les uns les autres.

L'avocat énumérait une longue liste de charges contre sir Simon. Celui-ci avait, semblait-il, prétendu retenir prisonniers la comtesse et son fils dans l'intention d'en demander rançon. Il avait également volé les deux bateaux de la veuve, l'armure et l'épée de son mari et tout l'argent de la comtesse. Belas exprima ses plaintes sur un ton indigné puis il s'inclina devant le comte :

— Vous avez la réputation d'un homme juste, monseigneur, dit-il avec obséquiosité, je place le sort de cette veuve entre vos mains.

Le comte parut surpris qu'on lui parle de sa réputation d'honnêteté.

— Quelle est votre demande ?

Belas se rengorgea.

— La restitution des objets volés, monseigneur, et la protection du roi d'Angleterre pour une veuve et son noble fils.

Le comte tambourina sur les bras de son fauteuil, puis jeta un regard contrarié à sir Simon :

— Vous ne pouvez rançonner un enfant de trois ans, dit-il.

— Il est comte, protesta sir Simon, ce garçon a un rang !

Le comte soupira. Il en était venu à comprendre que sir Simon avait l'esprit aussi simple que celui d'un bœuf cherchant de la nourriture. Il était incapable d'avoir un autre point de vue que le sien et n'avait qu'une chose en tête, la satisfaction de ses désirs. C'est peut-être pour cela qu'il était un formidable soldat, mais il n'en était pas moins un imbécile.

— Nous ne demandons pas de rançon pour un enfant de trois ans, dit fermement le comte, et nous ne retenons pas les femmes prisonnières, sauf si un avantage contrebalance le manque de courtoisie et, dans le cas présent, je ne vois aucun avantage.

Le comte se tourna vers les clercs assis derrière lui.

— Qui Armorique soutenait-il ?

— Charles de Blois, monseigneur, répondit l'un des clercs, un Breton de grande taille.

— Son fief est-il riche ?

— Très petit, monseigneur, répondit de mémoire le clerc dont le nez coulait. Il y a une propriété dans le Finistère, qui est déjà entre nos mains, quelques maisons à Guingamp, je crois, et c'est tout.

— Ainsi, dit le comte en se tournant vers sir Simon, quels avantages tirerions-nous d'un enfant de trois ans sans le sou ?

— Pas sans le sou, protesta sir Simon. J'ai pris une riche armure, là-bas.

— Que le père de l'enfant a sans doute gagnée dans une bataille !

— La maison est opulente, s'exclama sir Simon qui commençait à se mettre en colère. Il y a des bateaux, des entrepôts, des écuries.

— La maison, répondit le clerc d'une voix lasse, appartenait au beau-père du comte. Un marchand de vin, je crois.

Le comte leva un sourcil interrogateur à l'intention de sir Simon qui remuait la tête devant l'obstination du clerc.

— L'enfant, monseigneur, répondit sir Simon avec une politesse laborieuse qui confinait à l'insolence, est apparenté à Charles de Blois.

— Mais étant sans le sou, je doute qu'il soit en grande faveur. Il doit plutôt être considéré comme un fardeau, vous ne croyez pas ? En outre, que voulez-vous que je fasse ? Que j'amène l'enfant à faire allégeance au véritable duc de Bretagne ? Le vrai duc, sir Simon, est un garçon de cinq ans qui vit à Londres. Ce sera une farce enfantine ! Un garçon de trois ans faisant sa révérence à un autre de cinq ! Leurs nourrices les aideront-elles ? Après la cérémonie, ferons-nous une fête avec du lait et des petits biscuits ? Ou bien jouerons-nous à la chasse à la pantoufle ?

— La comtesse nous a combatus du haut des murs ! dit sir Simon pour tenter une dernière protestation.

— Ne me contredisez pas ! hurla le comte en frappant du poing le bras de son fauteuil. Vous oubliez que je suis l'envoyé du roi et que je dispose de ses pouvoirs.

Le comte se cala dans son fauteuil, raide de colère, et sir Simon ravala sa propre fureur, mais il ne put s'empêcher de

marmonner que la comtesse avait fait usage d'une arbalète contre les Anglais.

— Est-elle l'Oiseau Noir ? demanda Thomas à Skeat.

— La comtesse ? Oui, c'est ce qu'on dit.

— Elle est d'une grande beauté.

— Après ce que je t'ai vu aiguillonner ce matin, comment peux-tu en juger ?

Le comte jeta un regard irrité à Skeat et Thomas, puis revint à sir Simon.

— Si la comtesse nous a combattus depuis les remparts, dit-il, alors j'admire son courage. Quant aux autres sujets...

Il s'interrompit en poussant un soupir. Belas attendait et sir Simon paraissait sur ses gardes.

— Les deux bateaux, décida le comte, sont des prises de guerre. Ils seront vendus en Angleterre ou mis à la disposition de la marine royale, et vous, sir Simon, recevrez un tiers de leur valeur.

Ce jugement était conforme à la loi. Le roi prendrait un tiers, le comte un autre tiers et le dernier reviendrait à celui qui avait effectué la prise.

— Quant à l'armure et à l'épée...

Le comte s'interrompit à nouveau. Il avait sauvé Jeannette du viol et elle lui avait plu. Il avait vu l'angoisse sur son visage, il l'avait entendue expliquer avec passion qu'elle ne possédait rien de ce qui avait appartenu à son mari à l'exception de cette armure précieuse et de cette belle épée. Mais de tels objets étaient par leur nature même des prises de guerre légitimes.

— L'armure, les armes et les chevaux sont à vous, sir Simon, dit le comte à regret. Quant à l'enfant, je le place sous la protection de la Couronne d'Angleterre. Lorsqu'il sera en âge de le faire, il pourra décider de son allégeance.

Il regarda les clercs pour s'assurer qu'ils inscrivaient bien ses décisions.

— Vous m'avez dit que vous souhaitiez vous installer chez la veuve ? demanda-t-il à sir Simon.

— C'est ce que j'ai fait, répondit ce dernier d'un ton cassant.

— Et vous l'avez complètement dépouillée, d'après ce que j'ai appris, fit observer le comte d'une voix glaciale.

— Elle ment, monseigneur, elle ment, elle ment ! s'exclama sir Simon, l'air indigné.

Le comte n'en était pas persuadé, mais il pouvait difficilement accuser un gentilhomme de parjure sans provoquer un duel. Bien que William Bohun ne craignît personne à l'exception du roi, il ne souhaitait pas livrer combat pour une affaire insignifiante.

— Néanmoins, continua-t-il, j'ai promis protection à cette dame contre tout harcèlement.

Tout en parlant, il fixait sir Simon, puis il regarda Will Skeat et lui dit en anglais.

— Tu voudrais que tes hommes ne soient pas séparés, Will ?

— Je le voudrais, monseigneur.

— Alors, installez-vous dans la maison de la veuve. Et il faudra la traiter honorablement, tu m'entends ? Honorablement ! Dis-le à tes hommes, Will !

Skeat acquiesça :

— Je leur couperai les oreilles s'ils la touchent, monseigneur.

— Pas les oreilles, Will. Coupe quelque chose de plus approprié. Sir Simon va te montrer où se trouve la maison, et vous, sir Simon...

Il revint au français :

— ... vous trouverez un autre lit.

Sir Simon ouvrit la bouche pour protester, mais l'air du comte le retint. Un autre demandeur s'avança, désirant un dédommagement pour un cellier plein de vin qui avait été pillé, mais le comte le dirigea vers un clerc prêt à enregistrer la plainte sur un parchemin, qu'il n'aurait sans doute jamais le temps de lire.

Puis il fit signe à Thomas.

— Je voudrais te remercier, Thomas de Hookton.

— Me remercier, monseigneur ?

Le comte sourit.

— Tu as trouvé un moyen d'entrer dans la ville, alors que tout ce que nous avons essayé auparavant avait échoué.

Thomas rougit.

— Ce fut un plaisir, monseigneur.

— Tu peux me demander une récompense, dit le comte, c'est la coutume.

— Je n'ai besoin de rien, je suis satisfait, monseigneur.

— Tu es un heureux homme, Thomas. Je me souviendrai que j'ai une dette envers toi. Et merci, Will.

— Si cet imbécile ne veut pas de récompense, monseigneur, je la prendrai à sa place, dit Skeat avec un sourire.

Cette remarque ne déplut pas au comte.

— Pour toi, Will, ma récompense sera de te laisser ici. Je t'attribue un nouveau territoire à dévaster. Par les dents du Seigneur, tu seras bientôt plus riche que moi.

Il se leva.

— Sir Simon va te montrer tes quartiers.

Sir Simon aurait pu regimber devant cet ordre abrupt qui le réduisait au simple rôle de guide, mais d'une manière surprenante, il obéit sans montrer de ressentiment, peut-être parce qu'il désirait avoir une autre occasion de rencontrer Jeannette. Et c'est ainsi qu'à midi il conduisit Will Skeat et ses hommes par les rues de la ville jusqu'à la grande maison près de la rivière. Sir Simon avait revêtu sa nouvelle armure, qu'il portait sans surcot, de sorte que son métal poli et ses incrustations d'or étincelaient dans le faible soleil d'hiver. Il pencha sa tête couverte du heaume pour franchir la porte et aussitôt Jeannette accourut depuis la cuisine, qui se trouvait juste à gauche du porche.

— Sortez d'ici ! cria-t-elle en français, sortez d'ici !

Thomas, sur son cheval juste derrière sir Simon, la contempla. C'était bien l'Oiseau Noir et elle était aussi belle de près qu'elle le paraissait lorsqu'il la regardait en haut des remparts.

— Sortez tous ! s'exclama-t-elle tête nue, les mains sur les hanches.

Sir Simon releva la visière de son heaume.

— Cette maison est réquisitionnée, madame, dit-il joyeusement, le comte en a donné l'ordre.

— Le comte a promis qu'on me laisserait tranquille, protesta Jeannette.

— Dans ce cas, sa seigneurie a changé d'avis.

— Vous avez déjà volé tout ce qui m'appartenait, maintenant vous voudriez prendre aussi la maison ?

— Oui, madame, répondit sir Simon en éperonnant son cheval pour le faire avancer vers elle... Oui, madame, répéta-t-il en tirant la bride, si bien que le cheval tourna et la jeta à terre... Oui, madame, je vais prendre votre maison.

Les archers poussèrent des acclamations à la vue des longues jambes nues de Jeannette. Elle rabattit prestement sa jupe et tenta de se relever, mais sir Simon poussa son cheval en avant, ce qui la força à ramper sur le sol de la cour d'une manière humiliante.

— Laissez cette fille se relever ! cria Will Skeat d'une voix courroucée.

— Elle et moi sommes de vieux amis, maître Skeat, dit sir Simon en continuant à infliger à Jeannette la menace des lourds sabots du cheval.

— Je vous ai dit de la laisser se relever ! gronda Skeat.

Sir Simon, offensé qu'un roturier lui donne des ordres, et de plus devant des archers, se retourna plein de colère. Mais Skeat avait deux fois l'âge de sir Simon et toutes ces années, il les avait passées à combattre. Cela fit hésiter le chevalier qui retrouva suffisamment ses esprits pour éviter une confrontation.

— La maison est à vous, maître Skeat, dit-il avec condescendance, mais veillez bien sur sa maîtresse. J'ai des projets pour elle.

Il écarta son cheval de Jeannette, qui pleurait de honte, puis éperonna son cheval pour quitter la cour.

Jeannette ne savait pas l'anglais, mais elle avait compris que Will Skeat était intervenu en sa faveur ; aussi, après s'être relevée, le prit-elle à témoin.

— Il a volé tout ce que j'avais ! dit-elle en désignant le cavalier qui s'en allait. Tout !

— Tu comprends ce que dit cette fille, Tom ? demanda Skeat.

— Elle n'aime pas sir Simon, dit Thomas ironiquement, penché sur le pommeau de sa selle et observant Jeannette.

— Pour l'amour du Christ, calme-la, lui demanda Skeat avant de se retourner sur sa selle. Jake ? Assure-toi qu'il y a de l'eau et du fourrage pour les chevaux. Peter, tue deux génisses pour que

nous puissions dîner avant la nuit. Et vous autres, cessez de regarder cette fille et préparez-vous !

— Voleur ! cria Jeannette à l'intention de sir Simon, avant de se tourner vers Thomas.

— Qui êtes-vous ?

Thomas descendit de cheval et jeta les rênes à Sam.

— Je m'appelle Thomas, madame, le comte nous a ordonné de venir habiter ici et de vous protéger.

— Me protéger ! Vous êtes tous des voleurs ! Comment voulez-vous me protéger ? Il y a un lieu en enfer pour les voleurs comme vous et il ressemble à l'Angleterre. Vous êtes des voleurs, tous ! Maintenant, allez-vous-en ! allez-vous-en !

— Nous ne partirons pas, dit Thomas catégoriquement.

— Comment pouvez-vous rester ici ? demanda Jeannette. Je suis veuve ! Il n'est pas convenable que vous soyez là.

— Nous sommes ici, madame, et il faudra bien que nous nous en accommodions, vous et nous. Nous ne serons pas envahissants. Montrez-moi vos appartements privés et je m'assurerai qu'aucun homme n'y pénètre.

— Vous ? Vous vous assurerez ?

Jeannette fit mine de partir mais se retourna aussitôt.

— Vous voulez que je vous montre ma chambre, n'est-ce pas ? Ainsi vous pourrez savoir où se trouvent mes objets de valeur ? C'est bien cela ? Vous voulez que je vous montre où se trouve ce que vous voulez me voler ? Pourquoi ne vous le donnerais-je pas tout de suite ?

— Je croyais que sir Simon vous avait déjà tout pris ? dit Thomas en souriant.

— Il m'a tout pris ! Tout ! Ce n'est pas un gentilhomme, c'est un porc. C'est...

Jeannette chercha une insulte cinglante :

— C'est un Anglais !

Elle ouvrit la porte de la cuisine.

— Vous voyez cette porte, monsieur l'Anglais ? Tout ce qui est au-delà est privé. Tout !

Elle entra, claqua la porte et la rouvrit aussitôt :

— Et puis le duc va venir. Le vrai duc, et non pas votre bébé pleurnicheur. Vous mourrez tous, et ce sera bien !

La porte claqua une nouvelle fois.

— Elle ne t'aime pas non plus, Tom, gloussa Skeat. Que disait-elle ?

— Que nous allions tous mourir.

— Ah, c'est bien vrai. Mais que ce soit dans notre lit, par la grâce de Dieu.

— Et elle dit que nous ne devons pas franchir cette porte.

— Il y a plein de place dehors, dit placidement Skeat en regardant l'un de ses hommes qui tuait une génisse d'un coup de hache.

Le sang jaillit à flots dans la cour, ce qui attira une meute de chiens venus le laper tandis que deux archers commençaient à dépecer l'animal encore palpitant.

— Écoutez bien ! cria Skeat à ses hommes après être monté sur une borne contre le mur de l'écurie. Le comte a ordonné qu'on ne touche pas à cette fille. Vous comprenez, fils de porcs ! Que vos hauts-de-chausses restent bien lacés quand elle est dans les parages, sinon je vous châtre ! Traitez-la bien, et ne franchissez pas cette porte ! Vous vous êtes bien amusés, maintenant il faut redevenir des soldats corrects.

Le comte de Northampton partit au bout d'une semaine, ramenant le plus gros de son armée à la forteresse du Finistère, qui était au cœur de la région fidèle au duc Jean. Il laissa Richard Totesham comme commandant de la nouvelle garnison, mais aussi sir Simon Jekyll pour le seconder.

— Le comte veut se débarrasser de cette crapule, alors il nous l'a laissée.

Comme Skeat et Totesham étaient tous deux des capitaines indépendants, la jalousie aurait pu entacher leurs relations, mais les deux hommes se respectaient. Pendant que Totesham et ses hommes demeuraient à La Roche-Derrien et en amélioraient les défenses, Skeat parcourait la campagne pour punir ceux qui payaient leurs rentes et faisaient allégeance au duc Charles. Les hellequins étaient lâchés afin d'être le fléau de la Bretagne du Nord.

Ce n'était pas difficile de ruiner une terre. Les maisons et les granges avaient beau être construites en pierre, leurs toitures

brûlaient. Le bétail était capturé et si les bêtes étaient trop nombreuses pour être emmenées à la ville, on les tuait et on jetait leurs carcasses dans les puits pour empoisonner l'eau. Les hommes de Skeat brûlaient ce qui pouvait brûler, brisaient ce qui pouvait se rompre et volaient ce qui pouvait se vendre. Ils tuaient, violaient et pillaient. Bien avant leur arrivée, les gens quittaient leurs fermes, laissant un paysage désolé. Ils étaient les cavaliers du diable et ils exécutaient les volontés du roi Edouard en saccageant la terre de son ennemi.

Ils détruisirent village après village – Kervec et Lanvellec, Saint-Laurent et Les Sept-Saints, Tonquedec et Berhet, et quantité d'autres lieux dont ils ne connaissaient même pas le nom. Puis vint le temps de Noël et, de retour chez soi, on tira les bûches par les champs gelés jusqu'aux salles où, sous les hauts plafonds, les troubadours chantaient Arthur et ses chevaliers, les preux chevaliers forts et généreux. Mais en Bretagne, les hellequins faisaient la véritable guerre. Les soldats n'étaient pas des parangons de vertu ; ils avaient peur, c'étaient des hommes mauvais qui prenaient plaisir à détruire. Ils lançaient des torches enflammées sur la paille et détruisaient ce que des générations avaient construit. Des lieux trop petits pour avoir un nom disparurent et seules les fermes situées dans la grande péninsule entre les deux rivières qui coulaient au nord de La Roche-Derrien furent épargnées, parce qu'elles étaient nécessaires à l'approvisionnement de la garnison. Un certain nombre de serfs, chassés de leurs terres, furent assignés à l'élévation des murs, au défrichage d'une surface plus grande devant les remparts et à la construction d'une nouvelle palissade sur les berges de la rivière. Pour les Bretons, ce fut un hiver de grande misère. Des pluies froides venaient de l'Atlantique et les Anglais pillaient les campagnes.

De temps à autre s'élevait une résistance. Un homme courageux tirait avec son arbalète depuis le coin d'un bois, mais les hommes de Skeat savaient attraper et tuer ce genre d'ennemi. Une douzaine d'archers descendaient de cheval et s'avançaient vers lui tandis qu'une vingtaine d'autres galopaient pour le prendre à revers, et peu après on entendait un cri. Une nouvelle arbalète était ajoutée au butin. Son propriétaire était

éventré, mutilé et pendu à un arbre en guise d'avertissement et la leçon portait ses fruits car ces embuscades devinrent plus rares. À force de pillage, les hommes de Skeat s'enrichirent. Il y avait des jours pénibles où il fallait progresser dans la pluie froide avec des mains gercées et des vêtements humides. Thomas détestait qu'on le charge, lui et ses hommes, de rassembler les chevaux et de ramener le bétail à la ville. Pour les oies, c'était facile. On leur tordait le cou et on les accrochait à la selle. Mais les vaches étaient lentes, les chèvres erratiques, les moutons stupides et les cochons têtus. Néanmoins, il y avait dans les rangs suffisamment d'hommes qui avaient été élevés dans des fermes pour être certain que les animaux seraient conduits en toute sécurité à La Roche-Derrien. Là, ils étaient rassemblés sur une petite place qui était devenue un lieu d'abattage et une cuve à sang. Will Skeat envoyait aussi en ville des charretées de butin dont la plus grande part était expédiée par bateau en Angleterre. Le plus souvent il s'agissait d'objets ordinaires – des pots, des couteaux, des lames de charrue, des pointes de herse, des tabourets, des seaux, des fuseaux, tout ce qui pouvait se vendre, au point qu'on disait qu'il n'y avait pas une seule maison du sud de l'Angleterre qui ne possédât pas au moins l'un de ces objets pillés en Bretagne.

En Angleterre, on chantait Arthur, Lancelot, Gauvin et Perceval, mais en Bretagne les hellequins avaient la bride sur le cou.

Et Thomas était un homme heureux.

Bien que Jeannette l'admît avec répugnance, la présence des hommes de Skeat représentait un avantage pour elle. Tant qu'ils campaient dans sa cour, elle se sentait en sécurité dans la maison et bientôt elle se mit à craindre les longues périodes qu'ils passaient loin de la ville, car c'était alors que sir Simon Jekyll venait la hanter. Au début elle l'avait considéré comme le diable en personne, un diable stupide, assurément, mais un individu dépourvu de sentiments et de remords qui s'était persuadé que Jeannette ne souhaitait rien tant que de devenir sa femme. De temps à autre, il se forçait à une courtoisie maladroite, bien que le plus souvent il fût suffisant et grossier.

En toute occasion il la regardait comme un chien regarde un quartier de bœuf. Il allait entendre la messe à l'église Saint-Renan dans le but de la courtiser et Jeannette avait l'impression de ne pouvoir faire un pas dans les rues de la ville sans tomber sur lui. Un jour, ayant rencontré Jeannette dans l'allée qui longe l'église de la Sainte-Vierge, il la coinça contre le mur et passa ses gros doigts sur sa poitrine.

— Je pense, madame, que vous et moi sommes bien assortis, lui dit-il avec le plus grand sérieux.

— Il vous faut une femme qui ait de l'argent, lui dit-elle car elle avait eu vent de l'état des finances de sir Simon.

— J'ai votre argent, lui fit-il remarquer, cela a effacé la moitié de mes dettes et les bateaux paieront la plus grande part du reste. Ce n'est pas votre argent que je désire, ma jolie, mais vous.

Jeannette essaya de s'échapper mais il la maintenait fermement contre le mur.

— Vous avez besoin d'un protecteur, ma chère, dit-il avant de l'embrasser tendrement sur le front.

Il avait une bouche très charnue, avec de grosses lèvres toujours humectées comme si sa langue était trop grande. Le baiser était humide et sentait le vin tourné. Quand il lui mit la main sur le ventre, elle se débattit encore plus mais il se contenta de se presser contre elle et de défaire ses cheveux.

— Vous aimeriez le Berkshire, ma chère.

— Je préférerais vivre en enfer.

Il entreprit de défaire les lacets de son corsage pendant que Jeannette essayait vainement de le repousser. Elle ne fut sauvée que par l'apparition d'un groupe de cavaliers. Leur chef salua sir Simon et, comme celui-ci tournait la tête pour répondre, elle parvint à se dégager. Laissant son chapeau entre ses mains, elle se précipita chez elle et mit la barre, puis elle s'assit en pleurant, envahie par la colère et le désespoir. Elle le haïssait.

Elle haïssait tous les Anglais, bien qu'elle vît, au fil des semaines, les habitants en venir à considérer d'un meilleur œil leurs occupants, qui dépensaient du bon argent à La Roche-Derrien. Les pièces d'argent anglaises étaient dignes de confiance, à la différence des pièces françaises qui contenaient

du plomb ou de l'étain. La présence des Anglais avait coupé la ville de son commerce habituel avec Rennes et Guingamp, mais les propriétaires de bateaux avaient maintenant toute liberté d'aller en Gascogne et en Angleterre, si bien que leurs profits augmentèrent. Les navires locaux furent affrétés afin de transporter des flèches pour les troupes anglaises. Certains propriétaires rapportèrent des ballots de laine anglaise qu'ils revendirent dans d'autres ports bretons restés fidèles au duc Charles. Peu de gens étaient désireux de voyager par terre loin de La Roche-Derrien car ils avaient besoin d'un sauf-conduit délivré par Richard Totesham, le commandant de la garnison, et si ce morceau de parchemin les mettait à l'abri des hellequins, il ne servait à rien contre les brigands qui s'étaient installés dans les fermes que les hommes de Skeat avaient vidées de leurs occupants. Mais les bateaux de La Roche-Derrien et de Tréguier pouvaient encore faire voile vers Paimpol à l'est et vers Lannion à l'ouest, et ainsi commercer avec les ennemis de l'Angleterre. C'est par cette voie que la correspondance pouvait sortir de La Roche-Derrien. Presque chaque semaine Jeannette adressait au duc Charles des nouvelles sur les changements que les Anglais apportaient aux défenses de la ville. Elle ne recevait jamais de réponse mais se persuadait que ses lettres étaient utiles.

La Roche-Derrien prospérait, mais Jeannette souffrait. Les affaires de son père suivaient leur cours, pourtant les profits disparaissaient mystérieusement. Les plus gros bateaux avaient de tout temps été amarrés à Tréguier, qui était à une heure de navigation, et bien que Jeannette les ait envoyés en Gascogne pour aller y chercher du vin destiné au marché anglais, ils ne revinrent jamais. Soit ils avaient été capturés par des bâtiments français, soit, plus probablement, leurs capitaines avaient décidé de commercer pour leur propre compte. Les fermes de la famille étaient situées au sud de La Roche-Derrien, sur le territoire dévasté par les hommes de Skeat, ce qui en avait fait disparaître les rentes. Plabennec, le domaine de son mari, était dans le Finistère, tenu par les Anglais, et de cette terre Jeannette n'avait pas vu un sou en trois ans. Cela fit que dès les premières semaines de 1346 sa situation devint désespérée et que le robin Belas menaça de lui saisir sa maison.

Belas prit un malin plaisir à lui rappeler qu'elle avait ignoré ses conseils, et qu'elle n'aurait jamais dû armer les deux bateaux pour la guerre. Jeannette supporta ses airs pompeux puis lui demanda de rédiger une requête qu'elle adresserait à la cour d'Angleterre. Cette requête réclamerait les rentes de Plabennec, dont les envahisseurs s'étaient emparés. Cela déplaisait à Jeannette de devoir s'en remettre au roi d'Angleterre, mais quel autre choix avait-elle ? Sir Simon l'avait réduite à la pauvreté.

Belas s'assit à sa table et écrivit sur un bout de parchemin.

— Combien de moulins y a-t-il à Plabennec ? demanda-t-il.

— Il y en avait deux.

— Deux, dit-il en notant le chiffre... Vous devez savoir, ajouta-t-il avec précaution, que le duc a réclamé ces rentes.

— Le duc ? demanda Jeannette étonnée. Pour Plabennec ?

— Le duc Charles considère que c'est son fief, dit Belas.

— Peut-être, mais mon fils est le comte.

— Le duc considère qu'il est le protecteur de l'enfant, fit observer Belas.

— Comment savez-vous tout cela ? demanda Jeannette.

— J'ai reçu une correspondance des hommes d'affaires du duc, à Paris, dit Belas en haussant les épaules.

— Quelle correspondance ?

— Au sujet d'autre chose, éluda Belas, d'une affaire tout à fait différente. Les rentes de Plabennec étaient collectées tous les trois mois, je présume ?

— Pourquoi les hommes d'affaires du duc vous parleraient-ils de Plabennec ? demanda Jeannette avec un regard soupçonneux.

— Ils m'ont demandé si je connaissais la famille. Naturellement, je n'ai rien dévoilé.

Jeannette était persuadée qu'il mentait. Elle devait de l'argent à Belas, en fait elle avait des dettes auprès de la moitié des négociants de La Roche-Derrien. Belas devait penser qu'elle ne le rembourserait probablement pas et donc il se tournait vers le duc Charles pour un éventuel règlement.

— Monsieur Belas, dit-elle avec froideur, vous allez me dire exactement ce que vous avez écrit au duc et pourquoi.

— Je n'ai rien à dire.

— Comment va votre femme ? demanda Jeannette d'un ton radouci.

— Ses douleurs disparaissent avec la fin de l'hiver, grâce à Dieu. Elle va bien, madame.

— Eh bien, elle n'ira plus bien du tout lorsqu'elle apprendra ce que vous faites avec la fille de votre clerc ! Quel âge a-t-elle, Belas ? Douze ans ?

— Madame !

— Ne me servez pas du « madame » !

Jeannette tapa sur la table et faillit renverser l'encrier.

— Alors que s'est-il passé entre les hommes d'affaires du duc et vous ?

Belas poussa un soupir. Il remit le bouchon sur l'encrier, posa la plume et se frotta les joues.

— Je me suis toujours occupé, dit-il, des affaires de votre famille. Cela est mon devoir, madame, et parfois il me faut faire des choses dont je préférerais m'abstenir, mais de telles choses font aussi partie de mon office...

Il eut un petit sourire.

— Vous avez des dettes, madame. Il vous serait facile de rétablir vos finances en épousant un homme qui aurait du bien, mais vous semblez répugner à suivre cette voie, aussi ne vois-je que la ruine dans vos perspectives d'avenir. Oui, la ruine. Vous voulez un conseil ? Vendez cette maison, cela vous permettra de vivre pendant deux ou trois ans. Entre-temps, le duc aura certainement chassé les Anglais de Bretagne et ainsi vous retrouverez votre fief de Plabennec.

Jeannette tressaillit.

— Vous pensez vraiment que ces démons vont être battus aussi facilement ?

Elle entendit un bruit de sabots dans la rue et vit les hommes de Skeat entrer dans la cour. Hilares sur leurs chevaux, ils n'avaient pas l'air d'être sur le point de subir une défaite. Elle craignait qu'ils ne fussent imbattables, en raison précisément de cette joyeuse confiance en eux-mêmes qui l'exaspérait.

— Je pense, madame, qu'il vous faut choisir ce que vous êtes. Êtes-vous la fille de Louis Halévy ? Ou bien la veuve d'Henri Chénier ? Êtes-vous une marchande ou une aristocrate ? Si vous

êtes une marchande, madame, mariez-vous ici et soyez satisfaite. Si vous êtes une aristocrate, rassemblez tout l'argent que vous pouvez, allez chez le duc et prenez un nouveau mari avec un titre.

Jeannette trouvait ce conseil impertinent mais elle se contenta.

— Combien tirerons-nous de cette maison ? demanda-t-elle.

— Il faut que je me renseigne, madame, dit Belas.

Il connaissait déjà la réponse et savait qu'elle ne plairait pas à Jeannette. En ville, une maison occupée par l'ennemi perdait beaucoup de sa valeur. Ce n'était pas le moment d'en informer Jeannette. Il était préférable d'attendre qu'elle soit dans une situation désespérée, ainsi, pensait l'avocat, il pourrait acheter la maison et les fermes ruinées pour une bouchée de pain.

— Y a-t-il un pont sur la rivière à Plabennec ? demanda-t-il en tirant à lui le parchemin.

— Oubliez cette requête, lui dit Jeannette.

— Si vous le souhaitez, madame.

— Je vais réfléchir à votre conseil, Belas.

— Vous ne le regretterez pas, répondit-il sérieusement.

Elle était perdue, se disait-il, perdue et vaincue. Il allait lui prendre sa maison et ses fermes, le duc réclamerait Plabennec et il ne lui resterait rien. C'était bien là ce qu'elle méritait, cette créature bornée et fière qui s'était élevée au-dessus de son état.

— Je suis toujours à votre service, dit Belas humblement.

Dans l'adversité, pensait-il, un homme intelligent trouve toujours une occasion de profit. Jeannette était à point pour être plumée. Quand on fait garder le troupeau par un chat, les loups font un bon repas.

Jeannette ne savait que faire. Elle répugnait à vendre la maison, craignant qu'on ne lui en offre un prix dérisoire, mais elle ne savait comment trouver de l'argent autrement. Le duc l'accueillerait-il bien ? Il n'en avait donné aucun signe, depuis qu'il s'était opposé à son mariage avec son neveu, mais peut-être s'était-il radouci ? Peut-être accepterait-il de la protéger ? Elle décida d'aller prier pour y voir plus clair. S'étant enveloppé les épaules d'un châle, elle traversa la cour sans regarder les soldats qui venaient de rentrer et pénétra dans l'église Saint-

Renan. Il y avait là une statue de la Vierge, tristement privée de son auréole d'or qui avait été arrachée par les Anglais. Jeannette venait souvent lui adresser une prière, persuadée que la mère du Christ portait une attention particulière aux femmes en difficulté.

Tout d'abord, elle crut que l'église faiblement éclairée était vide. Puis elle aperçut un arc anglais contre un pilier et un archer agenouillé devant l'autel. C'était celui qui avait bonne apparence, celui qui portait une longue queue de cheval nouée par une corde d'arc. Signe agaçant de vanité, se dit-elle. La plupart des Anglais avaient les cheveux tondus, mais quelques-uns les avaient d'une longueur extravagante et c'étaient ceux-là qui paraissaient les plus sûrs d'eux-mêmes. Elle espérait qu'il allait quitter l'église, mais l'arc abandonné l'intriguait. Elle le prit et fut surprise par son poids. La corde pendait librement. Elle se demanda quelle force était nécessaire pour y fixer l'autre extrémité de la corde. Elle appuya l'arc sur le sol et essaya de le ployer. À cet instant, une flèche, qui avait glissé sur les dalles, vint se loger sous son pied.

— Si vous parvenez à tendre l'arc, vous pouvez tirer, lui dit Thomas, toujours agenouillé devant l'autel.

Jeannette était trop fière pour qu'on la voie échouer et trop en colère pour ne pas essayer. Aussi tenta-t-elle de déguiser son effort qui parvint à peine à incurver l'arc en if noir. Elle repoussa la flèche du pied.

— Mon mari a été tué par l'un de ces arcs, dit-elle avec amertume.

— Je me suis souvent demandé pourquoi vous, les Bretons, et aussi les Français, vous n'apprenez pas à vous en servir. Si votre fils commence à sept ou huit ans, madame, il sera capable de tuer en dix ans.

— Il combattra en chevalier, comme son père.

— Les chevaliers, nous les tuons. Il n'y a pas d'armure qui résiste à une flèche anglaise, dit Thomas en riant.

Jeannette frémit.

— Pour quoi priez-vous, monsieur l'Anglais, pour demander pardon ?

— Je remercie Dieu, madame, dit Thomas avec un sourire, parce que nous avons chevauché six jours durant en territoire ennemi sans perdre un seul homme.

Il se releva en montrant une jolie boîte en argent posée sur l'autel. C'était un reliquaire pourvu d'un petit jour en cristal entouré de perles en verre coloré. Thomas avait regardé par le jour et n'avait rien vu d'autre qu'une petite chose noire de la dimension d'un pouce.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— La langue de saint Renan, répondit Jeannette avec méfiance. Elle a été volée quand vous êtes entrés dans notre ville, mais Dieu a été bon pour nous. Le voleur est mort le lendemain et nous avons retrouvé notre relique.

— Dieu est bon, assurément, dit Thomas avec concision, et qui était saint Renan ?

— Un grand prédicateur, qui a chassé les nains et les gorics de nos fermes. On les trouve encore dans des lieux sauvages, mais une prière à saint Renan suffit pour les effrayer.

— Les nains et les gorics ? demanda Thomas.

— Ce sont des esprits, de mauvais esprits. Autrefois, ils hantaient toute la campagne et maintenant, chaque jour, je prie le saint pour qu'il bannisse les hellequins comme il a chassé les nains. Vous savez ce que sont les hellequins ?

— C'est nous, dit Thomas avec fierté.

Elle fit la grimace :

— Les hellequins, dit-elle sur un ton froid, ce sont les morts qui n'ont pas d'âme, des morts qui ont été si méchants durant leur vie que le diable ne veut pas les punir en enfer. Il leur donne des chevaux et les relâche parmi les vivants.

Elle souleva l'arc noir et montra la plaque d'argent qui y était fixée.

— Vous avez même une image du diable sur votre arc.

— C'est une éalé⁴, dit Thomas.

— C'est un diable, insista-t-elle en lui jetant l'arc.

⁴ Animal mythologique, décrit par Pline l'Ancien, qui tient à la fois de l'antilope et du rhinocéros. (N. d. T.)

Thomas l'attrapa et, comme il était trop jeune pour résister à la tentation de montrer sa force, il tendit l'arc d'une manière désinvolte, apparemment sans effort.

— Vous priez saint Renan, je prie saint Guinefort. Nous verrons lequel des deux est le plus fort.

— Guinefort ? Je n'ai jamais entendu parler d'elle.

— De lui, corrigea Thomas. Il vivait dans le Lyonnais.

— Vous priez un saint français ? demanda Jeannette intriguée.

— Tout le temps, dit Thomas en touchant la patte de chien desséchée qu'il portait au cou.

Il ne dit rien de plus à Jeannette au sujet de ce saint, qui avait été l'un des préférés de son père – lequel, dans ses meilleurs moments, ne manquait pas de rire en racontant son histoire. Guinefort était un chien et, pour autant que le sache le père de Thomas, il était le seul animal à avoir été canonisé. La pauvre bête avait sauvé un nourrisson attaqué par un loup, puis avait été martyrisée par son maître qui croyait qu'elle avait dévoré l'enfant alors que, en réalité, celui-ci était dissimulé sous son lit. « Prions saint Guinefort ! », telle avait été la réaction du père Ralph à toute crise domestique, aussi Thomas en avait-il fait son saint patron. Il se demandait parfois si ce saint était un intercesseur efficace dans les cieux. Ses couinements et ses aboiements devaient avoir autant d'effet que les plaidoyers des autres saints. Thomas était certain que peu de gens devaient se faire représenter auprès du Seigneur par un chien, ce qui signifiait peut-être qu'il recevait une protection particulière. Le père Hobbe avait été choqué d'entendre parler d'un chien canonisé, mais Thomas, tout en partageant l'amusement de son père, en était venu à considérer véritablement l'animal comme son protecteur.

Jeannette aurait bien voulu en savoir plus sur saint Guinefort, mais elle ne souhaitait pas encourager une relation intime avec l'un des hommes de Skeat, aussi oublia-t-elle sa curiosité et reprit-elle une intonation distante.

— Je voulais vous voir pour vous dire que vos hommes et leurs femmes ne doivent pas se servir de la cour comme de latrines. Je les aperçois de ma fenêtre. C'est répugnant ! Peut-

être vous conduisez-vous ainsi en Angleterre, mais vous êtes en Bretagne. Vous pouvez utiliser la rivière.

Thomas acquiesça mais ne dit rien. Il emporta son arc dans la nef dont l'un des côtés était obscurci par des filets de pêche suspendus à cet endroit afin d'être réparés. Il alla jusqu'à l'extrémité ouest qui était décorée par une peinture du Jugement dernier. Les justes disparaissaient vers les poutres, tandis que les pêcheurs étaient précipités dans l'enfer embrasé sous les acclamations des anges et des saints. Thomas s'arrêta devant le tableau.

— Avez-vous remarqué, dit-il, que les plus jolies femmes vont en enfer alors que les laides montent au ciel ?

Jeannette faillit sourire car elle s'était souvent interrogée sur ce point, mais elle se mordit la langue et ne répondit rien tandis que Thomas revenait vers la nef auprès d'une peinture représentant le Christ marchant sur une mer grise avec des vagues aux crêtes blanches, semblable à l'océan devant les côtes de Bretagne. Des maquereaux pointaient leur tête hors de l'eau pour observer le miracle.

— Ce que vous devez comprendre, madame, dit Thomas en regardant les maquereaux curieux, c'est que nos hommes n'aiment pas être mal accueillis. Vous ne leur laissez même pas utiliser votre cuisine. Pourquoi ? Elle est bien assez grande et ils seraient heureux d'avoir un endroit où faire sécher leurs bottes après une nuit de cheval sous la pluie.

— Pourquoi devrais-je vous accepter, vous autres Anglais, dans ma cuisine ? Pour que vous l'utilisiez comme latrines également ?

Thomas se retourna et la regarda.

— Vous n'avez aucun respect pour nous, madame, pourquoi devrions-nous respecter votre maison ?

— Respect ! Comment puis-je vous respecter ? Tout ce qui était précieux a été volé. Volé par vous !

— Par sir Simon Jekyll, dit Thomas.

— Vous ou sir Simon, où est la différence ?

Thomas ramassa la flèche et la remit dans son sac.

— La différence, madame, c'est que de temps en temps je m'adresse à Dieu, tandis que sir Simon considère qu'il est Dieu.

Je vais demander à mes hommes d'aller uriner dans la rivière, mais je doute qu'ils veuillent vous complaire à ce point.

Il lui adressa un sourire et disparut.

Le printemps faisait verdoyer la campagne, donnant un halo aux arbres et ornant de jolies fleurs les chemins qui serpentaient à travers les prés. Une mousse verte se mit à croître sur la paille. Les stellaires blanches ornaient les haies et les martins-pêcheurs frôlaient les nouvelles feuilles jaunes des saules au bord de la rivière. Les hommes de Skeat devaient aller à une plus grande distance de La Roche-Derrien pour trouver du butin et leurs longues chevauchées les rapprochaient dangereusement de Guingamp, le quartier général du duc, bien que la garnison de la ville sortît rarement de ses murs pour affronter les pillards. Guingamp se trouvait au sud. À l'ouest, il y avait Lannion, une ville bien plus petite avec une garnison bien plus belliqueuse menée par messire Geoffroy de Pont Blanc. Ce chevalier avait fait le serment de ramener à Lannion les pillards de Skeat enchaînés. Il annonça que les Anglais seraient brûlés sur la place du marché de Lannion parce qu'ils étaient des hérétiques, des suppôts du démon.

Une pareille menace ne causait aucun souci à Skeat.

— Cela pourrait me faire perdre un peu de sommeil si ce pauvre imbécile disposait d'archers convenables, dit-il à Tom, mais il ne les a pas, alors il peut se vanter tant qu'il veut. C'est son vrai nom ?

— Geoffrey du pont blanc.

— Le corniaud. Est-il Breton ou Français ?

— On m'a dit qu'il était Français.

— Alors faut lui donner une leçon, tu ne crois pas ?

Messire Geoffroy s'avéra un élève récalcitrant. Will Skeat traîna ses basques de plus en plus près de Lannion, brûlant des maisons en vue des remparts pour tenter d'attirer messire Geoffroy dans une embuscade, mais celui-ci avait bien compris ce que les flèches anglaises pouvaient faire contre des chevaliers montés, aussi refusa-t-il de conduire une charge désordonnée qui se serait inévitablement terminée par un empilement de chevaux hennissant et d'hommes perdant leur sang. Au lieu de

cela, il se mit à la recherche d'un endroit où il pourrait tendre une embuscade aux Anglais, mais Skeat n'était pas plus bête que messire Geoffroy et pendant trois semaines les deux groupes se pourchassèrent mutuellement. La présence de messire Geoffroy retardait Skeat, mais n'arrêtait pas les destructions. Par deux fois, les deux troupes se rencontrèrent et les deux fois messire Geoffroy fit avancer à pied ses arbalétriers dans l'espoir qu'ils pourraient exterminer les archers, mais les deux fois ce furent les flèches, avec leur portée plus longue, qui eurent le dessus et messire Geoffroy se retira sans livrer une bataille qu'il savait devoir perdre. Après une deuxième confrontation non concluante, il fit même appel à l'honneur de Skeat. Il s'avança sur son cheval, seul, revêtu d'une armure aussi belle que celle de sir Simon Jekyll, bien que le heaume de messire Geoffroy fut un vieux pot percé de deux trous pour les yeux. Son surcot ainsi que le harnachement de son cheval étaient en tissu bleu marine sur lequel étaient brodés des ponts blancs. Le même blason ornait son écu.

Il portait une lance peinte en bleu à laquelle il avait noué une écharpe blanche pour indiquer qu'il venait parlementer. Skeat s'avança vers lui accompagné de Thomas comme interprète. Messire Geoffroy ôta son heaume et passa une main dans ses cheveux collés par la sueur. C'était un homme jeune avec des cheveux blonds, des yeux bleus et un large visage jovial. Thomas eut le sentiment qu'il aurait probablement bien aimé cet homme s'il n'avait pas été un ennemi. Messire Geoffroy eut un sourire quand les deux Anglais arrêtaient leurs chevaux devant lui.

— C'est une triste chose, dit-il, d'envoyer des flèches à nos ombres respectives. Je vous suggère d'amener vos hommes au centre du champ de bataille et que nous nous y rencontrions d'égal à égal.

Thomas ne se soucia même pas de traduire car il savait ce que serait la réponse de Skeat.

— J'ai une meilleure idée, dit-il, amenez vos soldats, nous amènerons nos archers.

Messire Geoffroy parut déconcerté.

— Est-ce vous qui commandez ? demanda-t-il à Thomas.

Il avait pensé que Skeat, plus vieux et grisonnant, était le capitaine, mais celui-ci gardait le silence.

— Il a perdu sa langue en combattant les Écossais, alors je parle à sa place, dit Thomas.

— Alors dites-lui que je veux un combat loyal, dit vivement messire Geoffroy. Que mes cavaliers affrontent les vôtres.

Il sourit comme pour suggérer qu'il faisait une proposition raisonnable et chevaleresque.

Thomas la traduisit à Skeat qui se tourna sur sa selle et cracha dans le trèfle.

— Il dit, commenta Thomas, que nos archers rencontreront vos hommes. Une douzaine d'archers contre une vingtaine de vos soldats.

Messire Geoffroy hocha tristement la tête.

— Vous autres Anglais, vous n'avez aucun sens de la loyauté, dit-il.

Puis il remit son heaume sur sa tête et partit. Thomas expliqua à Skeat ce qui s'était passé.

— Sacré corniaud, dit Skeat, que voulait-il donc ? Un tournoi ? Pour qui nous prend-il ? Pour les chevaliers de la Table Ronde ? Je ne sais pas ce qui leur prend à certains. Ils ajoutent un messire à leur nom et voilà que leur cervelle s'embrouille. Un combat loyal ? Qui a jamais entendu une imbécillité pareille ? Combattez loyalement et vous perdrez. Pauvre idiot.

Messire Geoffroy continua à poursuivre les hellequins, mais Skeat ne lui offrit jamais l'occasion d'un combat. Il y avait toujours un grand groupe d'archers qui observait les forces des Français et quand les hommes de Lannion avaient la témérité de s'approcher, ils prenaient le risque de voir les flèches empennées de blanc s'enfoncer dans la chair de leurs chevaux. Aussi messire Geoffroy fut-il réduit à l'existence d'une ombre, mais c'était une ombre irritante et tenace qui suivait les hommes de Skeat presque jusqu'aux portes de La Roche-Derrien.

Les ennuis survinrent la troisième fois qu'il suivit Skeat et s'approcha de la ville. Sir Simon Jekyll avait entendu parler de messire Geoffroy et, averti par une sentinelle postée sur le

clocher de la plus haute église que la troupe de Skeat était en vue, il se mit à la tête d'une vingtaine d'hommes d'armes de la garnison pour aller à la rencontre des hellequins. Skeat se trouvait à une demi-lieue de la ville et messire Geoffroy, accompagné de cinquante hommes d'armes et d'autant d'arbalétriers montés, n'était qu'à un quart de lieue derrière. Le Français n'avait pas causé de grandes difficultés à Skeat. Si messire Geoffroy voulait rentrer à Lannion en proclamant qu'il avait poursuivi les hellequins jusqu'à leur repaire, eh bien Skeat serait heureux de lui laisser cette satisfaction.

Puis sir Simon arriva et ce ne fut soudain que montre et arrogance. Les lances anglaises se levaient, les visières se refermaient avec un bruit sec et les chevaux piaffaient. Sir Simon s'avança vers les cavaliers français et bretons pour leur jeter un défi. Will Skeat le suivit et lui conseilla de laisser ces cornichons tranquilles, mais l'homme du Yorkshire gaspillait sa salive.

Les hommes d'armes de Skeat se trouvaient en tête de la colonne. Ils escortaient le bétail capturé ainsi que trois chariots remplis de butin. L'arrière-garde était formée de soixante archers montés. Ces soixante hommes venaient d'atteindre les grands bois où l'armée avait campé durant le siège de La Roche-Derrien. À un signal de Skeat, il se séparèrent en deux groupes et se postèrent derrière les arbres de part et d'autre de la route. Ils descendirent de cheval dans le sous-bois, attachèrent les rênes de leurs montures à des branches puis s'installèrent avec leurs arcs à la lisière des bois. Entre les deux groupes passait la route bordée par de larges talus herbeux.

Sir Simon fit pivoter son cheval afin de faire face à Skeat.

— Je veux trente de tes hommes d'armes, Skeat, exigea-t-il péremptoirement.

— Vous pouvez les vouloir, répondit Will Skeat, vous ne les aurez pas.

— Par le Christ, mon bonhomme, je suis ton supérieur !

Le refus de Skeat laissait sir Simon incrédule.

— Je suis ton supérieur, Skeat ! Je ne formule pas une demande, espèce d'âne, je te donne un ordre.

Skeat leva son regard vers le ciel.

— On dirait qu'il va pleuvoir, vous croyez pas ? Un peu d'eau ne nous ferait pas de mal. Les champs sont secs et les rivières sont basses.

Sir Simon agrippa le bras de Skeat pour le forcer à se tourner vers lui.

— Il a cinquante chevaliers...

Sir Simon parlait de messire Geoffroy de Pont Blanc.

— Et moi, j'en ai vingt. Donne-moi trente hommes et je le fais prisonnier. Donne-m'en seulement vingt !

Laissant toute arrogance, il sollicitait, car pour lui c'était l'occasion de combattre dans une véritable escarmouche, cavalier contre cavalier. Le vainqueur en tirerait renommée et le prix de la capture des hommes et des chevaux.

Mais Will Skeat n'avait rien à apprendre en matière d'hommes, de chevaux et de renommée.

— Je ne suis pas ici pour m'amuser, dit-il en dégageant son bras, et vous pouvez donner des ordres jusqu'à ce qu'il pousse des ailes aux vaches, vous n'obtiendrez pas un seul homme de moi.

Sir Simon semblait au supplice, mais ce fut messire Geoffroy de Pont Blanc qui décida de l'affaire. Voyant que ses hommes étaient plus nombreux que les cavaliers anglais, il ordonna à trente d'entre eux de rejoindre les arbalétriers. Désormais les deux troupes de cavaliers étaient égales et messire Geoffroy s'avança sur son grand étalon noir revêtu d'un capiton bleu et blanc et d'un masque en cuir bouilli qui lui recouvrait le chanfrein. Sir Simon chevauchait à sa rencontre dans sa nouvelle armure, mais son cheval n'avait pas de protection capitonnée ni de têtère. Et il voulait l'un et l'autre, tout comme il voulait le combat. Pendant tout l'hiver il avait enduré les misères d'une guerre de paysans, faite de boue et de meurtre, et maintenant l'ennemi offrait l'honneur, la gloire et la possibilité de capturer de beaux chevaux, des armures et de bonnes armes. Les deux hommes se saluèrent en inclinant leurs lances puis échangèrent noms et compliments.

Will Skeat avait rejoint Thomas dans les bois.

— Tu as peut-être la tête pleine de coton, Tom, lui dit-il, mais il y a encore plus stupide que toi. Regarde donc ces deux

imbéciles ! Ils n'ont pas plus de cervelle l'un que l'autre. On pourrait les suspendre par les pieds et les secouer, il ne leur sortirait rien des oreilles à part de la crotte sèche.

Messire Geoffroy et sir Simon s'entendirent sur les règles du combat. C'étaient celles d'un tournoi, mais d'un tournoi à mort pour corser le jeu.

Ils convinrent qu'un homme tombé de cheval sortirait du combat et serait épargné, mais qu'il pourrait être fait prisonnier. Ensuite, ils se souhaitèrent bonne chance et chacun retourna auprès de ses hommes.

Skeat attacha son cheval à un arbre et prit la corde de son arc.

— À York, dit-il, il y a un endroit où on peut regarder les fous. Ils sont enfermés dans une cage et moyennant une petite pièce on peut aller se moquer d'eux. On devrait enfermer ces deux crétins dans la même cage.

— Mon père a été fou pendant une période, dit Thomas.

— Ça ne me surprend pas, mon gars, ça ne me surprend pas du tout.

Skeat plaça la corde sur son arc gravé de croix.

Depuis la lisière du bois, ses hommes observaient les cavaliers. Le spectacle était prodigieux. C'était comme un tournoi, à cette différence qu'il n'y avait pas de maréchal pour sauver la vie d'un homme. Les deux groupes se préparèrent. Les écuyers resserrèrent les sangles des chevaux, les cavaliers soulevèrent leurs lances et s'assurèrent que les poignées de leurs écus étaient bien ajustées. Les visières claquèrent, transformant le monde des cavaliers en un lieu sombre coupé d'une bande de lumière. Ils lâchèrent leurs rênes car à partir de cet instant les destriers bien entraînés ne seraient guidés que par une pression des genoux ou une touche d'éperon. Les cavaliers avaient besoin de leurs deux mains pour tenir l'écu et les armes. Certains portaient deux épées, une lourde pour la taille et une plus fine pour l'estoc. Ils s'assurèrent qu'elles glissaient facilement hors de leurs fourreaux. Quelques-uns confièrent leur lance à leur écuyer le temps de faire un signe de croix. Les chevaux piaffaient sur la pâture. Messire Geoffroy abaissa sa lance pour indiquer qu'il était prêt et sir Simon fit de

même. Les quarante hommes éperonnèrent leurs grands chevaux. Ce n'étaient pas les fines juments et les hongres montés par les archers, mais de lourds destriers, des étalons capables de porter le cavalier et son armure. Les bêtes renâclèrent, levèrent la tête et partirent au trot tandis que les cavaliers abaissaient leurs lances. L'un des hommes de messire Geoffroy commit une erreur de novice en abaissant trop sa lance dont la pointe piqua l'herbe sèche. Ayant eu la chance de ne pas être démonté, il abandonna sa lance et tira son épée. Les cavaliers éperonnèrent leurs montures pour les mettre au galop. L'un des hommes de sir Simon obliqua sur la gauche, probablement parce que le cheval manquait d'exercice, et se heurta au cheval le plus proche. Cette collision se répercuta sur toute la ligne pendant que les éperons poussaient les chevaux au galop. Puis ce fut le choc.

Le bruit des lances de bois heurtant les écus et les cottes de mailles produisit un craquement qui faisait penser à des os qui éclatent. Deux cavaliers furent poussés hors de leurs hautes selles mais la plupart des coups de lance avaient été déviés par les écus. Les cavaliers laissèrent tomber les armes brisées après avoir dépassé leurs adversaires. Ils tirèrent sur les rênes et sortirent leurs épées. Pour les archers qui observaient le combat, il était clair que l'ennemi avait eu l'avantage. Les deux cavaliers démontés étaient anglais et les hommes de messire Geoffroy étaient mieux alignés, si bien que quand ils tournèrent pour revenir l'épée à la main, ils formaient un groupe discipliné qui aborda les cavaliers de sir Simon dans un grand bruit de lames qui s'entrechoquent. Un Anglais se retira de la mêlée avec une main en moins. Les sabots projetaient de la terre et de l'herbe. Un cheval sans cavalier s'éloigna. Les épées frappaient comme des marteaux sur une enclume et en assénant leurs coups les combattants poussaient des cris sourds. Un énorme Breton, sans blason sur son écu, maniait un cimenterre, mi-épée, mi-hache, avec une terrible habileté. L'un des Anglais en eut le heaume fendu, et le crâne avec. Il s'éloigna du combat en agitant les bras, perdant son sang sur sa cote de mailles. Son cheval s'arrêta à peu de distance de la mêlée et, lentement, très lentement, l'homme s'inclina puis tomba de sa selle. L'un des

pieds resta pris dans l'étrier mais le cheval, indifférent, se mit à brouter l'herbe, traînant son cavalier mort.

Deux des hommes de sir Simon se rendirent et furent gardés prisonniers par les écuyers français et bretons. Sir Simon, quant à lui, se battait comme un beau diable, faisant face à deux adversaires. Il en mit un hors de combat en lui endommageant le bras et, avec son épée volée, frappa l'autre de coups rapides. Les Français avaient encore quinze combattants et il n'en restait plus que dix aux Anglais quand la grande brute armée du cimenterre décida d'en finir avec sir Simon. Il rugit en chargeant, mais sir Simon arrêta le cimenterre avec son écu et plongea son épée dans la cotte de mailles, sous l'aisselle du Breton. Il retira l'épée et de la déchirure jaillit du sang qui se déversa sur la cotte de mailles et la tunique en cuir de l'ennemi. Le gros homme vacilla sur sa selle, alors sir Simon lui asséna son épée sur l'arrière de la tête, puis il fit tourner son cheval pour repousser un autre assaillant avant de revenir enfoncer son arme dans la pomme d'Adam du Breton. L'homme laissa tomber son cimenterre, s'étreignit la gorge et se sauva.

— Il se bat bien, n'est-ce pas ? dit Skeat. Il a de la graisse de rognon à la place de la cervelle mais il sait se battre.

Pourtant, malgré les prouesses de sir Simon, l'ennemi prenait le dessus et Thomas voulait faire avancer les archers. Il leur suffisait de progresser de trente pas environ pour avoir les ennemis déchaînés à leur portée, mais Will Skeat ne l'approuva pas :

— Ne tue jamais deux Français quand tu peux en tuer douze, Tom.

— Les nôtres ont le dessous, protesta Thomas.

— Ça leur apprendra à être de fieffés crétins, pas vrai ? dit Skeat en souriant. Patience, mon gars, patience, nous allons écorcher le chat bien proprement.

Les Anglais refluaient et seul sir Simon se battait avec conviction. Il avait mis l'énorme Breton hors de combat et maintenant il affrontait quatre adversaires avec férocité, mais le reste de ses hommes, voyant que la bataille était perdue et qu'ils ne pouvaient plus rejoindre sir Simon parce qu'il était entouré de trop d'ennemis, tournèrent bride et s'enfuirent.

— Sam, cria Skeat par-delà la route, à mon signal, prends douze hommes et sauve-toi ! Tu m’entends, Sam ?

— Je me sauverai, cria Sam en réponse.

Les cavaliers anglais, certains perdant du sang et l’un d’entre eux tombant presque de sa haute selle, passèrent sur la route dans un tonnerre de sabots en direction de La Roche-Derrien. Les Français et les Bretons avaient encerclé sir Simon, mais messire Geoffroy de Pont Blanc, qui avait l’esprit chevaleresque, refusa de prendre la vie d’un adversaire courageux. Aussi ordonna-t-il à ses hommes d’épargner le chevalier anglais.

Sir Simon, suant comme un porc sous sa carapace de cuir et de fer, releva la visière de son heaume.

— Je ne me rends pas, dit-il à messire Geoffroy.

Sa nouvelle armure était abîmée et son épée ébréchée, mais, par leur qualité, toutes deux l’avaient bien aidé durant le combat.

— Je ne me rends pas, répéta-t-il. Continuons !

Messire Geoffroy s’inclina sur sa selle.

— Je salue votre courage, sir Simon, dit-il avec magnanimité, vous êtes libre de vous en aller en tout honneur.

Il fit signe à ses hommes de s’écarter et sir Simon, miraculeusement vivant et libre, partit la tête haute. Il avait conduit ses hommes au désastre et à la mort mais il s’en était sorti avec honneur.

Au-delà de sir Simon, messire Geoffroy aperçut la longue route encombrée d’hommes d’armes en fuite et, plus loin, le bétail capturé ainsi que les chariots emplis de butin qu’escortaient les hommes de Skeat. Alors Will Skeat cria un ordre à Sam et soudain messire Geoffroy put voir une bande d’archers pris de panique qui partaient à cheval vers le nord aussi vite qu’ils le pouvaient.

— Il va tomber dans le piège, dit Skeat d’un air entendu, tu vas voir.

Au cours des dernières semaines, messire Geoffroy avait prouvé qu’il n’était pas bête, mais ce jour-là il perdit ses moyens. Il pensa qu’il avait une occasion d’écraser les hellequins, ces archers maudits, et de reprendre trois chariots de butin. Il demanda donc aux trente hommes d’armes restés en

réserve de se joindre à lui et, laissant les quatre prisonniers et les neuf chevaux pris à l'adversaire à la garde de ses arbalétriers, il fit signe aux chevaliers de le suivre. Cela faisait des semaines que Will Skeat attendait ce moment-là.

Sir Simon se retourna avec inquiétude en entendant le bruit des sabots. Presque cinquante hommes en armures montés sur de lourds destriers chargeaient. Un instant, il crut qu'ils allaient essayer de le capturer, aussi piqua-t-il des deux en direction des bois. Mais les cavaliers français et bretons le dépassèrent au grand galop. Il se réfugia sous les branches et lança à Will Skeat un juron que celui-ci ignora, trop occupé à observer l'ennemi.

En menant la charge, messire Geoffroy de Pont Blanc ne songeait qu'à la gloire. Il avait oublié les archers cachés dans les bois ou bien il avait cru qu'ils avaient fui après la défaite des hommes de sir Simon. Il s'attendait à une grande victoire. Il allait récupérer le butin et, mieux encore, il conduirait les hellequins vers le sort qu'ils méritaient, sur la place du marché à Lannion.

— Allez-y ! cria Skeat, les mains en porte-voix. Allez-y !

Les archers étaient disposés des deux côtés de la route. Ils émergèrent du feuillage printanier et commencèrent à tirer. Avant même que la première flèche de Thomas ait atteint son but, la seconde était déjà partie. « Regarde et tire, se disait-il, ne réfléchis pas », et il était d'ailleurs inutile de viser car l'ennemi formait un groupe compact. Tout ce que les archers eurent à faire, ce fut de déverser leurs longues flèches sur les cavaliers. En un clin d'œil, la charge fut réduite à un enchevêtrement d'étalons qui reculaient, d'hommes qui tombaient, de chevaux qui hennissaient et de sang qui giclait. L'ennemi n'avait aucune chance. À l'arrière, quelques-uns parvinrent à faire demi-tour et à s'enfuir au galop, mais pour la plupart ils étaient pris au piège, encerclés par les archers dont les flèches traversaient sans pitié les cottes de mailles et le cuir. Tout homme qui bougeait encore recevait trois ou quatre flèches. Le tas de fer et de chair était constellé de flèches et pourtant d'autres flèches venaient encore, traversant les cottes de mailles ou s'enfonçant profondément dans la chair des chevaux. Seuls survécurent une poignée d'hommes à l'arrière et un seul en tête.

Cet homme était messire Geoffroy. Il s'était trouvé à dix pas devant ses compagnons et c'est peut-être pourquoi il fut épargné. Peut-être aussi les archers avaient-ils été impressionnés par la façon dont il avait traité sir Simon, mais quelle qu'en fût la raison, il échappa au carnage comme par enchantement. Pas une seule flèche ne le frôla, il entendit seulement les cris et le fracas derrière lui. Il ralentit son cheval et fit demi-tour, face à l'horrible spectacle. Un instant, il le contempla, incrédule, puis il conduisit son étalon vers ce qui avait été ses hommes.

Skeat cria à une partie des archers de se retourner pour faire face aux arbalétriers ennemis, mais ceux-ci, voyant le sort des chevaliers, ne se sentaient pas d'humeur à affronter les flèches anglaises. Ils se replièrent vers le sud.

Une étrange tranquillité s'installa alors. Les chevaux tombés remuaient, certains frappaient la route de leurs sabots. Un homme gémissait, un autre implorait le Christ, d'autres laissaient seulement entendre une plainte. Thomas, une flèche encore en place à son arc, entendait le chant des alouettes, l'appel des pluviers et le murmure du vent dans les feuilles. Quelques gouttes de pluie tombèrent, plaquant la poussière sur la route, mais ce n'était que la frange d'un nuage d'averse qui dériva vers l'ouest. Messire Geoffroy se tenait à cheval auprès de ses compagnons morts ou agonisants comme s'il invitait les archers à ajouter son cadavre à ceux qui s'entassaient là couverts de traînées de sang et piquetés de plumes d'oie.

— Tu comprends ce que je veux dire, Tom ? dit Skeat. Sois patient et ces sacrées andouilles ne te décevront jamais. Allez, les gars ! Achevez ces salauds !

Les hommes déposèrent leurs arcs, tirèrent leurs coutelas et coururent vers le tas d'hommes et de chevaux. Mais Skeat retint Thomas.

— Va dire à ce stupide Pont Blanc de se faire rare.

Thomas se dirigea vers le Français, qui crut qu'on lui demandait de se rendre car il retira son heaume et tendit son épée.

— Ma famille ne peut payer une forte rançon, dit-il en manière d'excuse.

— Vous n’êtes pas prisonnier, lui répondit Thomas.

Messire Geoffroy parut perplexe.

— Vous me relâchez ?

— Nous ne voulons pas de vous, dit Thomas, vous devriez songer à aller en Espagne ou bien en Terre sainte. Il n’y a pas trop de hellequins dans ces contrées.

Messire Geoffroy rengaina son épée.

— Il me faut combattre les ennemis de mon roi, aussi dois-je combattre ici. Mais je vous remercie.

Au moment où il prenait les rênes dans sa main, sir Simon surgit à cheval, l’épée pointée vers messire Geoffroy.

— Il est mon prisonnier ! dit-il à Thomas. Mon prisonnier !

— Il n’est le prisonnier de personne, nous le laissons partir.

— Vous le laissez partir ? ricana sir Simon. Savez-vous qui commande ici ?

— Ce que je sais, repartit Thomas, c’est que cet homme n’est pas un prisonnier.

Et il donna une claque sur la cuisse du cheval de messire Geoffroy pour qu’il parte.

— L’Espagne ou la Terre sainte ! cria-t-il.

Sir Simon fit tourner son cheval afin de poursuivre messire Geoffroy mais, voyant que Skeat s’apprêtait à intervenir pour l’en empêcher, il se retourna vers Thomas.

— Vous n’aviez aucun droit de le relâcher ! Aucun droit !

— Il vous a relâché, dit Thomas.

— Eh bien, il a été stupide de le faire. Et sous prétexte qu’il a été stupide, dois-je l’être aussi ?

Sir Simon tremblait de colère. Certes, messire Geoffroy s’était présenté comme un homme pauvre qui pouvait difficilement verser une rançon, mais son cheval à lui seul valait une bonne somme et voilà que Skeat et Thomas envoyaient trotter tout cet argent vers le sud. Sir Simon le regarda s’éloigner puis abaissa la lame de son épée de façon à la pointer sur la gorge de Thomas.

— Dès le premier moment où je vous ai vu, dit-il, vous avez été insolent. Je suis l’homme le mieux né, sur ce champ de bataille, et c’est à moi de décider du sort des prisonniers. Vous comprenez ?

— C'est à moi qu'il s'est rendu, répliqua Thomas, pas à vous. Alors peu m'importe dans quel lit vous êtes né.

— Vous n'êtes qu'un blanc-bec ! cracha sir Simon. Skeat ! Je veux un dédommagement pour ce prisonnier. Vous m'entendez ?

Skeat fit comme s'il n'avait pas entendu, mais Thomas n'eut pas assez de bon sens pour faire de même.

— Par Jésus, fit-il d'un ton dégoûté, cet homme vous a épargné et vous ne lui rendez pas la pareille ? Vous n'êtes pas un chevalier, vous n'êtes qu'une grosse brute. Allez vous faire bouillir le cul ailleurs.

L'épée s'éleva. L'arc de Thomas aussi. Sir Simon regarda la pointe scintillante de la flèche et parvint à se retenir de frapper avec son épée. Il la remit au fourreau en la faisant claquer puis tourna bride et s'éloigna.

Ce qui laissa aux hommes de Skeat le soin de trier les ennemis morts. Ils étaient au nombre de dix-huit, et vingt-trois chevaliers étaient grièvement blessés. Il y avait également seize chevaux qui perdaient leur sang et vingt-quatre destriers morts, et tout cela, fit remarquer Skeat, représentait un vilain gaspillage de bonne viande de cheval.

Messire Geoffroy avait reçu sa leçon.

Au retour à La Roche-Derrien, il y eut du grabuge. Sir Simon se plaignit auprès de Richard Totesham que Will Skeat ne l'avait pas soutenu durant la bataille, puis il prétendit que grâce à lui quarante et un hommes d'armes ennemis avaient été blessés ou tués. Il se vanta d'avoir remporté l'escarmouche et ensuite revint sur le thème de la perfidie de Skeat. Mais Richard Totesham n'était pas d'humeur à supporter les propos de sir Simon.

— Avez-vous remporté le combat, oui ou non ?

— Bien sûr que nous l'avons remporté ! dit sir Simon avec un regard indigné. Ils sont morts, non ?

— Dans ce cas, quel besoin aviez-vous des hommes de Skeat ?

Sir Simon chercha une réponse et n'en trouva pas.

— Il s'est montré impertinent, se plaignit-il.

— C'est à vous de régler ça avec lui, pas à moi, dit Totesham en déclinant abruptement toute responsabilité.

Mais il réfléchit à cette conversation et, le même soir, il en parla avec Skeat.

— Quarante et un tués ou blessés ? dit-il en pensant tout haut. Cela représente un tiers de la garnison de Lannion.

— Pas loin, sans doute, oui.

Les quartiers de Totesham étaient situés près de la rivière. De sa fenêtre il pouvait voir l'eau couler sous les arches du pont. Des chauves-souris voletaient près de la tour de la barbacane, de l'autre côté de l'eau. Plus loin, des maisons étaient éclairées par la lune.

— Ils vont manquer de bras, Will, dit Totesham.

— Ils ne seront pas à l'aise, c'est sûr.

— Et l'endroit regorge de richesses.

— C'est probable, admit Skeat.

Bien des gens, par crainte des hellequins, avaient transporté ce qu'ils possédaient dans le lieu fortifié le plus proche. Lannion devait en être pleine à craquer. Plus important encore, Totesham trouverait là-bas de la nourriture. Sa garnison en recevait des fermes situées au nord de La Roche-Derrien, et une quantité plus importante arrivait d'Angleterre. Mais le saccage de la campagne par les hellequins avait dangereusement rapproché la perspective d'une famine.

— Nous laisserons cinquante hommes ici ?

Totesham continuait à penser tout haut, mais il n'avait pas besoin de donner d'explications à un vieux soldat comme Skeat.

— Il nous faudra de nouvelles échelles, dit Skeat.

— Que sont devenues celles que nous avons ?

— Bois de chauffage. L'hiver a été froid.

— Une attaque de nuit ? suggéra Totesham.

— Ce sera la pleine lune dans cinq ou six jours.

— Dans cinq jours, alors, décida Totesham. J'aurai besoin de tes hommes, Will.

— S'ils ne sont pas ivres à ce moment-là.

— Ils méritent bien de boire un coup après ce qu'ils ont fait aujourd'hui, dit chaleureusement Totesham, qui ajouta avec un sourire :

— Sir Simon est venu se plaindre de toi. Il dit que tu as été impertinent.

— Ce n'est pas moi, Richard, c'est mon gars, Tom. Il a dit à ce cornard d'aller se faire bouillir le cul.

— J'ai bien peur que sir Simon ne soit pas quelqu'un à qui on puisse donner un bon conseil, dit gravement Totesham.

Il en était de même des hommes de Skeat. Il leur avait donné quartier libre en ville, mais les avait prévenus qu'ils se sentiraient très mal le lendemain matin s'ils buvaient trop. Ne tenant pas compte de cet avis, ils allèrent célébrer leur succès dans les tavernes de La Roche-Derrien. Thomas se rendit avec une douzaine d'amis dans un estaminet où ils chantèrent, dansèrent et tentèrent de provoquer une échauffourée avec des rats blancs du duc Jean. Ceux-ci eurent le bon sens de ne pas répondre et de s'éclipser tranquillement dans la nuit. Peu après, deux hommes d'armes entrèrent dans l'établissement. Ils

portaient sur leurs vêtements le blason du comte de Northampton, lions et étoiles. Leur arrivée souleva des sarcasmes mais ils les supportèrent patiemment et demandèrent si Thomas était là.

— C'est l'affreux qui est là-bas, dit Jake en désignant Thomas qui était en train de danser sur une musique de flûte et de tambour.

Les deux soldats attendirent que Thomas ait fini sa danse avant de lui expliquer que Will Skeat se trouvait avec le commandant de la garnison et désirait lui parler.

Thomas finit sa bière.

— Ce qu'il y a, dit-il aux autres archers, c'est qu'il ne peuvent pas prendre une décision sans moi. Indispensable ! Voilà ce que je suis.

Les archers se moquèrent de lui mais l'acclamèrent avec bonne humeur lorsqu'il sortit en compagnie des deux hommes d'armes.

L'un d'eux venait du Dorset et avait entendu parler de Hookton.

— Est-ce que les Français ne sont pas venus là-bas ? demanda-t-il.

— Ils ont tout saccagé. Je doute qu'il soit resté une pierre debout, dit Thomas. Pourquoi Will veut-il me voir ?

— Dieu seul le sait et il ne me l'a pas confié, dit l'un des hommes.

Il avait conduit Thomas vers les quartiers de Totesham, mais à présent il indiquait une allée obscure.

— Il y a une taverne là-bas au bout, avec une ancre suspendue au-dessus de la porte.

— Tant mieux pour eux, dit Thomas.

S'il n'avait pas été à moitié ivre, il aurait compris à quel point il était improbable que Totesham et Skeat le convoquent dans une taverne, et surtout dans la plus petite de la ville, au fond de l'impasse la plus sombre au bord de la rivière. Mais Thomas n'eut aucun soupçon jusqu'au moment où, parvenu à mi-chemin de l'étroit passage, il vit deux hommes sortir d'un porche. Presque aussitôt, un coup l'atteignit à l'arrière de la tête. Il bascula vers l'avant, tomba à genoux et le deuxième homme

lui envoya un coup de pied en pleine figure, puis les deux inconnus le rouèrent de coups jusqu'à ce qu'il n'offrit plus de résistance. Il le saisirent par les bras et le traînèrent sous le porche vers une petite forge. Thomas avait du sang dans la bouche, son nez était à nouveau cassé, il avait une côte brisée et la bière bouillonnait dans son ventre.

Un feu brûlait dans la forge. À travers ses yeux mi-clos, Thomas aperçut une enclume. Puis d'autres hommes vinrent l'entourer et lui donnèrent une autre série de coups de pied. Thomas se recroquevilla dans une tentative inutile pour se protéger.

— Cela suffit, dit une voix.

Thomas, ouvrant les yeux, aperçut sir Simon Jekyll. Les deux hommes qui étaient allés le chercher dans l'estaminet et qui avaient paru si amicaux entrèrent dans la forge et ôtèrent leurs tuniques d'emprunt aux armes du comte de Northampton.

— Beau travail, leur dit sir Simon.

Puis, regardant Thomas :

— Les simples archers ne doivent pas dire aux chevaliers d'aller faire bouillir leur cul.

Un homme très grand, une énorme brute avec des cheveux jaunes sans forme et des dents noires, se tenait près de Thomas, prêt à lui donner des coups de pied s'il faisait une réponse insolente, aussi Thomas retint-il sa langue. Il pensa plutôt à adresser une prière silencieuse à saint Sébastien, le patron des archers. L'affaire, pensait-il, était trop sérieuse pour être confiée à un chien.

— Abaisse ses hauts-de-chausses, Colley, ordonna sir Simon en se tournant vers le feu.

Thomas vit qu'il y avait un grand chaudron à trois pieds au-dessus de charbons rougeoyants. Il jura intérieurement, comprenant que c'était son propre cul qu'on allait faire bouillir. Sir Simon examina l'intérieur du chaudron.

— Tu as besoin d'une leçon de courtoisie, dit-il à Thomas qui gémit pendant que la brute à la chevelure jaune coupait les lacets et tirait les chausses vers le bas.

Les autres hommes fouillèrent ses poches et en retirèrent quelques pièces de monnaie et un couteau de bonne facture.

Après quoi, ils le placèrent sur le ventre. Son derrière nu était prêt pour l'eau bouillante.

Quand sir Simon vit que de la vapeur commençait à sortir du chaudron, il ordonna à ses hommes :

— Allez-y !

Trois soldats de sir Simon maintenaient Thomas qui était trop faible pour résister, aussi fit-il la seule chose possible. Il se mit à crier au meurtre. Il hurla aussi fort qu'il put. Il se disait qu'il se trouvait dans une petite ville très peuplée. Quelqu'un l'entendrait nécessairement.

— Au meurtre ! Au meurtre ! cria-t-il.

L'un des hommes lui donna un coup de pied dans le ventre, mais Thomas continua à hurler à pleins poumons.

— Pour l'amour du Christ, faites-le taire, aboya sir Simon.

Colley s'agenouilla auprès de Thomas et essaya de lui bourrer la bouche avec de la paille, mais Thomas parvint à la recracher.

— Au meurtre ! Au meurtre ! hurlait-il.

Colley jura, prit une pleine poignée de boue et l'enfourna dans la bouche de Thomas, étouffant ainsi ses cris.

— Salopard ! dit Colley en lui donnant un coup sur le crâne. Salopard !

Thomas faillit s'étrangler mais il ne parvint pas à rejeter la boue.

Sir Simon se pencha sur lui :

— Nous devons t'enseigner les bonnes manières, lui dit-il avant de surveiller le transport du chaudron fumant dans la cour de la forge.

Puis la porte s'ouvrit et quelqu'un entra dans la cour.

— Au nom du ciel, que se passe-t-il ici ? demanda l'homme.

Thomas aurait chanté un *Te Deum* en l'honneur de saint Sébastien si sa bouche n'avait pas été remplie de boue, car son sauveur était le père Hobbe qui avait dû entendre les cris frénétiques et était accouru jusque dans l'impasse pour en savoir plus.

— Que faites-vous ? demanda-t-il à sir Simon.

— Ce n'est pas votre affaire, père.

— Thomas, est-ce bien toi ?

Le prêtre se tourna vers sir Simon.

— Dieu du ciel ! Qui donc croyez-vous être, par le diable ?

Le père Hobbe avait du caractère et, dans la situation présente, il ne se contrôlait plus.

— Prends garde, prêtre ! menaça sir Simon.

— Moi ? Prendre garde ! J'enverrai votre âme en enfer si vous ne partez pas sur-le-champ.

Le petit homme saisit l'énorme tisonnier du forgeron et le brandit comme une épée.

— J'enverrai vos âmes en enfer ! Partez ! Partez tous ! Hors d'ici ! Dehors ! Au nom de Dieu, sortez ! Sortez !

Sir Simon recula. C'était une chose de torturer un archer, c'en était une autre, bien différente, d'engager un conflit avec un prêtre dont la voix avait suffisamment de portée pour attirer l'attention. Sir Simon grommela que le prêtre était un sale gêneur mais il n'en battit pas moins en retraite.

Le père Hobbe s'agenouilla auprès de Thomas et retira la boue de sa bouche en même temps que des caillots de sang et une dent cassée.

— Pauvre garçon, dit le père Hobbe en aidant Thomas à se relever. Je vais te ramener chez toi, Tom, te ramener et te nettoyer.

D'abord, Thomas dut vomir, ensuite, retenant ses hauts-de-chausses, il rentra en titubant à la maison de Jeannette, soutenu pendant tout le chemin par le prêtre. Une dizaine d'archers l'accueillirent, désireux de savoir ce qui s'était passé, mais le père Hobbe les écarta.

— Où se trouve la cuisine ? demanda-t-il.

— Elle ne veut pas qu'on y entre, dit Thomas d'une voix à peine audible à cause de sa bouche enflée et de ses gencives saignantes.

— Où est-ce ? insista le père Hobbe.

L'un des archers indiqua la porte. Le prêtre l'ouvrit et aida Thomas à entrer. Il l'assit sur une chaise et posa les lanternes sur le coin de la table pour pouvoir examiner le visage de Thomas.

— Mon Dieu, dit-il, que t'ont-ils fait ?

Il tapota la main de Thomas et alla chercher de l'eau.

Jeannette entra dans la cuisine, pleine de fureur.

— Vous êtes censés ne pas entrer ici ! Veuillez sortir !

Puis elle vit le visage de Thomas et perdit sa voix. Si quelqu'un lui avait dit qu'elle allait voir un archer anglais sévèrement battu, elle s'en serait réjouie, mais à sa grande surprise, elle sentait en elle un élan de sympathie.

— Que s'est-il passé ?

— C'est sir Simon Jekyll, parvint à articuler Thomas.

— Sir Simon ?

— C'est un homme méchant, un être mauvais, mauvais, dit le père Hobbe qui avait entendu la question en revenant de l'arrière-cuisine avec un grand bol d'eau. Avez-vous des vêtements ? demanda-t-il en anglais à Jeannette.

— Elle ne parle pas anglais, dit Thomas.

Des gouttes de sang tombaient de son visage.

— Sir Simon s'en est pris à vous, pourquoi ? demanda Jeannette.

— Parce que je lui ai dit d'aller se faire bouillir le cul.

Thomas reçut la récompense d'un sourire.

— C'est bien, dit-elle.

Elle ne proposa pas à Thomas de rester dans la cuisine, mais elle ne lui donna pas non plus l'ordre de s'en aller. Elle resta debout à observer le prêtre qui lava son visage puis lui ôta sa chemise pour panser la côte brisée.

— Dis-lui qu'elle pourrait m'aider, murmura le père Hobbe.

— Elle est trop fière pour cela, répondit Thomas.

— C'est un monde triste et coupable, déclara le prêtre en s'agenouillant.

— Reste tranquille, Tom, dit-il, ça va te faire diablement mal.

Il prit dans ses doigts le nez cassé et on entendit un bruit de cartilage avant que Thomas se mette à hurler de douleur. Le père Hobbe appliqua sur le nez un linge imprégné d'eau froide.

— Tiens ça comme ça, Tom, la douleur va s'en aller. Enfin, pas vraiment, mais tu vas t'y habituer.

Il s'assit sur un tonneau vide en dodelinant de la tête.

— Doux Jésus, Tom, qu'allons-nous pouvoir faire pour toi ?

— Vous avez fait ce qu'il fallait, répondit Thomas, et je vous en suis reconnaissant. Encore un jour ou deux et je sauterai comme un agneau de printemps.

— C'est ce que tu fais depuis trop longtemps, Tom, dit le père Hobbe d'un air sérieux.

Jeannette, qui ne comprenait pas un mot, se contentait d'observer les deux hommes.

— Dieu t'a donné une tête bien faite, continua le prêtre, mais tu gaspilles tes capacités, Tom, vraiment tu les gaspilles.

— Vous voulez que je devienne prêtre ?

Le père Hobbe eut un sourire.

— Je doute que tu apportes beaucoup de crédit à l'Église, Tom. Tu finirais probablement archevêque parce que tu es assez intelligent et retors pour cela, mais je pense que tu seras plus heureux comme soldat. Mais tu as une dette envers Dieu. Souviens-toi de la promesse que tu as faite à ton père ! Tu l'as faite dans une église, et il serait bon pour ton âme que tu tiennes cette promesse.

Thomas se mit à rire et immédiatement le regretta, car une douleur fulgurante lui traversait les côtes. Il jura, s'excusa auprès de Jeannette puis son regard revint vers le prêtre.

— Et comment, au nom du ciel, puis-je tenir cette promesse, mon père ? Je ne sais même pas quel bâtard a volé la lance.

— Quel bâtard ? demanda Jeannette qui avait saisi ce mot. Sir Simon ?

— C'est un bâtard, dit Thomas, mais ce n'est pas le seul.

Il lui raconta l'histoire de la lance, de la destruction de son village, de la mort de son père, de l'homme qui portait une bannière ornée de faucons or sur un fond azur.

Il raconta lentement l'histoire, les lèvres saignantes, et quand il eut fini Jeannette eut un tressaillement.

— Alors vous voulez tuer cet homme ?

— Un jour.

— Il mérite d'être tué, dit Jeannette.

Thomas la regarda au travers de ses yeux mi-clos.

— Vous le connaissez ?

— Il s'appelle messire Guillaume d'Evêque, dit Jeannette.

— Que dit-elle ? demanda le père Hobbe.

— Je le connais, dit Jeannette avec un air sévère. À Caen, d'où il vient, on l'appelle parfois le seigneur de la mer et de la terre.

— Parce qu'il combat sur ces deux éléments ? devina Thomas.

— C'est un chevalier, dit Jeannette, mais aussi un écumeur des mers, un pirate. Mon père possédait seize bateaux et Guillaume d'Evêque en a volé trois.

— Il vous a attaqués ?

Thomas paraissait surpris. Jeannette haussa les épaules.

— Il considère que tout bateau qui n'est pas français est un bateau ennemi. Et nous, nous sommes bretons.

Thomas regarda le père Hobbe.

— Eh bien voilà, mon père, dit-il d'un ton léger, pour tenir ma promesse, tout ce que je dois faire, c'est combattre le chevalier de la mer et de la terre.

Le père Hobbe n'avait pas compris l'échange en français, mais il remua la tête avec tristesse.

— La façon dont tu tiens ta promesse, Thomas, c'est ton affaire. Mais Dieu sait que tu l'as faite, et moi, je sais que tu n'entreprends rien pour la tenir.

Il tripota la croix en bois pendue à son cou par une lanière de cuir.

— Que dois-je faire au sujet de sir Simon ?

— Rien, répondit Thomas.

— Il faut au moins que j'en parle à Totesham ! insista le prêtre.

— Non, mon père, promettez-le-moi, dit Thomas tout aussi insistant.

Le père Hobbe regarda Thomas avec méfiance.

— As-tu l'intention de te venger ?

Thomas se signa et en même temps poussa une sorte de sifflement à cause de la douleur que lui causait sa côte.

— Notre Mère l'Église ne nous dit-elle pas de tendre l'autre joue ? demanda-t-il.

— En effet, dit le père Hobbe dubitatif, mais elle n'excuserait pas ce que sir Simon a fait ce soir.

— Nous devons détourner sa colère en réagissant avec douceur, dit Thomas.

Le prêtre, impressionné par cette manifestation d'authentique foi chrétienne, approuva la décision de Thomas.

Jeannette, qui avait suivi leur entretien du mieux qu'elle pouvait, avait compris de quoi il était question.

— Êtes-vous en train de parler de ce que vous allez faire à sir Simon ? demanda-t-elle à Thomas.

— Je vais occire cette crapule, dit Thomas en français.

— C'est une excellente idée, monsieur l'Anglais. Vous serez considéré comme un meurtrier et l'on vous pendra. Ainsi, Dieu soit loué, deux Anglais auront perdu la vie, dit-elle avec un sourire amer.

— Que raconte-t-elle, Thomas ? demanda le père Hobbe.

— Elle pense que j'ai raison de pardonner à mes ennemis, mon père.

— Excellente femme, excellente femme, dit le père Hobbe.

— Vous voulez vraiment le tuer ? demanda Jeannette avec froideur.

Thomas frissonnait de douleur, mais il n'était pas blessé au point de ne pouvoir sentir la proximité de Jeannette.

Elle avait un caractère bien trempé, se disait-il, mais n'en était pas moins aussi délicieuse que le printemps. Comme les autres hommes de Will Skeat, il avait rêvé de mieux la connaître. Sa question lui en fournissait l'occasion.

— Je vais le tuer, lui assura-t-il, et je vous rapporterai l'armure et l'épée de votre mari.

Jeannette eut un froncement de sourcils.

— Vous en êtes capable ?

— Si vous m'y aidez.

— Comment ?

Alors Thomas le lui dit et à son grand étonnement elle ne repoussa pas son idée avec horreur, mais d'un mouvement de la tête exprima son acceptation réticente.

— Cela pourrait marcher, dit-elle au bout d'un instant, cela pourrait vraiment marcher.

Ce qui signifiait que sir Simon avait uni ses ennemis et que Thomas avait trouvé une alliée.

Jeannette était entourée d'ennemis. Elle avait encore son fils auprès d'elle, mais tous ceux qu'elle avait aimés étaient morts et ceux qui restaient la haïssaient. Il y avait les Anglais, bien sûr, qui occupaient la ville, mais aussi Belas, l'avocat, et les capitaines des navires, qui l'avaient trompée, et les tenanciers qui se servaient de la présence des Anglais pour ne pas verser leurs rentes, et les marchands de la ville qui lui réclamaient de l'argent qu'elle n'avait pas. Elle était comtesse, pourtant son rang ne comptait pour rien. La nuit, méditant sur ses malheurs, elle rêvait de rencontrer un preux chevalier, un duc, peut-être, qui viendrait à La Roche-Derrien pour punir ses ennemis un par un. Elle les voyait geindre de terreur, implorer grâce et ne recevoir aucune pitié. Mais, chaque fois que le jour se levait, aucun duc n'était là et ses ennemis ne désarmaient pas. Les ennuis de Jeannette étaient demeurés inchangés jusqu'à ce que Thomas promette de l'aider à tuer celui de ses ennemis qu'elle haïssait plus que tous les autres.

Le lendemain de sa conversation avec Thomas, Jeannette se rendit au quartier général de Richard Totesham. Elle y alla de bonne heure avec l'espoir que sir Simon Jekyll serait encore au lit. Bien qu'il fut essentiel qu'il apprenne le but de sa visite, elle ne voulait pas le rencontrer. Qu'il apprenne donc par d'autres ce qu'elle avait en projet.

Le quartier général, comme sa propre maison, faisait face à la rivière Jaudy et dans la cour du côté de la berge, malgré l'heure matinale, il y avait déjà bon nombre de solliciteurs cherchant à obtenir quelque faveur des Anglais. Jeannette fut invitée à attendre avec les autres.

— Je suis la comtesse d'Armorique, dit-elle à l'appariteur.

Celui-ci lui répondit en mauvais français qu'elle devait attendre comme les autres. Puis il fit une nouvelle encoche sur la baguette qui lui permettait de compter les gerbes de flèches que l'on déchargeait d'un chaland venu du port en eau profonde de Tréguier. Un autre chaland contenait des tonneaux de harengs fumés. La puanteur du poisson donna le frisson à Jeannette. De la nourriture anglaise ! Ils ne vidaient même pas les harengs avant de les fumer et quand on les sortait des

tonneaux ils étaient couverts d'une moisissure jaune et verte. Cela n'empêchait pas les archers de s'en régaler. Elle essaya de s'écarter des poissons en traversant la cour jusqu'à un endroit où une douzaine d'hommes de la région découpaient de longues pièces de bois posées sur des chevalets. L'un des charpentiers était un homme qui avait parfois travaillé pour le père de Jeannette, bien que la plupart du temps il fût trop imprégné d'alcool pour travailler plus de quelques jours. Il était nu-pieds, dépenaillé, avait une bosse et un bec-de-lièvre. Mais quand il était à jeun, il était aussi bon travailleur qu'un autre.

— Jacques ! Que fais-tu ? lui demanda-t-elle en breton.

Jacques porta la main à ses cheveux et s'inclina.

— Vous avez une jolie mine, madame. Votre père disait toujours que vous étiez son petit ange.

Peu de gens pouvaient le comprendre quand il parlait à cause de sa lèvre fendue qui déformait les sons.

— Je t'ai demandé ce que tu faisais.

— Des échelles, madame, des échelles...

Jacques essuya avec son poignet un flux de mucus qui lui sortait du nez. Il avait au cou un ulcère purulent qui dégageait une odeur aussi désagréable que celle des harengs.

— Ils en veulent six, les plus longues possible.

— Pour quoi faire ?

Jacques regarda à gauche et à droite pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre.

— Ce qu'il dit, murmura-t-il en désignant de la tête l'Anglais qui était censé surveiller le travail, ce qu'il dit c'est qu'ils vont les emporter à Lannion. Elles sont assez longues pour ce grand rempart...

— Lannion ?

— Il aime bien la bière, lui, dit Jacques pour expliquer l'indiscrétion de l'Anglais.

— Hé, l'Élegant ! cria le contremaître à Jacques, au travail !

Jacques fit un sourire à Jeannette et prit ses outils.

— Fais en sorte que les barreaux tiennent mal ! lui conseilla Jeannette en breton.

Puis elle se détourna parce qu'on appelait son nom depuis la maison. Sir Simon, les yeux lourds et endormis, se tenait dans

l'embrasement de la porte. À sa vue, Jeannette sentit son cœur défaillir.

Sir Simon lui fit une révérence.

— Madame, vous ne devriez pas attendre avec les gens du commun.

— Dites-le à l'appariteur, répondit froidement Jeannette.

L'homme était toujours en train de compter les gerbes de flèches quand sir Simon le prit par l'oreille.

— Celui-ci ? demanda-t-il.

— Il m'a dit d'attendre dehors.

Sir Simon gifla l'homme.

— C'est une dame, sombre crétin ! Tu dois la traiter comme une dame.

Il chassa l'individu d'un coup de pied et ouvrit la porte toute grande.

— Entrez, madame.

Jeannette franchit la porte et fut soulagée de voir que quatre clercs travaillaient à des tables à l'intérieur de la maison.

— L'armée, dit sir Simon quand elle passa devant lui, a autant de clercs que d'archers. Des clercs, des maréchaux-ferrants, des maçons, des cuisiniers, des bergers, des bouchers, tout ce qui a deux jambes et peut prendre l'argent du roi.

Il lui sourit puis passa la main sur la robe de laine élimée et bordée de fourrure qu'il portait.

— Si j'avais su que vous nous feriez la grâce d'une visite, madame, je me serais habillé.

Jeannette fut contente de constater que sir Simon était d'humeur joyeuse ce matin. Il était toujours soit grossier, soit maladroitement poli, et elle le détestait dans l'une et l'autre dispositions mais au moins il était d'un contact plus facile quand il essayait de l'impressionner par ses bonnes manières.

— Je suis venu, lui dit-elle, pour demander un sauf-conduit à monsieur Totesham.

Les clercs l'observaient à la dérobée tandis que leurs plumes grattaient le parchemin et crachotaient.

— Je peux vous donner un sauf-conduit, dit galamment sir Simon, mais j'espère que vous ne quittez pas définitivement La Roche-Derrien ?

— Je voudrais seulement aller à Louannec, dit Jeannette.

— Et où se trouve Louannec, ma chère dame ?

— Sur la côte, au nord de Lannion.

— Lannion, tiens, tiens !

Il s'assit sur le bord de la table en balançant ses jambes nues.

— Je ne peux pas vous laisser vous promener du côté de Lannion. Pas cette semaine. La semaine prochaine, peut-être, mais seulement si vous parvenez à me convaincre que vous avez une bonne raison de faire ce voyage... Et je peux être facile à convaincre, ajouta-t-il en lissant sa moustache blonde.

— Je veux aller y prier dans un lieu consacré, dit Jeannette.

— Je ne voudrais pas vous empêcher de prier, dit sir Simon.

Il songea qu'il aurait dû la faire entrer dans le salon, mais à vrai dire il se sentait peu d'appétit pour les jeux de l'amour. Il s'était consolé de n'avoir pas réussi à faire bouillir le postérieur de Thomas de Hookton en buvant jusqu'à en perdre conscience. Il se sentait le ventre liquide, la gorge sèche et sa tête sonnait comme une timbale.

— Quel saint aura le plaisir d'entendre votre voix ? demanda-t-il.

— Le lieu est consacré à saint Yves, protecteur des malades. Mon fils a la fièvre.

— Pauvre garçon, dit sir Simon avec une fausse sympathie.

Puis, sur un ton péremptoire, il ordonna à un clerc de rédiger un sauf-conduit pour la comtesse.

— Vous n'allez pas voyager seule, madame ? demanda-t-il.

— J'emmènerai des serviteurs.

— Il vaudrait mieux emmener des soldats. Il y a des bandits partout.

— Je ne crains pas les gens de mon pays, sir Simon.

— Pourtant vous le devriez, répondit-il abruptement. Combien de serviteurs ?

— Deux.

Sir Simon dit au clerc de le préciser sur le sauf-conduit, puis il revint à Jeannette.

— Il serait vraiment plus sûr pour vous d'avoir une escorte de soldats.

— Dieu me protégera, dit Jeannette.

Sir Simon regarda le clerc sabler l'encre sur le sauf-conduit et verser sur le parchemin un peu de cire chaude. Il apposa son sceau sur la cire puis tendit le document à Jeannette.

— Je devrais peut-être vous accompagner, madame ?

— Je préférerais ne pas faire ce voyage, répondit Jeannette en refusant de prendre le sauf-conduit.

— Dans ce cas, je délègue mes devoirs à Dieu, dit sir Simon.

Jeannette prit le sauf-conduit, se força à le remercier et s'enfuit. Elle s'attendait un peu à ce que sir Simon la poursuive, mais il la laissa partir intacte. Elle se sentait salie, mais aussi triomphante parce que désormais le piège était tendu. Bel et bien tendu.

Elle ne rentra pas directement chez elle mais se rendit à la maison de l'avocat, Belas, lequel était encore en train de manger du boudin et du pain pour son petit déjeuner. L'odeur du boudin éveilla l'appétit de Jeannette mais elle refusa l'assiette que lui proposait l'homme de loi. Elle était comtesse et ne voulait pas déchoir en partageant la table d'un robin.

Belas rajusta sa robe, s'excusa du froid qui régnait dans la pièce et lui demanda si elle s'était décidée à vendre sa maison.

— Ce serait le plus sage, madame, vos dettes augmentent.

— Je vous ferai connaître ma décision, lui dit-elle. Je suis venue pour une autre affaire.

Belas ouvrit les volets.

— Les affaires coûtent de l'argent, madame, et vos dettes, pardonnez-moi de le redire, s'accroissent.

— Il s'agit d'une chose qui concerne le duc Charles, dit Jeannette. Avez-vous toujours une correspondance avec ses hommes d'affaires ?

— De temps à autre, répondit Belas sur ses gardes.

— Comment faites-vous ?

Belas se méfiait de la question, mais finalement il se dit qu'il pouvait répondre.

— Les messages vont à Paimpol par bateau, puis un courrier les emporte à Guingamp.

— Combien de temps cela prend-il ?

— Deux ou trois jours, selon que les Anglais sont ou non dans la campagne entre Paimpol et Guingamp.

— Alors écrivez au duc pour lui dire que les Anglais vont attaquer Lannion à la fin de cette semaine. Ils sont en train de fabriquer des échelles pour escalader les murs.

Elle avait décidé d'envoyer son message par l'intermédiaire de Belas car ses propres courriers étaient deux pêcheurs qui ne venaient vendre leurs produits à La Roche-Derrien que le jeudi. Son message arriverait trop tard si elle le leur confiait. Envoyé par Belas, il parviendrait assez tôt à Guingamp pour que les plans anglais soient mis en échec.

Belas ôta un morceau d'œuf de sa fine barbe.

— En êtes-vous sûre, madame ?

— J'en suis sûre, évidemment !

Elle lui parla de Jacques, des échelles, du contremaître anglais indiscret et lui dit comment sir Simon l'avait obligée à attendre une semaine avant de lui permettre d'aller du côté de Lannion.

Belas la raccompagna jusqu'à la porte de la maison.

— Le duc vous en sera reconnaissant, lui dit-il.

Le jour même, Belas fit partir le message. S'abstenant de préciser qu'il venait de la comtesse, il s'en attribua tout le crédit. Il confia la lettre à un capitaine qui appareillait dans l'après-midi et le lendemain matin un cavalier partit de Paimpol. Il n'y avait pas de hellequins dans la contrée dévastée qui s'étendait entre le port et la capitale du duc, et ainsi le message arriva sans encombre. Peu après, à Guingamp, le quartier général du duc Charles, les maréchaux-ferrants vérifièrent les sabots des chevaux, les arbalétriers graissèrent leurs armes, les écuyers frottèrent les cottes de mailles pour les faire briller et un millier d'épées furent affûtées.

Les Anglais avaient été trahis.

L'alliance improbable de Jeannette et de Thomas adoucit le climat d'hostilité qui régnait dans sa maison. À présent, les hommes de Skeat allaient à la rivière pour leurs besoins au lieu d'utiliser la cour, et Jeannette leur permit d'accéder à la cuisine, ce qui s'avéra bien utile car ils apportaient leurs rations et la maisonnée put ainsi mieux s'alimenter qu'elle ne l'avait fait depuis la prise de la ville. Malgré tout, elle ne put se résoudre à

essayer les harengs fumés avec leur couleur rouge vif et leur peau couverte de moisissure. Le plus plaisant, ce fut le traitement réservé à deux marchands importuns qui venaient exiger auprès de Jeannette le paiement de leurs créances et qui furent tellement maltraités par les archers qu'ils durent s'en aller en clopinant, sans leurs chapeaux, contusionnés et impayés.

— Je les paierai lorsque je le pourrai, dit-elle à Thomas.

— Sir Simon aura probablement de l'argent sur lui, dit-il.

— Vraiment ?

— Seuls les imbéciles laissent de l'argent là où les serviteurs peuvent le trouver.

Quatre jours après les coups reçus, son visage était encore enflé et ses lèvres étaient noires de sang séché. Sa côte lui faisait mal et son corps était une masse douloureuse, mais il avait affirmé à Skeat qu'il était suffisamment remis pour aller à Lannion. Ils devaient partir l'après-midi même. À midi, Jeannette le trouva dans l'église Saint-Renan.

— Pourquoi priez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Je prie toujours avant un combat.

— Il y en aura un aujourd'hui ? Je pensais que vous ne partiez pas avant demain ?

— J'aime les secrets bien gardés, dit Thomas avec amusement. Nous partons un jour plus tôt. Tout est prêt, pourquoi attendre ?

— Où allez-vous ? demanda Jeannette qui le savait déjà.

— Là où on nous conduira, répondit Thomas.

Jeannette dit une prière en silence pour que son message soit parvenu au duc Charles.

— Soyez prudent, dit-elle à Thomas, non parce qu'elle se faisait du souci pour lui mais parce qu'il était son agent dans la revanche qu'elle voulait prendre sur sir Simon Jekyll.

— Peut-être sir Simon sera-t-il tué ? suggéra-t-elle.

— Dieu le préservera pour moi, dit Thomas.

— Et s'il ne me suivait pas à Louannec ?

— Il vous suivra comme un chien, dit Thomas, mais, pour vous, ce sera dangereux.

— Je vais récupérer l'armure, dit Jeannette, c'est tout ce qui compte. Priez-vous saint Renan ?

— Saint Sébastien, dit Thomas, et saint Guinefort.

— J'ai interrogé le prêtre au sujet de saint Guinefort, dit-elle sur un ton de reproche, il m'a répondu qu'il n'en avait jamais entendu parler.

— Il n'a probablement jamais entendu parler non plus de sainte Wilgefotis.

— Wilgefotis ? Qui est-il ? demanda Jeannette en trébuchant sur ce nom inhabituel.

— Elle, dit Thomas. C'était une jeune fille très pieuse qui vivait en Flandre. Il lui poussa une longue barbe et chaque jour elle a prié Dieu de la rendre aussi repoussante que possible afin qu'elle puisse rester chaste.

Jeannette ne put s'empêcher de rire.

— Ce n'est pas vrai !

— C'est vrai, madame, lui certifia Thomas. On a un jour proposé à mon père un poil de sa sainte barbe, mais il a refusé de l'acheter.

— Alors je vais prier la sainte barbue pour que vous surviviez à votre expédition, dit Jeannette, mais seulement pour que vous puissiez m'aider contre sir Simon. À part cela, je voudrais que vous mouriez tous.

À Guingamp, la garnison avait le même désir et pour le réaliser un force importante d'arbalétriers et d'hommes d'armes fut rassemblée afin de tendre une embuscade aux Anglais sur le chemin de Lannion, mais tout comme Jeannette, les Français étaient persuadés que la garnison de La Roche-Derrien effectuerait sa sortie le vendredi. Ils ne partirent donc que le jeudi soir et, à ce moment, les forces de Totesham se trouvaient déjà à moins de deux lieues de Lannion. La garnison diminuée de la ville ne savait pas que les Anglais allaient venir parce que les capitaines du duc Charles, qui commandaient ses soldats à Guingamp pendant que lui-même séjournait à Paris, avaient décidé de ne pas prévenir la ville. Si trop de gens apprenaient que les Anglais avaient été trahis, les Anglais eux-mêmes

pourraient en être informés, abandonner leur projet et priver les hommes du duc d'une victoire rare et complète.

De leur côté, les Anglais s'attendaient à être victorieux. C'était une nuit sans humidité et, vers minuit, la pleine lune fit son apparition au coin d'un nuage aux bords argentés, révélant le relief découpé des murs de Lannion.

Cachés dans les bois, les attaquants observaient les quelques sentinelles qui gardaient les remparts. Ces sentinelles avaient sommeil. Au bout d'un moment, elles se rendirent dans les bastions où brûlaient des feux. Elles ne virent donc pas les six groupes, chacun porteur d'une échelle, se faufiler à travers champs dans la nuit, ni la centaine d'archers qui les suivaient. Et ils dormaient encore pendant que les archers montaient les barreaux des échelles et que les forces principales de Totesham sortaient du bois, prêtes à faire irruption par la porte est que les archers allaient ouvrir.

Les sentinelles moururent. Un chien aboya dans la ville, puis une cloche se mit à sonner et la garnison de Lannion s'éveilla, mais il était trop tard, la porte était ouverte et les soldats de Totesham, revêtus de leurs cottes de mailles, criaient au pillage dans les ruelles obscures pendant que d'autres hommes d'armes et d'autres archers affluaient par l'étroite porte.

Les hommes de Skeat formaient l'arrière-garde. Ils attendaient à l'extérieur de la ville lorsque le sac commença. Les cloches des églises sonnaient à toute volée tandis que les paroisses s'éveillaient en plein cauchemar, mais peu à peu elles se turent.

Will Skeat regarda les champs éclairés par la lune au sud de Lannion.

— J'ai entendu dire que c'est sir Simon qui a amélioré ton apparence, dit-il à Thomas.

— C'est lui.

— Parce que tu lui as dit de se faire bouillir le cul ? dit Skeat avec un sourire. Tu ne peux pas lui reprocher de t'avoir corrigé, mais il aurait dû m'en parler d'abord.

— Qu'aurais-tu fait ?

— J’aurais fait en sorte que la correction ne soit pas trop rude, dit Skeat pendant que son regard parcourait lentement le paysage.

Thomas avait acquis la même habitude de vigilance, mais au-delà de la ville, la campagne était tranquille. Une brume s’élevait des terres basses.

— Que vas-tu faire ? demanda Skeat.

— T’en parler.

— Je n’ai pas à épouser tes querelles, mon garçon. Que vas-tu faire ?

— Te demander de me laisser Jake et Sam, samedi. Il me faut aussi trois arbalètes.

— Des arbalètes, pourquoi donc ?

Il vit que le reste des forces de Totesham était entré dans la ville, aussi mit-il deux doigts dans sa bouche pour produire un sifflement perçant qui donnait à ses hommes le signal d’avancer à leur tour.

— Sur les murs ! cria-t-il aux hellequins qui s’élançaient sur leurs chevaux. Sur les murs !

L’arrière-garde avait pour mission de prendre possession des défenses de la ville.

— La moitié de ces sacrés corniauds va encore se saouler, grommela Skeat, alors reste à côté de moi, Tom.

La plupart des hommes de Skeat firent leur travail et escaladèrent les marches de pierre qui conduisaient aux remparts, mais quelques-uns s’esquivèrent en quête de butin et de boisson, aussi Skeat, Thomas et une demi-douzaine d’archers entreprirent-ils de ratisser la ville pour les trouver et les ramener sur les murs. Une vingtaine d’hommes d’armes de Totesham faisaient la même chose, extrayant les pochards des tavernes pour leur confier le soin de charger les nombreux chariots qui avaient été rassemblés à l’intérieur de la ville dans l’intention de les mettre à l’abri des hellequins. Totesham voulait surtout de la nourriture pour sa garnison. Ses meilleurs hommes d’armes firent de leur mieux pour empêcher les soldats de boire, de s’en prendre aux femmes ou de se livrer à toute autre activité qui ralentirait le pillage.

La garnison de la ville, surprise dans son sommeil, avait essayé de résister, mais sa réaction venait trop tard et les corps des défenseurs gisaient dans les rues éclairées par la lune. Mais, dans la partie ouest de la ville, près des berges de la rivière Léguer, les combats se poursuivaient et le bruit de la bataille attira Skeat de ce côté-là. Dans leur grande majorité, les soldats n’y faisaient pas attention, trop occupés à enfoncer les portes à coups de pied et à piller les magasins, mais Skeat était convaincu que nul n’était en sécurité dans une ville tant que tous les défenseurs n’avaient pas été tués.

Thomas le suivit. Ils rencontrèrent un groupe d’hommes d’armes de Totesham qui revenaient d’une ruelle étroite.

— Il y a un fou furieux, là-bas, dit l’un d’entre eux à Skeat. Et il a une dizaine d’arbalétriers avec lui.

Le fou furieux et ses arbalétriers avaient déjà tué leur part d’Anglais. Des corps à la croix rouge étaient étendus dans la rue, à l’endroit où elle tournait en direction de la rivière.

— Mettez-leur le feu, suggéra l’un des hommes d’armes.

— Pas avant d’avoir fouillé les bâtiments, répondit Skeat.

Il envoya un soldat chercher l’une des échelles qui avaient servi à escalader les murs. Dès qu’elle fut arrivée, il la fit apposer contre la maison la plus proche et regarda Thomas qui lui fit un sourire grimaçant, monta les barreaux et se hissa sur le toit de chaume. Sa côte cassée lui faisait mal, mais il atteignit le faite et là, il prit l’arc qui était à son épaule et y plaça une flèche. Il s’avança sur le toit, suivi par son ombre lunaire qui se déplaçait, étirée sur la pente. Le toit finissait juste au-dessus de l’endroit où les ennemis attendaient. Avant d’en atteindre le rebord, il tendit son arc puis fit deux pas en avant.

Les ennemis l’aperçurent. Une dizaine d’arbalétriers se dressèrent. Un homme blond, sans heaume, fit de même, une longue épée à la main. Thomas le reconnut. C’était messire Geoffroy de Pont Blanc. Thomas hésita car il admirait cet homme. Mais le premier carreau passa si près de son visage qu’il en sentit le vent sur sa joue, alors Thomas tira en sachant que la flèche irait droit dans la bouche de messire Geoffroy qui avait levé la tête vers lui. Pourtant il ne la vit pas frapper sa cible. Il avait fait deux pas en arrière en même temps que les

autres arbalètes lançaient leurs traits qui filèrent en direction de la lune.

— Il est mort ! s'écria Thomas.

Il y eut un bruit de pas. Les hommes d'armes s'élançaient à l'assaut de la maison pendant que les arbalétriers rechargeaient leurs engins peu pratiques. Thomas revint à l'extrémité du toit. Il vit les épées et les haches s'élever et s'abattre, il vit le sang éclabousser la façade plâtrée de la maison, il vit des hommes frapper le cadavre de messire Geoffroy pour être sûrs qu'il était vraiment mort. Dans la maison que le gentilhomme avait voulu défendre, une femme poussa un cri perçant.

Thomas se laissa glisser le long du chaume et sauta dans la rue. Là, il s'empara de trois arbalètes et d'un sac de carreaux qu'il apporta à Will Skeat.

L'homme du Yorkshire lui sourit.

— Des arbalètes ? Cela veut dire que tu veux te faire passer pour l'ennemi, et comme ce n'est pas possible à La Roche-Derrien, tu entraînes sir Simon quelque part dans la campagne. C'est bien ça ?

— Ça y ressemble.

— Mon garçon, je pourrais lire en toi comme dans une saleté de livre si je savais lire, ce que je ne sais pas du fait que j'ai trop de bon sens.

Skeat se dirigea vers la rivière où trois bateaux étaient en cours de pillage tandis que deux autres, dont le contenu avait déjà été emporté, brûlaient à grandes flammes.

— Mais comment vas-tu faire sortir le maraud de la ville ? Il n'est pas complètement idiot ! demanda Skeat.

— Il l'est quand il s'agit de la comtesse.

— Ah ! dit Skeat avec un sourire, la comtesse... Elle est subitement devenue gentille avec nous tous. Alors tu es avec elle ?

— Non, je ne suis pas avec elle.

— Mais ça se fera bientôt, pas vrai ?

— J'en doute.

— Pourquoi ? Parce qu'elle est une comtesse ? C'est quand même une femme, mon garçon. Mais à ta place, je ferais attention.

— Attention ?

— Celle-là, c'est une sacrée femme. Elle a l'air charmante vue du dehors, mais à l'intérieur, c'est de la pierre. Elle va te briser le cœur, mon garçon.

Skeat s'était arrêté sur les quais dallés à l'endroit où des hommes vidaient les entrepôts de leur cuir, de leur grain, de leurs poissons fumés, de leur vin et de leurs coupons d'étoffe. Sir Simon était là, criant à ses hommes de faire venir des chariots supplémentaires. La ville recelait une fortune. Elle était bien plus grande que La Roche-Derrien et comme elle avait résisté au siège du comte de Northampton l'hiver précédent, les Bretons avaient considéré que c'était une place sûre pour leurs biens. Et voilà qu'elle était complètement vidée. Un homme passa en titubant près de Thomas, les bras chargés de plats en argent, un autre tirait une femme à demi dénudée par les lambeaux de sa chemise de nuit. Un groupe d'archers avaient ouvert une cuve et y plongeaient la tête pour en boire le vin.

— Ça a été plutôt facile d'entrer ici, dit Skeat, mais pour en faire ressortir ces soiffards, seul le diable pourra y arriver.

Sir Simon frappa du plat de son épée le dos de deux ivrognes qui se trouvaient sur le passage de ses hommes occupés à vider un magasin de ses coupons de tissu. Il aperçut Thomas et parut surpris, mais il se méfiait trop de Will Skeat pour dire quoi que ce soit. Il se contenta de se détourner.

— Ce crapaud a dû payer ses dettes à l'heure qu'il est, dit Skeat en continuant à regarder le dos de sir Simon. La guerre est un bon moyen de devenir riche, à condition de ne pas être fait prisonnier et rançonné. Ce n'est pas pour toi ou moi qu'on demanderait une rançon. Ils nous couperaient les parties et nous feraient sauter les yeux des orbites, plus probablement. T'es-tu déjà servi d'une arbalète ?

— Non.

— Ce n'est pas aussi facile que ça en a l'air. Bien sûr, ce n'est pas aussi difficile que tirer avec un arc véritable, mais tout de même ça demande de la pratique. Ces choses-là peuvent tirer un peu trop haut quand on n'en a pas l'habitude. Est-ce que Jake et Sam sont d'accord pour t'aider ?

— C'est ce qu'ils m'ont dit.

— Bien sûr qu'ils le sont, ces mauvais bougres.

Skeat continuait à regarder sir Simon qui portait sa nouvelle armure étincelante.

— Je pense que cette crapule aura son argent sur lui.

— C'est probable, oui.

— La moitié pour moi, Tom, et je ne poserai pas de questions quand viendra samedi.

— Merci, Will.

— Mais fais-le proprement, Tom, dit Skeat avec un regard farouche, fais-le proprement. Je ne veux pas te voir au bout d'une corde. Ça m'est égal de regarder des imbéciles faire la danse de la corde, avec la pisse qui coule le long de leurs jambes, mais ce serait triste de te voir te balancer en allant chez le diable.

Ils retournèrent sur les remparts. Aucun des hommes de garde n'avait pris le moindre butin, mais ils avaient déjà pris plus qu'il ne leur fallait au cours de leurs expéditions contre les fermes du nord de la Bretagne. C'était au tour des hommes de Totesham de se gorger sur la ville prise.

Les maisons furent fouillées une à une et les barriques des tavernes furent vidées. Richard Totesham voulait que ses forces quittent Lannion à l'aube, mais trop de charrettes attendaient de franchir l'étroite porte est, et il n'y avait pas tout à fait assez de chevaux pour les tirer, aussi les hommes préféraient-ils tirer eux-mêmes les brancards plutôt que de laisser le produit de leur rapine derrière eux. D'autres étaient ivres morts, si bien que les hommes d'armes de Totesham durent ratisser la ville pour les retrouver. Mais c'est le feu qui tira la plupart des ivrognes de leurs refuges. Les Anglais incendiaient les toits de chaume, faisant fuir les habitants vers le sud.

La fumée s'épaissit au point de former une large colonne poussée vers le sud par une petite brise marine. À sa base la colonne était d'un rouge sinistre, et ce fut ce spectacle qui informa les forces de Guingamp qu'elles arrivaient trop tard pour sauver la ville. Elles avaient fait marche dans la nuit avec l'espoir de trouver un endroit propice à une embuscade contre les hommes de Totesham, mais le mal était déjà fait. Lannion brûlait et ses richesses s'empilaient sur des charrettes qui

franchissaient sa porte. Mais si on ne pouvait plus tendre une embuscade aux Anglais à leur approche de la ville, ils pouvaient être surpris pendant leur départ, c'est pourquoi les commandants envoyèrent leurs forces vers l'est, en direction de la route qui conduisait à La Roche-Derrien.

Ce fut Jake à l'œil de travers qui aperçut le premier les ennemis. Il regardait vers le sud dans une brume couleur de perle qui recouvrait les terres basses quand il distingua des ombres. Tout d'abord, il crut que c'était un troupeau de vaches, puis il se dit que c'étaient certainement des habitants de la ville en fuite. Mais ensuite il vit une bannière et une lance et le gris terne des cottes de mailles. Il cria à Skeat que des cavaliers étaient en vue.

Skeat se pencha aux remparts.

— Tu vois quelque chose, Tom ?

C'était juste avant l'aube. Le paysage était imprégné de grisaille et barré de bandes de brumes. Thomas regarda. Il apercevait à une demi-lieue vers le sud un bois touffu et une crête peu élevée dont le profil sombre émergeait de la brume. Puis il vit les bannières et les cottes de mailles grises dans la lumière grise, et un buisson de lances.

— Des hommes d'armes, dit-il. Ils sont nombreux.

Skeat jura. Les hommes de Totesham se trouvaient soit dans la ville soit étirés le long de la route de La Roche-Derrien, et ils étaient déjà si loin qu'il n'y avait aucun espoir de les ramener derrière les murs de Lannion. Et quand bien même cela eût été possible, cela n'aurait pas eu de sens puisque toute la partie ouest de la ville était la proie d'un incendie furieux et que les flammes s'étendaient vite. Se replier derrière les murs, c'était risquer d'être rôtis vivants, mais les hommes de Totesham n'étaient pas en condition de combattre. Beaucoup d'entre eux étaient ivres et tous étaient chargés de butin.

— La haie, dit laconiquement Skeat en désignant une ligne d'épine noire et d'aulnes qui longeait la route où les charrettes avançaient bruyamment.

— Les archers, à la haie, Tom. Nous nous occuperons de vos chevaux. Dieu sait comment nous allons arrêter ces cornards...

Il fit un signe de croix.

— Mais nous n'avons pas le choix.

Thomas se fraya un chemin pour passer la porte encombrée et il conduisit quarante archers par une pâture détremmée jusqu'à la haie qui semblait une bien fragile protection contre l'ennemi qui s'amassait dans la brume argentée. Il y avait là-bas au moins trois cents cavaliers. Ils ne s'avançaient pas encore, mais ils se regroupaient avant la charge, et Thomas n'avait que quarante hommes pour les arrêter.

— Espacez-vous ! cria-t-il. Espacez-vous !

Il mit brièvement un genou en terre et se signa. « Saint Sébastien, pria-t-il, sois avec nous. Saint Guinefort, protège-moi. » Il toucha la patte de chien desséchée, puis fit encore un signe de croix.

Une dizaine d'autres archers vinrent se joindre à ses forces, mais c'était encore bien insuffisant. De jeunes pages montés sur des poneys et armés d'épées d'enfants auraient pu massacrer ceux qui étaient sur la route car la haie de Thomas ne constituait pas un véritable écran : elle s'interrompait à un quart de lieue de la ville. Il suffisait que les cavaliers passent par cette ouverture et rien ne pourrait les arrêter. Thomas pouvait conduire ses hommes en terrain découvert, mais cinquante hommes étaient incapables d'en immobiliser trois cents. Les archers étaient surtout efficaces lorsqu'ils étaient massés et faisaient pleuvoir un déluge de pointes de fer. Cinquante hommes regroupés risquaient d'être renversés et massacrés par les cavaliers.

— Les arbalétriers, grogna Jake.

Thomas vit des soldats en jaquettes vert et rouge sortir des bois derrière les hommes d'armes ennemis. La lumière de l'aube reflétée par les cottes de mailles, les épées et les heaumes jetait un éclat froid.

— Ces bâtards prennent leur temps, dit Jake nerveusement.

Il avait planté une poignée de flèches au pied de la haie, laquelle était tout juste assez épaisse pour arrêter des cavaliers, mais pas assez dense contre un carreau d'arbalète.

Will Skeat avait rassemblé soixante de ses hommes d'armes à proximité de la route, prêt à lancer une contre-charge sur les ennemis dont le nombre augmentait à chaque instant. Les

hommes du duc Charles et leurs alliés français avaient pris la direction de l'est dans le but de s'avancer vers l'ouverture au bout de la haie, à un endroit où se trouvait une tentante étendue verte qui menait à la route. « Pourquoi diable attendent-ils ? » pensa Thomas en se demandant s'il allait mourir à cet endroit. Il n'y avait pas assez d'hommes pour arrêter les ennemis. À Lannion, l'incendie continuait, déversant sa fumée dans le ciel pâle.

Il courut le long de la partie gauche de la ligne et là il trouva le père Hobbe un arc à la main.

— Vous ne devriez pas être ici, père, dit-il.

— Dieu me pardonnera, répondit le prêtre.

Il avait coincé sa soutane dans sa ceinture et planté une petite provision de flèches dans le talus de la haie. Thomas examina le terrain découvert en se demandant combien de temps ses hommes résisteraient dans cette immensité herbeuse. C'était exactement ce que les ennemis désiraient, une étendue de terrain plat sur laquelle leurs chevaux pourraient foncer tout droit. À ceci près que le terrain n'était pas entièrement plat. Il comportait des tertres herbeux qu'arpentaient deux hérons sur leurs pattes raides à la recherche de grenouilles ou de canetons. Des grenouilles, des canetons ! se dit Thomas. Doux Jésus, un marais ! Le printemps avait été inhabituellement sec et pourtant ses bottes étaient humides après sa traversée des champs à proximité de la haie. Pour Thomas, ce fut comme l'apparition d'un soleil éclatant. Le terrain découvert était un marais ! Il n'était pas étonnant que les ennemis attendent. Ils apercevaient bien les hommes de Totesham prêts à être massacrés, mais ne trouvaient pas de passage sur ce terrain marécageux.

— Par ici ! cria Thomas à ses archers. Par ici ! Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! Allez, vite !

Il les conduisit jusqu'au bout de la haie et les fit s'avancer dans le marais. Ils sautèrent et pataugèrent dans un labyrinthe de marécages, de touffes d'herbes et de petits cours d'eau, en se dirigeant vers le sud en direction des ennemis. Une fois que ceux-ci furent à leur portée, Thomas déploya ses hommes en leur disant de se livrer au tir à la cible. Sa peur avait disparu, de l'exaltation la remplaçait. L'ennemi était embourbé dans le

marais. Les chevaux ne pouvaient plus avancer alors que les archers de Thomas sautaient parmi les touffes d'herbe comme des démons. Comme des hellequins.

— Tuez-les ! cria-t-il.

Les flèches aux plumes blanches sifflèrent au-dessus de la terre humide pour frapper les hommes et les chevaux. Quelques ennemis tentèrent de charger les archers mais leurs chevaux s'enfoncèrent dans le sol spongieux et reçurent une volée de flèches. Les arbalétriers mirent pied à terre et s'avancèrent. Alors les archers les prirent pour cible. D'autres archers arrivaient, envoyés par Skeat et Totesham, si bien que le marais se mit à grouiller de porteurs d'arcs anglais et gallois qui déversèrent un enfer de pointes sur l'ennemi désarmé. Cela se transforma en jeu. Les hommes engagèrent des paris sur leur capacité à atteindre telle ou telle cible. Le soleil monta dans le ciel, donnant une ombre aux chevaux morts. L'ennemi se repliait vers les arbres. Un groupe courageux tenta une dernière charge en espérant contourner le marais mais les chevaux furent immobilisés dans la boue et les flèches filèrent vers eux. Hommes et bêtes tombèrent en criant. L'un des cavaliers voulut continuer le combat, frappant son cheval du plat de son épée. Thomas plaça une flèche dans le cou de l'animal et Jake lui transperça la cuisse. Il hennit piteusement de douleur et s'effondra dans le marécage. L'homme parvint à extraire ses pieds des étriers et avança en titubant vers les archers, l'épée basse et l'écu levé, mais Sam parvint à l'atteindre à l'aine et ensuite une dizaine d'archers ajoutèrent leurs flèches avant de s'attrouper autour de l'ennemi tombé à terre. Ils tirèrent leurs coutelas, tranchèrent les gorges et ensuite la récolte du butin put commencer. Les cadavres furent dépouillés de leurs cottes de mailles et de leurs armes, les chevaux de leurs harnachements et de leurs selles, après quoi le père Hobbe dit une prière pour les morts tandis que les archers comptaient leurs dépouilles.

Au milieu de la matinée, l'ennemi était reparti. Il laissait une quarantaine d'hommes sur le terrain, le double avait été blessé, mais pas un seul archer anglais ou gallois n'avait péri.

Les hommes du duc Charles s'en retournèrent à Guingamp. Lannion avait été détruite, ils avaient été humiliés et les hommes de Will Skeat célébrèrent l'événement à La Roche-Derrien. Ils étaient les hellequins, les meilleurs, et personne ne pouvait les battre.

Le matin suivant, Thomas, Sam et Jake quittèrent La Roche-Derrien avant le lever du jour. Ils chevauchèrent vers l'est en direction de Lannion, mais, parvenus dans les bois, ils quittèrent la route et attachèrent leurs montures dans les profondeurs du sous-bois. Puis, se déplaçant comme des braconniers, ils retournèrent à la lisière de la forêt. Chacun avait son arc à l'épaule et portait une arbalète. Ils s'entraînèrent avec l'arme qui ne leur était pas familière tout en attendant sur une étendue de jacinthes d'où ils pouvaient apercevoir la porte ouest de La Roche-Derrien. Thomas n'avait emporté qu'une douzaine de carreaux, des traits courts munis d'un petit bout de plume. Aussi, chacun d'entre eux se contenta de tirer deux fois. Will Skeat avait raison. L'arme levait le nez au départ du coup. Ce qui fit que leur premier trait frappa haut le tronc qu'ils prenaient pour cible. Le second essai de Thomas fut plus précis, mais sans comparaison avec ce que pouvait faire un bon arc. Cela lui fit comprendre les risques qu'il allait prendre ce matin-là. Mais Jake et Sam étaient de la meilleure humeur à la perspective d'un meurtre et d'un vol.

— On ne peut pas vraiment le rater, dit Sam après que son deuxième coup fut allé encore trop haut. On ne l'atteindra peut-être pas au ventre, mais on le touchera quelque part.

Il retendit la corde, gémissant dans l'effort. Aucun homme n'était capable de tendre une corde d'arbalète par la seule force de son bras, il fallait se servir du mécanisme. Les arbalètes les plus coûteuses, celles qui avaient la plus longue portée, étaient équipées d'un vérin à vis. Le tireur plaçait une poignée coudée sur la tête de la vis et la tournait pour tendre la corde, pouce par pouce, jusqu'à ce que le cliquet placé au-dessus de la détente accroche la corde. Certains arbalétriers se servaient de leur propre corps comme d'un levier. Ils portaient une épaisse ceinture de cuir munie d'un crochet. Après s'être penchés, ils

fixaient le crochet à la corde et la tendaient en se redressant. Mais les arbalètes que Thomas avait rapportées de Lannion utilisaient un levier qui avait la forme d'une patte arrière de chèvre. Il tirait la corde et tendait l'arc fait de couches de corne et de bois assemblées avec de la glu. Le levier était sans doute le moyen le plus rapide d'armer l'arbalète, sans toutefois donner la puissance du vérin, cependant il était lent comparé à un arc. En réalité, on ne pouvait en rien comparer les deux armes et les archers de Skeat discutaient à l'infini de ce qui empêchait les ennemis d'adopter l'arc anglais. « C'est parce que ce sont des idiots » estimait Sam en un jugement sommaire. La vérité, Thomas le savait bien, c'est que dans les autres nations les enfants ne s'exerçaient pas suffisamment tôt. Pour devenir un archer, il fallait commencer dans l'enfance et pratiquer inlassablement jusqu'à ce que la poitrine s'élargisse et que les bras acquièrent d'énormes muscles. Alors la flèche paraissait filer sans que l'archer pense à la cible.

Jake tira sa seconde flèche dans un chêne et jura horriblement lorsqu'il rata le point visé. Il regarda l'arme et dit :

— C'est de la cochonnerie ! Nous serons à quelle distance ?

— Aussi près que nous le pourrons, répondit Thomas.

Jake renifla.

— Si je peux le lui appliquer sur le ventre, je ne le raterai pas.

— À trente, quarante pieds, ça devrait aller, estima Sam.

— Visez l'entrejambe, les encouragea Thomas, on devrait l'étriper.

— Ça ira, dit Jake. Nous sommes trois, l'un de nous va embrocher ce gros porc.

— À l'abri, les gars ! dit Thomas en leur indiquant de se retirer sous les arbres.

Il avait aperçu Jeannette qui franchissait la porte où les hommes de garde avaient examiné son document avant de lui faire signe de passer. Elle était assise en amazone sur un petit cheval que Will Skeat lui avait prêté et était accompagnée par deux serviteurs grisonnants, un homme et une femme qui tous deux avaient été au service de son père. Ils marchaient derrière le cheval de leur maîtresse. Si Jeannette avait vraiment eu l'intention d'aller à Louannec, une escorte si faible et si âgée

aurait constitué une invitation aux pires ennuis, mais les ennuis étaient précisément ce à quoi elle s'attendait et à peine avait-elle atteint les arbres qu'ils firent leur apparition en la personne de sir Simon Jekyll qui émergeait de l'ombre de la porte et chevauchait avec deux hommes.

— Que fait-on si ces deux-là restent auprès de lui ? demanda Sam.

— Ils ne resteront pas, répondit Thomas.

Il en était certain, tout comme Jeannette et lui avaient été certains que sir Simon la suivrait et qu'il porterait la coûteuse armure qu'il lui avait volée.

— C'est une fille courageuse, grommela Jake.

— Elle a du caractère, dit Thomas. Elle sait haïr.

Jake prit le risque de demander à Thomas :

— Elle et toi ? Vous le faites ou pas ?

— Non.

— Mais tu aimerais bien. Moi, oui.

— Je ne sais pas, répondit Thomas, je le suppose...

Il la trouvait belle, mais Skeat avait raison, il y avait en elle une dureté qui l'éloignait.

— Bien sûr que tu le voudrais, dit Jake, ce serait stupide de ne pas le vouloir.

Une fois Jeannette parvenue sous les arbres, Thomas et ses compagnons la suivirent, toujours cachés et bien conscients que sir Simon et ses deux hommes de main s'approchaient à grande vitesse. Lorsqu'ils eurent atteint le bois, les trois cavaliers se mirent au trot et rattrapèrent Jeannette en un endroit qui se prêtait presque parfaitement à l'embuscade de Thomas. La route traversait une clairière où un cours d'eau sinueux avait sapé l'assise d'un saule. Le tronc abattu était pourri et couvert de champignons en forme de disques. Jeannette, faisant semblant de laisser passer les trois cavaliers en armure, bifurqua dans la clairière et s'arrêta auprès de l'arbre mort. Mieux encore, il y avait à proximité un bosquet de jeunes aulnes qui permettait à Thomas de se cacher.

Sir Simon quitta la route, se pencha sous les branches et arrêta son cheval tout près de Jeannette. L'un de ses compagnons était Henry Colley, la brute aux cheveux jaunes qui

avait maltraité Thomas, tandis que l'autre était l'écuyer aux joues flasques qui souriait à la perspective du divertissement. Sir Simon retira son heaume et l'accrocha au pommeau de sa selle, arborant un sourire de triomphe.

— Il n'est pas sûr, madame, de voyager sans une escorte armée.

— Je suis parfaitement en sécurité, déclara Jeannette.

Ses deux serviteurs se blottirent contre son cheval en même temps que Colley et l'écuyer bloquaient Jeannette avec leur monture.

Sir Simon mit pied à terre dans un bruit de métal.

— J'avais espéré, ma chère dame, que nous pourrions nous entretenir sur le chemin de Louannec.

— Vous désirez prier saint Yves ? Que voulez-vous lui demander ? Qu'il vous accorde la courtoisie ?

— Je voulais simplement m'entretenir avec vous, madame.

— À quel sujet ?

— De votre plainte au comte de Northampton. Vous avez sali mon honneur.

— Votre honneur ? dit Jeannette en riant. Quel honneur avez-vous donc qui puisse être sali ? Connaissez-vous même le sens de ce mot ?

Thomas, dissimulé derrière les aulnes, traduisait dans un murmure pour Jake et Sam. Les trois arbalètes étaient armées et leurs vilains petits carreaux bien en place.

— Si vous ne voulez pas parler avec moi en chemin, madame, il faudra bien que nous ayons notre conversation ici, déclara sir Simon.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Dans ce cas, il vous sera facile d'écouter, dit-il en la saisissant pour la faire descendre de cheval.

Elle essaya de lutter contre ses gantelets de fer mais toute sa résistance ne put empêcher sir Simon de l'attirer à terre. Les deux serviteurs se mirent à protester en criant mais Colley et l'écuyer les firent taire en les prenant par les cheveux et en les tirant hors de la clairière afin de laisser sir Simon seul avec Jeannette.

Celle-ci avait reculé et se tenait tout près du saule. Thomas avait levé son arbalète mais Jake la lui abaissa car l'escorte était encore trop proche.

Sir Simon poussa Jeannette si brutalement qu'elle s'assit sur le tronc pourri. Ensuite, il prit une longue dague à sa ceinture et la planta à travers la robe de Jeannette dans le tronc d'arbre. Avec son pied recouvert de fer, il enfonça la lame profondément dans le bois. À présent, Colley et l'écuyer avaient disparu, le bruit des sabots de leurs chevaux s'estompait parmi les feuilles.

Sir Simon sourit, puis il fit un pas en avant et arracha le manteau des épaules de Jeannette.

— Quand je vous ai vue pour la première fois, madame, je vous avoue que j'ai songé au mariage. Mais vous vous êtes montrée perverse, aussi ai-je changé d'avis.

Il mit ses mains sur le col de son corsage et le déchira en deux, arrachant les lacets de leurs orifices brodés. Jeannette se mit à crier en essayant de recouvrir son corps. À nouveau, Jake abaissa l'arme de Thomas.

— Attends qu'il ait enlevé son armure, murmura-t-il.

Ils savaient que les carreaux pouvaient percer les cottes de mailles mais ignoraient comment la cuirasse résisterait.

Sir Simon écarta les mains de Jeannette.

— Voilà, madame, dit-il en regardant sa poitrine, maintenant nous pouvons discuter.

Il recula et se mit à enlever son armure. Il enleva d'abord les gantelets, déboucla la ceinture de son épée, puis fit passer par-dessus sa tête les épaulières avec leurs harnais de cuir. Il défit les boucles sur les côtés de la cuirasse. Elle était fixée à un vêtement de cuir qui portait également les brassards. Il ne fut pas facile pour sir Simon de faire passer par-dessus sa tête ces pièces de métal. Retirer la pesante armure le fit tituber et Thomas leva une nouvelle fois son arbalète, mais sir Simon avançait et reculait en tentant de retrouver l'équilibre. N'étant pas sûr de bien viser, Thomas ôta son doigt de la détente. L'armure tomba sur le sol, laissant sir Simon les cheveux ébouriffés et le torse nu. Thomas remit l'arbalète à son épaule, mais alors sir Simon s'assit pour enlever les cuissards, les jambarts et les poulaines, et il était dans une position telle que

ses jambes encore protégées étaient orientées vers le bosquet et faisaient écran. Pendant ce temps, Jeannette s'acharnait sur le couteau, affolée à la pensée que Thomas ne soit pas resté à proximité, mais la dague ne bougeait pas.

Sir Simon retira les solerets qui lui recouvraient les pieds, puis le pantalon de cuir auquel étaient fixées les protections des jambes.

— Et maintenant, madame, dit-il en se levant dans toute la blancheur de sa nudité, nous allons pouvoir parler convenablement.

Jeannette tira une dernière fois sur la dague, avec l'espoir de la plonger dans le ventre pâle de sir Simon et c'est juste à ce moment-là que Thomas appuya sur la détente.

Le carreau érafla la poitrine de sir Simon. Thomas avait visé l'aine du chevalier, pensant que la courte flèche s'enfoncerait profondément dans son ventre. Mais le trait avait effleuré un rameau d'aulne et cela l'avait dévié. Une marque rouge apparut sur la peau de sir Simon mais celui-ci se jeta à terre si vivement que le carreau de Jake siffla au-dessus de sa tête. Sir Simon s'éloigna en rampant, d'abord en direction de son armure. Puis il comprit qu'il n'avait pas le temps de la sauver et il se mit à courir vers son cheval. C'est alors que le carreau de Sam l'atteignit à la cuisse droite. Il poussa un cri de douleur, faillit tomber, se rendit compte qu'il ne pouvait pas non plus sauver son cheval et s'enfonça tout nu dans les bois en clopinant. Thomas tira un second carreau qui frôla sir Simon pour se planter dans un arbre, puis l'homme nu disparut. Thomas poussa un juron. Il était venu pour le tuer et sir Simon n'était que trop vivant.

— Je pensais que vous n'étiez pas là, dit Jeannette en voyant apparaître Thomas.

Elle ramena son vêtement déchiré sur sa poitrine.

— Nous l'avons raté, dit Thomas avec colère.

Il retira la dague pour libérer sa robe tandis que Jake et Sam mettaient l'armure dans deux sacs. Thomas jeta l'arbalète à terre et prit l'arc qui était à son épaule. Ce qu'il devait faire maintenant, se disait-il, c'était poursuivre sir Simon à travers bois et tuer cette canaille. Il pourrait retirer sa flèche de la

blessure et y mettre à la place un carreau d'arbalète. Ainsi, ceux qui le trouveraient penseraient que le chevalier avait été tué par des bandits ou des ennemis.

— Fouillez les sacs de selle de cette crapule, dit-il à Jake et à Sam.

Jeannette avait noué son manteau autour de son cou. Ses yeux s'ouvrirent tout grands en voyant l'or se déverser de la selle.

— Vous allez rester ici avec Jake et Sam, lui dit Thomas.

— Où allez-vous ?

— Finir le travail, répondit sombrement Thomas.

Il défit les lacets de son sac de flèches et y plaça un carreau d'arbalète.

— Attendez-moi ici, dit-il à Jake et Sam.

— Je vais t'aider, dit Sam.

— Non, insista Thomas, reste ici pour veiller sur la comtesse.

Il était furieux contre lui-même. Il aurait dû dès le début se servir de son arc et ensuite se contenter de retirer la flèche accusatrice et tirer un carreau dans le cadavre de sir Simon. Au lieu de cela, il avait raté son embuscade. Au moins, sir Simon avait fui vers l'ouest, à l'opposé de ses deux hommes d'armes et il était nu, perdant son sang et désarmé. Une proie facile, se dit Thomas en suivant les gouttes de sang parmi les arbres. La piste allait vers l'ouest puis vers le sud. Les gouttes de sang devenaient plus petites. Manifestement, sir Simon essayait de retrouver ses compagnons. Thomas, abandonnant toute précaution, se mit à courir avec l'espoir d'abattre le fugitif. Au sortir d'un bosquet de noisetiers, il aperçut sir Simon qui boitait, courbé en deux. Thomas tendit l'arc mais juste à ce moment-là Colley et l'écuyer apparurent. Tous deux avaient l'épée haute et éperonnaient leurs chevaux en direction de Thomas. Celui-ci visa le plus proche et tira sans réfléchir, comme doit le faire un bon archer. La flèche frappa l'écuyer à la poitrine, le repoussant sur sa selle. L'épée tomba sur le sol et le cheval se déporta vers sa gauche, prenant la direction de sir Simon.

Colley tourna bride et rejoignit sir Simon qui s'accrocha à sa main tendue et, moitié porté, moitié courant, s'enfonça sous les

arbres. Thomas avait pris une autre flèche dans son sac, mais le temps de tirer, les deux hommes étaient déjà à demi dissimulés par les arbres. La flèche toucha une branche et se perdit parmi les feuilles.

Thomas jura. Colley avait regardé Thomas en face un court instant. Sir Simon aussi l'avait vu, et Thomas, une troisième flèche en place, n'avait devant lui que des arbres et comprenait que tout s'effondrait. En un instant. Tout.

Il retourna en courant vers la clairière près du cours d'eau.

— Il faut que vous rameniez la comtesse en ville, dit-il à Jake et à Sam, mais pour l'amour du Christ soyez prudents. Ils vont se mettre à notre poursuite bientôt. Il faudra que vous reveniez sans vous faire remarquer.

Ils le regardèrent sans comprendre, alors Thomas leur expliqua ce qui s'était passé. Comment il avait tué l'écuyer de sir Simon, ce qui faisait de lui un meurtrier et un fugitif. Sir Simon et Colley l'avaient vu. Ils seraient à la fois témoins à son procès et officiants à son exécution.

Il expliqua la même chose à Jeannette en français.

— Vous pouvez faire confiance à Jake et à Sam, lui dit-il. Mais il ne faut pas vous faire prendre en retournant chez vous. Il faut être prudente !

Jake et Sam discutèrent, mais Thomas connaissait les conséquences de sa flèche mortelle.

— Racontez à Will ce qui s'est passé, leur dit-il, mettez tout sur moi et dites-lui que je l'attendrai à Quatre-Vents.

C'était un village que les hellequins avaient saccagé, au sud de La Roche-Derrien.

— Dites-lui que j'aimerais avoir son conseil.

Jeannette essaya de le persuader qu'il s'affolait pour rien.

— Ils ne vous ont peut-être pas reconnu, suggéra-t-elle.

— Ils m'ont reconnu, madame, dit-il en lui souriant tristement. Je suis désolé, mais au moins vous avez l'armure et l'épée de votre mari. Cachez-les bien.

Il se mit en selle sur le cheval de sir Simon.

— Quatre-Vents, rappela-t-il à Jake et Sam.

Puis il partit vers le sud à travers bois.

Il était un meurtrier, un homme recherché, un fugitif, ce qui voulait dire qu'il pouvait être la proie de n'importe qui, qu'il était seul dans le désert qu'avaient créé les hellequins. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il devait faire ni de l'endroit où il pouvait aller. Il ne savait qu'une chose, c'est que pour survivre il devait chevaucher comme le cavalier du diable qu'il était.

Et c'est ce qu'il fit.

Quatre-Vents avait été un petit village, à peine plus grand que Hookton, avec une triste petite église semblable à une grange, un groupe de maisons où vaches et humains partageaient le même toit de chaume, un moulin à eau et quelques fermes blotties dans des vallées abritées. Il ne restait plus à présent que les murs de pierre de l'église et du moulin ; le reste n'était que cendre, poussière et herbes sauvages. Le verger à l'abandon était en pleine floraison lorsque Thomas arriva sur un cheval blanc de sueur après une longue course. Il laissa l'étalon brouter l'herbe haute d'une pâture bien enclose par une haie et s'en alla dans les bois, au-dessus de l'église. Il était ébranlé, nerveux et effrayé. Ce qui paraissait un jeu avait plongé sa vie dans les ténèbres. Quelques heures auparavant, il était un archer de l'armée anglaise et, bien que son avenir n'ait pas eu beaucoup d'attrait pour les jeunes hommes avec lesquels il s'était battu à Oxford, il était certain de s'élever au moins aussi haut que Will Skeat. Il s'était imaginé conduisant un groupe de soldats, devenant riche, allant avec son arc noir vers la fortune et peut-être un rang, et voilà qu'il était un homme pourchassé. Il était tellement affolé qu'il se mit à douter de la réaction de Skeat, craignant que celui-ci ne soit tellement dégoûté par l'échec de l'embuscade qu'il ne vienne l'arrêter pour le ramener à La Roche-Derrien où il finirait au bout d'une corde sur la place du marché. Il avait peur que Jeannette ait été capturée en retournant en ville. L'accuserait-on de meurtre elle aussi ? La nuit qui tombait le fit frissonner. Il avait vingt-deux ans, son échec était complet, il était seul et perdu.

Il se réveilla dans une aube froide et pluvieuse. Les lièvres se poursuivaient dans la pâture où le destrier de sir Simon tondait l'herbe. Thomas ouvrit la bourse qu'il gardait sous sa cote de mailles et compta les pièces. Il y avait l'or qui provenait du sac de selle de sir Simon et quelques pièces à lui. Il n'était donc pas

démuni, mais comme la plupart des hellequins il laissait l'essentiel de son argent à la garde de Will Skeat. Même quand la compagnie partait en expédition, quelques hommes restaient à La Roche-Derrien pour surveiller le trésor. Qu'allait-il faire ? Il avait un arc, quelques flèches, il pouvait peut-être aller en Gascogne, bien qu'il n'eût pas la moindre idée de la distance de cette province, mais il savait au moins qu'il y avait là-bas des garnisons anglaises qui seraient certainement heureuses d'accueillir un archer bien entraîné. Ou bien il pouvait traverser la Manche ? Rentrer chez lui, prendre un autre nom, repartir de zéro – seulement il n'avait plus de « chez lui ». Ce qu'il fallait surtout éviter, c'était de se trouver à une longueur de corde de sir Simon Jekyll.

Les hellequins arrivèrent un peu après midi. Les archers entrèrent dans le village les premiers, suivis par les hommes d'armes qui escortaient un chariot muni d'arceaux couverts d'une toile marron qui battait au vent. Il était tiré par un unique cheval. Le père Hobbe et Will Skeat chevauchaient à la hauteur du véhicule, ce qui surprit Thomas car jusque-là les hellequins n'avaient jamais utilisé pareil moyen de transport. Mais à ce moment Skeat et le prêtre se séparèrent des hommes d'armes et éperonnèrent leurs chevaux en direction du champ où broutait l'étalon.

Les deux hommes s'arrêtèrent près de la haie. Skeat mit ses mains en porte-voix et cria vers les bois :

— Sors de là, sombre idiot !

Thomas sortit très timidement, ce qui lui valut une acclamation ironique des archers. Skeat le considéra sans aménité.

— Par les os du Christ, Tom, le diable a fait une mauvaise action quand il a engrossé ta mère.

Le père Hobbe eut une mimique réprobatrice en entendant le blasphème de Skeat, puis il leva une main en signe de bénédiction.

— Tu as raté un beau spectacle, Tom, dit-il chaleureusement. Sir Simon rentrant à La Roche, à demi nu et saignant comme un cochon. Je vais entendre ta confession avant que nous repartions.

— Ne souris pas, pauvre crétin, intervint brusquement Skeat. Doux Jésus, Tom, si tu entreprends un travail, fais-le proprement. Fais-le proprement ! Pourquoi as-tu laissé cette crapule en vie ?

— Je l'ai raté.

— Alors tu te mets à tuer un pauvre diable d'écuyer à la place. Mais tu es vraiment une sacrée andouille.

— Je suppose qu'ils veulent me pendre ? demanda Thomas.

— Oh non, répondit Skeat avec une feinte surprise, bien sûr que non ! Ils veulent t'honorer, mettre des guirlandes autour de ton cou et te donner une douzaine de vierges pour réchauffer ton lit. Qu'est-ce que tu crois qu'ils veulent te faire, bon sang ? Bien sûr qu'ils veulent te voir mort, et j'ai juré sur la vie de ma mère que je te ramènerais si je te trouvais vivant. Est-ce qu'il vous paraît vivant, mon père ?

Le père Hobbe examina Thomas.

— Il me paraît tout à fait mort, maître Skeat.

— Il le mérite, d'être mort, le corniaud.

— La comtesse est-elle rentrée saine et sauve ? demanda Thomas.

— Elle est rentrée chez elle, si c'est ce que tu veux dire, dit Skeat, mais que crois-tu qu'ait voulu sir Simon à peine remis de sa piqûre ? Qu'on fouille sa maison, Tom, pour rechercher une certaine armure et une épée qui lui appartiennent légitimement. Il n'est pas complètement idiot ; il a compris que toi et elle, vous étiez de mèche.

Thomas émit une imprécation et Skeat réitéra son blasphème avant de continuer :

— Alors ils ont pressé les deux serviteurs qui ont avoué que la comtesse avait tout organisé.

— Ils ont fait quoi ? demanda Thomas.

— Ils les ont pressés, répéta Skeat.

Il voulait dire que le vieux couple avait été allongé sur le sol et qu'on avait placé des pierres sur leurs poitrines.

— La vieille, continua-t-il, a tout hurlé dès la première pierre, aussi n'ont-ils pas subi grand mal. Mais sir Simon veut accuser la comtesse de meurtre. Et naturellement il a fait fouiller sa maison à la recherche de l'armure et de l'épée, mais

ils n'ont rien trouvé parce que c'est moi qui les avais et que je les avais éloignées, et elle aussi. Mais elle est dans un beau pétrin, tout comme toi. Tu ne peux pas, comme ça, te mettre à envoyer des carreaux d'arbalète sur des chevaliers et à massacrer des écuyers, Tom ! Cela bouleverse l'ordre des choses !

— Je suis désolé, Will, dit Thomas.

— Le résultat de tout cela, dit Skeat, c'est que la comtesse va demander protection à l'oncle de son mari.

Il désigna le chariot du pouce.

— Doux Jésus, dit Thomas en regardant le chariot.

— C'est toi qui l'a placée dans cette situation, gronda Skeat, pas Lui. Et moi j'ai eu le satané travail de la mettre à l'abri de sir Simon. Dick Totesham soupçonne que mon rôle n'est pas clair et il ne m'approuve pas, bien que je lui ai donné ma parole, mais il a fallu que je promette de te ramener par la peau de ton misérable cou. Seulement je ne t'ai pas vu, Tom.

— Je suis désolé, Will, répéta Thomas.

— Tu as diablement raison d'être désolé, dit Skeat qui débordait d'une tranquille satisfaction à la pensée d'avoir réussi à remettre si efficacement de l'ordre dans la pagaille provoquée par Thomas.

Jake et Sam n'avaient pas été aperçus par sir Simon ni par son compagnon survivant, aussi n'avaient-ils rien à craindre. Thomas était en fuite et Jeannette avait quitté La Roche-Derrien avant que sir Simon ait pu lui faire une vie d'enfer.

— Elle va aller à Guingamp, continua-t-il. J'envoie une dizaine d'hommes pour l'escorter et Dieu seul sait si l'ennemi va respecter leur fanion de trêve. Si j'avais une once de bon sens, je t'écorcherais vif et je ferais de ta peau un étui d'arc.

— Oui, Will, dit Thomas docilement.

— Cesse de me servir ces foutus « oui, Will ». Que vas-tu faire pendant ces quelques jours qu'il te reste à vivre ?

— Je ne sais pas.

Skeat renifla.

— Tu pourrais grandir pour commencer, bien qu'il y ait peu de chance que cela arrive. Bon, mon gars...

Il se redressa et tendit à Thomas une bourse en cuir.

— J'ai pris ton argent dans la caisse, le voilà. Et j'ai placé trois gerbes de flèches dans le chariot de la dame, cela te permettra de tenir quelques jours. Si tu avais un peu de jugeote, ce qui n'est pas le cas, tu partirais vers le sud ou vers le nord. Tu pourrais aller en Gascogne, mais c'est un chemin sacrément long. La Flandre est plus proche et il y a là-bas plein de troupes anglaises qui te prendront si elles ont besoin d'hommes. Voilà le conseil que je te donne, mon gars. Dirige-toi vers le nord en espérant que sir Simon ne partira pas en Flandre.

— Merci, dit Thomas.

— Mais comment vas-tu voyager ?

— À pied ? suggéra Thomas.

— Par les os du seigneur, dit Skeat, mais tu n'es vraiment qu'un vieux morceau de viande mangé aux vers. Marcher vêtu comme tu l'es et portant un arc, autant te trancher toi-même la gorge. Ce serait plus rapide que de laisser les Français le faire.

— Ceci pourrait t'être utile, intervint le père Hobbe en offrant à Thomas une pièce d'étoffe noire qui une fois déroulée s'avéra être une robe de moine dominicain.

— Tu parles latin, Tom, dit le prêtre, tu pourrais te faire passer pour un frère prêcheur. Si on t'interroge, dis que tu voyages d'Avignon à Aix-la-Chapelle.

Thomas le remercia.

— Est-ce que beaucoup de dominicains voyagent avec un arc ? demanda-t-il.

— Thomas, répondit tristement le père Hobbe, je peux dégrafer tes hauts-de-chausses et te tourner dos au vent, mais même avec l'aide du Seigneur je ne peux pas pisser à ta place.

— En d'autres mots, dit Skeat, il faut t'en sortir tout seul. Tu t'es mis dans un sacré pétrin, Tom, sors-en par toi-même. J'ai été content de t'avoir avec moi. Quand je t'ai vu pour la première fois, j'ai pensé que tu ne serais bon à rien, et ça n'a pas été le cas, mais maintenant c'est le cas. Je te souhaite bonne chance, mon garçon.

Il tendit sa main et Thomas la serra.

— Autant que tu ailles à Guingamp avec la comtesse, dit Skeat pour terminer, ensuite tu trouveras ton chemin, mais le

père Hobbe veut d'abord s'occuper de ton âme, Dieu sait pourquoi.

Le père Hobbe descendit de cheval et conduisit Thomas dans l'église sans toit où les herbes folles poussaient entre les dalles. Il insista pour entendre Thomas en confession et celui-ci se sentait suffisamment fautif pour que sa contrition parût sincère.

À la fin, le père Hobbe poussa un soupir.

— Tu as tué un homme, Tom, dit-il, c'est un grand péché.

— Père, commença Thomas.

— Non, non, Tom, pas d'excuses. L'Église dit que tuer au cours d'une bataille est un devoir qu'un homme doit à son seigneur, mais toi, tu as tué en dehors de la loi. Ce pauvre écuyer, quel mal t'avait-il fait ? Et puis il avait une mère, Tom, pense à elle. Non, tu as péché lourdement et je dois te donner une lourde pénitence.

Thomas, à genoux, leva les yeux. Il vit une buse qui glissait dans l'air entre de minces nuages au-dessus des murs ébréchés de l'église. Le père Hobbe s'approcha et se pencha sur lui.

— Je ne vais pas te demander de marmonner des pater noster, Tom, mais quelque chose de difficile, quelque chose de très difficile.

Il posa sa main sur les cheveux de Thomas.

— Ta pénitence, c'est de tenir la promesse que tu as faite à ton père.

Il s'arrêta pour écouter la réponse de Thomas, mais le jeune homme demeura silencieux.

— Tu m'entends ? demanda le père Hobbe d'une voix forte.

— Oui, mon père.

— Tu vas retrouver la lance de saint Georges, Thomas, et la rapporter en Angleterre. Voilà ta pénitence. Et maintenant...

Il passa à un exécration latin.

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, je te donne l'absolution.

Il fit un signe de croix.

— Ne gâche pas ta vie, Tom.

— Je pense que c'est déjà fait, mon père.

— Tu es jeune, tout simplement. C'est ainsi que les choses paraissent quand on est jeune.

Il aida Thomas à se relever.

— Tu n'est pas encore suspendu à un gibet, n'est-ce pas ? Tu es vivant, Tom, il y a encore en toi beaucoup de vie. J'ai le sentiment que nous nous reverrons, ajouta-t-il avec un sourire.

Thomas fit ses adieux, puis regarda Skeat prendre le cheval de sir Simon Jekyll et conduire les hellequins vers l'est, abandonnant le chariot et sa petite escorte dans le village en ruine.

Le chef de l'escorte s'appelait Hugh Boltby. C'était l'un des meilleurs hommes d'armes de Skeat. Il pensait qu'ils rencontreraient les ennemis le lendemain quelque part du côté de Guingamp. Il leur confierait la comtesse puis ferait demi-tour pour rejoindre Skeat.

— Il vaudra mieux que tu ne sois pas habillé en archer, Tom, précisa-t-il.

Thomas marcha à côté du chariot que conduisait Pierre, le vieux serviteur qui avait été « pressé » par sir Simon. Jeannette ne l'invita pas à monter. En fait, elle fit comme s'il n'existait pas. Toutefois, le lendemain matin, après qu'ils eurent campé dans une ferme abandonnée, elle se mit à rire en le voyant vêtu d'une robe de moine.

— Je suis désolé de ce qui est arrivé, lui dit Thomas.

Jeannette haussa les épaules.

— Ça vaut peut-être mieux ainsi. J'aurais sans doute dû aller chez le duc Charles l'hiver dernier.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait, madame ?

— Il n'a pas toujours été gentil avec moi, dit-elle d'un air triste et rêveur. Mais je pense que cela pourrait changer.

Elle s'était persuadée que l'attitude du duc avait pu se modifier en raison des lettres qu'elle lui avait adressées, lettres qui pouvaient lui être utiles lorsqu'il dirigerait ses troupes sur la garnison de La Roche-Derrien. Elle était aussi portée à croire que le duc lui ferait bon accueil, car elle avait désespérément besoin d'un asile pour son fils, Charles, que cette aventure dans un chariot oscillant et craquant amusait beaucoup. Ensemble, ils construiraient une nouvelle vie à Guingamp, et Jeannette s'était réveillée pleine d'optimisme à cette pensée. Elle avait dû quitter La Roche-Derrien dans une grande précipitation, ne

mettant dans le chariot que l'armure, l'épée et quelques vêtements. Elle avait aussi un peu d'argent, que Thomas soupçonnait Skeat de lui avoir donné, mais ses espoirs véritables reposaient sur le duc Charles, lequel, dit-elle à Thomas, lui trouverait une maison et lui avancerait de l'argent sur les rentes de Plabennec.

— Il va sûrement aimer Charles, vous ne pensez pas ? demanda-t-elle à Thomas.

— J'en suis certain, dit Thomas en regardant le fils de Jeannette qui agitait les rênes et faisait claquer sa langue dans un vain effort pour inciter le cheval à aller plus vite.

— Et vous, qu'allez-vous faire ? lui demanda-t-elle.

— Je vais survivre, dit Thomas qui répugnait à admettre qu'il ne savait pas ce qu'il allait faire.

Aller en Flandre, probablement, s'il pouvait jamais y parvenir. Rejoindre une troupe d'archers et prier chaque nuit que sir Simon ne croise pas à nouveau sa route. Quant à sa pénitence, à la lance, il n'avait pas la moindre idée de la façon de la retrouver et, l'ayant retrouvée, de la rapporter.

Au cours de ce deuxième jour de voyage, Jeannette décida que Thomas était un ami, après tout.

— Quand nous serons à Guingamp, lui dit-elle, trouvez-vous un endroit où demeurer et je persuaderai le duc de vous délivrer un sauf-conduit. Même un moine errant peut avoir besoin d'un sauf-conduit du duc de Bretagne.

Mais aucun moine ne portait l'arc, pour ne rien dire d'un arc de guerre anglais, et Thomas ne savait que faire de son arme. Il répugnait à l'abandonner, mais la vue de poutres calcinées dans la ferme abandonnée lui donna une idée. Il détacha un morceau de bois noirci et le noua de haut en bas à son arc détendu, si bien que l'ensemble ressemblait à un bâton de pèlerin. Il se souvint d'un dominicain qui était passé à Hookton avec un bâton semblable. Le moine, dont les cheveux étaient coupés si courts qu'il paraissait chauve, avait prêché avec ardeur devant l'église jusqu'à ce que le père de Thomas se lasse de ses imprécations et le remette sur son chemin. Thomas se disait qu'il lui faudrait adopter la même allure que cet homme. Jeannette lui ayant suggéré d'attacher des fleurs au bâton pour

mieux dissimuler l'arc, il y fixa du trèfle qui poussait dans les champs abandonnés.

Le chariot était tiré par un cheval maigre, pris à Lannion, qui avançait vers le sud d'un pas lourd et incertain. En approchant de Guingamp, les hommes d'armes devinrent encore plus prudents par crainte d'une embuscade tendue par des arbalétriers depuis les bois qui bordaient la route déserte. L'un des hommes possédait une corne de chasse dont il sonnait constamment pour avertir l'ennemi de leur approche et indiquer qu'ils venaient pacifiquement. Boltby, lui, portait un morceau d'étoffe blanche au bout de sa lance. Il n'y eut aucune embuscade mais, à peu de distance de Guingamp, ils aperçurent un gué où attendaient un groupe de soldats ennemis. Deux hommes d'armes et une dizaine d'arbalétriers, l'arme prête à tirer, s'avancèrent. Boltby appela Thomas :

— Parle-leur, ordonna-t-il.

— Qu'est-ce que je leur dis ? demanda Thomas nerveusement.

— Pour l'amour du Christ, donne-leur une bénédiction et dis-leur que nous sommes ici en paix.

Le cœur battant et la bouche sèche, Thomas s'avança sur la route. La robe noire lui battait les chevilles. Il fit signe aux arbalétriers :

— Abaissez vos armes, dit-il en français, abaissez vos armes, les Anglais viennent en paix.

L'un des cavaliers piqua vers lui. Son écu portait la même hermine que celle des hommes du duc Jean, mais les partisans du duc Charles l'avaient entourée d'une couronne bleue ornée de fleurs de lys.

— Qui êtes-vous, mon père ? demanda le cavalier.

Thomas ouvrit la bouche pour répondre mais aucun mot ne vint. Il resta coi devant le cavalier. L'homme portait des moustaches rousses et avait d'étranges yeux jaunes. Un gaillard peu commode, pensa Thomas en levant la main pour caresser la patte de saint Guinefort. Peut-être le saint l'inspira-t-il car il se sentit soudain d'humeur espiègle et content de jouer au prêtre.

— Je ne suis que l'un des plus humbles enfants de Dieu, mon fils, répondit-il avec onctuosité.

— Êtes-vous anglais ? demanda l'homme d'armes d'un air méfiant.

Le français de Thomas était presque parfait, mais c'était plutôt celui de l'aristocratie anglaise que celui qui était parlé en France.

Thomas sentit à nouveau la panique lui étreindre le cœur, mais il gagna du temps en faisant un signe de croix et au même moment eut une inspiration.

— Je suis écossais, mon fils.

Cette réponse dissipa la suspicion de l'homme aux yeux jaunes. Les Écossais avaient toujours été les alliés des Français. Thomas ignorait tout de l'Écosse, mais il doutait que beaucoup de Français et de Bretons en sachent plus que lui. C'était loin et, d'après l'opinion courante, très peu attrayant. Skeat disait toujours que c'était un pays de marécages, de rochers et de barbares qui étaient deux fois plus difficiles à tuer que n'importe quel Français.

— Je suis un Écossais, répéta Thomas, qui retire une parente du duc des mains des Anglais.

L'homme d'armes jeta un coup d'œil en direction du chariot.

— Une parente du duc Charles ?

— Y en a-t-il un autre ? demanda Thomas d'un air innocent. C'est la comtesse d'Armorique, et son fils, qui l'accompagne, est le petit-neveu du duc et comte de plein droit. Les Anglais les ont tenus prisonniers ces six derniers mois, mais par la grâce de Dieu ils se sont laissé fléchir et les ont relâchés. Je suis sûr que le duc sera heureux de les accueillir.

Thomas étala le rang et les relations de Jeannette avec le duc à la manière d'une crème fraîchement recueillie et l'ennemi l'avalait entièrement. Ils autorisèrent le chariot à poursuivre sa route et Thomas regarda Hugh Boltby emmener ses hommes au trot rapide, manifestement soucieux de mettre autant de distance que possible entre les arbalétriers et son groupe. Le chef des hommes d'armes ennemi s'adressa à Jeannette et parut impressionné. Il serait très honoré, lui dit-il, d'escorter la comtesse à Guingamp, mais il devait la prévenir que le duc n'était pas encore là, il revenait de Paris. On disait qu'il était actuellement à Rennes, à une bonne journée de voyage.

— Me conduirez-vous jusqu'à Rennes ? demanda Jeannette à Thomas.

— Vous le désirez, madame ?

— Un homme jeune est utile. Pierre est vieux, dit-elle en désignant le serviteur. Et il a perdu ses forces. En outre, si vous allez en Flandre, il faudra que vous traversiez la rivière à Rennes.

Ainsi, Thomas resta en sa compagnie pendant les trois jours qu'il fallut au chariot pour faire le voyage avec une lenteur pénible. Au-delà de Guingamp, ils n'avaient plus besoin d'escorte. Le danger de rencontrer des Anglais aussi loin à l'est était faible et les forces du duc effectuaient des patrouilles régulières sur cette route. Le paysage parut étrange à Thomas. Il avait été habitué à voir des champs en friche, des vergers à l'abandon, et des villages désertés, alors qu'ici les fermes étaient actives et prospères. Les églises étaient plus grandes et avaient des fenêtres en verre coloré. De moins en moins de gens parlaient breton. C'était toujours la Bretagne, mais la langue était le français.

Ils passèrent les nuits dans des auberges de campagne où la paille était pleine de puces. À Jeannette et son fils fut attribué ce qui passait pour la meilleure chambre, tandis que Thomas partagea l'écurie avec les deux domestiques. Ils rencontrèrent deux prêtres en chemin, mais aucun des deux n'eut le soupçon que Thomas puisse être un imposteur. Il les salua en latin, qu'il parlait mieux qu'eux. Les deux hommes lui donnèrent le bonjour et lui adressèrent un fervent : « À Dieu vat ! » Thomas devina leur soulagement quand il s'abstint d'engager une plus longue conversation. Les dominicains n'étaient pas aimés parmi les prêtres des paroisses. Ils étaient prêtres eux-mêmes mais avaient la tâche de pourchasser l'hérésie. Une visite des dominicains suggérait que le prêtre de la paroisse n'avait pas bien conduit sa mission et même un moine jeune, farouche et mal dégrossi comme Thomas n'était pas le bienvenu.

Ils atteignirent Rennes dans l'après-midi. Sur le fond sombre des nuages noirs qui se profilaient à l'est, la cité semblait plus grande que toutes les villes que Thomas avait connues. Les murs étaient deux fois plus hauts que ceux de Lannion ou La

Roche-Derrien et ils étaient pourvus de nombreuses tours aux toits pointus d'où les arbalétriers pouvaient tirer leurs carreaux sur les assaillants. Au-dessus des murs, plus haute que les tourelles, que les clochers des églises ou que la cathédrale, s'élevait la citadelle, un bastion de pierre pâle où flottaient des bannières. L'odeur de la ville dérivait vers l'ouest, poussée par un vent frais, une odeur fétide d'eaux de vidange, de tanneries et de fumée.

À la porte ouest, les gardes s'énervèrent lorsqu'ils découvrirent les flèches dans le chariot, mais Jeannette les persuada qu'il s'agissait d'un trophée qu'elle apportait au duc. Ensuite, ils prétendirent lever une taxe d'octroi sur la belle armure et Jeannette dut encore faire usage de son titre et mentionner le nom du duc. Finalement, les soldats cédèrent. Ils laissèrent le chariot s'engager dans les rues étroites où les étals des boutiques envahissaient la chaussée. Des mendiants suivaient le chariot en courant et des soldats bousculaient Thomas qui marchait devant en conduisant le cheval. La ville regorgeait d'hommes de guerre. La plupart des hommes d'armes portaient les armoiries à l'hermine blanche couronnée, mais beaucoup avaient le Graal vert de Gênes sur leur tunique. La présence de tant de troupes confirmait que le duc était bien en ville et qu'il se préparait pour la campagne qui devait chasser les Anglais de Bretagne.

Ils trouvèrent une taverne que dominaient les tours jumelles de la cathédrale. Jeannette souhaitait se préparer pour son audience avec le duc et demanda une chambre mais ne put obtenir pour son argent qu'une petite pièce pleine d'araignées sous les toits de la maison. Le tavernier, un individu au teint cireux et affligé d'un tic, suggéra à Thomas qu'il serait plus à son aise dans le monastère des dominicains qui se trouvait près de l'église Saint-Germain, au nord de la cathédrale, mais Thomas lui déclara que sa mission était d'être parmi les pécheurs et non parmi les saints, ce à quoi l'aubergiste répondit à contre-cœur qu'il pouvait dormir dans le chariot de Jeannette, dans la cour de la taverne.

— Mais pas de prêche, mon père, pas de prêche, ajouta l'homme. Il y en a assez comme cela dans la ville pour en épargner Les Trois Clés.

La servante de Jeannette brossa les cheveux de sa maîtresse, puis ramena et épingla les tresses noires de façon à lui couvrir les oreilles. Jeannette revêtit un corsage, orné de bleuets et de marguerites brodées, fermé sur son cou, et une robe de velours rouge qui avait échappé au sac de sa maison. Elle descendait de la poitrine jusqu'à ses chaussures rouges aux boucles faites de corne. Les manches étaient larges et doublées de renard. Sa coiffe, assortie à la robe, était doublée de la même fourrure et comportait un voile en résille bleu noir.

Elle nettoya le visage de son fils, puis le conduisit dans la cour de la taverne.

— Vous pensez que le voile est bien ? demanda-t-elle à Thomas avec inquiétude.

— Il me paraît bien mis.

— Non, la couleur ! Est-ce que ça va avec le rouge ?

Il acquiesça, dissimulant son étonnement. Il ne l'avait jamais vue habillée avec tant d'élégance. Elle avait vraiment l'air d'une comtesse. Son fils portait une blouse propre et avait les cheveux bien peignés.

— Tu vas rencontrer ton grand-oncle ! lui dit Jeannette en lui passant un doigt sur la joue pour y ôter une poussière. Il est le neveu du roi de France. Ce qui veut dire que tu es apparenté au roi ! Oui, tu l'es ! N'as-tu pas de la chance ?

Charles s'écarta de sa mère et de son bavardage mais celle-ci n'y prêta pas attention car elle était déjà occupée à donner ses instructions à Pierre pour qu'il place l'armure et l'épée dans un grand sac. Elle voulait que le duc voie l'armure.

— Je veux qu'il sache, dit-elle à Thomas, que mon fils combattrait pour lui quand il en aura l'âge.

Pierre souleva le sac et faillit s'effondrer sous son poids. Thomas s'offrit à le transporter jusqu'à la citadelle, mais Jeannette ne voulut pas en entendre parler.

— Vous pouvez passer pour un Écossais auprès des gens ordinaires, mais, dans l'entourage du duc, il peut se trouver des personnes qui sont allées dans le pays.

Elle aplanit un pli sur sa robe de velours rouge.

— Attendez-moi ici, dit-elle à Thomas, et je vous enverrai un message par l'intermédiaire de Pierre, peut-être même un peu d'argent. Je suis sûre que le duc va se montrer généreux. Je demanderai un sauf-conduit pour vous. Quel nom faut-il donner ? Un nom écossais ? ou simplement le moine Thomas ?

Elle se tourna vers son fils :

— Dès qu'il te verra, il ouvrira sa bourse, tu ne crois pas ? Bien sûr qu'il le fera !

Pierre parvint à hisser l'armure sur son épaule sans tomber et Jeannette prit la main de son fils.

— Je vous enverrai un message, promit-elle à Thomas.

— Que Dieu te bénisse, mon enfant, dit Thomas, et que saint Guinefort veille sur toi.

Jeannette fronça le nez à la mention de saint Guinefort dont elle avait appris de la bouche de Thomas qu'il était en réalité un chien.

— Je ferai confiance à saint Renan, dit-elle d'un ton de reproche.

C'est sur ces mots qu'elle partit. Pierre et sa femme la suivirent, et Thomas resta dans la cour, offrant sa bénédiction aux valets d'écurie, aux chats errants et aux garçons de salle. « Si tu es suffisamment fou, lui avait dit ton père, ou bien on t'enfermera, ou bien on fera de toi un saint. »

La nuit tomba, froide et humide, avec des coups de vent qui mugissaient dans les tours de la cathédrale et bruissaient dans la paille de la taverne. Thomas réfléchit à la pénitence que le père Hobbe avait exigée.

Était-ce vraiment la lance qui avait percé les écailles du dragon, traversé ses côtes et déchiré un cœur où coulait du sang froid ? Il pensait que c'était bien celle-là. Son père l'avait cru, et bien qu'il ait sans doute été fou, il n'était pas un imbécile. Et puis la lance paraissait vieille, tellement vieille ! Autrefois, Thomas avait l'habitude de prier saint Georges, mais il ne le faisait plus et, à cette pensée, il se sentit coupable. Il se mit à genoux à côté du chariot pour demander au saint de lui remettre ses péchés, de lui pardonner d'avoir tué l'écuyer et de s'être déguisé en moine. « Je ne veux pas être mauvais, dit-il au

tueur de dragon, mais il est si facile d'oublier le ciel et les saints. Si vous le voulez, je retrouverai la lance, mais vous devez me dire ce que je dois en faire. » Fallait-il la rapporter à Hookton, lequel, pour autant qu'il le sût, n'existait plus ? Ou fallait-il la rendre à celui qui la possédait avant que son grand-père ne la vole ? D'ailleurs, qui était ce grand-père ? Et pourquoi son père se cachait-il de sa famille ? Et pourquoi la famille voulait-elle que ce soit lui qui rapporte la lance ? Thomas n'en savait rien. Pendant les trois dernières années, il ne s'en était pas soucié, mais voici que soudain, dans cette cour de taverne, il brûlait de curiosité. Il avait une famille quelque part. Son grand-père avait été un soldat et un voleur, mais qui était-il ? Il fit une autre prière à saint Georges pour qu'il lui permette de le découvrir.

— Vous priez pour la pluie, mon père ? demanda l'un des garçons d'écurie, je crois qu'elle va venir. On en a bien besoin.

Thomas aurait pu manger dans la taverne, mais il se sentit brusquement nerveux à la pensée de cette salle où les soldats du duc et leurs femmes chantaient, se vantaient et se querellaient. Il ne pouvait pas non plus affronter les soupçons du rusé tavernier. L'homme s'étonnait que Thomas n'aille pas dans un monastère et s'étonnait encore plus qu'un religieux voyage avec une jolie femme. « C'est ma cousine », avait expliqué Thomas, et l'homme avait fait semblant de le croire. Mais Thomas n'avait aucun désir de répondre à d'autres questions, aussi resta-t-il dans la cour, dînant de pain dur, d'oignons et d'un bout de fromage sec, la seule nourriture qui restât dans le chariot.

Quand il se mit à pleuvoir, il fit retraite à l'intérieur du véhicule et écouta les gouttes frapper la bâche. Il pensait à Jeannette et à son petit garçon, à qui l'on offrait des douceurs sucrées sur des plats d'argent avant de les faire dormir entre des draps de lin dans une chambre à coucher garnie de tapisseries. Il se mit à s'apitoyer sur lui-même. Il était un fuyard, Jeannette était sa seule alliée et elle était trop puissante et trop haut placée pour lui.

Les cloches sonnèrent la fermeture des portes de la ville. Les veilleurs commencèrent leurs rondes, surveillant les feux qui pouvaient détruire la ville en quelques heures. Les sentinelles se déplacèrent sur les remparts et les bannières du duc Charles se

mirent à flotter au sommet de la citadelle. Thomas faisait partie de ses ennemis ; il n'était protégé par rien d'autre que son esprit et une robe de dominicain. Et il était seul.

À mesure qu'elle approchait de la citadelle, Jeannette devint de plus en plus nerveuse, mais elle s'était persuadée que Charles de Blois accepterait de la prendre en charge lorsqu'il verrait son fils, qui portait son prénom. Le mari de Jeannette lui avait toujours dit que le duc lui accorderait son affection si seulement il avait l'occasion de mieux la connaître. Il était exact que le duc s'était montré froid par le passé, mais ses lettres avaient dû le convaincre de son allégeance et, à tout le moins, elle était certaine qu'il serait assez chevaleresque pour protéger une femme en détresse.

À sa grande surprise, il lui fut plus facile de pénétrer dans la citadelle qu'il ne lui avait été de négocier à la porte de la ville. Les sentinelles lui firent signe de franchir le pont-levis, de passer sous l'arche de la porte et d'entrer dans une grande cour entourée d'écuries, de chambres et de magasins. Une vingtaine d'hommes d'armes s'exerçaient à l'épée, produisant des étincelles dans le jour déclinant de cette fin d'après-midi. Une plus grande quantité d'étincelles provenaient d'une forge où l'on ferrait un cheval. L'odeur de corne brûlée se mélangeait à la puanteur d'un tas d'ordures et à celle d'un cadavre en décomposition suspendu à des chaînes contre le mur de la cour. Un placard laconique indiquait qu'il s'agissait d'un voleur.

Un valet la fit entrer par une seconde porte dans une grande pièce froide où des gens attendaient pour présenter une requête au duc. Le clerc lui demanda son nom et leva un sourcil dans sa surprise silencieuse lorsqu'elle se présenta.

— Sa Grâce sera informée de votre présence, dit l'homme d'une voix ennuyée.

Puis il indiqua à Jeannette un banc de pierre qui courait le long d'un mur de la salle.

Pierre posa l'armure sur le sol et s'accroupit à côté, pendant que Jeannette s'asseyait sur le banc. Certains visiteurs allaient et venaient en serrant dans leur main des rouleaux de parchemin et en prononçant en silence les mots qu'ils allaient

utiliser devant le duc. D'autres se plaignaient auprès du clerc qu'ils attendaient depuis trois, quatre ou même cinq jours. Combien de temps encore faudrait-il patienter ? Un chien leva la jambe contre une colonne puis deux garçons, de six ou sept ans, firent irruption dans la salle avec de petites épées en bois. Ils regardèrent les visiteurs un instant avant de monter en courant quelques marches gardées par des hommes d'armes. Ils devaient être les fils du duc, supposa Jeannette qui imagina Charles se liant d'amitié avec eux.

— Tu vas être heureux ici, lui dit-elle.

— J'ai faim, maman.

— Nous mangerons bientôt.

Elle attendit. Deux femmes passèrent dans le couloir, en haut des marches, vêtues de vêtements clairs faits d'un riche tissu qui paraissait flotter derrière elle. Jeannette se sentit mal habillée dans son velours rouge froissé.

— Tu devras être poli avec le duc, dit-elle à Charles que la faim commençait à rendre grognon. Il faudra t'agenouiller devant lui. Sais-tu le faire ? Montre-moi comment tu t'agenouilles.

— Je veux rentrer à la maison, dit Charles.

— Fais-le pour maman, montre-moi comment tu t'agenouilles... C'est bien !

Jeannette passa sa main dans les cheveux de son fils pour le complimenter puis essaya aussitôt de les remettre en place. Du haut des marches venait le son d'une harpe et d'une flûte et Jeannette se mit à penser, pleine de désirs, à la vie qu'elle espérait. Une vraie vie de comtesse, avec de la musique et des hommes bien faits, une vie d'élégance et de pouvoir. Elle reconstruirait Plabennec, bien qu'elle ne sache pas encore avec quelles ressources, mais elle agrandirait la tour et ferait construire un escalier comme celui de cette salle. Une heure passa, puis une autre. À présent, il faisait sombre et la pièce était faiblement éclairée par deux torches dont la fumée montait vers le motif en éventail du haut plafond. Charles devenant plus agité, Jeannette le prit dans ses bras et essaya de l'endormir en le berçant. Deux prêtres, bras dessus, bras dessous, descendirent doucement les marches en riant, puis un serviteur

en livrée dévala l'escalier et tous les solliciteurs se raidirent en regardant l'homme avec espoir. Il alla à la table du clerc, lui parla un instant et enfin vint s'incliner devant Jeannette.

Elle se leva.

— Attendez-moi ici, dit-elle à ses deux serviteurs.

Les autres visiteurs lui jetèrent des regards peu amènes.

Arrivée la dernière, c'est elle qu'on appelait en premier. Comme Charles traînait les pieds, Jeannette lui donna une petite tape sur la tête pour lui rappeler les bonnes manières. L'homme en livrée avançait en silence à côté d'elle.

— Sa Grâce est-elle en bonne santé ? lui demanda-t-elle nerveusement.

Le serviteur ne répondit pas. Il se contenta de la conduire en haut des marches, puis tourna à droite dans le couloir où une fenêtre ouverte laissait entrer la pluie. Ils passèrent sous une voûte, montèrent une volée de marches en haut desquelles l'homme ouvrit une grande porte.

— Le comte d'Armorique et sa mère, annonça-t-il.

La pièce était manifestement située dans l'une des tours de la citadelle car elle était ronde. Sur un côté, il y avait une immense cheminée et des meurtrières en forme de croix ouvraient sur les ténèbres humides de l'extérieur. Cette chambre circulaire était elle-même brillamment éclairée par quarante ou cinquante bougies qui illuminaient des tapisseries, une grande table cirée, une chaise, un prie-Dieu où étaient sculptées des scènes de la passion du Christ, et une couche recouverte de fourrure. Des peaux de cerf sur le sol amortissaient les pas. Deux clercs travaillaient à une petite table, tandis que le duc, magnifiquement vêtu d'une robe d'un bleu profond bordée d'hermine et d'un chapeau assorti, était assis à la grande table. Un prêtre d'âge moyen, le visage étroit et jaune, les cheveux blancs, se tenait à côté du prie-Dieu et regardait Jeannette avec une expression de dégoût.

Jeannette fit une révérence au duc et murmura à Charles :

— Agenouille-toi.

L'enfant se mit à pleurer et enfouit son visage dans la robe de sa mère.

Le bruit de l'enfant fit tressaillir le duc, mais il ne dit rien. C'était un homme encore jeune, bien qu'il fût plus près de trente ans que de vingt, avec un visage pâle et attentif. Il était mince, portait une moustache et une barbe blondes et tenait ses mains jointes devant sa bouche aux commissures tombantes. Il avait la réputation d'être un homme instruit et pieux mais son expression irritée rendait Jeannette méfiante. Elle aurait aimé qu'il parle, mais les quatre hommes présents dans la pièce l'observaient en silence.

— J'ai l'honneur de présenter à Votre Grâce son petit-neveu, dit Jeannette en poussant en avant son fils en larmes, le comte d'Armorique.

Le duc jeta un regard au petit garçon. Son visage ne trahit rien.

— Son nom est Charles, dit Jeannette.

Mais elle aurait pu aussi bien garder le silence car le duc ne dit toujours rien. On n'entendait que l'enfant qui pleurnichait et le feu qui craquait dans la grande cheminée.

— J'espère que Votre Grâce a bien reçu mes lettres, dit Jeannette nerveusement.

Soudain le prêtre se mit à parler, ce qui fit sursauter Jeannette de surprise.

— Vous êtes venue, dit-il d'une voix haut perchée, avec un serviteur qui porte un fardeau. Qu'est-ce que c'est ?

Jeannette comprit qu'ils avaient dû penser qu'elle apportait un présent et elle rougit de ne pas y avoir songé. Même un petit cadeau aurait été une marque de tact, mais elle avait tout simplement oublié cette règle de courtoisie.

— Ce sac contient l'armure et l'épée de mon défunt mari, que j'ai sauvées des Anglais, lesquels ne m'ont rien laissé d'autre. Rien. Je les conserve pour mon fils afin qu'un jour il puisse en faire usage pour combattre au service de son seigneur lige, dit-elle en inclinant la tête devant le duc.

Celui-ci mit ses doigts en forme de toit. Jeannette avait l'impression que ses paupières n'avaient bougé à aucun moment, ce qui la mettait aussi mal à l'aise que son silence.

— Sa Grâce aimerait voir cette armure, annonça le prêtre bien que le duc n'ait manifesté aucun désir.

Le prêtre claqua des doigts et l'un des clercs sortit. Le second clerc, armé d'une petite paire de ciseaux, fit le tour de la grande pièce pour raccourcir les mèches des nombreuses chandelles dans leur hauts bougeoirs en cuivre. Le duc et le prêtre ne firent aucune attention à lui.

— Vous dites, reprit le prêtre, que vous avez écrit à sa Grâce. À quel sujet ?

— J'ai écrit au sujet des défenses de La Roche-Derrien, mon père, et j'ai averti Sa Grâce de l'attaque anglaise sur Lannion.

— C'est ce que vous prétendez, répondit le prêtre, c'est ce que vous prétendez.

Charles pleurait toujours. Jeannette lui serra la main dans l'espoir de le calmer, mais il ne fit que gémir plus fort. Le clerc, sans regarder le duc, allait de chandelle en chandelle. Les ciseaux claquaient doucement, un peu de fumée s'élevait puis la flamme devenait plus brillante et se stabilisait. Charles se mit à pleurer plus fort.

— Sa Grâce, dit le prêtre, n'aime pas les enfants qui pleurnichent.

— Il a faim, mon père, expliqua Jeannette.

— Vous êtes venue avec deux serviteurs ?

— Oui, mon père.

— Ils peuvent nourrir l'enfant à la cuisine, dit le prêtre.

Il claqua des doigts à l'intention du clerc aux ciseaux, lequel, abandonnant son instrument, prit par la main le petit Charles effrayé. L'enfant ne voulait pas quitter sa mère mais il fut emmené de force. Jeannette, troublée, entendit ses cris s'éloigner dans l'escalier.

À part le mouvement de ses doigts, le duc n'avait pas bougé. Il se contentait d'observer Jeannette avec une expression indéchiffrable.

Le prêtre reprit son interrogatoire :

— Vous affirmez que les Anglais ne vous ont rien laissé ?

— Ils ont volé tout ce que j'avais !

Le prêtre sentit la passion dans sa voix.

— S'ils vous ont laissée sans ressources, madame, pourquoi n'être pas venue plus tôt demander notre aide ?

— Je ne voulais pas être un fardeau, mon père.

— Mais maintenant vous voulez être un fardeau ?

Jeannette fronça les sourcils.

— J'ai amené à Sa Grâce son neveu, seigneur de Plabennec. Auriez-vous préféré qu'il grandisse parmi les Anglais ?

— Ne soyez pas impertinente, mon enfant, dit placidement le prêtre.

Le premier clerc refit son apparition dans la pièce en portant le sac qu'il vida sur la peau de cerf devant la table du duc. Celui-ci considéra un instant l'armure puis se cala au fond de son fauteuil sculpté.

— Elle est très belle, déclara le prêtre.

— Elle est très précieuse, acquiesça Jeannette.

Le duc regarda à nouveau l'armure sans que bouge un seul muscle sur son visage.

— Sa Grâce approuve, dit le prêtre.

Puis il fit un signe de sa longue main blanche, et le clerc, qui paraissait comprendre ce qu'on voulait sans qu'il fût besoin de mots, rassembla l'épée et l'armure et les emporta hors de la pièce.

— Je suis heureuse que Sa Grâce approuve, dit Jeannette en faisant une nouvelle révérence.

Elle comprenait vaguement que le duc, malgré ce qu'elle avait dit précédemment, considérait l'armure et l'épée comme un don, mais ne voulut pas approfondir ce point. Il pouvait être éclairci plus tard. Un courant d'air froid entra par les meurtrières, introduisant des gouttes de pluie et faisant vaciller les chandelles.

— Qu'attendez-vous de nous ? demanda le prêtre.

— Mon fils a besoin de protection, mon père. Il lui faut une maison, un lieu où grandir et apprendre à devenir un guerrier.

— Sa Grâce est heureuse de satisfaire à cette demande, dit le prêtre.

Jeannette ressentit un grand soulagement. L'atmosphère de la pièce était tellement inamicale qu'elle avait craint, à son arrivée, d'être jetée dehors comme une mendicante, mais les paroles du prêtre, bien que formulées avec froideur, lui indiquaient qu'elle avait eu tort de s'inquiéter. Le duc prenait

ses responsabilités. Pour la troisième fois, elle lui fit une révérence.

— J'en suis très reconnaissante, Votre Grâce.

Le prêtre allait répondre mais, à la grande surprise de Jeannette, le duc leva une longue main blanche et le prêtre s'inclina.

— C'est notre bon plaisir, dit le duc d'une voix étrangement haut perchée, car votre fils nous est cher et nous désirons qu'il soit élevé pour devenir un guerrier comme son père.

Il se tourna vers le prêtre et pencha la tête. Le prêtre s'inclina une nouvelle fois, plein de dignité, puis il quitta la pièce.

Le duc se leva, alla vers le feu et tendit ses mains vers les petites flammes.

— Nous avons remarqué, dit-il d'un ton distant, que les rentes de Plabennec n'ont pas été payées, ces douze derniers quartiers.

— Les Anglais sont en possession du domaine, Votre Grâce.

— Vous êtes en dette envers moi, dit le duc qui regardait les flammes en fronçant les sourcils.

— Si vous protégez mon fils, Votre Grâce, je serai pour toujours votre débitrice, dit humblement Jeannette.

Le duc ôta sa coiffure et passa une main dans ses cheveux blonds. Jeannette se dit qu'il avait l'air plus jeune et plus gentil ainsi, mais les mots qu'il prononça alors la glacèrent.

— Je ne voulais pas qu'Henri vous épouse.

Il s'interrompit brutalement.

Cette franchise laissa Jeannette muette un court instant.

— Mon mari regrettait la désapprobation de Votre Grâce, finit-elle par dire d'une petite voix.

Sans prêter attention aux paroles de Jeannette, le duc continua :

— Il aurait dû épouser Lisette de Picardie. Elle avait de l'argent, des terres, des tenanciers. Elle aurait apporté de grandes richesses à notre famille. En période de trouble, la richesse est...

Il s'arrêta pour chercher le mot juste.

— Un tampon. Vous, madame, vous ne possédez pas de tampon.

— Je n'ai que la mansuétude de Votre Grâce, dit Jeannette.

— Je prends votre fils à ma charge, dit le duc. Il sera élevé dans ma maison et apprendra les arts de la guerre et de la civilisation ainsi qu'il convient à son rang.

— J'en suis reconnaissante.

Elle en avait assez d'être obséquieuse. Elle désirait que le duc lui donne un signe d'affection, mais depuis qu'il s'était avancé vers l'âtre, il ne la regardait pas dans les yeux.

Et soudain il se tourna vers elle.

— Il y a bien à La Roche-Derrien un homme de loi nommé Belas ?

— Effectivement, Votre Grâce.

— Il m'a dit que votre mère était juive.

Il prononça ce mot avec une expression de dégoût.

Jeannette resta bouche bée. Incapable de parler, son esprit chancelait, ne parvenant pas à croire que Belas ait pu dire une chose pareille. Enfin, elle finit par protester avec un mouvement de dénégation de la tête :

— Elle ne l'était pas !

— Il nous a dit aussi, continua le duc, que vous avez présenté à Edouard d'Angleterre une requête pour les rentes de Plabennec.

— Quel autre choix avais-je ?

— Et que votre fils a été fait pupille d'Edouard ? demanda le duc avec insistance.

Jeannette ouvrit la bouche et la referma. Les accusations se succédaient si rapidement qu'elle ne savait comment se défendre. Il était exact que son fils avait été fait pupille d'Edouard, mais non du fait de Jeannette. En réalité, elle n'était pas présente lorsque le comte de Northampton avait pris cette décision, mais avant même qu'elle ait pu élever une protestation le duc reprenait :

— Belas nous a dit qu'à La Roche-Derrien beaucoup se sont montrés satisfaits des occupants anglais ?

— Quelques-uns l'ont été, admit Jeannette.

— Et que vous, madame, avez des soldats anglais dans votre propre maison pour vous protéger.

— Ils sont entrés chez moi de force ! répondit-elle indignée. Vous devez me croire ! Je ne voulais pas de leur présence !

Le duc hocha la tête.

— Il nous semble, madame, que vous avez bien accueilli nos ennemis. Votre père était un négociant en vin, n'est-ce pas ?

Jeannette était trop abasourdie pour répondre quoi que ce soit.

Il lui apparaissait lentement que Belas l'avait trahie au plus haut point et cependant elle s'accrochait encore à l'espoir que le duc serait convaincu de son innocence.

— Je ne les ai pas bien accueillis, insista-t-elle, je les ai combattus !

— Les marchands, dit le duc, n'ont de loyauté qu'envers l'argent. Ils n'ont aucun sens de l'honneur. L'honneur ne s'apprend pas, madame. Il vient de la race. De même qu'on élève un cheval pour qu'il soit rapide et courageux, un chien pour qu'il soit agile et féroce, on élève un noble pour l'honneur. On ne peut transformer un cheval de labour en destrier, ni un marchand en gentilhomme. C'est contre nature et contre les lois divines.

Il fit un signe de croix.

— Votre fils est comte d'Armorique et nous l'élèverons dans l'honneur, mais vous, madame, vous êtes la fille d'un marchand et vous êtes une juive.

— Ce n'est pas vrai ! protesta Jeannette.

— N'élevez pas le ton avec moi, madame, dit le duc d'une voix glaciale. Vous êtes un fardeau pour moi. Vous avez eu l'audace de venir ici, déguisée sous une peau de renard, en espérant que je vous donnerais un abri ? Et quoi d'autre ? De l'argent ? À votre fils, je donnerai un toit, mais à vous, madame, je donnerai un mari.

Il marcha vers elle. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur les tapis en peau de cerf.

— Vous n'êtes pas une mère convenable pour le comte d'Armorique. Vous avez hébergé l'ennemi, vous n'avez aucun sens de l'honneur.

— Je... commença Jeannette pour protester encore.

Mais le duc la gifla violemment.

— Vous allez vous taire, madame, ordonna-t-il. Silence !

Il se mit à tirer sur les lacets de son corsage et quand elle osa résister il la gifla une nouvelle fois.

— Vous êtes une putain, madame, dit le duc.

Puis, perdant patience, il prit les ciseaux, coupa les lacets et dénuda la poitrine de Jeannette. Elle était tellement abasourdie, assommée et horrifiée qu'elle ne tenta pas de se défendre. Ce n'était pas sir Simon Jekyll mais son seigneur lige, le neveu du roi et l'oncle de son mari !

— Vous êtes une jolie pute, madame, dit le duc en ricanant. Comment avez-vous fait pour ensorceler Henri ? Grâce à la magie juive ?

— Non, gémit Jeannette, non, je vous en prie.

Il la poussa si durement qu'elle tomba sur le lit. Le visage du duc n'exprimait toujours aucune émotion – ni désir, ni plaisir, ni colère. Il releva sa robe puis s'agenouilla sur le lit et la viola sans manifester de satisfaction. S'il paraissait éprouver quelque chose, c'était de la colère.

Quand ce fut terminé, il s'effondra sur Jeannette qui pleurait, puis il tressaillit et s'essuya sur sa robe de velours.

— Je considérerai cette expérience, dit-il, comme le paiement des rentes en retard de Plabennec.

Il se releva et ferma les pans de son vêtement.

— Vous serez placée dans une chambre ici, madame, et demain je vous donnerai en mariage à l'un de mes hommes d'armes. Votre fils restera ici, mais vous suivrez votre nouveau mari dans tous ses postes.

Jeannette gémissait sur le lit. Le duc eut une grimace de dégoût puis traversa la pièce et s'agenouilla sur le prie-Dieu.

— Arrangez votre robe, madame, dit-il froidement, et remettez-vous.

Jeannette parvint à refermer son corsage, après quoi elle regarda le duc dans la lumière des chandelles.

— Vous n'avez aucun honneur, aucun honneur, lui dit-elle.

Le duc l'ignora. Il sonna une clochette puis frappa dans ses mains et ferma les yeux dans une attitude de prière. Il pria

toujours quand le prêtre et un serviteur entrèrent. Sans un mot, ils prirent Jeannette par les bras et la conduisirent jusqu'à une petite chambre située sous les appartements du duc, la poussèrent à l'intérieur et refermèrent la porte. Elle entendit le bruit d'un verrou à l'extérieur. Il y avait un matelas de paille et plusieurs balais dans cette sorte de cellule, mais pas d'autre meuble.

Elle s'étendit sur le matelas et pleura jusqu'à ce que son cœur brisé soit épuisé.

Dehors, le vent hurlait à la fenêtre et la pluie battait contre les volets. Jeannette aurait voulu être morte.

Les coqs éveillèrent Thomas. Un vent froid soufflait et la pluie battait la bâche du chariot qui fuyait. Ayant ouvert le rabat, il s'assit, regardant les flaques s'étendre sur les pavés de la cour. Il n'avait reçu aucun message de Jeannette et, pensait-il, il n'y en aurait aucun. Will Skeat avait raison. Elle était dure comme une cotte de mailles et maintenant elle était dans le lieu qui lui convenait – autrement dit, dans cette aube froide et humide, elle se trouvait probablement dans un lit profond à l'intérieur d'une chambre chauffée par un feu qu'entretenaient les serviteurs du duc. Elle avait dû oublier Thomas.

Et à quel message s'attendait-il donc ? Une déclaration d'affection ? Il savait que c'était ce qu'il désirait, mais il s'était persuadé qu'il attendait simplement que Jeannette lui fasse parvenir le sauf-conduit signé par le duc, tout en sachant qu'il n'avait nul besoin de sauf-conduit. Il lui suffisait de marcher vers l'est et vers le nord et d'espérer que la robe de dominicain le protégerait. Il ne savait pas très bien comment rejoindre la Flandre, mais croyait que Paris n'était pas loin de cette région. Aussi pensait-il commencer par suivre la Seine, qui le conduirait de Rennes à Paris. Son plus grand souci, c'était qu'il pourrait rencontrer d'authentiques dominicains sur la route, qui découvriraient que Thomas n'avait qu'une notion très vague des règles monastiques et aucune connaissance de leur hiérarchie. Mais il se consolait en se disant que les dominicains écossais étaient si loin de la civilisation qu'une pareille ignorance de leur part ne surprendrait pas. Il allait survivre, se disait-il.

Il regarda la pluie crépiter dans les flaques. « Tu n'as rien à attendre de Jeannette », se dit-il et pour se prouver qu'il croyait en cette triste prophétie il se mit à préparer son maigre bagage. Cela lui déplaisait d'abandonner la cotte de mailles, mais elle pesait trop lourd, alors il la rangea dans le chariot puis plaça trois gerbes de flèches dans un sac. Les soixante-douze flèches

pesaient lourd, leurs pointes menaçaient de transpercer le sac, mais il ne voulait pas voyager sans ces gerbes assemblés par des cordes d'arc en chanvre. Il en utilisa une pour attacher son couteau à sa jambe. Ainsi, comme ses économies, il était dissimulé par la robe noire.

Il était prêt à partir, mais à présent la pluie martelait la ville comme un déluge de flèches. Le tonnerre grondait du côté de l'ouest, la pluie se déversait sur les toits de chaume, tombait des toits en faisant déborder les tonneaux et emportait le fumier de la cour. Midi arriva, annoncé par le son étouffé des cloches de la ville qui était toujours inondée. Des nuages noirs poussés par le vent couronnaient les tours de la cathédrale. Thomas se dit qu'il partirait dès que la pluie diminuerait mais la tempête ne fit que se renforcer. Il y avait des éclairs au-dessus de la cathédrale et un coup de tonnerre claqua dans la ville. Thomas se mit à frissonner, intimidé par la fureur du ciel. Il regarda les éclairs qui se reflétaient dans le grand vitrail ouest de la cathédrale, fasciné par ce spectacle. Il y avait tant de verre ! La pluie ne cessait pas. Il commença à craindre d'être bloqué dans le chariot jusqu'au lendemain. Et c'est alors, juste après qu'un violent coup de tonnerre eut paru assommer la ville, qu'il aperçut Jeannette.

Tout d'abord, il ne la reconnut pas. Il vit seulement une femme qui se tenait sous l'entrée voûtée de la cour, avec de l'eau qui se déversait autour de ses chaussures.

Tout le monde à Rennes s'était blotti dans un abri, mais voilà que cette femme apparaissait soudain, trempée et pitoyable. Ses cheveux, qui avaient été ramenés avec tant de soin sur ses oreilles, pendaient à présent sur la robe de velours rouge imprégnée d'eau. Ce fut cette robe que Thomas reconnut, puis il vit la douleur sur son visage. Il descendit du chariot.

— Jeannette !

Elle pleurait, la bouche déformée par le chagrin. Elle paraissait incapable de parler et restait immobile à pleurer.

— Madame ! lui dit Thomas. Jeannette !

— Il faut partir, parvint-elle à articuler. Il faut partir.

Le fard qu'elle avait mis la veille coulait sur ses joues en traînées grises.

— Nous ne pouvons pas partir avec cette pluie, dit Thomas.

— Nous devons partir ! hurla-t-elle avec colère. Nous devons partir !

— Je vais chercher le cheval.

— Nous n'avons pas le temps !

Elle agrippa la robe de Thomas.

— Nous devons partir. Tout de suite !

Elle essaya de le tirer dans la rue mais il se dégagea et courut au chariot où il prit l'arc dissimulé et son sac lourd. Il prit aussi un manteau de Jeannette qui se trouvait là et le mit autour des épaules de la jeune femme. Elle ne parut même pas s'en apercevoir.

— Que se passe-t-il ? demanda Thomas.

— Ils vont me trouver ici, ils vont me trouver ! déclara Jeannette prise de panique en le tirant hors du porche de la taverne.

Thomas lui fit prendre la direction de l'est par une rue sinueuse qui conduisait à un pont sur la Vilaine et de là à l'une des portes de la ville. Les immenses battants étaient fermés mais une petite porte était ouverte dans l'un des battants et la garde de la tour ne se sentit pas concernée par un fou de moine détrempé qui emmenait hors de la ville une folle en pleurs. Jeannette ne cessait de regarder derrière elle par crainte d'être poursuivie, mais cela n'expliquait toujours pas à Thomas sa panique et ses larmes. Elle se précipitait en direction de l'est, insensible à la pluie, au vent et au tonnerre.

À l'approche du crépuscule, la tempête diminua. À ce moment, ils s'approchaient d'un village qui possédait une sorte d'estaminet. Thomas courba la tête en franchissant la porte et demanda l'hospitalité. Il mit des pièces sur une table.

— Il me faut un abri pour ma sœur, dit-il en sachant bien qu'un moine voyageant avec une femme ne pouvait qu'éveiller les soupçons.

— Un abri, un repas et un feu, ajouta-t-il en posant une pièce supplémentaire.

— Votre sœur ?

Le tavernier, un petit homme au visage grêlé et parsemé de loupes, regarda Jeannette qui s'était accroupie sous le porche.

Thomas se toucha la tête d'un air entendu.

— Je l'emmène au sanctuaire de saint Guinefort, expliqua-t-il.

Le tavernier regarda les pièces, jeta encore un coup d'œil à Jeannette et décida que cet étrange couple pouvait utiliser une étable vide.

— Vous pouvez y faire du feu, dit-il à contre-cœur, mais ne brûlez pas la paille.

Thomas alluma un feu avec des braises de la cuisine, puis il alla chercher de la nourriture et de la bière. Il obligea Jeannette à manger un peu de soupe et de pain, puis la conduisit près du feu. Il lui fallut la cajoler plus de deux heures avant qu'elle accepte de lui raconter ce qui s'était passé. Et le récit fit à nouveau couler ses larmes. Thomas écoutait, consterné.

— Comment vous êtes-vous enfuie ? lui demanda-t-il quand elle eut fini.

Une femme avait ouvert pour venir prendre un balai. Elle avait été surprise de trouver Jeannette à cet endroit, et encore plus surprise de la voir passer devant elle et se sauver. Jeannette avait craint que les soldats ne l'arrêtent, mais aucun n'avait fait attention à elle et elle avait pu s'enfuir. Comme Thomas, elle était une fugitive, mais elle avait bien plus perdu que lui. Elle avait perdu son fils, son honneur et son avenir.

— Je hais les hommes, dit-elle.

Elle tremblait car le misérable feu de paille humide et de bois pourri avait à peine séché ses vêtements.

— Je hais les hommes, répéta-t-elle avant de regarder Thomas et de lui demander : qu'allons-nous faire ?

— Il faut que vous dormiez, lui dit-il, et demain nous irons vers le nord.

Elle acquiesça, mais il pensa qu'elle n'avait pas dû comprendre ses paroles. Elle était en plein désespoir. La roue de la fortune, qui l'avait auparavant élevée si haut, la plaçait maintenant au plus bas.

Elle dormit un moment, mais quand Thomas se réveilla dans l'aube grise, il s'aperçut qu'elle sanglotait doucement et il ne sut ni que dire ni que faire. Alors il resta étendu sur la paille jusqu'à ce qu'il entende grincer la porte de la taverne. À ce moment il se

leva pour aller chercher de l'eau et de la nourriture. Pendant que la femme du tavernier coupait du pain et du fromage, le mari demanda à Thomas s'il allait loin.

— Le sanctuaire de saint Guinefort se trouve en Flandre, lui dit Thomas.

— En Flandre ! dit l'homme comme si c'était la face cachée de la lune.

— La famille ne sait que faire d'autre pour elle, expliqua Thomas, et j'ignore comment on va en Flandre. Je pensais passer par Paris d'abord.

— Non, pas Paris, dit la femme d'un air méprisant. Vous devez aller à Fougères.

Son père, lui dit-elle, avait souvent fait commerce avec les pays du Nord et elle était sûre que le chemin de Thomas passait par Fougères et Rouen. Elle ne savait pas quelle route il fallait prendre après Rouen mais était certaine qu'il lui fallait aller jusque-là. Pour commencer, il devait prendre une petite route qui partait vers le nord. Elle traversait les bois, ajouta son mari, et il devait être prudent car cet endroit abritait de terribles individus fuyant la justice, mais, après quelques lieues, il rejoindrait la grande route de Fougères où les hommes du duc effectuaient des patrouilles.

Thomas les remercia, bénit la maison et apporta de la nourriture à Jeannette qui refusa de manger. Elle semblait au bout de ses larmes, presque de sa vie, mais elle suivit Thomas d'assez bonne grâce quand il se mit en route vers le nord. La route, où les chariots avaient creusé de profondes ornières, était glissante à cause de la boue due à la pluie de la veille. Elle s'enfonçait en serpentant dans une épaisse forêt dont les feuilles laissaient encore tomber des gouttes d'eau. Jeannette avança d'abord péniblement puis se mit à pleurer.

— Il faut que je retourne à Rennes, insista-t-elle, je veux retrouver mon fils.

Thomas tenta d'argumenter, mais elle ne se laissa pas fléchir. Finalement, il céda, mais quand il fit demi-tour pour aller vers le sud, elle se mit à pleurer encore plus fort. Le duc avait dit qu'elle n'était pas une mère convenable. Elle répétait, criant vers le ciel : « Pas convenable ! Pas convenable ! Il a fait

de moi sa putain ! » Puis elle tomba à genoux sur le bord du chemin et se mit à sangloter d'une manière incontrôlable. Elle tremblait à nouveau et Thomas se dit que si elle ne mourait pas de fièvre, le chagrin la tuerait sûrement.

— Nous allons retourner à Rennes, lui dit Thomas pour tenter de l'apaiser.

— Je ne peux pas, gémit-elle. Il me prostituera ! Me prostituera !

Elle cria ces derniers mots puis se mit à se balancer d'avant en arrière et à pousser des cris d'une voix suraiguë. Thomas essaya de la faire lever et marcher, mais elle s'opposa à lui. Elle voulait mourir, disait-elle, c'était tout ce qu'elle désirait.

— Une putain, hurla-t-elle en arrachant le rebord en renard de sa robe rouge. Une putain ! Il a dit que je ne devais pas porter de fourrure. Il a fait de moi une putain.

Et elle jeta la fourrure dans les broussailles.

Le matin avait été sec mais des nuages de pluie se formaient vers l'est et Thomas se sentait nerveux en voyant l'âme de Jeannette se désintégrer devant ses yeux. Comme elle refusait de marcher, il la prit dans ses bras et la porta. Il suivit un sentier bien tracé qui s'enfonçait dans les bois et parvint à une maisonnette si basse et si couverte de mousse qu'il crut d'abord que ce n'était qu'un monticule parmi les arbres. Puis il vit de la fumée s'échapper d'un trou du toit. Thomas était préoccupé par les bandits qui hantaient cette forêt, mais il se remettait à pleuvoir et la petite maison constituait le seul refuge à la ronde. Ayant posé Jeannette, il appela par l'entrée qui ressemblait à un terrier. Un vieillard aux cheveux blancs, aux yeux rouges et à la peau noircie par la fumée s'approcha pour regarder Thomas. L'homme parlait un français tellement imprégné d'accent et de vocabulaire local que Thomas le comprenait à peine, mais il comprit tout de même que c'était un bûcheron qui vivait ici avec sa femme. Le forestier jeta un regard avide sur les pièces de monnaie que Thomas lui présenta avant de lui dire que l'abri du cochon était disponible. L'endroit puait la paille pourrie et les excréments mais le chaume protégeait de la pluie et Jeannette ne paraissait se soucier de rien. Thomas jeta dehors la vieille paille et aménagea pour Jeannette un lit de fougères. Une fois

l'argent dans sa main, le bûcheron parut ne plus s'intéresser à ses visiteurs, mais au milieu de l'après-midi, alors que la pluie avait cessé, Thomas entendit la femme s'adresser à son mari et, quelques instants plus tard, le vieil homme s'en alla dans la direction de la route, mais sans aucun de ses instruments. Il n'emportait ni sa hache, ni sa serpette, ni sa scie.

Jeannette dormait, épuisée. Alors Thomas enleva le trèfle qui dissimulait son arc, dégagea la tige d'if et remplaça les embouts en corne. Il tendit l'arme, plaça une demi-douzaine de flèches dans sa ceinture et suivit le vieil homme jusqu'à la route. Là, il attendit, dissimulé dans un bosquet.

Le forestier revint vers le soir accompagné de deux hommes dont Thomas devina qu'ils étaient de ces bandits contre lesquels on l'avait mis en garde. Le vieil homme avait dû comprendre que Thomas et la femme étaient des fugitifs car, bien que possédant argent et bagage, ils avaient cherché un lieu où se cacher et cela suffisait à éveiller les soupçons de n'importe qui. Un moine n'a pas besoin d'une cache au fond des bois et une femme portant une robe avec des restes de fourrure ne recherche pas l'hospitalité d'un bûcheron. Il ne faisait pas de doute que le forestier était allé chercher les deux hommes jeunes pour qu'ils l'aident à trancher la gorge de Thomas. Ce qu'on trouverait sur lui serait ensuite partagé. Le sort de Jeannette serait le même, un peu plus tard.

Thomas envoya la première flèche entre les pieds du vieil homme et la seconde dans un arbre tout proche.

— La prochaine tue ! cria-t-il bien qu'ils ne puissent le voir dans l'ombre du sous-bois.

Ils ouvrirent de grands yeux en fixant les buissons. Thomas prit une voix grave et dit lentement :

— Vous venez avec le meurtre en votre âme. Les griffes du diable vous déchireront le cœur et les morts hanteront vos journées. Vous devez laisser le moine et sa sœur tranquilles.

Le vieil homme tomba à genoux. Sa superstition remontait à la nuit des temps et le christianisme n'y avait presque rien changé. Il croyait qu'il y avait des lutins dans la forêt et des géants dans la brume. Il savait que les dragons existaient. Il avait entendu parler d'hommes à la peau noire qui vivaient dans

la lune et qui se laissaient tomber sur terre quand elle se réduisait à une faucille. Il avait bien compris que des fantômes chassaient dans le sous-bois. Tout cela, il le savait avec autant de certitude qu'il connaissait le chêne et le hêtre, et il ne doutait pas que ce fût un démon qui avait tiré avec cet arc étrangement long depuis le bosquet.

— Partez ! dit-il à ses compagnons.

Les deux hommes s'enfuirent et le vieil homme se prosterna, posant son front sur le terreau de feuilles :

— Je ne voulais faire aucun mal.

— Rentre chez toi, répondit Thomas.

Il attendit que le vieux se fût éloigné, puis récupéra ses deux flèches.

Ce soir-là, il se glissa par l'étroite porte de la chaumière et s'assit devant l'âtre, face au couple.

— Je vais rester ici, leur dit-il, jusqu'à ce que ma sœur ait retrouvé ses esprits. Je veux dissimuler sa honte au monde, c'est tout. Lorsque nous partirons, vous recevrez une récompense, mais si vous essayez une nouvelle fois de nous tuer, j'enverrai les démons vous tourmenter et vos cadavres serviront de festin aux bêtes sauvages qui gîtent dans les bois.

Il déposa une autre petite pièce sur le sol, près de l'âtre.

— Chaque soir, vous nous apporterez de la nourriture, dit-il à la vieille, et vous remercierez Dieu que, bien que je puisse lire dans votre cœur, je vous pardonne.

Après cela, ils n'eurent plus d'ennuis. Chaque jour, l'homme partait avec sa serpette et sa hache et chaque soir sa femme apportait à ses hôtes du gruau ou du pain. Thomas prit du lait de la vache, tua un cerf. Mais il crut que Jeannette allait mourir. Pendant plusieurs jours, elle refusa de s'alimenter, et parfois il la trouvait se balançant d'avant en arrière en gémissant. Thomas craignait qu'elle ne soit devenue définitivement folle. Son père lui avait quelquefois raconté comment on traitait les fous, comment lui-même avait été traité, avec les coups et la famine pour seuls remèdes. « Le diable entre dans l'âme, avait dit le père Ralph, et on peut le chasser par la famine, ou par la brutalité, mais en aucun cas par les cajoleries. Les coups et la faim, mon garçon, les coups et la faim, c'est le seul traitement

que le diable comprenne. » Mais Thomas ne pouvait ni battre ni affamer Jeannette, alors il fit de son mieux auprès d'elle. Il la maintenait au sec, il la persuadait de prendre un peu de lait tiède, à peine sorti de la vache, il lui parlait pendant la nuit, il la peignait et lui lavait le visage, et parfois, tandis qu'elle dormait et qu'il était assis près de l'abri en regardant les étoiles à travers les arbres touffus, il se demandait si lui et les hellequins avaient laissé d'autres femmes aussi brisées que Jeannette. Il se mit à prier pour demander pardon. Il pria beaucoup durant ces jours, et non pas saint Guinefort, mais la Vierge et saint Georges.

Ses prières durent être efficaces car un matin en se réveillant il vit Jeannette assise sur le pas de la porte de l'abri, son corps mince se détachant dans le jour nouveau. Elle se tourna vers lui et il vit qu'il n'y avait plus de folie sur son visage, juste un profond chagrin. Elle le regarda longtemps avant de parler.

— Est-ce Dieu qui vous a envoyé vers moi, Thomas ?

— Il m'a accordé une grande faveur s'il l'a fait, répondit-il.

Cela la fit sourire. C'était son premier sourire depuis Rennes.

— Je dois m'estimer satisfaite, dit-elle très sérieusement, mon fils est vivant, on s'occupera bien de lui et un jour je le retrouverai.

— Nous le retrouverons tous les deux, dit Thomas.

— Tous les deux ?

— Je n'ai tenu aucune de mes promesses. La lance est toujours en Normandie, sir Simon est vivant et je ne sais pas comment je vais pouvoir retrouver votre fils. Il semble que mes promesses soient sans valeur, mais je ferai de mon mieux.

Elle lui tendit la main et la laissa dans la sienne.

— Nous avons été punis, vous et moi, lui dit-elle. Probablement du péché de fierté. Le duc avait raison. Je n'appartiens pas à la noblesse. Je suis la fille d'un marchand mais je pensais être plus que cela et à présent regardez ce que je suis.

— Plus mince, dit Thomas, mais belle.

Elle haussa les épaules.

— Où sommes-nous ?

— À une journée de Rennes.

— C'est tout ?

— Dans un abri de porc à une journée de Rennes.

— Il y a quatre ans, je vivais dans un château, dit-elle mélancoliquement. Plabennec n'était pas grand mais il était beau. Il avait une tour et une cour d'honneur, deux moulins, une rivière et un verger où poussaient des pommes très rouges.

— Vous les reverrez, dit Thomas, vous et votre fils.

Il regretta aussitôt d'avoir mentionné son fils car des larmes vinrent aux yeux de Jeannette, mais elle les essuya.

— C'est l'homme de loi, dit-elle.

— L'homme de loi ?

— Belas. Il a menti au duc.

Il y avait dans sa voix une sorte d'étonnement que Belas ait commis cette trahison.

— Il a dit au duc que je soutenais le duc Jean. Eh bien, c'est ce que je vais faire, Thomas, c'est ce que je vais faire. Je vais soutenir votre duc. Si c'est le seul moyen de récupérer Plabennec et de retrouver mon fils, je soutiendrai le duc Jean.

Sa main étreignit très fort celle de Thomas.

— J'ai faim.

Ils passèrent encore une semaine dans la forêt pendant que Jeannette reprenait des forces. Tout d'abord, telle une bête qui lutte pour s'échapper d'un piège, elle imagina des plans afin de se venger tout de suite du duc et de retrouver son fils, mais ces plans étaient irréalisables. Puis, à mesure que les jours passaient, elle accepta son destin.

— Je n'ai aucun ami, dit-elle un soir à Thomas.

— Vous m'avez, moi, madame.

— Ils sont morts, reprit Jeannette sans tenir compte de lui. Ma famille est morte. Mon mari est mort. Pensez-vous que je porte malheur à ceux que j'aime ?

— Ce que je pense, dit Thomas, c'est que nous devrions aller vers le nord.

Elle fut irritée par son esprit pratique.

— Je ne suis pas sûre de vouloir aller au nord.

— Moi, si, répondit Thomas avec entêtement.

Jeannette savait que plus elle irait au nord, plus elle s'éloignerait de son fils, mais elle ne savait que faire d'autre et cette nuit-là, comme si elle acceptait d'être guidée par Thomas,

elle vint dans son lit de fougères et ils devinrent amants. Après, elle se mit à pleurer, mais ensuite ils firent à nouveau l'amour, joyeusement cette fois, comme si elle pouvait diminuer son malheur par les consolations de la chair.

Le lendemain matin, ils partirent. Vers le nord. L'été était venu, revêtant le paysage d'un épais manteau vert. Thomas avait dissimulé l'arc dans son bâton de pèlerin, en le recouvrant de liseron et de laurier au lieu de trèfle.

Sa robe noire était en loques et personne ne pouvait le prendre pour un moine. Jeannette avait retiré les restes de fourrure de sa robe de velours rouge qui, à présent, était sale, chiffonnée et usée. Ils ressemblaient à des vagabonds et ils se déplaçaient comme des fugitifs, contournant les villes et les bourgs pour éviter les ennuis. Ils se baignaient dans les cours d'eau, dormaient sous les arbres et ne s'aventuraient que dans les plus petits villages lorsque la faim les tenaillait. Ils achetaient un plat et du cidre dans une infecte taverne. Quand on leur posait la question, ils prétendaient être des Bretons, frère et sœur, qui allaient rejoindre leur oncle, boucher en Flandre. Ceux qui ne croyaient pas cette fable ne souhaitaient cependant pas affronter Thomas, grand et fort, et qui faisait en sorte que son couteau soit toujours visible.

Mais ils préféraient éviter les villages et demeuraient dans les bois où Thomas apprenait à Jeannette comment attraper les truites. Ils allumaient un feu, y faisaient cuire leur poisson et coupaient des fougères qui leur serviraient de lit.

Ils ne s'éloignaient pas de la route, bien qu'ils aient été obligés de faire un grand détour pour éviter Saint-Aubin-du-Cormier dont la forteresse ressemblait à un tambour, et un autre pour contourner la ville de Fougères. Ils prirent le lait des vaches dans leurs pâtures, volèrent un grand fromage dans un chariot arrêté près d'une église et dormirent à la belle étoile. Ils n'avaient plus aucune idée du jour de la semaine ni même du mois. Tous deux étaient hâlés par le soleil et leurs vêtements étaient en lambeaux. Les tristesses de Jeannette s'étaient dissoutes dans son nouveau bonheur. Elle fut particulièrement heureuse le jour où ils découvrirent une maison abandonnée – de simples murs de torchis – qui tombait en ruine dans un

boqueteau de noisetiers. Ils enlevèrent les orties et les ronces et vécurent là pendant plus d'une semaine, sans voir personne, ne désirant voir personne, ne pensant pas à l'avenir car le présent était fait de bonheur. Il arrivait encore à Jeannette de pleurer à propos de son fils et de passer des heures à méditer de délicieuses vengeances contre le duc, contre Belas, contre sir Simon Jekyll, mais cet été de liberté lui apporta aussi des joies. Thomas avait une nouvelle fois monté son arc afin de chasser, et Jeannette, dont les forces se développaient, avait appris à le tendre presque jusqu'à son menton.

Ils ne savaient pas non plus où ils étaient et ne s'en souciaient pas. La mère de Thomas avait coutume de lui raconter l'histoire d'enfants qui, s'étant enfuis dans la forêt, avaient été élevés par des bêtes sauvages. « Des poils leur avaient poussé sur tout le corps, lui disait-elle, et ils avaient des griffes, des cornes et des crocs. » À présent, il arrivait à Thomas d'examiner ses mains pour voir si des griffes se formaient. Il n'en vit pas. S'il était en train de devenir une bête sauvage, il était une bête heureuse. Il avait rarement été aussi heureux, mais il savait bien que l'hiver, même s'il était encore loin, viendrait néanmoins. C'est pourquoi, environ une semaine après le solstice d'été, ils partirent tranquillement vers le nord à la recherche de quelque chose dont ni l'un ni l'autre n'avait une idée précise.

Thomas savait qu'il avait promis de rapporter la lance et de rendre son fils à Jeannette, mais il ne savait pas comment tenir l'une et l'autre promesses. Il savait seulement qu'il devait se rendre dans un endroit où un homme comme Will Skeat accepterait de l'employer. Mais il ne pouvait en parler à Jeannette. Elle ne voulait pas entendre parler d'archers ni d'armées, d'hommes ni de cottes de mailles, mais, tout comme lui, elle savait bien qu'ils ne pouvaient rester éternellement dans leur refuge.

— J'irai en Angleterre, lui dit-elle, et je ferai appel à votre roi.

De tous les projets qu'elle avait imaginés, c'était le seul qui fût sensé. Le comte de Northampton avait placé son fils sous la protection du roi d'Angleterre, elle pouvait donc s'en remettre à Edouard avec l'espoir qu'il l'aiderait.

Ils marchèrent vers le nord, gardant toujours en vue la route de Rouen. Ils franchirent une rivière à gué et parvinrent à une région morcelée, faite de petits champs, de forêts profondes et de collines abruptes, et là, dans ce pays vert, la roue de la fortune tourna une nouvelle fois sans que ni l'un ni l'autre ne s'en rendent compte. Thomas savait qu'une grande roue gouverne le sort de l'humanité, elle tournait dans l'obscurité pour décider du bien ou du mal, de l'élévation ou de l'abaissement, de la maladie ou de la santé, du bonheur ou du malheur. Thomas pensait que Dieu avait dû confectionner cette roue pour que ce mécanisme dirige le monde pendant que lui-même était occupé dans les cieux. En ce milieu d'été, alors que l'on battait la moisson sur les aires, que les martinets se rassemblaient sur les grands arbres, que des baies violettes poussaient sur les sorbiers et que les prairies étaient blanches de marguerites, la roue tourna pour Thomas et Jeannette.

Un jour, ils s'avancèrent vers la lisière de la forêt pour s'assurer que la route était toujours en vue. D'ordinaire, il apercevaient un homme qui conduisait quelques vaches au marché, suivi d'un groupe de femmes portant des œufs et des légumes. On pouvait voir aussi un prêtre sur un pauvre cheval et une seule fois ils avaient aperçu un chevalier avec sa suite de serviteurs et d'hommes d'armes, mais le plus souvent la route s'étendait, blanche, poussiéreuse et vide sous le soleil d'été. Et pourtant, ce jour-là, elle était pleine de monde. Les gens se dirigeaient vers le sud, emmenant avec eux des vaches, des cochons, des moutons, des chèvres et des oies. Certains poussaient des charrettes, d'autres avaient des chariots tirés par des bœufs ou des chevaux, et tous ces véhicules étaient chargés de tabourets, de tables, de bancs et de lits. Thomas savait qu'il avait devant lui des gens en fuite.

Ils attendirent la tombée de la nuit, puis Thomas épousseta son habit de dominicain et, laissant Jeannette cachée sous les arbres, il descendit jusqu'à la route où des voyageurs campaient autour de petits feux pleins de fumée.

— Que la paix de Dieu soit avec vous, dit Thomas en s'approchant de l'un des groupes.

— Nous n'avons pas de nourriture en trop, mon père, répondit un homme en regardant l'étranger d'un œil soupçonneux.

— J'ai déjà mangé, mon fils, dit Thomas en s'accroupissant près du feu.

— Êtes-vous un prêtre ou un vagabond ? demanda l'homme.

Il avait une hache qu'il leva devant lui dans une attitude défensive, car Thomas avait de longs cheveux hirsutes et le teint basané d'un hors-la-loi.

— Les deux, répondit Thomas avec un sourire. Je viens d'Avignon pour aller faire repentance au sanctuaire de saint Guinefort.

Aucun des réfugiés n'avait jamais entendu parler du vénérable Guinefort, mais les paroles de Thomas les convainquirent. Le pèlerinage expliquait sa déplorable condition. Quant à leur triste condition à eux, lui apprirent-ils, elle était causée par la guerre. Ils venaient de la côte normande, et le lendemain matin il leur faudrait se lever de bonne heure et continuer leur route pour échapper à l'ennemi.

Thomas fit un signe de croix.

— Quel ennemi ? demanda-t-il, s'attendant à apprendre que deux seigneurs normands s'étaient brouillés et ravageaient leurs territoires respectifs.

Mais la lourde roue de la fortune avait tourné dans un sens inattendu. Le roi Edouard III d'Angleterre avait traversé la Manche. On s'attendait depuis longtemps à une pareille expédition, mais le roi n'avait pas débarqué sur ses terres de Gascogne, contrairement aux prévisions de beaucoup, ni en Flandre où combattaient des troupes anglaises. Il était venu en Normandie. Son armée n'était qu'à une journée de marche.

À cette nouvelle, Thomas demeura bouche bée.

— Vous devez vous enfuir, mon père, lui conseilla l'une des femmes. Ils n'ont aucune pitié, pas même pour les moines.

Thomas leur certifia que c'était ce qu'il allait faire, les remercia pour ces nouvelles puis remonta en haut de la colline où Jeannette l'attendait. La situation avait changé.

Son roi était venu en Normandie.

Ils se disputèrent cette nuit-là. Jeannette était soudainement convaincue qu'ils devaient retourner en Bretagne. Thomas se contentait de la regarder d'un air ahuri.

— En Bretagne ? demanda-t-il doucement.

Elle ne le regardait pas dans les yeux mais s'obstinait à tourner la tête vers les feux de camp qui brûlaient tout au long de la route, tandis que plus au nord, à l'horizon de la nuit, de grandes lueurs rouges attestaient que des feux plus importants étaient allumés. Thomas savait que les soldats anglais devaient ravager la campagne normande comme les hellequins avaient saccagé la Bretagne.

— En Bretagne, je peux être près de Charles, dit Jeannette.

Thomas hocha la tête. Il comprenait confusément que le spectacle des destructions de l'armée les avait obligés à revenir à une réalité dont ils s'étaient écartés durant leurs dernières semaines de liberté, mais il ne parvenait pas à mettre cela en relation avec le soudain désir de Jeannette de retourner en Bretagne.

— Tu peux être près de Charles, dit-il avec précaution, mais pourras-tu le voir ? Le duc te laissera-t-il t'en approcher ?

— Il changera peut-être d'avis, dit Jeannette sans grande conviction.

— Et peut-être qu'il te violera une nouvelle fois, répondit brutalement Thomas.

— Si je n'y vais pas, dit-elle avec véhémence, je ne reverrai plus jamais Charles. Plus jamais !

— Alors pourquoi être venue si loin ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas.

Elle était en colère comme quand Thomas l'avait rencontrée à La Roche-Derrien.

— Parce que j'étais folle, ajouta-t-elle d'un air maussade.

— Tu as dit que tu voulais faire appel au roi, eh bien il est là, dit Thomas en tendant le bras vers la lueur livide des feux, fais appel à lui ici.

— Il ne me croira sans doute pas, dit Jeannette avec obstination.

— Et que ferons-nous en Bretagne ? demanda Thomas.

Mais Jeannette ne daigna pas lui répondre. Elle avait toujours son air boudeur et fuyait son regard.

— Tu peux épouser l'un des hommes d'armes du duc, continua Thomas. C'est bien ce qu'il voulait, n'est-ce pas ? Une femme complaisante d'un courtisan complaisant, de façon qu'il puisse prendre son plaisir quand l'envie lui en vient.

— N'est-ce pas ce que tu fais ? lui lança-t-elle avec défi en le regardant en face.

— Moi, je t'aime, dit Thomas.

Jeannette ne répondit rien.

— Je t'aime vraiment, reprit-il en se sentant idiot de lui faire cet aveu car elle ne lui avait jamais dit la même chose.

Jeannette regarda l'horizon embrasé qui était en partie masqué par les feuilles de la forêt.

— Est-ce que ton roi me croira ? lui demanda-t-elle.

— Comment pourrait-il ne pas te croire ?

— Ai-je l'air d'une comtesse ?

Elle avait l'air dépenaillée, pauvre et belle.

— Tu t'exprimes comme une comtesse, lui dit Thomas, et les clercs du roi se renseigneront auprès du comte de Northampton.

En fait, il ne savait pas ce qu'il en serait, mais il voulait l'encourager.

Jeannette restait assise, la tête penchée.

— Sais-tu ce que le duc m'a dit ? Que ma mère était juive !

Elle le regarda en espérant le voir partager son indignation.

Thomas fronça les sourcils.

— Je n'ai jamais vu de juif, dit-il.

Jeannette faillit exploser de colère :

— Et moi, tu crois que j'en ai vu ? Il faut que tu rencontres le diable pour savoir qu'il est mauvais ? Un cochon pour découvrir qu'il sent mauvais ?

Elle se mit à pleurer.

— Je ne sais que faire.

— Nous irons voir le roi, dit Thomas.

Le lendemain matin, il partit vers le nord. Après une hésitation, Jeannette le suivit. Elle avait essayé de nettoyer sa robe mais celle-ci était dans un tel état que tout ce qu'elle put

faire fut d'en ôter les brindilles et l'humus. Elle rassembla ses cheveux et les fit tenir avec des éclats de bois.

— Quel genre d'homme est le roi ? demanda-t-elle à Thomas.

— On dit que c'est un homme bon.

— Qui le dit ?

— Tout le monde. Il a des manières directes.

— Néanmoins, il est anglais, dit doucement Jeannette.

Thomas fit semblant de n'avoir pas entendu.

— Est-il gentil ? lui demanda-t-elle.

— Personne ne dit qu'il est cruel, répondit Thomas, avant de lever la main pour faire signe à Jeannette de se taire.

Il avait aperçu des cavaliers en cotte de mailles.

Thomas avait toujours trouvé étrange que, dans leurs livres, les moines et les copistes représentent la guerre d'une manière pittoresque. Leurs pinceaux de poils d'écureuil montraient des hommes en surcots ou en jupons⁵ aux couleurs vives et leurs chevaux recouverts de housses joliment coupées. Or, la plupart du temps, la guerre était grise jusqu'à ce que les flèches viennent mordre les chairs ; elle était alors éclaboussée de rouge. Le gris était la couleur des cottes de mailles et Thomas voyait du gris à travers les feuilles vertes. Il ne savait pas si c'étaient des Anglais ou des Français, mais il craignait les deux. Les Français étaient ses ennemis, mais les Anglais aussi tant qu'ils n'étaient pas persuadés qu'il était anglais lui-même et qu'il n'était pas un déserteur de leur armée. D'autres cavaliers apparurent et ceux-là portaient des arcs, c'étaient donc des Anglais. Cependant Thomas restait hésitant. Il ne savait comment parvenir à convaincre son propre camp qu'il n'était pas un déserteur. Au-delà des cavaliers, caché par un bois, un bâtiment avait dû être incendié car une fumée commençait à s'épaissir au-dessus des frondaisons. Les cavaliers regardèrent en direction de Thomas et Jeannette mais tous deux étaient cachés par des ajoncs. Au bout d'un moment, persuadés qu'aucun ennemi ne les menaçait, les cavaliers bifurquèrent et partirent en direction de l'est.

⁵ Tuniques d'armure. (N. d. T.)

Thomas attendit qu'ils aient disparu, puis il conduisit Jeannette en terrain découvert, traversant un bois pour arriver jusqu'à l'endroit où une ferme brûlait. Dans le soleil éclatant les flammes semblaient pâles. On ne voyait personne. Il n'y avait que la ferme en train de brûler et un chien étendu près d'une mare aux canards entourée de plumes. Comme le chien geignait – il avait une blessure au ventre –, Jeannette appela Thomas. Celui-ci s'accroupit auprès de l'animal, lui caressa la tête et les oreilles, et le chien agonisant lui lécha la main en tentant de remuer la queue. Thomas lui enfonça son couteau dans le cœur pour qu'il meure rapidement.

— Il n'aurait pas survécu, dit-il à Jeannette.

Elle ne répondit pas, tournée vers le chaume et les poutres qui brûlaient. Thomas retira son couteau et tapota la tête de l'animal.

— Va voir saint Guinefort, dit-il en essuyant la lame.

Il se tourna vers Jeannette.

— Quand j'étais enfant, je voulais avoir un chien, mais mon père ne pouvait pas les supporter.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il était bizarre.

Il rengaina le couteau et se leva. Les traces de sabots remontaient vers le nord. Ils les suivirent avec précaution entre des haies où fleurissaient les bleuets, les marguerites et les cornouillers. Ils se trouvaient dans une région de petits champs, de hauts talus, de bois et de tertres épars. Un pays fait pour les embuscades. Mais ils ne virent personne jusqu'au moment où, depuis le sommet d'une colline basse, ils distinguèrent dans la vallée une petite église trapue et les toits intacts d'un village. Ensuite, ils aperçurent les soldats. Ils étaient des centaines qui campaient dans les champs au-delà des maisons, et ils étaient encore plus nombreux dans le village. De grandes tentes avaient été dressées près de l'église et les bannières des chevaliers flottaient devant elles.

Thomas hésitait encore, répugnant à mettre un terme aux jours heureux qu'il venait de passer avec Jeannette. Il savait pourtant qu'il n'avait pas le choix. Il mit l'arc à son épaule et descendit avec elle jusqu'au village. Quand les soldats les virent

approcher, un groupe d'archers conduits par un homme à forte carrure portant un haubert vinrent à leur rencontre.

— Qui diable êtes-vous ?

Telle fut la première question de l'homme. Ses archers arborèrent des sourires carnassiers en regardant les haillons de Jeannette.

— Vous êtes ou bien un imbécile de prêtre qui a volé un arc, continua l'homme, ou bien un archer qui a chapardé une robe de prêtre.

— Je suis un Anglais, répondit Thomas.

Le gros homme ne parut pas impressionné.

— Au service de qui ?

— J'étais avec Will Skeat en Bretagne.

— En Bretagne !

L'homme fronça les sourcils, ne sachant s'il devait croire ou non Thomas.

— Dis-leur que je suis une comtesse, le pressa Jeannette en français.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Rien, répondit Thomas.

— Alors, que faites-vous par ici ? demanda l'homme.

— J'ai été séparé de mon groupe en Bretagne et j'ai marché, dit Thomas qui n'avait pas préparé de meilleure histoire.

C'était une bien piètre explication que le gros homme traita avec le mépris qu'elle méritait.

— Ce que tu veux dire, mon gars, c'est que tu es un foutu déserteur.

— Si je l'étais, je ne serais pas venu ici, vous ne croyez pas ? dit Thomas d'un air provocant.

— Si tu t'étais simplement perdu, tu ne serais pas venu de Bretagne jusqu'ici, fit remarquer l'homme en crachant par terre. Il faudra que tu ailles voir Scoresby, c'est lui qui décidera de ce que tu es.

— Scoresby ? demanda Thomas.

— Tu en as entendu parler ? demanda l'homme d'un air belliqueux.

Thomas avait entendu parler de Walter Scoresby, lequel, tout comme Skeat, était à la tête d'une bande d'hommes

d'armes et d'archers, mais il n'avait pas la bonne réputation de Skeat. On le disait d'humeur sombre. Pourtant, à l'évidence, c'était lui qui allait décider du sort de Thomas, car les archers l'entourèrent et l'emmenèrent avec Jeannette au village.

— C'est ta femme ? demanda l'un d'eux.

— C'est la comtesse d'Armorique.

— Et moi, je suis le comte de Londres, rétorqua l'archer.

Jeannette s'accrochait au bras de Thomas, terrifiée par ces visages inamicaux. Thomas se sentait également mal à l'aise. Lorsque les choses allaient mal en Bretagne, que les hellequins grommelaient, qu'il faisait froid et humide, que le temps était pourri, Skeat aimait à dire « Soyez heureux de ne pas être avec Scoresby », et maintenant, à ce qu'il semblait, Thomas était avec lui.

— Les déserteurs, nous les pendons, dit le gros homme avec délectation.

Thomas remarqua que toutes les troupes qu'il apercevait dans le village portaient la croix de saint Georges sur leur tunique. Une grande foule d'entre eux était assemblée dans une pâture qui s'étendait entre l'église du petit village et un monastère cistercien, ou un prieuré, qui avait réussi à échapper à la destruction car les moines en robe blanche assistaient un prêtre qui disait la messe devant les soldats.

— C'est dimanche ? demanda Thomas à l'un des archers.

— Mardi, c'est la Saint Jacques, répondit l'homme en ôtant sa coiffure par respect pour le saint sacrement.

Ils attendirent à l'extrémité de la pâture, près de l'église où une rangée de tombes récentes suggérait que quelques villageois avaient perdu la vie à l'arrivée de l'armée, mais la plupart avaient fui vers le sud ou l'ouest. Il en restait un ou deux. Un vieil homme, courbé à force de travail et pourvu d'une barbe qui descendait presque jusqu'au sol, marmonnait en suivant les paroles du prêtre tandis qu'un petit garçon de six ou sept ans essayait de tendre un arc anglais au grand amusement de son propriétaire.

La messe ayant pris fin, les hommes vêtus de cottes de mailles se relevèrent et prirent la direction des tentes et des maisons. L'un des archers de l'escorte de Thomas avait pénétré

dans la foule en cours de dispersion et réapparaissait avec un groupe d'hommes. L'un d'eux se détachait des autres parce qu'il était plus grand et qu'il portait une cotte de mailles toute neuve qui avait été astiquée et brillait. Il était chaussé de hautes bottes, avait un manteau vert, une épée à garde d'or et un fourreau en tissu rouge. Cette tenue d'apparat s'accordait bien avec le visage de l'homme qui avait l'air fatigué et morose. Il était chauve mais portait une barbe divisée en deux dont les extrémités étaient tressées.

— C'est Scoresby, murmura l'un des archers.

Thomas n'eut pas de mal à deviner de qui il parlait.

Scoresby s'arrêta à quelques pas et le grand archer qui avait arrêté Thomas sourit d'un air suffisant :

— Un déserteur, annonça-t-il avec fierté, il dit qu'il est venu de Bretagne à pied.

Scoresby jeta sur Thomas un regard dur et s'attarda plus longuement sur Jeannette. Sa robe en lambeaux révélait la beauté de son corps et il était évident que Scoresby souhaitait en voir plus. À l'instar de Will Skeat, il avait commencé sa vie militaire comme archer et il s'était élevé à force d'astuce, aussi Thomas se doutait-il que son âme était peu portée à la pitié.

Scoresby haussa les épaules.

— Si c'est un déserteur, vous allez pendre cette crapule.

Puis il ajouta avec un sourire :

— Mais nous garderons sa femme.

— Je ne suis pas un déserteur, dit Thomas, et cette femme est la comtesse d'Armorique, parente du comte de Blois, le neveu du roi de France.

Les archers s'esclaffèrent en entendant cette déclaration. Cependant Scoresby était un homme prudent. Il avait remarqué qu'une petite foule s'était rassemblée à l'extrémité du cimetière. Deux prêtres et quelques hommes d'armes portant des écus armoriés se trouvaient parmi les spectateurs. Et puis l'assurance de Thomas avait introduit un doute dans son esprit. Il regarda Jeannette en fronçant les sourcils, ne voyant au premier abord qu'une fille qui avait l'air d'une paysanne, mais malgré son teint hâlé elle était manifestement belle et les restes de sa robe indiquaient que le vêtement avait été élégant.

— Qui est-elle ? demanda Scoresby.

— Je vous l'ai déjà dit, répondit Thomas d'un ton agressif, et je vais vous en dire plus. Son fils lui a été pris, et il est sous la protection de notre roi. Elle est venue demander l'aide de Sa Majesté.

Thomas traduisit à Jeannette ce qu'il venait de dire et celle-ci, à son grand soulagement, exprima son assentiment d'un hochement de tête.

Scoresby regarda attentivement Jeannette. Il y avait en elle quelque chose qui augmentait ses doutes.

— Pourquoi êtes-vous avec elle ? demanda-t-il à Thomas.

— Je l'ai sauvée.

Une voix s'éleva en français du milieu de la foule. Thomas ne pouvait voir qui parlait mais l'homme était entouré d'hommes d'armes portant une tenue verte et blanche.

— Il dit qu'il vous a sauvée, madame, est-ce bien vrai ?

— Oui, dit Jeannette qui ne pouvait apercevoir celui qui lui posait cette question.

— Apprenez-nous qui vous êtes, demanda l'inconnu.

— Je m'appelle Jeannette, comtesse douairière d'Armorique.

— Qui était votre mari ?

La voix était celle d'un jeune homme, mais d'un jeune homme très sûr de lui.

Le ton de la question heurta Jeannette, mais elle y répondit :

— Henri Chénier, comte d'Armorique.

— Et pourquoi êtes-vous ici, madame ?

— Parce que Charles de Blois a enlevé mon fils ! répondit Jeannette d'une voix courroucée. Cet enfant a été placé sous la protection du roi d'Angleterre.

La voix se tut un instant. Dans la foule, certains s'écartaient nerveusement des hommes d'armes qui l'entouraient, et Scoresby paraissait inquiet.

— Qui l'a placé sous cette protection ? demanda finalement la voix.

— William Bohun, comte de Northampton, dit Jeannette.

— Je la crois, dit la voix.

Les hommes d'armes s'écartèrent afin que Thomas et Jeannette puissent voir qui leur parlait. C'était un tout jeune

homme. Thomas se demandait même s'il se rasait déjà. Mais il était sûrement pleinement développé car il était grand – encore plus grand que Thomas – et s'il était demeuré invisible, cela tenait seulement aux plumets qui surmontaient les heaumes de ses hommes d'armes. Il avait les cheveux blonds, un visage légèrement hâlé et portait des braies et une chemise en toile. Rien d'autre que son haut rang ne pouvait expliquer pourquoi, soudain, les hommes s'agenouillèrent sur l'herbe.

— À genoux, siffla Scoresby à Thomas qui, perplexe, mit un genou en terre.

Seuls Jeannette, le jeune homme et son escorte demeuraient debout.

Le jeune homme regarda Thomas.

— Êtes-vous vraiment venu à pied depuis la Bretagne jusqu'ici, demanda-t-il dans un anglais qui, comme celui de la noblesse, avait un léger accent français.

— Nous sommes venus tous les deux, sire, répondit Thomas en français.

— Pourquoi ? demanda-t-il avec rudesse.

— Pour demander protection au roi d'Angleterre, qui est le gardien du fils de ma dame, lequel a été traîtreusement fait prisonnier par les ennemis de l'Angleterre.

Le jeune homme porta ses regards sur Jeannette avec le même air carnassier que celui qu'avait arboré Scoresby. Ce garçon ne se rasait peut-être pas mais il savait reconnaître une jolie femme quand il en voyait une. Il eut un sourire.

— Vous êtes la bienvenue, madame, je connaissais la réputation de votre mari. Je l'admirais et je regrette que l'occasion de le rencontrer au combat soit perdue à jamais.

Il s'inclina devant Jeannette, puis défit son manteau et s'avança vers elle. Plaçant la cape verte sur ses épaules pour dissimuler la robe en loques, il lui dit :

— Je m'assurerai, madame, que vous serez traitée avec la courtoisie qu'exige votre rang et je vous certifie que les promesses que l'Angleterre a faites à votre fils seront respectées.

Et il s'inclina une nouvelle fois.

Jeannette, interloquée et charmée par les manières du jeune homme, posa la question dont Thomas attendait la réponse :

— Qui êtes-vous, monseigneur ? demanda-t-elle en faisant une révérence.

— Je suis Edouard de Woodstock, madame, dit-il en lui présentant son bras.

Ce nom qui ne disait rien à Jeannette fut une grande surprise pour Thomas.

— C'est le fils aîné du roi, lui murmura-t-il.

Elle mit un genou à terre, mais le jeune homme aux joues fraîches la releva et la conduisit au prieuré. C'était Edouard de Woodstock, comte de Chester, duc de Cornouailles et prince de Galles.

La roue du destin avait une nouvelle fois placé Jeannette au plus haut.

La roue semblait indifférente au sort de Thomas. Il restait seul, abandonné. Jeannette ne lui avait même pas adressé un regard en s'éloignant au bras du prince. Il l'entendit rire. De loin, il la contempla. Il l'avait soignée, l'avait nourrie, l'avait portée, avait fait l'amour avec elle et voilà que sans un mot elle le mettait à l'écart. Scoresby et ses hommes, frustrés d'une pendaison, s'en étaient allés au village et Thomas se demandait ce qu'il était censé faire.

« Bon Dieu ! » dit-il à haute voix. Il se faisait l'effet d'un imbécile dans sa robe déchirée. « Bon Dieu ! » répéta-t-il. Une colère, épaisse comme la bile noire qui pouvait rendre un homme malade, monta en lui. Mais que pouvait-il faire ? Il était un imbécile dans une robe en loques et le prince était le fils d'un roi.

Le prince avait emmené Jeannette vers l'étendue herbeuse où s'élevaient les grandes tentes en une rangée colorée. Chacune avait un mât et sur le plus grand flottait la bannière du prince de Galles qui portait les lions dorés de l'Angleterre sur ses deux quartiers rouges et des fleurs de lys dorées sur les deux quartiers bleus. Les fleurs de lys signifiaient que le roi prétendait au trône de France et la bannière, qui était celle du roi d'Angleterre, était barrée d'un trait blanc pour indiquer qu'elle appartenait au fils aîné du roi. Thomas fut tenté de suivre Jeannette et de demander l'aide du prince, mais à ce

moment l'une des plus petites bannières, celle qui était le plus éloignée, fut soulevée par une brise tiède et se déploya lentement. Il se mit à la regarder.

Elle avait un champ bleu barré diagonalement d'une bande blanche. Trois lions jaunes rampants étaient emblasonnés de chaque côté de la bande, elle-même décorée d'étoiles rouges avec des centres verts. C'était une bannière que Thomas connaissait bien, mais il avait peine à croire qu'elle se trouvait ici, en Normandie, car c'étaient les armes de William Bohun, comte de Northampton. Or celui-ci était le représentant du roi en Bretagne. Pourtant on ne pouvait pas se tromper, c'était bien sa bannière. Thomas se dirigea dans cette direction, avec la crainte de découvrir des armoiries proches de celles du comte et cependant différentes.

Mais c'était bien sa bannière. Sa tente, contrairement aux majestueux pavillons qui s'alignaient sur l'herbe, était toujours le même abri crasseux fait de deux voiles usagées. Une demi-douzaine d'hommes d'armes portant les armoiries du comte barrèrent la passage à Thomas quand celui-ci s'approcha de la tente.

— Venez-vous pour entendre Sa Seigneurie en confession ou pour lui planter une flèche dans le ventre ? lui demanda l'un d'eux.

— Je voudrais parler à Sa Seigneurie, dit Thomas qui avait du mal à dissimuler la colère engendrée par l'abandon de Jeannette.

— Mais lui, voudra-t-il vous parler ? demanda l'homme, amusé par les prétentions de cet archer en guenilles.

— Oui, répondit Thomas avec une assurance qu'il n'éprouvait pas entièrement. Dites-lui que l'homme qui lui a donné La Roche-Derrien est ici.

L'homme d'armes parut étonné. Il fronça les sourcils, mais juste à ce moment la porte de la tente s'ouvrit et le comte en personne apparut, nu jusqu'à la ceinture et montrant un torse musclé couvert d'une épaisse toison rousse. Tout en mâchant un pilon d'oie, il leva les yeux vers le ciel comme s'il craignait l'arrivée de la pluie. L'homme d'armes se tourna vers lui en indiquant la présence de Thomas et en haussant les épaules

pour signifier qu'il n'était pas responsable du fait que ce dément se présentait sans s'annoncer.

Le comte regarda Thomas.

— Bonté divine ! dit-il après un silence. Es-tu entré dans les ordres ?

— Non, monseigneur.

Avec ses dents, le comte arracha de l'os un morceau de chair.

— Thomas, c'est bien ça ?

— Oui, monseigneur.

— Je n'oublie jamais un visage, et j'ai une bonne raison de me souvenir du tien, mais je ne m'attendais pas à te trouver ici. Es-tu venu à pied ?

Thomas acquiesça.

— Oui, monseigneur.

Il y avait quelque chose de troublant dans l'attitude du comte, comme s'il n'était pas vraiment surpris de voir Thomas en Normandie.

— Will m'a parlé de toi, dit le comte, il m'a tout dit. Ainsi, Thomas, mon modeste héros de La Roche-Derrien, est un meurtrier ? dit-il d'un air sévère.

— Oui, monseigneur, répondit Thomas avec humilité.

Le comte jeta l'os d'oie puis fit claquer ses doigts et un serviteur lui lança une chemise depuis la tente. Il l'enfila et la rentra dans ses hauts-de-chausses.

— Par les dents du Seigneur, mon garçon, est-ce que tu t'attends à ce que je te mette à l'abri de la vengeance de sir Simon ? Tu sais qu'il est ici ?

Thomas resta la bouche ouverte devant le comte sans prononcer une parole. Sir Simon était ici ? Et justement il venait d'amener Jeannette en Normandie. Sir Simon pouvait difficilement faire du mal à Jeannette tant qu'elle serait sous la protection du prince, mais il pouvait parfaitement faire du mal à Thomas. Et y trouver beaucoup de plaisir.

Le comte vit Thomas pâlir et continua :

— Il est avec les hommes du roi parce que je n'ai pas voulu de lui, mais il a insisté pour faire partie de l'expédition. Il pense qu'il peut obtenir plus de butin en Normandie qu'en Bretagne,

et à mon avis il a raison, mais ce qui lui redonnera vraiment le sourire, ce sera de te voir. As-tu déjà été pendu, Thomas ?

— Pendu, monseigneur ? dit Thomas d'un air vague.

Il était encore en train de ruminer la nouvelle que sir Simon était venu en Normandie. Il avait parcouru à pied tout ce chemin pour trouver son ennemi en train de l'attendre ?

— Sir Simon te pendra, dit le comte avec une satisfaction indécente. Il te laissera t'étrangler dans la corde et aucune bonne âme ne te tirera par les chevilles pour que ça aille plus vite. Tu peux tenir une heure, deux heures, dans une douleur atroce. Tu peux même suffoquer pendant plus longtemps ! Un bonhomme que j'ai pendu a tenu des matines jusqu'à prime et a même trouvé moyen de me maudire. Je suppose que tu veux mon aide, c'est bien ça ?

Avec retard, Thomas mit un genou à terre.

— Vous m'avez offert une récompense à La Roche-Derrien, monseigneur, puis-je vous la demander maintenant ?

Le serviteur apporta un tabouret sur lequel le comte s'assit, les jambes largement écartées.

— Un meurtre est un meurtre, dit-il en se curant les dents avec une écharde.

— La moitié des hommes de Skeat sont des meurtriers, monseigneur, fit remarquer Thomas.

Le comte réfléchit à cette observation puis hocha la tête de mauvaise grâce.

— Ce sont des meurtriers à qui on a remis leur peine, répondit-il en soupirant. J'aimerais bien que Will soit ici, ajouta-t-il en éludant la demande de Thomas. Je voulais qu'il vienne, mais il ne le peut pas tant que Charles de Blois n'est pas remis dans sa cage.

Il jeta sur Thomas un regard renfrogné.

— Si je t'accorde un pardon, je me ferai un ennemi de sir Simon. Ce n'est pas qu'il soit un ami, mais enfin... pourquoi faudrait-il que je t'épargne ?

— Pour La Roche-Derrien.

— C'est une grande dette, admit le comte, une très grande dette. Nous aurions eu l'air sacrément stupides si nous n'avions pas pris cette ville, cette malheureuse petite place. Par les dents

du Seigneur, mon garçon, pourquoi n'es-tu pas allé vers le sud ? Il y a plein de gens à tuer en Gascogne.

Il resta un instant à regarder Thomas, manifestement agacé par la dette indéniable qu'il avait envers l'archer et par les ennuis qu'il pourrait s'attirer en s'en acquittant. Finalement, il haussa les épaules.

— Je parlerai à sir Simon, lui offrirai de l'argent et, si la somme est suffisante, il fera comme si tu n'étais pas là. Quant à toi...

Il s'interrompit, songeant à sa précédente rencontre avec Thomas.

— C'est bien toi qui n'a pas voulu me dire qui était ton père, est-ce que je me trompe ?

— Je ne vous l'ai pas dit, monseigneur, parce qu'il était prêtre.

Le comte pensa que c'était une bonne plaisanterie.

— Par les dents ! Un prêtre ? Alors tu es un enfant du diable ? C'est ce qu'on dit en Guyenne, que les rejetons des prêtres sont les fils du diable.

Il examina Thomas de haut en bas, amusé par sa robe en guenilles.

— Ils disent aussi que les fils du diable font de bons soldats et ses filles des putains encore meilleures. Je suppose que tu as perdu ton cheval ?

— Oui, monseigneur.

— Tous mes archers sont montés, dit le comte.

Il se tourna vers l'un de ses hommes d'armes :

— Trouve-lui une rosse quelconque en attendant qu'il vole quelque chose de meilleur, donne-lui une tunique et confie-le à John Armstrong.

Il revint vers Thomas.

— Tu vas rejoindre mes archers, ce qui veut dire que tu porteras mes armes. Tu es l'un de mes hommes, fils du diable, et cela te protégera peut-être si sir Simon exige trop d'argent pour ton âme de misérable.

— J'essaierai de rembourser Votre Seigneurie, dit Thomas.

— Rembourse-moi en nous faisant entrer dans Caen, mon garçon. Tu nous as fait entrer dans La Roche-Derrien, mais c'est

une petite place comparée à Caen. Caen est un gros morceau. Nous y allons demain, mais je doute que nous puissions voir l'intérieur de ses murs avant un mois ou plus, si toutefois nous y parvenons. Fais-nous entrer dans Caen, Thomas, et je te pardonnerai une vingtaine de meurtres.

Il se leva, fit un geste pour donner congé à Thomas et rentra dans sa tente.

Thomas ne bougea pas. Caen, pensait-il, Caen. C'était la ville où habitait Guillaume d'Evêque. Il fit un signe de croix car il comprenait que c'était le destin qui avait tout arrangé. Le destin avait fait en sorte que son carreau manque sir Simon Jekyll et il l'amenait aux abords de Caen. Le destin voulait qu'il accomplisse la pénitence que le père Hobbe avait exigée. C'était Dieu, se dit Thomas, qui lui avait enlevé Jeannette parce qu'il avait tardé à tenir sa promesse.

Désormais le temps de tenir ses promesses était venu, puisque Dieu avait conduit Thomas à Caen.

DEUXIÈME PARTIE

La Normandie

Le comte de Northampton avait été appelé de Bretagne pour être l'un des conseillers du prince de Galles. Celui-ci n'avait que seize ans et pourtant John Armstrong considérait que le jeune homme était aussi vaillant qu'un homme fait.

— Il n'y a rien à redire sur le jeune Edouard, confia-t-il à Thomas. Il connaît les armes. Tête dure, peut-être, mais brave.

C'était un grand compliment, dans l'esprit de John Armstrong, homme d'armes de quarante ans qui commandait les archers du comte. Il faisait partie de ces hommes du commun, durs à la tâche, que le comte aimait tant. Armstrong, à l'instar de Skeat, venait du nord de l'Angleterre. On disait de lui qu'il avait commencé à combattre les Écossais dès son sevrage. Son arme personnelle était un cimenterre, une épée courbe avec une lame aussi large que celle d'une hache, mais il pouvait aussi tirer à l'arc comme le meilleur de ses archers. Il avait également sous ses ordres trois groupes de vingt hobelars, des cavaliers légers montés sur des poneys à long poil et armés de lances.

— Ils n'ont pas grande allure, dit-il pendant que Thomas regardait les petits cavaliers qui avaient des cheveux longs et des jambes arquées, mais ils sont d'une rare efficacité dans les patrouilles de reconnaissance. On a envoyé des essaims de ces coquins-là dans les collines écossaises à la recherche de l'ennemi. Sans eux, on serait morts.

Armstrong s'était trouvé à La Roche-Derrien et se souvenait de la façon dont Thomas avait tourné la difficulté en passant par la rivière. C'est pourquoi il l'accepta facilement. Il lui donna un hoqueton capitonné, débarrassé de ses poux, qui pouvait le protéger des coups d'épée superficiels, et un court surcot appelé jupon, qui portait les lions et les étoiles du comte sur la poitrine et la croix de saint Georges sur la manche droite. Hoqueton et jupon, de même que les braies et le sac de flèches qui

complétaient l'équipement de Thomas, avaient appartenu à un archer mort de la fièvre peu après son arrivée en Normandie.

— Tu te trouveras quelque chose de mieux à Caen, si toutefois nous y entrons, lui dit Armstrong.

On donna à Thomas une jument grise ensellée qui avait la bouche dure et une démarche maladroite. Il fit boire la bête, la frotta de haut en bas avec de la paille puis partagea des harengs rouges et des haricots secs avec les hommes d'Armstrong. Ayant découvert un cours d'eau, il lava sa chevelure qu'il assembla en une natte nouée au moyen d'une corde d'arc. Ensuite, il emprunta un rasoir et se rasa, puis ramena les mèches folles dans la natte afin que personne ne puisse y trouver à redire. Il lui parut étrange de passer la nuit dans un campement de soldats et de dormir sans Jeannette. Il éprouvait toujours de l'amertume à son sujet et, lorsqu'il se réveilla dans le cœur ténébreux de la nuit, cette amertume forma dans son âme comme une pointe de fer. Quand les archers entamèrent leur marche, il se sentit seul, frileux et privé d'affection. Il pensait à Jeannette dans la tente du prince et se souvenait de la jalousie qu'il avait éprouvée à Rennes lorsqu'elle s'était rendue à la citadelle pour rencontrer le duc Charles. Elle était semblable à un papillon qui vole vers la flamme la plus brillante. Elle s'était brûlé les ailes une fois, mais la flamme continuait de l'attirer.

L'armée avançait sur Caen en trois corps de bataille, chacun comprenant environ quatre mille hommes. Le roi commandait le premier, le prince de Galles le deuxième, tandis que le troisième se trouvait sous les ordres de l'évêque de Durham, qui préférait de beaucoup le massacre aux sanctifications. Le prince avait quitté le camp de bonne heure afin de placer son cheval sur le bord de la route, ce qui lui permettait de regarder ses hommes passer dans l'aube estivale. Il portait une armure noire, avec une crinière de lion sur son heaume, et était escorté de prêtres et de cinquante chevaliers. En approchant, Thomas vit Jeannette parmi ces cavaliers au blason vert et blanc. Elle portait les mêmes couleurs, une robe en étoffe vert pâle avec des poignets et des bords blancs, ainsi qu'un corsage blanc. Elle était montée sur un palefroi qui avait un mors en argent, des rubans vert et blanc noués dans sa crinière et une couverture de

selle sur laquelle étaient brodés les lions d'Angleterre. Ses cheveux avaient été lavés, peignés, coiffés et décorés de bleuets. En approchant, Thomas vit à quel point elle était ravissante. Son visage était éclairé d'un bonheur radieux et ses yeux brillaient. Elle était à côté du prince, un pas en arrière. Thomas remarqua que le jeune homme se tournait souvent pour lui parler. Les archers qui étaient devant Thomas ôtaient leurs casques ou leurs bonnets pour saluer le prince dont les regards allaient de Jeannette aux soldats et qui parfois faisait un signe de tête ou interpellait un chevalier qu'il connaissait. Thomas, sur un cheval si petit que ses longues jambes traînaient presque par terre, leva une main pour faire signe à Jeannette. Elle regarda son visage souriant, puis se détourna d'un air indifférent pour parler au prêtre qui, à l'évidence, était le chapelain du prince. Thomas laissa retomber sa main.

— Quand tu es un prince, tu as la crème, pas vrai ? dit le voisin de Thomas. Nous avons les poux et lui, il a ça.

Thomas ne répondit pas. L'attitude de Jeannette le laissait en plein embarras. Ces dernières semaines avaient-elles été un rêve ? Il se tourna sur sa selle pour la regarder encore et vit qu'elle riait à quelque commentaire du prince. Tu es un imbécile, se dit-il à lui-même, rien qu'un imbécile, et il se demanda pourquoi il se sentait blessé à ce point. Jeannette ne lui avait jamais déclaré son amour et cependant son abandon lui faisait mal comme une morsure de serpent. La route descendait dans un creux où poussait une épaisse végétation de sycomores et de frênes. Thomas se retourna une nouvelle fois, mais il ne pouvait plus voir Jeannette.

— Il y aura plein de femmes à Caen, dit un archer avec satisfaction.

— Si toutefois nous y entrons, commenta un autre en se servant des mots qu'on employait chaque fois que la ville était mentionnée.

La nuit précédente, Thomas avait écouté les conversations autour du feu de camp. Elles portaient toutes sur Caen. Il en retint que c'était une ville énorme, l'une des plus grandes de France, et qu'elle était protégée par un château massif et une haute muraille. Il semblait que les Français aient adopté une

stratégie qui consistait à se replier dans de semblables citadelles plutôt que d'affronter les archers anglais en terrain découvert. Les archers, eux, craignaient de se trouver immobilisés devant les murs de Caen durant des semaines. On ne pouvait négliger cette ville, car sa garnison importante était susceptible de menacer les lignes d'approvisionnement anglaises. Il fallait donc que Caen tombe et personne ne pensait que ce serait facile, même si certains pensaient que les nouvelles bombardes que le roi avait transportées en France allaient abattre les remparts de la ville aussi facilement que les trompettes de Josué avaient détruit les murs de Jéricho.

Le roi lui-même devait être sceptique sur la puissance des bombardes puisqu'il avait décidé de pousser la ville à se rendre en l'intimidant par le simple déploiement de son armée. Les trois corps de bataille avançaient vers l'est sur toute route, piste ou prairie qui permettait le passage, mais une heure ou deux après l'aube les hommes d'armes qui faisaient office de maréchaux se mirent à arrêter divers contingents. Des cavaliers en sueur galopèrent le long des troupes, leur criant de former une ligne. Thomas, en se battant avec sa jument rétive, comprit que l'armée tout entière se disposait en un immense croissant. En face, il y avait une colline basse et derrière elle un voile brumeux qui trahissait les milliers de feux des foyers de la ville. Lorsque le signal serait donné, tout le croissant d'hommes en cottes de mailles s'avancerait sur le sommet de la colline, si bien que les défenseurs, au lieu d'apercevoir quelques éclaireurs anglais sortant des bois, auraient devant eux un ost immense. Pour que l'armée paraisse deux fois plus importante, les maréchaux poussaient en criant tous ceux qui accompagnaient l'armée au sein de la ligne courbe. Cuisiniers, clercs, femmes, maçons, maréchaux-ferrants, charpentiers, marmitons, quiconque pouvait marcher était ajouté au croissant. Au-dessus de cette masse humaine, une mer de drapeaux aux couleurs vives était élevée. C'était une matinée chaude. Sous le cuir et la maille, les hommes et les chevaux étaient en sueur. Le vent soulevait la poussière. Le comte de Warwick, maréchal de l'ost, le visage rouge, parcourait le croissant en jurant, mais peu à peu l'encombrant dispositif se mit en place à sa satisfaction.

— Lorsque les trompettes sonneront, cria un chevalier aux hommes d'Armstrong, avancez jusqu'au sommet de la colline. Quand les trompettes sonneront, pas avant !

Lorsque les trompettes lancèrent leur défi vers le ciel d'été, l'armée anglaise parut rassembler vingt mille hommes. Pour les défenseurs de Caen, ce fut un cauchemar.

Un instant auparavant, l'horizon était vide, même si le ciel était depuis longtemps blanchi par la poussière que soulevaient les sabots et les bottes, et puis brusquement apparaissait une armée, une horde, un essaim d'hommes dont l'armement scintillait au soleil et que surmontait une forêt de lances et d'étendards. Tout l'est et le nord de la ville était encerclé d'hommes qui, lorsqu'ils virent Caen, poussèrent un grand rugissement incohérent. Devant eux, il y avait du butin, une riche cité qui attendait d'être prise.

C'était une ville belle et célèbre, plus grande encore que Londres. Caen était bien l'une des plus grandes villes de France. Guillaume le Conquérant l'avait dotée de toutes les richesses qu'il avait volées en Angleterre, et cela se voyait encore. À l'intérieur des murs, les clochers et les tours se serraient les uns contres les autres comme les lances et les étendards de l'armée d'Edouard, et aux deux extrémités de la ville se dressait une vaste abbaye. Le château était situé au nord. À ses remparts, comme à ceux de pierre claire de la ville, pendaient des bannières de guerre. Le rugissement anglais fut accueilli par une acclamation de défi des défenseurs qui se pressaient aux créneaux. Cela faisait beaucoup d'arbalètes, pensa Thomas, qui se souvenait des lourds carreaux qui vrombissaient depuis les embrasures de La Roche-Derrien. La cité s'était étendue au-delà de ses murs, mais au lieu de placer les nouvelles maisons contre les remparts, comme le faisaient la plupart des villes, elles avaient été construites sur une île basse qui s'étendait au sud de la vieille ville. Formée par un enchevêtrement d'affluents qui se jetaient dans les deux rivières principales passant près de la ville, l'île ne possédait pas de murs puisqu'elle était protégée par les cours d'eau. Et elle avait bien besoin de cette protection car, même depuis le sommet de la colline, Thomas pouvait constater que c'était dans l'île que se trouvait la richesse de Caen. À

l'intérieur de ses hauts murs, la vieille ville était certainement un labyrinthe de rues étroites passant entre des maisons exigües, tandis que l'île était remplie de grandes demeures, de hautes églises et de vastes jardins. Mais bien que ce fut apparemment la partie la plus riche de la ville, elle ne semblait pas défendue. Nulle troupe n'y était visible. Tous les soldats étaient regroupés sur les remparts de la vieille ville. Les bateaux de la ville étaient amarrés sur la berge de l'île, en face du mur, et Thomas se demanda s'il y en avait qui appartenaient à messire Guillaume d'Evêque.

Le comte de Northampton, quittant l'entourage du prince, rejoignit John Armstrong à la tête de ses archers et désigna les murs de la ville.

- Quelle place forte ! dit le comte chaleureusement.
- Formidable, monseigneur, grogna Armstrong.
- L'île porte ton nom, dit le comte d'un ton désinvolte.
- Mon nom ? demanda Armstrong soupçonneux.
- C'est l'île Saint-Jean, dit le comte.

Puis il désigna la plus proche des deux abbayes, un grand monastère entouré de ses propres remparts qui rejoignaient ceux de la ville.

— L'abbaye aux Hommes, dit le comte. Sais-tu ce qui est arrivé quand on y a enterré Guillaume le Conquérant ? Ils l'ont laissé trop longtemps dans l'abbaye et lorsque le moment est venu de le mettre dans son tombeau, il était enflé et pourri. Son corps empuantissait tout et on pense que la puanteur a chassé toute la congrégation de l'abbaye.

— Vengeance du ciel, monseigneur, dit Armstrong d'un air stoïque.

Le comte lui jeta un regard inquisiteur.

- Peut-être, dit-il d'un air incertain.
- On n'aime pas Guillaume dans les régions du Nord, dit Armstrong.
- C'était il y a longtemps, John.
- Pas assez longtemps pour que je n'aie pas cracher sur sa tombe, déclara Armstrong. C'était peut-être notre roi, monseigneur, mais il n'était pas anglais.
- Oui, je suppose qu'il ne l'était pas, admit le comte.

— C'est le moment de la revanche, dit Armstrong suffisamment fort pour que les premiers archers l'entendent. Nous allons le prendre, nous allons prendre sa ville et nous allons prendre aussi ses femmes !

Les archers l'acclamèrent. Mais Thomas ne voyait pas comment l'armée pourrait prendre Caen. Les murs étaient immenses et bien défendus par des tours, et les remparts étaient remplis de défenseurs qui paraissaient aussi confiants que les assaillants. Il chercha la bannière avec trois faucons d'or sur champ d'azur, mais il y avait tant de fanions et le vent les agitait si vivement qu'il ne put distinguer les armes de messire Guillaume d'Evêque parmi les pièces de tissu aux couleurs chatoyantes qui battaient sous les créneaux.

— Et toi, Thomas, qu'est-ce que tu es, anglais ou normand ? demanda en français le comte qui était venu chevaucher aux côtés de Thomas.

Sa monture était un grand destrier, ce qui faisait que, bien qu'il fût beaucoup plus petit que Thomas, il le dominait.

— Anglais, monseigneur, eu égard à mon postérieur douloureux.

Cela faisait si longtemps qu'il n'était pas monté à cheval qu'il avait les cuisses à vif.

— Nous sommes tous des Anglais à présent, n'est-ce pas ? remarqua le comte qui paraissait légèrement surpris.

— Aimeriez-vous être autre chose ? demanda Thomas en jetant un regard circulaire sur les archers. Pour rien au monde, monseigneur, je ne voudrais avoir à les affronter.

— Moi non plus, et je t'ai épargné un affrontement avec sir Simon. Ou plutôt j'ai épargné ta misérable vie. Je lui ai parlé, hier soir. On ne peut pas dire qu'il ait été vraiment désireux de t'éviter le nœud coulant, et je ne l'en blâme pas...

Le comte chassa un taon.

— Mais finalement sa cupidité l'a emporté sur la haine qu'il te voue. Tu m'as coûté ma part sur les deux bateaux de la comtesse, jeune Thomas. Un bateau pour l'écuyer et l'autre pour le trou que tu lui as fait dans la jambe.

— Je vous remercie, monseigneur, dit avec émotion Thomas qui se sentait envahi par un grand soulagement, je vous remercie.

— Ainsi tu es un homme libre. Sir Simon m’a serré la main pour sceller l’accord, un clerc l’a enregistré et un prêtre en a été témoin. Et maintenant, au nom du ciel, abstiens-toi de tuer un autre de ses hommes.

— Je ne le ferai pas, promet Thomas.

— Et tu es en dette envers moi.

— Je le sais, monseigneur.

Le comte eut un geste vague suggérant qu’il était peu probable que Thomas pût jamais rembourser pareille créance, puis il lui jeta un regard inquisiteur.

— À propos de la comtesse, continua-t-il, tu ne m’as jamais dit que c’était toi qui l’avais emmenée au nord.

— Ça ne me paraissait pas très important, monseigneur.

— Hier soir, continua le comte, après avoir affronté Jekyll pour toi, j’ai rencontré la comtesse dans les quartiers du prince. Elle prétend que tu t’es montré parfaitement chevaleresque, que tu l’as traitée avec discrétion et respect. Est-ce bien vrai ?

— Si elle le dit, monseigneur, c’est que ça doit être vrai, répondit Thomas en rougissant.

Le comte se mit à rire avant d’éperonner son destrier.

— J’ai racheté ton âme, dit-il chaleureusement, alors bats-toi bien pour moi !

Et il tourna bride pour rejoindre ses hommes d’armes.

— Il est parfait, notre Billy, dit un archer en désignant le comte, il est bien.

— Si seulement ils étaient tous comme lui, convint Thomas.

— Comment en es-tu venu à parler français ? demanda l’archer d’un air soupçonneux.

— Ça m’est venu en Bretagne, répondit Thomas en restant dans le vague.

L’avant-garde avait atteint l’espace dégagé devant les murs. Un carreau vint se planter dans l’herbe en guise d’avertissement. Ceux qui accompagnaient l’armée et qui avaient servi à donner l’illusion d’une force gigantesque étaient à présent occupés à planter des tentes sur les collines au nord de

la ville, tandis que les combattants se répandaient dans la plaine autour de la cité. Les maréchaux galopèrent d'une unité à l'autre en criant que les hommes du prince devaient aller directement devant les murs de l'abbaye aux Dames, à l'autre bout de la ville. Il était encore tôt, c'était à peu près le milieu de la matinée et le vent apportait les odeurs de cuisine des foyers de Caen aux hommes du comte qui passaient devant des fermes désertées. Le château s'élevait au-dessus d'eux.

Ils se dirigèrent vers l'extrémité ouest de la ville. Le prince de Galles, monté sur un grand cheval noir et suivi par un porte-étendard ainsi que par une troupe d'hommes d'armes, galopait vers le couvent qui, situé hors les murs, avait été abandonné. Il y résiderait pendant la durée du siège. Thomas, mettant pied à terre là où devait être le campement des hommes d'Armstrong, aperçut Jeannette qui suivait le prince. « Comme une petite chienne », pensa-t-il avec amertume. Puis il se reprocha sa jalousie. Pourquoi être jaloux d'un prince ? Autant en vouloir au soleil ou insulter l'océan. Il existe d'autres femmes, se dit-il en conduisant son cheval vers l'une des pâtures de l'abbaye.

Un groupe d'archers explorait les bâtiments vides situés à proximité du couvent. Pour la plupart, il s'agissait de petites maisons, mais l'une d'elles avait abrité l'atelier d'un charpentier et était pleine de copeaux et de sciure. Un peu plus loin se trouvait une tannerie, qui sentait encore l'urine, la chaux et le fumier utilisés pour traiter le cuir. Après la tannerie, il n'y avait plus rien qu'une étendue de chardons et d'orties qui allait jusqu'au mur de la ville. Thomas s'aperçut que des archers s'aventuraient parmi les herbes folles pour aller observer les remparts. La journée était si chaude que l'air paraissait trembler devant les murs. Un petit vent du nord poussait quelques nuages en altitude et faisait osciller les hautes herbes qui poussaient dans le fossé, au pied des contreforts. Il y avait désormais une centaine d'archers sur ce vaste terrain en friche et certains se trouvaient à portée d'arbalète, pourtant les Français ne les prenaient pas pour cible. Un groupe d'archers tenaient des haches dans l'intention de couper du bois mais une curiosité morbide les avait attirés du côté des remparts plutôt que vers la forêt. Thomas les suivit, désireux de découvrir par

lui-même les horreurs que devraient affronter les assaillants. Un bruit grinçant d'essieux non graissés le fit se retourner. Deux chars de ferme étaient tirés vers l'abbaye. Tous deux transportaient des bombardes, de grosses choses ventruées avec une gueule béante. Il se demanda si ces instruments magiques pourraient faire un trou dans les remparts, mais même s'ils y parvenaient, il faudrait toujours se battre pour pénétrer dans la brèche. Il fit un signe de croix. Peut-être trouverait-il une femme à l'intérieur de la ville ? Il possédait presque tout ce dont un homme avait besoin. Il avait un cheval, une jaquette, un arc et un sac de flèches. Il ne lui manquait qu'une femme.

Et cependant il ne voyait pas comment une armée, fut-elle deux fois plus grande, pourrait franchir les grands murs de Caen. Ils s'élevaient au-dessus de leur fossé boueux comme des falaises et tous les cinquante pas il y avait un bastion à toit conique qui permettrait aux arbalétriers de la garnison d'envoyer leurs traits dans les flancs des assaillants. Ce serait un carnage, se dit Thomas, bien pire que ce qui s'était passé chaque fois que le duc de Northampton avait donné l'assaut au mur sud de La Roche-Derrien.

De plus en plus d'archers s'avançaient sur le terrain en friche pour contempler la ville. La plupart se trouvaient à portée d'arbalète, mais les Français continuaient à les ignorer. Les défenseurs se mirent à retirer les bannières qui pendaient aux créneaux. Thomas chercha les trois faucons de messire Guillaume mais ne les vit pas. Les bannières étaient décorées de croix et de figures de saints. L'une d'elles arborait les clés du paradis, une autre le lion de saint Marc, une troisième un ange ailé qui pourfendait les troupes anglaises avec une épée de flamme. Celle-là disparut.

— Que diable sont-ils en train de faire, ces cornards ? demanda un archer.

— Les cornards s'enfuient ! dit un autre.

Il observait le pont de pierre qui conduisait de la vieille ville à l'île Saint-Jean. Le pont était encombré de soldats, certains à cheval, la plupart à pied, et tous sortaient de la ville fortifiée pour aller vers les grandes maisons, les églises et les jardins de

l'île. Thomas fit quelques pas pour mieux voir. Il vit apparaître des arbalétriers et des hommes d'armes entre les maisons.

— Ils s'apprêtent à défendre l'île, dit-il à la cantonade.

À présent, on poussait des charrettes sur le pont. Il aperçut des femmes et des enfants que des soldats poussaient à aller plus vite.

D'autres défenseurs traversèrent le pont et d'autres bannières disparurent des murs, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que quelques-unes. Les drapeaux des grands seigneurs continuaient à flotter en haut des tours du château et des bannières pieuses pendaient encore aux remparts, mais les murs étaient presque nus et un millier d'archers du prince de Galles les regardaient. Ils auraient dû être en train de couper du bois, de construire des abris ou de creuser des latrines, mais ils commençaient à soupçonner que les Français n'avaient pas l'intention de défendre à la fois la ville et l'île mais seulement l'île. Ce qui signifiait que la cité était abandonnée. Cela parut tellement improbable que personne n'osa même en parler. Ils se contentaient de regarder les habitants et les défenseurs se presser sur le pont de pierre. Et puis, alors que l'on retirait la dernière bannière des remparts, quelqu'un s'avança vers la porte la plus proche.

Personne n'avait donné d'ordre. Ni prince, ni comte, ni sergent, ni chevalier n'avait commandé aux archers d'avancer. Ils avaient simplement décidé par eux-mêmes de s'approcher de la ville. La plupart portaient la livrée vert et blanc du prince, mais un bon nombre, comme Thomas, avaient les étoiles et les lions du comte de Northampton. Thomas s'attendait à ce que les arbalétriers apparaissent et accueillent l'avancée étirée des archers par une terrible volée de carreaux. Mais les créneaux demeurèrent vides et cela enhardit les archers qui voyaient d'ailleurs les oiseaux se poser sur les merlons, signe certain que les défenseurs avaient abandonné les murs. Les hommes munis de haches coururent à la porte et se mirent à l'attaquer. Aucun trait d'arbalète ne partit des bastions qui la flanquaient. La grande cité fortifiée de Guillaume le Conquérant avait été laissée sans défense.

Les assaillants brisèrent les garnitures de fer, levèrent la barre et, ouvrant complètement la grande porte, découvrirent une rue vide. Une charrette à bras avec une roue brisée avait été abandonnée sur le pavé, mais aucun Français n'était visible. Les archers restèrent interdits un instant, n'en croyant pas leurs yeux, puis les premiers cris fusèrent : « Au butin ! Au butin ! » La première pensée était pour le pillage. Les hommes se précipitèrent avidement dans les maisons mais n'y trouvèrent que des chaises, des tables et des coffres. Tout ce qui avait de la valeur ainsi que toutes les personnes vivantes se trouvaient désormais sur l'île.

D'autres archers pénétrèrent dans la ville. Quelques-uns montèrent sur l'esplanade qui entourait le château et là, deux d'entre eux moururent, atteints par des traits d'arbalète tirés depuis la forteresse. Mais le reste se répandit dans la ville sans habitants et ainsi, il y eut de plus en plus d'hommes pour s'avancer vers le pont qui enjambait la rivière Odon et menait à l'île Saint-Jean. À l'extrémité sud du pont, à l'endroit où il atteignait l'île, se trouvait une barbacane hérissée d'arbalètes, mais les Français, ne voulant pas que les Anglais s'approchent trop près de la barbacane, avaient hâtivement élevé une barricade sur le côté nord du pont au moyen de chariots et de meubles. Elle était défendue par une vingtaine d'hommes d'armes soutenus par autant d'arbalétriers. Il existait un autre pont à l'autre extrémité de l'île, mais les archers en ignoraient l'existence. Il était d'ailleurs éloigné et le pont barricadé constituait le chemin le plus rapide vers les richesses de l'ennemi.

Les premières flèches à empennes blanches se mirent à voler. Puis on entendit le bruit plus fort des arbalètes et le claquement des carreaux contre les pierres de l'église située à côté du pont. Les premiers hommes moururent.

Aucun ordre n'avait été donné. Il n'y avait encore dans la ville qu'une masse d'archers aussi stupides que des loups qui ont reniflé l'odeur du sang. Ils déversèrent une pluie de flèches sur la barricade, obligeant les défenseurs à s'accroupir derrière les chariots renversés, puis un premier groupe d'Anglais poussa un cri et chargea avec des épées, des haches et des lances.

D'autres hommes suivirent pendant que la première vague tentait d'escalader l'empilement de meubles. Les arbalètes claquèrent du haut de la barbacane et les lourds carreaux frappèrent les assaillants. Les hommes d'armes français se redressèrent pour repousser les survivants et les épées se heurtèrent aux haches. Comme le sang s'étalait sur les approches du pont, l'un des archers glissa et fut piétiné par ses camarades qui montaient à l'assaut. Les Anglais braillaient, les Français hurlaient, une trompette sonnait sur la barbacane et toutes les églises de l'île donnaient l'alarme.

Thomas, ne possédant pas d'épée, se tenait sous le porche d'une église toute proche du pont et de là il tirait sur la barbacane. Mais sa cible était voilée parce que du chaume brûlait dans la vieille cité et que la fumée se répandait sur la rivière comme un nuage bas.

Les Français disposaient de tous les avantages. Leurs arbalétriers pouvaient tirer depuis la barbacane ou abrités derrière la barricade et, pour les attaquer, les Anglais devaient s'engager dans les approches étroites du pont, lesquelles étaient jonchées de corps ensanglantés et de carreaux d'arbalète. Qui plus est, des arbalétriers s'étaient postés dans la ligne de bateaux au mouillage le long de la berge, immobilisés à cet endroit par la marée descendante. De là, les défenseurs, abrités derrière le bois épais des plats-bords, pouvaient tirer sur tout archer assez fou pour se montrer sur cette partie des remparts de la ville que ne couvrait pas la fumée. De plus en plus d'arbalétriers se rendaient sur le pont, au point que les carreaux volaient au-dessus de la rivière comme une nuée d'étourneaux.

Une nouvelle charge d'archers s'engouffra en criant dans l'étroite rue menant à la barricade. Ils ne combattaient pas avec leurs arcs mais portaient des haches, des épées, des serpes et des lances. C'étaient principalement les hobelars qui tenaient les lances. Beaucoup d'entre eux étaient gallois et ils poussaient un cri aigu en courant aux côtés des archers. Quelques-uns de ces nouveaux assaillants tombèrent, atteints par des carreaux, mais les survivants escaladèrent la barricade qui, à ce moment, était défendue par au moins trente hommes d'armes et autant d'arbalétriers. Thomas courut pour prendre le sac de flèches

d'un mort. Les attaquants s'entassant sur la barricade hérissée de flèches, ils disposaient de peu de place pour brandir leur hache, leur épée ou leur lance. Les hommes d'armes français perçaient avec leurs lances, fendaient avec leurs épées et écrasaient avec leurs masses d'armes. Quand la première vague d'archers eut péri, une autre vague fut poussée vers les armes ennemies et pendant tout ce temps les carreaux d'arbalète fusèrent depuis la tour crénelée de la barbacane et les bateaux ancrés dans la rivière. Thomas vit un homme revenir du pont avec un carreau enfoncé dans son casque. Du sang coulait sur son visage. Il produisit un étrange miaulement avant de tomber à genoux puis de s'affaler lentement sur la route où il fut piétiné par une nouvelle vague d'assaillants. Quelques archers anglais parvinrent à atteindre le toit de l'église et, de là, ils tuèrent une demi-douzaine de défenseurs de la barricade avant que les arbalétriers ne les délogent avec quelques volées de carreaux. À présent, les abords du pont étaient encombrés de corps. Il y avait tant de cadavres qu'ils gênaient les charges anglaises. Cinq ou six hommes entreprirent de jeter les corps par-dessus le parapet. Un grand archer, armé d'une hache à long manche, parvint à atteindre le haut de la barricade et de là il se mit à tailler tant et plus, frappant un Français dont le heaume était orné d'un ruban. Mais il fut atteint par deux carreaux, se plia en deux, laissa tomber sa hache et s'agrippa le ventre. Les Français le tirèrent de leur côté, trois hommes le frappèrent de leurs épées et ensuite ils se servirent de sa propre hache pour lui couper la tête, qu'ils placèrent au bout d'une pique et agitèrent au-dessus de la barricade pour narguer leurs agresseurs.

Un homme d'armes à cheval, portant les armes du comte de Warwick – un ours et un bâton –, cria aux archers de se replier. Le comte lui-même se trouvait dans la ville, envoyé par le roi pour retirer les archers de ce combat inégal, mais ceux-ci ne voulaient rien entendre. Les Français se moquaient d'eux, les tuaient mais malgré cela les archers voulaient briser les défenses du pont et se jeter sur les richesses de Caen. Aussi, d'autres hommes, ivres de sang, chargèrent-ils la barricade, en si grand nombre qu'ils remplissaient la rue lorsque les carreaux se mirent à descendre du ciel enfumé. Les assaillants qui se

trouvaient derrière poussèrent les premiers vers l'avant et ceux qui se trouvaient devant moururent sur les lances et les épées des Français.

Ceux-ci étaient vainqueurs. Leurs carreaux frappaient la cohue et ceux qui se trouvaient devant commencèrent à refluer pour tenter d'échapper au massacre, tandis que ceux qui étaient derrière continuaient à pousser vers l'avant. Ceux du milieu, menacés d'écrasement, firent une ouverture dans une épaisse palissade et quittèrent par là les approches du pont en se répandant sur une étroite bande de terre qui séparait la rivière des murs de la ville. Beaucoup d'autres les suivirent.

Thomas, toujours embusqué sous le porche de l'église, envoya un peu au hasard une flèche en direction de la barbacane, mais la fumée de plus en plus épaisse formait comme un brouillard et il apercevait à peine sa cible. Il vit les hommes s'écouler depuis le pont sur l'étroite berge mais ne les suivit pas car il lui semblait que ce n'était là qu'une façon de se suicider. Ils étaient piégés entre les hauts murs et la rivière bouillonnante, alors que sur l'autre berge s'alignaient les bateaux d'où les arbalétriers envoyaient leurs carreaux sur ces cibles nouvelles et tentantes.

Le déversement d'hommes sur la berge rouvrit la voie de la barricade et de nouveaux arrivants, qui n'avaient pas fait l'expérience du carnage des premières attaques, prirent la relève. Un hobelar parvint à grimper sur un chariot renversé et se servit de sa courte lance. Des carreaux étaient fichés dans sa poitrine mais il hurlait et frappait et il continua même à le faire quand un homme d'armes français lui ouvrit le ventre. Ses boyaux se répandirent mais il trouva moyen de lever sa lance et de frapper une dernière fois avant de tomber du côté des défenseurs. Une demi-douzaine d'archers essayaient de démanteler la barricade pendant que d'autres jetaient les morts du haut du pont pour libérer le passage. Ils jetèrent aussi au moins un blessé qui poussa un cri en tombant.

— En arrière ! Coquins, en arrière !

Le comte de Warwick était venu dans ce chaos et frappait les hommes avec son bâton de maréchal. Sa trompette sonnait les quatre notes descendantes de la retraite tandis qu'un trompette

français donnait le signal de l'attaque, un vif couplet de notes ascendantes qui fouettait le sang. Les Anglais et les Gallois obéissaient au trompette français plutôt qu'à l'anglais. Par centaines, les hommes affluaient dans la vieille ville, évitant les sergents du comte de Warwick et se rapprochant du pont où, incapables de franchir la barricade, ils rejoignaient ceux qui étaient descendus sur la berge, d'où ils tiraient leurs flèches sur les arbalétriers des bateaux. Les hommes du comte de Warwick se mirent à détourner les archers de la rue qui menait au pont, mais quand ils en retenaient un, deux autres se faufilaient.

Une foule d'hommes du peuple, certains armés de simples bâtons, attendaient sous la barbacane, ce qui promettait un autre combat si la barricade était enlevée. Une folie s'était emparée de l'armée anglaise, celle d'attaquer un pont trop bien défendu. Des hommes allaient à la mort en criant et d'autres encore plus nombreux les suivaient. Le comte de Warwick leur criait de faire retraite mais ils restaient sourds à ses admonestations. Puis une grande exclamation de défi monta de la berge. Thomas, quittant le porche, vit que des groupes d'hommes essayaient de traverser l'Odon. Et ils y parvenaient. L'été avait été sec, la rivière était basse et la marée descendante la rendait encore plus basse, si bien que dans sa plus grande profondeur l'eau ne montait que jusqu'à la poitrine. Beaucoup d'hommes plongeaient dans la rivière. Thomas, évitant deux sergents du comte, sauta par-dessus les restes de la palissade et se laissa glisser sur la berge qui était parsemée de carreaux fichés en terre. L'endroit puait l'excrément car c'était là que les habitants venaient vider leurs vases de nuit. Une dizaine de hobelars gallois entrèrent dans l'eau. Thomas les suivit, levant son arc bien au-dessus de sa tête afin de maintenir la corde au sec. Les arbalétriers devaient se dresser au-dessus de leur abri pour tirer sur les assaillants et une fois debout ils constituaient des cibles faciles pour les archers qui étaient restés sur l'autre berge.

Le courant était fort, Thomas ne pouvait avancer que lentement. Des carreaux venaient l'éclabousser. Juste devant lui, un homme fut atteint à la gorge. Le poids de sa cotte de mailles l'entraîna et il ne resta plus de lui qu'un petit tourbillon

sanglant. Les plats-bords des bateaux étaient criblés de flèches. Le cadavre d'un Français, affalé sur le bord d'un navire, était secoué chaque fois qu'une flèche l'atteignait. Du sang s'écoulait d'un dalot.

— Tuez-les, tuez-les, marmonnait un homme près de Thomas.

C'était l'un des sergents du comte de Warwick. Voyant qu'il ne parvenait pas à arrêter l'assaut, il avait décidé de s'y joindre. Il tenait un cimenterre, mi-épée, mi-hachoir de boucher.

Le vent ramena la fumée des maisons en flammes vers la rivière, emplissant l'air de brindilles de paille enflammées. Quelques-unes de ces brindilles s'étaient logées dans les voiles ferlées de deux bateaux, qui avaient pris feu. Leurs défenseurs s'étaient regroupés sur la rive. D'autres faisaient retraite devant les premiers soldats anglais et gallois qui, couverts de boue, étaient montés sur la berge entre les bateaux. Dans l'air, au-dessus des têtes, les flèches sifflaient. Les cloches de l'île sonnaient toujours. De la tour de la barbacane, un Français donna l'ordre d'aller attaquer les Gallois et les Anglais qui pataugeaient et glissaient dans la boue.

Thomas continua d'avancer. L'eau atteignit sa poitrine puis se mit à redescendre. Il progressait avec peine dans la boue de la rivière en ignorant les carreaux qui s'enfonçaient dans l'eau autour de lui. Un arbalétrier se dressa derrière un plat-bord et visa Thomas en pleine poitrine, mais au même moment il fut frappé par deux flèches et tomba à la renverse. Thomas avança plus vite, il remontait. Puis, brusquement, il se trouva hors de la rivière. Il pataugea dans la boue glissante jusqu'à la proue surplombante du navire le plus proche, où il put s'abriter. Il voyait que le combat se poursuivait à la barricade et que la rivière grouillait d'archers et de hobelars. Couverts de boue, ils commençaient à se hisser sur les bateaux. À part leurs arbalètes, les défenseurs ne disposaient que de peu d'armes, tandis que la plupart des archers avaient des épées et des haches. Le combat étant déséquilibré, le massacre fut bref. Puis, la masse des assaillants, sans chef et en désordre, quitta les ponts couverts de sang des bateaux et entra dans l'île.

L'homme d'armes du comte de Warwick marchait devant Thomas. Il escalada la berge herbeuse et fut immédiatement atteint au visage par un carreau qui le projeta en arrière, le casque éclaboussé d'une fine brume de sang. Le trait l'avait atteint à la racine du nez, le tuant sur le coup et lui laissant sur le visage une expression contrariée. Son cimeterre tomba dans la boue aux pieds de Thomas qui mit son arc à l'épaule et ramassa l'arme. Elle était étonnamment lourde. C'était un simple outil à tuer avec un bord destiné à trancher grâce au poids de la large lame, un bon instrument pour la mêlée. Un jour, Will Skeat avait raconté à Thomas qu'il avait vu décapiter un cheval écossais d'un seul coup de cimeterre. La seule vue de cette terrible lame suffisait à remplir de terreur.

Sur le bateau, les hobelars achevaient les défenseurs. Après quoi, ils poussèrent un cri dans leur étrange langage et sautèrent sur la rive. Thomas les ayant suivis, il se trouva parmi des assaillants pris de folie qui couraient en ordre dispersé vers une rangée de hautes et riches maisons défendues par ceux qui s'étaient échappés des bateaux et par des habitants de Caen. Les arbalétriers eurent le temps de lancer une volée de carreaux mais ils étaient nerveux et ratèrent pour la plupart leurs cibles. Ensuite, les assaillants se jetèrent sur eux comme des chiens sur un cerf blessé.

Thomas brandissait son cimeterre à deux mains. Un arbalétrier tenta de se protéger avec son arme mais la lourde lame trancha le bois comme si c'était de l'ivoire et s'enfonça dans le cou du Français. Lorsqu'il retira la lourde épée et frappa l'arbalétrier d'un coup de pied entre les jambes, un flot de sang jaillit, passant au-dessus de sa tête. Un Gallois enfonçait sa lance dans les côtes d'un Français. Thomas trébucha sur le corps de celui qu'il avait tué, reprit son équilibre et lança le cri de guerre des Anglais « Saint Georges ! » Il abattit à nouveau sa lame, tranchant l'avant-bras d'un homme qui brandissait une massue. Il se trouvait assez près pour sentir l'haleine de l'homme et l'odeur de ses vêtements. Un Français faisait tourner une épée, un autre frappait un Gallois avec une masse d'armes cloutée. C'était un combat de taverne, une bataille de rue. Thomas criait comme un démon. Que Dieu les damne

tous ! Aspergé de sang, il se frayait un chemin à coups de pied et de poing dans cette rue où l'air semblait anormalement épais, moite, tiède et avait l'odeur du sang. La masse cloutée passa à un doigt de sa tête et alla frapper le mur. Thomas frappa de bas en haut avec son cimenterre qui s'enfonça dans l'aine de l'homme.

Celui-ci poussa un cri et Thomas donna un coup de pied dans sa lame pour l'enfoncer un peu plus.

Charogne ! dit-il en donnant un autre coup de pied dans la lame.

Un Gallois frappa l'homme de sa lance. Deux autres sautèrent par-dessus le corps et, leurs longs cheveux et leurs barbes pleins de sang, ils se précipitèrent la lance en avant vers le second rang de défenseurs.

Il y avait vingt ennemis, voire plus, dans la rue alors que Thomas et ses compagnons étaient moins d'une douzaine, mais les Français étaient nerveux et les assaillants confiants. Si bien qu'avec lance, épée et cimenterre ils fondaient sur leurs adversaires en les frappant, les transperçant, les tranchant, les injuriant, et les tuant dans une tornade de haine. De plus en plus d'Anglais et de Gallois montaient de la rivière. Ce qu'ils faisaient entendre était à la fois un hurlement d'enthousiasme, un appel au sang et un cri de mépris pour leur ennemi. C'étaient des chiens de guerre échappés de leur chenil. Ils étaient en train de s'emparer de cette grande ville alors que les seigneurs de l'armée avaient cru qu'elle arrêterait l'avance anglaise pendant un mois.

Dans la rue, les défenseurs lâchèrent pied et se sauvèrent. Thomas abattit un homme par-derrière. Lorsqu'il retira sa lame, elle fit un bruit de métal grattant l'os. Les hobelars enfoncèrent une porte à coups de pied en déclarant que la maison leur appartenait. Des archers, dans la livrée vert et blanc du prince de Galles, envahirent la rue au pas de course, suivant Thomas dans un long et joli jardin où il y avait des poiriers parmi des carrés de plantes aromatiques bien délimités. Thomas fut frappé par l'incongruité de cet endroit si beau alors que le ciel était rempli de fumée et que retentissaient d'horribles cris. Le jardin avait une bordure de roquettes, de giroflées et de

pivoines, et des sièges étaient disposés sous une treille. On aurait dit un petit morceau de paradis. Mais les archers piétinèrent les plantes, abattirent la vigne et coururent sur les fleurs.

Un groupe de Français tenta de chasser les envahisseurs du jardin. Ils s'approchèrent par l'est, venant d'une masse d'hommes qui attendaient derrière la barbacane. Les trois hommes d'armes qui les conduisaient portaient des surcots azur garnis d'étoiles or. D'un saut, ils firent franchir les palissades basses à leurs chevaux et crièrent en levant leurs longues épées prêtes à frapper.

Les flèches s'enfoncèrent dans la chair des chevaux. Thomas avait toujours son arc à l'épaule, mais certains archers du prince avaient des flèches à leurs arcs. Plutôt que les cavaliers, ils visèrent les chevaux qui hennirent, reculèrent et tombèrent. Les archers se précipitèrent avec des haches et des épées sur leurs cavaliers à terre. Thomas se dirigea vers la droite pour faire face aux Français à pied qui semblaient être surtout des gens de la ville armés de n'importe quoi : petite hache, crochet, vieille épée à deux mains. Avec son cimenterre, il fendit un manteau de cuir, repoussa l'homme du pied pour libérer la lame et agita son arme pour en égoutter le sang, puis frappa à nouveau. Les Français hésitèrent, virent d'autres archers entrer dans la rue et s'enfuirent vers la barbacane.

Les archers frappaient les cavaliers désarçonnés. L'un d'eux se mit à crier quand les lames s'enfoncèrent dans son bras et son buste. Les surcots azur et or étaient imprégnés de sang. C'est alors que Thomas s'aperçut que ce n'étaient pas des étoiles sur champ d'azur, mais des faucons. Des faucons aux ailes déployées et aux serres ouvertes. Les hommes de messire d'Evêque ! Peut-être messire d'Evêque lui-même ? Mais quand il regarda les visages grimaçants et ensanglantés, Thomas vit que les trois morts étaient des jeunes gens. En tout cas, messire Guillaume se trouvait à Caen et la lance était peut-être toute proche. Il franchit la palissade et s'engagea dans une autre rue. Derrière lui, dans la maison dont s'étaient emparés les hobelars, une femme se mit à crier. La première, avant beaucoup d'autres. Les cloches des églises se turent peu à peu.

Edouard III, roi d'Angleterre par la grâce de Dieu, conduisait près de douze mille combattants et à présent un cinquième d'entre eux se trouvaient sur l'île et d'autres allaient arriver. Personne ne les y avait conduits. Le seul ordre reçu avait été celui de faire retraite. Mais ils avaient désobéi et ainsi s'étaient emparés de Caen, bien que les ennemis tinssent encore la barbacane d'où ils tiraient des traits d'arbalète.

Thomas déboucha dans la rue principale, où il rejoignit un groupe d'archers qui arrosaient de flèches la tour crénelée. Couverte par eux, une foule hurlante de Gallois et d'Anglais submergea les Français qui se blottissaient sous la porte de la barbacane, puis chargea les défenseurs de la barricade. Ceux-ci, se voyant attaqués des deux côtés, comprirent que leur sort était scellé. Ils jetèrent leurs armes et crièrent qu'ils se rendaient, mais les archers n'étaient pas d'humeur à faire quartier. Ils poussèrent leur cri de guerre et partirent à l'assaut. Les Français furent jetés dans la rivière, puis des groupes d'hommes démantelèrent la barricade en jetant les meubles et les chariots par-dessus le parapet.

Les Français qui attendaient derrière la barbacane se dispersèrent dans l'île afin, pensa Thomas, d'aller secourir leurs femmes et leurs filles. Ils étaient poursuivis par les archers, pleins de désir de vengeance, qui avaient attendu de l'autre côté du pont. Une foule d'hommes passa devant Thomas pour se rendre au cœur de l'île Saint-Jean où les hurlements étaient incessants. Partout on criait au butin. La barbacane était toujours tenue par les Français, mais ils ne se servaient plus de leurs arbalètes par crainte des arcs anglais. Personne n'essaya de prendre la tour. Seul un petit groupe d'archers se tenait au milieu du pont et regardait les bannières qui pendaient aux créneaux.

Thomas s'apprêtait à se diriger vers le centre de l'île quand il entendit un bruit de sabots sonnante sur les pavés. En se retournant, il aperçut une douzaine de chevaliers français qui avaient dû rester dissimulés derrière la barbacane. Ces hommes sortaient d'une porte et, visière baissée et lance prête, ils éperonnaient leurs chevaux en direction du pont. Manifestement, ils voulaient charger, traverser la vieille ville et

atteindre le château où ils seraient plus en sécurité. Thomas s'avança de quelques pas vers les Français, puis se ravisa. Personne n'avait envie d'affronter douze chevaliers armés de pied en cap. Mais il distingua le surcot azur et or et vit les faucons sur l'écu d'un chevalier. Il saisit son arc, prit une flèche dans son sac et tendit l'arc au moment où les Français poussaient leurs montures sur le pont. Il cria : « Evèque ! Evèque ! » Il voulait que messire Guillaume, si c'était lui, voie celui qui allait le tuer. Effectivement, l'homme en bleu et jaune se tourna à demi sur sa selle, mais Thomas ne put apercevoir son visage à cause de la visière. Il tira. À l'instant où il lâchait la corde, il s'aperçut que la flèche était gauchie. Elle partit trop bas et toucha la jambe gauche au lieu du creux des reins qu'il avait visé. Il sortit une seconde flèche alors que les chevaliers étaient déjà sur le pont. Les sabots des chevaux faisaient jaillir des étincelles sur les pavés et les cavaliers de tête abaissaient leurs lances pour écarter une poignée d'archers. Ensuite, ils partirent au galop par les rues de la ville en direction du château. La flèche à empenne blanche était toujours fichée dans la cuisse du chevalier, où elle était profondément enfoncée. Thomas en envoya une autre qui se perdit dans la fumée tandis que les Français disparaissaient dans les rues étroites de la vieille cité.

Le château n'avait pas succombé, mais la ville et l'île appartenaient aux Anglais. Cependant elles n'appartenaient pas au roi parce que les grands seigneurs – les comtes et les barons – ne s'étaient emparés ni de l'une ni de l'autre. Elles appartenaient aux archers et aux hobelars qui entreprenaient de piller les richesses de Caen.

À l'exception de Paris, l'île Saint-Jean était l'agglomération la plus jolie, la plus opulente et la plus élégante de la France du Nord. Ses maisons étaient magnifiques, ses jardins parfumés, ses rues larges, ses églises riches et ses habitants, comme il se doit, bien éduqués. Dans ce lieu agréable fit irruption une horde d'hommes couverts de boue et de sang qui trouvèrent plus de richesses qu'ils n'en avaient rêvé. Ce que les hellequins avaient fait à d'innombrables villages bretons se produisait cette fois dans une grande ville. Le temps du meurtre, du viol et de la cruauté gratuite était venu. Tout Français était un ennemi et

chaque ennemi était taillé en pièces. Les chefs de la garnison de la ville, de grands seigneurs de France, étaient à l'abri en haut de la tour de la barbacane. Ils y restèrent jusqu'à ce qu'ils reconnaissent des seigneurs anglais à qui ils puissent se rendre en toute sûreté. D'autres seigneurs et chevaliers, en petit nombre, avaient réussi à prendre les envahisseurs de vitesse et à s'enfuir par le pont sud de l'île, mais au moins une douzaine d'hommes titrés, dont la rançon aurait pu enrichir cent archers, furent hachés menu et réduits à un mélange de chair déchiquetée et de sang. Des chevaliers et des hommes d'armes, qui auraient pu verser cent ou deux cents livres en échange de leur libération, furent tués par des flèches ou à coups de masse dans la rage folle qui s'était emparée de l'armée. Quant aux plus humbles, les habitants armés de pièces de bois, de pioches ou de simples couteaux, ils furent massacrés. Caen, la ville du Conquérant, qui s'était enrichie en pillant l'Angleterre, fut détruite ce jour-là et sa richesse restituée aux Anglais.

Et pas seulement sa richesse, ses femmes aussi. Être femme à Caen en cette journée, c'était avoir un avant-goût de l'enfer. Il y avait peu de feux car les hommes voulaient piller les maisons, mais il y avait profusion de démons. Des hommes suppliaient qu'on respecte l'honneur de leurs femmes et de leurs filles et ils étaient forcés de voir comment cet honneur était piétiné. De nombreuses femmes se cachèrent, mais elles furent assez vite découvertes par ces hommes habitués à trouver les cachettes dans les greniers ou sous les escaliers. Les femmes furent entraînées dans la rue, dénudées et exposées comme des trophées. La femme d'un marchand, monstrueusement grosse, fut attelée toute nue à une petite charrette et fouettée tandis qu'elle montait et redescendait la rue principale de l'île. Au moins une heure durant, les archers la firent courir, certains d'entre eux riant aux larmes à la vue de ses énormes bourrelets de graisse. Quand ils se furent lassés du spectacle, ils la jetèrent dans la rivière où elle s'accroupit en pleurant et en réclamant ses enfants, jusqu'à ce qu'un archer, qui essayait une arbalète sur deux cygnes, lui envoie un carreau dans la gorge. Des hommes chargés de vaisselle en argent traversaient le pont en chancelant, d'autres cherchaient toujours des richesses et

trouvaient de la bière, du cidre ou du vin, et les excès empirèrent. Un prêtre fut pendu à l'enseigne d'une taverne après avoir tenté d'arrêter un viol. De rares hommes d'armes essayèrent d'endiguer l'horreur mais ils durent céder au nombre et furent ramenés au pont. L'église Saint-Jean, dont on disait qu'elle possédait les phalanges de saint Jean, un sabot du cheval que montait saint Paul sur le chemin de Damas et l'un des paniers qui avaient contenu les pains et les poissons du miracle, fut transformée en lupanar. Les femmes qui s'y étaient réfugiées furent vendues à des soldats hilares. Des hommes paradaient dans des vêtements de soie et de dentelle et jouaient aux dés les femmes dont ils avaient volé les atours.

Thomas ne prit aucune part à cela. Ce qui se produisait ne pouvait être arrêté, ni par un homme, ni même par cent. Il aurait fallu une autre armée pour empêcher les viols, mais Thomas savait que finalement ce serait la stupeur de l'ivresse qui y mettrait un terme. Il préféra chercher la demeure de son ennemi, allant de rue en rue, jusqu'à ce qu'il trouve un Français en train de mourir. Il lui donna à boire avant de lui demander où habitait messire Guillaume d'Evêque. L'homme roula des yeux, ouvrit la bouche pour respirer et parvint à dire que la maison se trouvait dans la partie sud de l'île.

— Vous ne pouvez pas la manquer, elle est en pierre, tout en pierre, et il y a trois faucons sculptés au-dessus de la porte.

Thomas partit vers le sud. Des groupes d'hommes d'armes du comte de Warwick venaient en force afin de rétablir l'ordre, mais ils étaient encore aux prises avec les archers du côté du pont. La partie sud de l'île n'avait pas autant souffert que le quartier voisin du pont. Thomas aperçut la maison de pierre par-dessus les toits de quelques boutiques pillées. Les autres constructions étaient à colombage avec des toits de chaume, mais la demeure de messire d'Evêque était presque une forteresse. Ses murs étaient en pierre, son toit en tuile et ses fenêtres étroites. Cependant, des archers avaient réussi à y pénétrer car on entendait des cris à l'intérieur. Thomas traversa une petite place où un grand chêne s'élevait au milieu des pavés, monta les marches de l'entrée et franchit la porte surmontée des trois faucons. La violente colère que lui donna la vue de ces

armoiries l'étonna lui-même. C'est la vengeance pour Hookton, se dit-il.

Après avoir traversé l'entrée, il trouva un groupe d'archers et de hobelars en train de se quereller au milieu des marmites de la cuisine. Deux serviteurs étaient étendus morts près de lâtre dans lequel des bûches continuaient à se consumer. L'un des archers avertit Thomas qu'ils étaient entrés les premiers dans la maison et que son contenu leur appartenait, mais avant de pouvoir répondre Thomas entendit un cri à l'étage au-dessus. Tournant les talons, il escalada le grand escalier en bois. Au premier étage, il y avait deux portes. Il en ouvrit une et vit un archer aux couleurs du prince de Galles en lutte avec une jeune fille. L'homme avait à moitié arraché sa robe bleu pâle, mais elle se défendait comme une diablesse en lui griffant le visage et en lui donnant des coups de pied dans les tibias. Juste au moment où Thomas entrait dans la pièce, l'homme parvint à lui assener un grand coup de poing sur la tête. La fille ouvrit la bouche et tomba à la renverse dans la grande cheminée vide. Alors l'archer se retourna vers Thomas et lui dit brutalement :

— Elle est à moi, va chercher une autre fille.

Thomas regarda la jeune fille. Elle était fine, avec des cheveux blonds. Elle pleurait. Il se souvint de la douleur de Jeannette après que le duc l'eut violée et ne put supporter l'idée de voir infliger une telle souffrance à une autre fille, pas même à une fille de la maison de messire d'Evèque.

— Je pense que tu lui as fait assez de mal comme cela, dit-il.

Il fit le signe de croix en pensant aux péchés qu'il avait lui-même commis en Bretagne.

— Laisse-la partir, ajouta-t-il.

L'archer, un homme portant la barbe, plus âgé que Thomas d'environ dix ans, tira son épée. C'était une vieille arme, à lame large et robuste, que l'homme brandissait avec assurance.

— Écoute, mon gars, dit-il, je veux te voir franchir cette porte et, si tu ne le fais pas, je vais étendre tes boyaux d'un mur à l'autre.

Thomas leva le cimeterre.

— J'ai fait serment à saint Guinefort de protéger toutes les femmes.

— Pauvre andouille.

L'homme bondit vers Thomas et donna un coup d'épée. Thomas fit un pas en arrière et para le coup. En se heurtant, les deux lames sonnèrent et firent jaillir des étincelles. Le barbu se reprit vite et frappa à nouveau. Thomas fit un pas de côté et détourna l'épée avec son cimenterre. La fille les regardait en ouvrant tout grands ses yeux bleus. Thomas balança sa large lame, manqua son adversaire et faillit se faire transpercer par son épée, mais il s'écarta juste à temps et lui donna un coup de pied dans le genou. L'homme poussa un gémissement de douleur, après quoi, en un grand geste de fauchage, Thomas asséna le cimenterre sur le cou de l'archer. Le sang jaillit dans la chambre, et l'homme, sans un cri, s'effondra sur le sol. Le cimenterre lui avait presque complètement coupé la tête. Tandis que Thomas s'agenouillait auprès de sa victime, le sang continuait à jaillir par pulsation de la blessure béante.

— Si quelqu'un vous pose la question, dit-il en français à la jeune fille, c'est votre père qui a fait ça avant de s'enfuir.

Il avait eu trop d'ennuis après avoir tué un écuyer en Bretagne pour souhaiter y ajouter la mort d'un archer. Il prit quatre petites pièces dans la bourse du mort et sourit à la jeune fille qui restait étonnamment calme alors qu'elle avait devant les yeux un homme presque décapité.

— Je ne vais pas vous faire de mal, lui dit Thomas, je vous le promets.

Elle l'observait depuis la cheminée.

— C'est vrai ?

— Pas aujourd'hui, dit-il avec gentillesse.

Elle se releva, secouant la tête pour chasser son étourdissement, puis ramena à son cou sa robe déchirée et essaya d'en rapprocher les bords avec les fils.

— Vous n'allez peut-être pas me faire de mal, dit-elle, mais d'autres le feront.

— Pas si vous restez avec moi, dit Thomas. Tenez...

Il prit le grand arc noir à son épaule et le lui jeta.

— Prenez ça. Ainsi tout le monde saura que vous êtes la femme d'un archer. Personne ne vous touchera.

Le poids de l'arc lui fit froncer les sourcils.

— Personne ne me touchera ?

— Pas si vous le portez, lui promit Thomas. Est-ce votre maison ?

— Je travaille ici, dit-elle.

— Pour messire d'Evêque ?

Elle acquiesça.

— Est-il ici ?

— Je ne sais pas où il est.

Thomas se dit que son ennemi se trouvait au château où il essayait d'extraire la flèche de sa cuisse.

— Est-ce qu'il avait une lance ? demanda-t-il, une grande lance noire avec une pointe en argent ?

Elle fit « non » d'un mouvement rapide de la tête. Thomas fronça les sourcils. Il voyait que la jeune fille tremblait de tout son corps. Elle s'était montrée brave mais peut-être le sang qui s'écoulait de la tête de l'homme la mettait-il mal à l'aise. Il remarqua aussi que, malgré la contusion sur son visage et ses cheveux en désordre, elle était jolie. Elle avait un long visage auquel ses grands yeux donnaient un air sérieux.

— Avez-vous de la famille ici ? demanda Thomas.

— Ma mère est morte. Je n'ai personne, à part messire Guillaume.

— Et il vous a laissée seule ici ? demanda Thomas sur un ton de mépris.

— Non ! protesta-t-elle. Il pensait qu'on serait à l'abri dans la ville, mais ensuite, quand votre armée est venue, les hommes ont décidé de défendre plutôt l'île. Ils ont abandonné la ville ! Parce que toutes les bonnes maisons sont ici.

Elle paraissait indignée.

— Que faites-vous pour messire Guillaume ?

— Le nettoyage, et puis je traie les vaches de l'autre côté de la rivière.

Elle tressaillit en entendant des hommes pousser des cris de colère sur la place.

Thomas lui sourit.

— Tout va bien, personne ne vous fera du mal. Tenez bien l'arc. Si quelqu'un vous regarde, dites : « *I am an archer's*

woman. » Il le lui répéta lentement, puis lui fit redire la phrase plusieurs fois.

— C'est bien ! Quel est votre nom ?

— Eléonore.

Il doutait que cela serve à quelque chose de fouiller la maison, pourtant il le fit mais la lance de saint Georges n'était cachée dans aucune des pièces. Il n'y avait ni meubles, ni tapisseries, rien qui ait de la valeur, à l'exception des broches, des marmites et des plats de la cuisine. Tout ce qui était précieux, lui dit Eléonore, avait été envoyé au château une semaine auparavant. Thomas regarda la vaisselle brisée sur les carreaux de la cuisine.

— Depuis combien de temps travaillez-vous pour lui ?

— Depuis toujours, dit Eléonore en ajoutant timidement : j'ai quinze ans.

— Et vous n'avez jamais vu une grande lance qu'il a rapportée d'Angleterre ?

— Non, dit-elle en ouvrant de grands yeux.

Mais quelque chose dans son expression fit penser à Thomas qu'elle mentait. Cependant il ne la brusqua pas. Il l'interrogerait plus tard, lorsqu'elle aurait appris à lui faire confiance.

— Vous feriez mieux de rester avec moi, dit-il à Eléonore, ainsi on ne vous fera pas de mal. Je vous emmènerai à notre campement et quand notre armée partira vous pourrez revenir ici.

Ce qu'il pensait vraiment, c'est qu'elle pourrait rester avec lui et devenir véritablement la femme d'un archer, mais cela, comme la lance, pouvait bien attendre un jour ou deux.

Elle acquiesça, acceptant son sort avec équanimité. Elle avait dû prier pour que le viol qui mettait à la toiture la ville de Caen lui soit épargné, et Thomas avait répondu à sa prière. Il lui donna son sac de flèches afin qu'elle ait encore plus l'air d'une femme d'archer.

— Il va nous falloir traverser la ville, dit-il à Eléonore, restez près de moi.

Il descendit les marches de la maison. La petite place était encombrée d'hommes d'armes à cheval portant comme armoiries l'ours et le bâton. Ils avaient été envoyés par le comte

de Warwick pour mettre un terme au carnage et au pillage. Ils jetèrent un regard dur à Thomas mais celui-ci leva les mains pour montrer qu'il n'emportait rien. Ensuite il se faufila parmi les chevaux. Il avait fait une dizaine de pas lorsqu'il se rendit compte qu'Eléonore n'était plus avec lui. Terrifiée par la vue de ces cavaliers en cotte de mailles, leur visage sombre bardé de fer, elle avait hésité sur le seuil de la maison.

Thomas ouvrit la bouche pour l'appeler mais juste à ce moment un homme d'armes poussa son cheval vers lui depuis la frondaison du chêne. Thomas leva les yeux et le plat d'une épée vint le frapper sur le côté de la tête. Il fut précipité en avant sur les pavés, une oreille en sang. Le cimenterre lui échappa puis le cheval lui marcha sur le front et la vue de Thomas fut éblouie d'éclairs.

L'homme descendit de cheval puis appliqua son pied sur la tête de Thomas. Celui-ci sentit la douleur, entendit que les autres hommes d'armes protestaient, puis il ne sentit plus rien en recevant un deuxième coup de pied. Mais juste avant de perdre conscience, il reconnut son agresseur.

Malgré son accord avec le comte, sir Simon Jekyll voulait se venger.

Peut-être Thomas eut-il de la chance. Peut-être son saint protecteur, fut-il homme ou chien, le protégeait-il, car s'il avait été conscient il eût souffert le martyre. Si sir Simon avait bien apposé sa signature à un accord avec le comte la nuit précédente, la vue de Thomas avait chassé toute pitié de son esprit. Il se souvint de l'humiliation d'avoir été pourchassé nu dans les bois et de la douleur provoquée par le carreau pénétrant dans sa jambe. La blessure le faisait encore boiter, et ces souvenirs ne lui faisaient souhaiter qu'une chose, torturer Thomas longtemps, lentement, au point que l'archer hurlerait de douleur. Mais, Thomas avait été assommé par le plat de l'épée et par les coups de pied dans la tête et il avait déjà perdu conscience tandis que deux hommes d'armes le tiraient vers le chêne. Tout d'abord, les hommes du comte de Warwick essayèrent de protéger Thomas de sir Simon, mais quand celui-ci leur assura que l'homme était un déserteur, un voleur et un meurtrier, ils changèrent d'avis. Ils allaient le pendre.

Et sir Simon les laisserait faire. Si ces hommes pendaient Thomas pour désertion, personne ne pourrait accuser sir Simon d'avoir exécuté l'archer. Il aurait tenu sa parole et le comte de Northampton devrait toujours lui verser sa part de la prise de guerre. Thomas serait mort et sir Simon serait à la fois plus heureux et plus riche.

Après avoir appris que Thomas était un voleur meurtrier, les hommes d'armes se montrèrent pleins de bonne volonté. Ils avaient ordre de pendre suffisamment d'insurgés, de voleurs et de violeurs pour que les ardeurs de l'armée soient calmées, mais cette partie de l'île, la plus éloignée de la vieille cité, n'avait pas connu les mêmes atrocités que la partie nord, de sorte qu'ils avaient été privés de l'occasion d'utiliser les cordes que le comte leur avait fournies. Ils avaient désormais une victime, aussi l'un

des hommes envoya-t-il la corde par-dessus une branche du chêne.

Thomas n'avait pas vraiment conscience de ce qui se passait. Il ne sentit rien quand sir Simon le fouilla et coupa sa bourse sous sa tunique. Il ne se rendit compte de rien quand la corde lui fut passée autour du cou, puis il perçut vaguement une odeur d'urine de cheval et soudain il y eut quelque chose qui lui serrait la gorge et sa vision qui commençait à lui revenir fut recouverte d'un voile rouge. Il se sentit hissé en l'air, essaya de respirer à cause de l'affreuse douleur qui lui étreignait la gorge, mais il pouvait à peine respirer. Il sentait brûlure et étouffement chaque fois que l'air enfumé entraît dans sa gorge. Il voulait crier de terreur mais ses poumons ne semblaient capables que de lui causer une douleur atroce. Il eut un instant de lucidité quand il comprit qu'il se balançait, gigotait, tournoyait mais bien qu'il s'agrippât à la corde qui lui serrait le cou, il ne parvenait pas à desserrer son étreinte. Puis, de terreur, il se pissa dessus.

— Lâche ! siffla sir Simon en frappant Thomas avec son épée.

Le coup ne fit qu'entamer la chair à la taille et augmenter le balancement de son corps au bout de la corde.

— Laissez-le donc, dit l'un des hommes d'armes, il est mort.

Ils attendirent que les mouvements de Thomas deviennent spasmodiques. Alors, ils se remirent à cheval et partirent. Un groupe d'archers observait également la scène depuis l'une des maisons de la place et leur présence inquiétait sir Simon qui craignait que ce ne soient des amis de Thomas ; aussi, quand les hommes du comte quittèrent la place, se joignit-il à eux. Ses propres hommes étaient en train de fouiller une église proche et sir Simon n'était venu sur la place que parce qu'il avait aperçu la grande maison en pierre et s'était demandé si elle ne contenait pas des objets de valeur. Au lieu d'objets, il avait trouvé Thomas qui à présent était pendu. Ce n'était pas la vengeance dont il avait rêvé, mais elle lui avait fait plaisir et constituait une compensation.

Thomas ne sentait plus rien. Tout n'était que ténèbres et douleur. Il dansait au bout de la corde, la tête sur le côté, le

corps oscillant encore doucement, les jambes agitées de mouvements convulsifs et les pieds inclinés vers le bas.

L'armée resta cinq jours à Caen. Quelque trois cents Français bien nés, tous capables de fournir une rançon, avaient été faits prisonniers. Ils furent emmenés vers le nord pour être conduits par bateau en Angleterre. Les soldats anglais et gallois blessés furent transportés à l'abbaye aux Dames, où on les installa dans les cloîtres. Leurs blessures dégageaient une telle puanteur que le prince et son entourage partirent pour l'abbaye aux Hommes où le roi avait ses quartiers. On enleva des rues les corps des habitants qui avaient été massacrés. Un prêtre de la maison du roi tenta d'enterrer les morts décentement, comme il convient de le faire pour des chrétiens, mais la fosse commune qui fut creusée dans le cimetière de Saint-Jean ne put contenir que cinq cents corps. Or personne n'avait assez de temps ni ne disposait d'assez de bûches pour enterrer les autres. Quatre mille cinq cents cadavres furent ainsi jetés dans la rivière. Les habitants qui avaient survécu sortirent de leurs cachettes lorsque la folie de la mise à sac prit fin. Ils marchaient le long de la berge, cherchant parmi les cadavres des membres de leurs familles. Ce faisant, ils dérangaient les chiens errants ainsi que les nuées de corbeaux et de mouettes qui se disputaient en criant les corps boursoufflés.

Le château restait aux mains des Français. Ses murs, hauts et épais, étaient hors de portée des échelles. Le roi envoya un héraut pour demander à la garnison de se rendre. Mais à l'intérieur du grand donjon les seigneurs français refusèrent poliment et engagèrent les Anglais « à faire de leur pire », assurés qu'aucun mangonneau, aucune catapulte ne pouvait envoyer une pierre assez haut pour ébrécher leur muraille. Le roi pensait qu'ils avaient raison, aussi ordonna-t-il à ses artilleurs de fracasser les pierres du château. Les cinq plus grosses bombardes de l'armée furent tirées par les rues de la vieille ville sur leurs chariots. Trois d'entre elles étaient de longs tubes constitués de pièces de fer assemblées par des anneaux d'acier tandis que les deux autres avaient été fondues en cuivre par des fabricants de cloches. Elles ressemblaient à de grosses

jarres bulbeuses avec de gros ventres gonflés, des cols étroits et des gueules flamboyantes. Mesurant environ cinq pieds de long, elles nécessitaient l'aide d'une grue pour être descendues des chariots sur des supports en bois. Les supports furent disposés sur des planches. Le sol avait été préparé pour qu'ils soient orientés vers la porte du château. Le roi avait en effet ordonné d'abattre la porte, après quoi il pourrait envoyer ses archers et ses hommes d'armes à l'assaut. Alors les artilleurs, dont beaucoup venaient de Flandre et d'Italie, commencèrent à préparer leur poudre en hommes habitués à ce genre de tâche. Leur poudre était faite de salpêtre, de soufre et de charbon de bois, mais le salpêtre étant plus lourd que les autres ingrédients, il avait tendance à descendre dans le fond des barils alors que le charbon remontait à la surface.

Aussi les artilleurs devaient-ils bien remuer la mixture avant de l'enfourner dans le ventre des bombardes. Ils plaçaient ensuite une pelletée de terre argileuse mouillée d'eau puis chargeaient le boulet en pierre grossièrement façonné qui constituait le projectile. L'argile était destinée à sceller la chambre de combustion, ce qui évitait une perte de puissance avant que toute la poudre se soit embrasée. On enduisait également le boulet d'argile dans le but de combler tout vide entre le projectile et la paroi de la bombe, ensuite il fallait attendre que l'argile ait séché pour que le sceau soit bien étanche.

Les trois longues bombardes furent plus rapides à charger. Chaque tube de fer était attaché à un support massif qui courait sur toute sa longueur puis s'arrêtait à angle droit, si bien que l'arrière s'appuyait sur une butée de chêne solide. Cette partie arrière, qui faisait un quart de la longueur totale, pouvait se séparer du canon. Elle fut retirée du support, placée droite sur le sol et remplie de la précieuse poudre noire. Une fois les trois chambres remplies, elles furent scellées par une bourre en saule puis replacées sur les supports. Les trois bombardes tubes avaient déjà été chargées, deux avec des boulets de pierre et la troisième avec une flèche de fer longue de trois coudées.

Les trois chambres de combustion devaient être soigneusement appliquées contre les canons pour que le souffle

de l'explosion ne s'échappe pas dans l'interstice des deux parties. Les artilleurs se servaient de cales en bois qu'ils enfonçaient à coups de maillet entre la chambre et le support. Chaque coup de maillet scellait imperceptiblement la jointure. D'autres artilleurs mettaient de la poudre dans des chambres de rechange qui serviraient pour les tirs suivants.

Tout cela prit du temps – il fallut bien plus d'une heure pour attendre que l'argile sèche dans les grosses bombardes ventruées. Ces préparatifs attirèrent une foule de spectateurs qui, judicieusement, se tenaient à une distance suffisante afin d'être préservés des éclats dans le cas où l'une de ces machines exploserait. Les Français, tout aussi curieux, observaient la scène depuis les créneaux du château. De temps à autre, un défenseur envoyait un carreau, mais la distance était trop grande. Un trait parvint à une dizaine de pas des bombardes, mais les autres tombèrent bien avant et chaque échec provoqua une acclamation de la part des archers. Finalement, les Français cessèrent leurs provocations et se contentèrent de regarder.

Les trois bombardes longues auraient pu être mises à feu plus tôt car elles ne contenaient pas d'argile à faire sécher, mais le roi voulait que la première salve soit simultanée. Dans son esprit, les cinq projectiles devaient abattre la porte du château au premier tir, après quoi ses artilleurs s'attaqueraient à l'arche de la porte. Le maître artilleur, un grand Italien lugubre, finit par annoncer que les armes étaient prêtes. On alla chercher les amorces – des pailles remplies de poudre dont les extrémités étaient fermées avec de l'argile – qui furent introduites dans leurs étroits orifices. Le maître artilleur enleva le bouchon d'argile à l'extrémité supérieure de chaque amorce puis fit un signe de croix. Un prêtre avait déjà aspergé les bombardes d'eau bénite, et à présent le maître artilleur mettait un genou en terre, le regard tourné vers le roi qui montait un grand étalon gris.

Le roi à la barbe blonde levait quant à lui ses yeux bleus vers le château. Une nouvelle bannière avait été accrochée. Elle représentait Dieu tendant la main vers une fleur de lys en un geste de bénédiction. Il était temps, pensa-t-il, de montrer aux Français de quel côté se trouvait Dieu.

— Vous pouvez faire feu, dit-il solennellement.

Cinq artilleurs s'armèrent de boutefeux – de longues baguettes munies d'un tissu rougeoyant. Ils se postèrent sur le côté des bombardes et, au signal de l'Italien, mirent le feu aux amorces. Il y eut un bref grésillement, une bouffée de fumée sortit du petit orifice puis les cinq bouches à feu disparurent dans un nuage de fumée gris blanc au sein duquel jaillirent cinq flammes monstrueuses. Les bombardes, quant à elles, bien arrimées à leurs supports, reculèrent sur les planches pour aller buter contre les monticules de terre qui avaient été préparés derrière elles. Le bruit était plus fort que le plus fort tonnerre. C'était une détonation qui frappait les tympanes, partait vers les murs pâles du château et revenait en écho. Lorsque le son se fut enfin atténué, la fumée demeura en suspension comme un écran gris devant les bombardes couchées de travers, le museau fumant doucement.

Le bruit avait surpris un millier d'oiseaux qui nichaient sur les toits de la vieille ville et sur les tourelles supérieures du château, néanmoins la porte réapparut intacte. Les boulets de pierre s'étaient écrasés contre les murs et la flèche n'avait fait que creuser un sillon sur la route. Les Français, qui s'étaient d'abord abrités derrière les merlons, réapparurent pour lancer des sarcasmes tandis que les artilleurs remettaient stoïquement leurs engins dans l'alignement.

Le roi, âgé de trente-quatre ans, n'était pas aussi sûr de lui que le suggérait son maintien. Il fronça les sourcils lorsque la fumée se dispersa.

– Avons-nous utilisé suffisamment de poudre ? demanda-t-il au maître artilleur.

La question fut traduite en italien par un prêtre.

– Si nous mettons plus de poudre, répondit l'Italien, les bombardes ne vont pas résister.

Il parlait avec une expression de regret. On attendait toujours de ses engins qu'ils produisent des miracles. Il était las d'expliquer que même la poudre noire nécessitait du temps et de la patience pour faire son œuvre.

– Vous êtes le mieux placé pour le savoir, j'en suis sûr, dit le roi d'un ton dubitatif.

Il dissimulait son désappointement car il avait presque espéré que le château tout entier se briserait comme du verre sous les projectiles. Les hommes de son entourage, plus âgés que lui, arboraient un air réprobateur. Ils croyaient peu en ces bombardes et avaient moins de confiance encore dans les artilleurs italiens.

— Qui est cette femme auprès de mon fils ? demanda le roi à l'un de ses compagnons.

— La comtesse d'Armorique, sire, elle s'est enfuie de Bretagne.

Le roi haussa les épaules, non pas à cause de Jeannette mais parce que l'odeur de pourriture de la poudre piquait le nez.

— Il grandit vite, dit-il avec un soupçon de jalousie dans la voix.

Lui-même accueillait dans son lit une jeune paysanne qui était assez agréable et connaissait son affaire, mais elle n'était pas aussi belle que la comtesse aux cheveux noirs qui accompagnait son fils.

Jeannette, qui ne se rendait pas compte que le roi l'observait, regarda le château, cherchant les effets des coups de bombe.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle au prince.

— Il faut du temps, répondit celui-ci en dissimulant sa surprise que le château ne se soit pas magiquement transformé en un tas de débris. Mais on dit qu'à l'avenir, nous ne nous battons qu'avec des bombardes. Pourtant, moi-même, je ne peux l'imaginer.

— Ils sont amusants, dit Jeannette en regardant un artificier qui transportait un baquet d'argile vers la bombe la plus proche.

Devant les bouches à feu, l'herbe brûlait en de nombreux endroits et l'air avait une odeur d'œuf pourri qui était encore plus répugnante que celle des cadavres de la rivière.

— Si cela vous amuse, ma chère, je suis heureux que nous ayons ces machines, dit le prince qui fronça ensuite les sourcils parce qu'un groupe de ses archers adressait des quolibets aux artilleurs.

— Qu'est-il advenu de l'homme qui vous a conduite en Normandie ? demanda-t-il. J'aurais dû le remercier des services qu'il vous a rendus.

Jeannette eut peur de rougir ; elle répondit d'un ton détaché :

— Je ne l'ai pas revu depuis notre arrivée.

Le prince se tourna sur sa selle.

— Bohun, demanda-t-il au comte de Northampton, l'archer personnel de ma dame a-t-il rejoint vos hommes ?

— Oui, sire.

— Eh bien, où est-il ?

Le comte haussa les épaules.

— Disparu. On pense qu'il a dû se noyer en traversant la rivière.

— Pauvre garçon, dit le prince, pauvre garçon.

Et Jeannette, à sa grande surprise, sentit qu'elle éprouvait du chagrin. C'était probablement mieux ainsi, se dit-elle. Elle était la veuve d'un comte et à présent la maîtresse d'un prince. Si Thomas était couché dans le lit de la rivière, il ne pourrait jamais révéler la vérité.

— Pauvre homme, dit-elle doucement, il s'est conduit si galamment avec moi.

Elle détournait son visage du prince afin qu'il ne la vît pas rougir et, à son grand étonnement, son regard rencontra sir Simon Jekyll qui, avec un groupe de chevaliers, était venu au spectacle des bombardes. Sir Simon riait, manifestement amusé que tant de bruit et de fumée ait produit si peu d'effet. Jeannette, n'en croyant pas ses yeux, le regardait fixement. Elle était devenue pâle. La vue de sir Simon avait ravivé le souvenir de ses pires jours à La Roche-Derrien, jours de peur, de pauvreté, d'humiliation où elle ne savait vers qui se tourner pour trouver du secours.

— J'ai bien peur que nous ne puissions jamais récompenser notre ami, dit le prince qui parlait toujours de Thomas.

Puis il s'aperçut que Jeannette n'écoutait pas.

— Ma chère ? dit le prince.

Mais Jeannette regardait toujours ailleurs.

— Madame ? dit-il plus fort en lui touchant le bras.

Sir Simon avait remarqué qu'une femme accompagnait le prince mais il n'avait pas compris que c'était Jeannette. Il avait seulement distingué une femme mince dans une robe or pâle, assise en écuyère sur un coûteux palefroi orné de rubans verts et blancs. Cette femme portait une haute coiffe dont le voile, agité par le vent, lui avait dissimulé les traits. Mais maintenant qu'elle le regardait de face, tendant son doigt vers lui, il reconnut avec horreur la comtesse. Il reconnut aussi la bannière qui se trouvait près d'elle, bien que dans un premier temps il ne pût croire qu'elle accompagnait le prince. Puis il vit l'escorte d'hommes en cotte de mailles derrière le jeune homme blond et son premier mouvement fut de s'enfuir. Au lieu de cela, il tomba à genoux, sans force. Tandis que le prince, Jeannette et les cavaliers s'approchaient de lui, il s'étala de tout son long sur le sol. Son cœur battait à se rompre et son esprit était emporté dans un tourbillon de panique.

— Votre nom ? demanda sèchement le prince.

Sir Simon ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit.

— Son nom, dit Jeannette d'une voix vengeresse, est sir Simon Jekyll. Il a essayé de me dénuder, sire, et il m'aurait violée si je n'avais été secourue. Il m'a volé mon argent, mon armure, mes chevaux, mes bateaux et il aurait pris mon honneur avec autant de délicatesse qu'un loup qui s'empare d'un agneau.

— Est-ce vrai ? demanda le prince.

Sir Simon était incapable de parler, mais le comte de Northampton intervint.

— Les bateaux, l'armure et les chevaux étaient des prises de guerre, sire. C'est moi qui les lui ai accordés.

— Et le reste, Bohun ?

— Le reste, sire ? Pour le reste, sir Simon doit s'expliquer lui-même.

— Mais il semble qu'il soit privé de la parole, dit le prince. Avez-vous perdu la langue, Jekyll ?

En relevant la tête, sir Simon rencontra le regard de Jeannette, et celui-ci était si triomphant qu'il laissa retomber sa tête. Il savait qu'il devait dire quelque chose, n'importe quoi,

mais sa langue semblait trop grosse pour sa bouche. Craignant de proférer une absurdité, il garda le silence.

— Vous avez essayé de souiller l'honneur d'une dame ! dit le prince d'un ton accusateur.

Edouard de Woodstock avait une haute idée de la chevalerie, car ses précepteurs lui avaient fait la lecture de romans. Il comprenait bien que la guerre n'était pas aussi jolie que les livres aimaient à le suggérer, mais il considérait que ceux qui disposaient des places d'honneur devaient s'en montrer dignes, quoi que fasse le vulgaire. Le prince était aussi amoureux, autre sentiment encouragé par les romans. Jeannette s'était emparée de son cœur et il était bien décidé à protéger son honneur. Il reprit la parole mais sa voix fut recouverte par la déflagration d'une bombarde. Tout le monde se tourna vers le château. Le boulet de pierre avait frappé la tour de la porte sans causer de dommage.

— Accepteriez-vous de vous battre avec moi pour l'honneur de cette dame ? demanda le prince à sir Simon.

Sir Simon aurait été ravi de se battre contre le prince s'il avait eu l'assurance que sa victoire n'entraînerait pas de représailles. Il savait que le jeune homme avait une réputation de guerrier, mais le prince n'était pas un homme fait et il était loin de la force et de l'expérience de sir Simon. Cependant seul un fou accepterait de se battre contre un prince avec l'intention de gagner. Il est vrai que le roi participait à des tournois, mais il le faisait dissimulé par une armure et sans surcot, de sorte que ses adversaires ignoraient qui il était. Si sir Simon se battait contre le prince, il n'oserait jamais faire usage de toute sa force, car les partisans du prince lui feraient payer toute blessure au centuple, et de fait, pendant que sir Simon hésitait, les hommes rudes qui se trouvaient derrière le prince poussèrent leurs chevaux en avant comme s'ils s'offraient à être son champion pour le combat. Sir Simon, dépassé, exprima son renoncement d'un signe de tête.

— Si vous ne voulez pas vous battre, dit le prince de sa voix haute et claire, alors vous devez assumer votre culpabilité. Vous devez à la dame l'armure et l'épée.

— L'armure fut prise dans les règles, sire, fit remarquer le comte de Northampton.

— Personne ne prend dans les règles l'armure et les armes d'une simple femme, lança le prince. Où est l'armure, Jekyll ?

— Perdue, sire.

C'étaient les premiers mots de sir Simon. Il aurait voulu raconter toute l'histoire au prince, le guet-apens organisé par Jeannette, mais cela se terminait par sa propre humiliation et il eut le bon sens de se taire.

— Alors la cotte de mailles suffira, déclara le prince. Donnez-la, et l'épée aussi.

Tout d'abord, sir Simon resta bouche bée devant le prince, puis il vit qu'il parlait sérieusement. Il défit la ceinture de son épée et la laissa tomber, ensuite il ôta sa cotte de mailles en la faisant passer par-dessus sa tête, ce qui le laissait en braies et en chemise.

— Qu'y a-t-il dans cette bourse ? demanda le prince en désignant le lourd sac d'argent que sir Simon avait au cou.

Sir Simon chercha une réponse et ne trouva que la vérité, à savoir que cette bourse était celle qu'il avait prise à Thomas.

— C'est de l'argent, sire.

— Eh bien, donnez-le à madame.

Sir Simon enleva la bourse et la tendit à Jeannette qui lui fit un beau sourire.

— Merci, sir Simon, lui dit-elle.

— Votre cheval aussi est confisqué, déclara le prince, et vous quitterez le camp avant midi, car vous n'êtes pas le bienvenu en notre compagnie. Vous pouvez rentrer chez vous, Jekyll, mais en Angleterre vous n'aurez pas notre faveur.

Sir Simon regarda le prince dans les yeux pour la première fois. Misérable petit chiot, pensa-t-il, tu as encore le lait de ta mère sur les lèvres... Puis, percevant la froideur dans les yeux du prince, il eut un tremblement. Il fit une révérence, bien conscient qu'il était banni, sachant que c'était injuste et qu'il n'y avait rien à faire sauf en appeler au roi, seulement le roi ne lui devait aucune faveur et aucun des grands personnages du royaume ne le soutiendrait. Ainsi, il était bel et bien un proscrit. Il pouvait retourner en Angleterre, mais on apprendrait vite

qu'il avait encouru la défaveur royale et sa vie ne serait plus qu'une suite d'avanies. Il fit sa révérence, se retourna et partit dans sa chemise sale au milieu des hommes silencieux qui s'écartaient devant lui.

Les bombardes continuèrent à faire feu. Elles tirèrent quatre fois ce jour-là et huit fois le suivant et à la fin de ces deux jours apparut sur la porte une fente qui aurait pu laisser le passage à un moineau affamé. Les bombardes n'avaient rien fait d'autre qu'endommager les oreilles des artilleurs et briser des boulets de pierre contre les murs du château. Aucun Français n'était mort, mais un artilleur et un archer perdirent la vie lorsque l'une des bombardes en cuivre explosa en projetant des myriades d'éclats de métal chauffés au rouge. Le roi, comprenant que cette tentative était ridicule, ordonna qu'on emmène les bombardes et qu'on abandonne le siège du château.

Le jour suivant, toute l'armée quitta Caen. Elle se mit en marche vers l'est, en direction de Paris, suivie de ses chariots, de ses suivants et de leurs troupeaux de bœufs, et pendant longtemps le ciel du côté de l'est resta blanc de toute la poussière qu'elle soulevait. Puis, enfin, la poussière retomba et la ville ravagée, saccagée, retrouva sa tranquillité. Ceux qui avaient réussi à s'échapper de l'île revinrent chez eux. La porte fendue du château fut ouverte toute grande et sa garnison en sortit pour examiner ce qui restait de Caen. Durant une semaine les prêtres portèrent une image de saint Jean par les rues encombrées d'ordures et les aspergèrent d'eau bénite pour les débarrasser de la puanteur persistante de l'ennemi. Ils dirent des messes pour l'âme des morts et prièrent avec ferveur pour que ces Anglais maudits rencontrent le roi de France et qu'ils connaissent à leur tour le malheur et la ruine.

Mais au moins ils étaient partis et la cité violentée et ruinée pouvait respirer à nouveau.

Il y eut d'abord de la lumière. Une lumière brumeuse, tachée, à travers laquelle Thomas crut voir une grande fenêtre, mais une ombre se plaça devant la fenêtre et la lumière disparut. Il entendit des voix puis elles s'éteignirent. *In pascuīs herbarum adclinavit me.* Il avait ces mots dans la tête : « Il m'a

couché dans une pâture herbeuse. » C'était un psaume, le même d'où son père avait tiré ses derniers mots. *Calix meus inebrians*. Ma coupe m'enivre. Seulement il n'était pas ivre. Il était blessé, il respirait et avait l'impression que sa poitrine était soumise à la torture des pierres. Puis revinrent une fois de plus l'obscurité et l'oubli tant désirés.

Il y eut à nouveau de la lumière. Elle bougeait. L'ombre était là, avançait vers lui, et une main fraîche se posait sur son front.

— Je pense que vous allez survivre, lui dit une voix d'homme sur un ton étonné.

Thomas essaya de parler mais ne put produire qu'un son étranglé, un raclement.

— Je suis surpris de ce que peuvent supporter les hommes jeunes, continua la voix. Les bébés aussi. La vie est merveilleusement résistante. Quel dommage qu'on la gaspille tant.

— Elle est bien assez abondante, dit un autre homme.

— Ainsi parle la voix des privilégiés. Vous prenez la vie, aussi lui accordez-vous autant d'importance qu'un voleur à ses victimes, répondit le premier dont la main était toujours sur le front de Thomas.

— Et vous êtes une victime ?

— Bien sûr. Une victime éduquée, une sage victime, une victime de valeur, même, mais une victime malgré tout. Et ce jeune homme, qu'est-il ?

— Un archer anglais, dit la seconde voix sur un ton hargneux. Si nous avons le moindre bon sens, nous le tuerions tout de suite.

— Je pense que nous devrions plutôt essayer de le nourrir. Aidez-moi à le relever.

Des mains redressèrent Thomas sur son lit et une cuillerée de soupe tiède fut introduite dans sa bouche. Une douleur le traversa et ce fut à nouveau l'obscurité.

La lumière revint une troisième fois, peut-être une quatrième, il était incapable de le dire. Peut-être avait-il rêvé. Mais cette fois un vieil homme se dessinait devant la fenêtre lumineuse. Il était vêtu d'une longue robe noire, mais ce n'était ni un prêtre, ni un moine car la robe n'était pas serrée à la

ceinture et il portait un petit chapeau carré sur ses long cheveux blancs.

— Mon Dieu, essaya de dire Thomas en ne produisant qu'un grognement guttural.

Le vieil homme se retourna. Il avait une longue barbe fourchue et tenait un bocal. Cette bouteille, pourvue d'un col étroit et d'un ventre rond, était remplie d'un liquide jaune pâle que l'homme levait à la lumière. Il regarda le liquide, l'agita puis le renifla.

— Êtes-vous réveillé ?

— Oui.

— Et en plus vous pouvez parler ! Quel médecin je fais ! Mes brillantes qualités m'étonnent moi-même. Si seulement elles pouvaient persuader mes patients de me payer. Mais la plupart considèrent que je dois leur être reconnaissant de ne pas me cracher dessus. Diriez-vous que cette urine est claire ?

Thomas acquiesça et le regretta aussitôt car la douleur entra dans son cou et descendit son épine dorsale.

— Vous trouvez qu'elle n'est pas trouble ? Ni foncée ? Non, elle ne l'est pas. Elle a également une odeur et un goût des plus sains. Un flacon d'urine jaune clair, il n'y a pas de meilleur signe de bonne santé. Hélas, ce n'est pas la vôtre.

Le médecin ouvrit la fenêtre et jeta l'urine dehors.

— Avalez, ordonna-t-il à Thomas.

Thomas avait la bouche sèche, mais essaya avec bonne volonté d'avaler et aussitôt il se mit à haleter de douleur.

— Je pense, dit le médecin, que nous ferions mieux d'essayer du gruau fin. Très fin, avec un peu d'huile, ou mieux encore avec du beurre. Ce que vous avez autour du cou est une bande de tissu imprégnée d'eau bénite. Ce n'est pas moi qui l'y ai mise mais je ne m'y suis pas opposé. Vous autres chrétiens, vous croyez en la magie – en fait, vous ne pourriez pas avoir la foi sans cette confiance en la magie –, aussi dois-je tolérer vos croyances. C'est bien une patte de chien que vous avez autour du cou ? Ne me le dites pas, je n'ai aucune envie de le savoir. Cependant, quand vous serez guéri, j'espère que vous comprendrez que ce n'est ni la patte de chien ni le linge humide qui vous a guéri, mais mon habileté. Je vous ai saigné, je vous ai

appliqué des cataplasmes de bouse de vache, de mousse et de trèfle, et je vous ai fait suer. Et malgré cela, Eléonore va prétendre que ce sont ses prières et sa petite bande de tissu mouillé qui vous ont ramené à la vie.

— Eléonore ?

— C'est elle qui a coupé la corde. Vous étiez à moitié mort. Quand je suis arrivé, vous étiez même plus mort que vif et je lui ai conseillé de vous laisser expirer en paix. Je lui ai dit que vous étiez déjà à mi-chemin de ce que vous considérez comme l'enfer et que j'étais trop vieux pour lutter avec le diable, mais Eléonore a insisté et j'ai toujours eu du mal à résister à ses prières. Du gruau avec du beurre rance, je pense. Vous êtes faible, mon garçon, très faible. Portez-vous un nom ?

— Thomas.

— Le mien est Mordecaï, mais vous pouvez m'appeler docteur. Vous ne le ferez pas, bien sûr. Vous me traiterez de maudit juif, d'assassin du Christ, de secret adorateur des cochons et de voleur d'enfants chrétiens.

Tout cela était dit sur un ton chaleureux.

— Quelle absurdité ! Qui donc voudrait enlever des enfants, qu'ils soient chrétiens ou autres ? Vile engeance. Le seul avantage qu'apportent les enfants, c'est qu'ils grandissent, comme l'a fait mon fils, mais alors, par une conséquence tragique, ils ont à leur tour encore plus d'enfants. Nous ne retenons pas les leçons de la vie.

— Docteur, croassa Thomas.

— Oui, Thomas ?

— Merci.

— Un Anglais poli ! Le monde ne cesse de m'étonner. Attendez ici, Thomas, et ne me faites pas l'impolitesse de mourir pendant mon absence. Je vais chercher du gruau.

— Docteur ?

— Oui.

— Où suis-je ?

— Dans la maison de mon ami, en sécurité.

— Votre ami ?

— Messire Guillaume d'Evêque, chevalier de la mer et de la terre, et grand fou pour autant que je sache, mais un fou qui a bon cœur. Au moins, il me paye.

Thomas ferma les yeux. Il ne comprenait pas bien ce que le médecin avait dit, ou peut-être n'y croyait-il pas. Sa tête lui faisait mal. La douleur traversait tout son corps, depuis la tête jusqu'à ses doigts de pied. Il pensa à sa mère, parce que cela lui donnait du réconfort, puis il se souvint qu'il avait été hissé à l'arbre et frissonna. Il aurait voulu dormir encore car pendant son sommeil il ne souffrait pas, mais on l'obligea à s'asseoir et le médecin introduisit du gruau âcre et huileux dans sa bouche. Thomas parvint à ne pas le recracher. Il devait y avoir des champignons dans ce gruau, ou bien on y avait fait macérer ces sortes de feuilles de chanvre que les villageois de Hookton appelaient la salade des anges, car après avoir mangé il fit beaucoup de rêves, mais la souffrance diminua. Quand il se réveilla, la nuit était tombée. Il parvint à se redresser, à se lever même, mais il vacillait et dut se rasseoir.

Le lendemain matin, alors que les oiseaux chantaient sur les branches du chêne où il avait été si près de la mort, un homme de haute taille entra dans la chambre. Il avait des béquilles et sa cuisse gauche était enveloppée dans un bandage. En se tournant pour regarder Thomas, il révéla un visage marqué par une horrible blessure. Une lame lui avait tailladé le visage depuis le front jusqu'à la joue, emportant l'œil au passage. Il avait de longs cheveux blonds, abondants et hirsutes. Thomas devina que cet homme avait dû être beau autrefois, bien qu'il eût l'air d'une créature de cauchemar.

— Mordecai me dit que vous allez vivre, grommela l'homme.

— Avec l'aide de Dieu.

— Je doute que Dieu s'intéresse à vous, dit l'inconnu d'un ton aigre.

Il paraissait avoir un peu plus de trente ans. Ses jambes étaient arquées comme celles d'un cavalier et il avait la large poitrine de ceux qui s'exercent beaucoup aux armes. Il jeta les béquilles contre la fenêtre et s'assit sur l'appui. Sa barbe était marquée d'une ligne blanche à l'endroit où la lame avait entamé la joue. Sa voix était profonde et dure.

— Mais vous allez vivre avec l'aide de Mordecaï. Dans toute la Normandie il n'y a pas un seul médecin qui le vaille, bien que Dieu seul sache comment il fait. Depuis maintenant une semaine il scrute ma pisse. « Je suis infirme, bougre de juif, lui ai-je dit, pas blessé à la vessie. » Mais il me dit de me taire et tire de moi encore quelques gouttes. Il va essayer ça sur vous bientôt.

L'homme, qui ne portait rien d'autre qu'une longue chemise blanche, contempla Thomas d'un air contrarié.

— J'ai vaguement l'idée, grogna-t-il, que vous êtes celui qui m'a envoyé une flèche dans la cuisse. Je me souviens d'avoir aperçu un fils de pute avec de longs cheveux comme les vôtres, et puis j'ai été touché.

— Vous êtes messire Guillaume.

— C'est moi.

— Je voulais vous tuer.

— Dans ce cas, pourquoi ne vous tuerais-je pas ? demanda messire Guillaume. Vous êtes couché dans mon lit, vous mangez mon gruau et vous respirez mon air. Vous êtes une crapule d'Anglais. Pire, vous êtes un Vexille.

Thomas tourna la tête pour regarder son interlocuteur dont l'air était menaçant. Sans rien dire, car les derniers mots étaient pour lui un mystère.

— Mais j'ai décidé de ne pas vous tuer, continua messire Guillaume, parce que vous avez sauvé ma fille du viol.

— Votre fille ?

— Eléonore, imbécile. Ce n'est pas une fille légitime, bien entendu. Sa mère était une servante de mon père, mais Eléonore est tout ce qui me reste et je suis très attaché à elle. Elle m'a dit que vous aviez été gentil avec elle, c'est la raison pour laquelle elle a coupé votre corde et c'est aussi pourquoi vous êtes dans mon lit. Elle a toujours fait trop de sentiment. Quant à moi, je suis encore tenté de vous trancher la gorge.

— Pendant quatre ans, dit Thomas, j'ai rêvé de couper la vôtre.

L'œil unique de messire Guillaume lui jeta un regard lugubre.

— C'est tout naturel, vous êtes un Vexille.

— Je n'ai jamais entendu parler des Vexille. Mon nom est Thomas de Hookton.

Il s'attendait à ce que messire Guillaume fronçe les sourcils en essayant de se rappeler Hookton, mais il s'en souvint immédiatement.

— Hookton, dit-il, Hookton. Par le Christ, Hookton.

Il resta un instant silencieux et reprit :

— Vous êtes un Vexille. Vous avez leur blason sur votre arc.

— Mon arc ?

— Vous l'avez donné à Eléonore pour qu'elle le porte. Elle l'a gardé.

Thomas ferma les yeux. Il ressentait une douleur au cou, dans le dos et dans la tête.

— Je pense que ce sont les armoiries de mon père, dit-il, mais je n'en suis pas sûr parce qu'il n'a jamais voulu parler de sa famille. Je sais qu'il haïssait son père. Je n'aimais pas non plus beaucoup le mien, mais vos hommes l'ont tué et j'ai juré de le venger.

Messire Guillaume se détourna pour regarder par la fenêtre.

— Vraiment, vous n'avez jamais entendu parler des Vexille ?

— Jamais.

— Eh bien vous avez de la chance, dit-il en se levant, c'est la progéniture du diable, et je vous soupçonne d'être l'un de leurs rejetons. Je pourrais vous tuer avec aussi peu de remords que si j'écrasais une araignée, mais vous avez été gentil avec ma fille et, pour cela, je vous remercie.

Puis il quitta la chambre en boitant, laissant Thomas dans la souffrance et extrêmement troublé.

Thomas se rétablit dans le jardin de messire Guillaume, protégé du soleil par deux cognassiers sous lesquels il attendait anxieusement le verdict quotidien que portait le docteur Mordecaï sur la couleur, la consistance, le goût et l'odeur de son urine. Le médecin ne paraissait pas s'intéresser au fait que le cou grotesquement enflé de Thomas avait repris ses proportions, ni qu'il pouvait désormais avaler du pain et de la viande. Tout ce qui comptait, c'était l'état de ses urines. Il

n'existait pas, affirmait le médecin, de meilleure méthode de diagnostic :

— L'urine révèle tout. Si son odeur est forte, si elle est foncée, si elle a un goût de vinaigre ou si elle est trouble, alors il est temps d'intervenir vigoureusement. Mais quand elle est claire, pâle avec une odeur légère comme celle-ci, c'est le pire de tout.

— Le pire ? demanda Thomas alarmé.

— Cela signifie moins d'honoraires pour le praticien, mon garçon.

Le médecin avait survécu au sac de Caen en se cachant dans la porcherie d'un voisin.

— Ils ont massacré les porcs mais n'ont pas vu le juif. Remarque, ils ont brisé tous mes instruments, éparpillé mes remèdes, détruit toutes mes bouteilles sauf trois et brûlé ma maison. C'est pourquoi je suis obligé de vivre ici.

Il haussa les épaules comme si le fait de vivre dans la demeure de messire Guillaume était une épreuve. Il renifla l'urine de Thomas. Incertain de son diagnostic, il en versa une goutte sur son doigt et la goûta.

— Très bonne, dit-il, lamentablement bonne.

Et il versa le contenu du bocal dans un carré de lavande où butinaient des abeilles.

— C'est ainsi que j'ai tout perdu, et ceci après que nos plus grands seigneurs nous eurent certifié que la ville serait sauve !

Au début, les chefs de la garnison ne voulaient défendre que les murs de la ville et le château, mais ils avaient besoin du concours des habitants pour tenir les murs, et ces habitants avaient insisté pour que l'île Saint-Jean soit défendue, car c'était là que se trouvaient les richesses de la ville et donc, au tout dernier moment, la garnison avait traversé le pont, courant ainsi au désastre.

— Des imbéciles, dit Mordecaï avec mépris, des imbéciles revêtus d'acier et de gloire.

Thomas et Mordecaï se partageaient la maison pendant que messire Guillaume visitait son domaine à Evêque, distant de plus de dix lieues, dans le but de lever de nouvelles troupes.

— Il va continuer le combat, dit Mordecai, jambe blessée ou pas.

— Que va-t-il faire de moi ?

— Rien, répondit le médecin sur le ton de la confiance, il vous aime bien, en dépit de tout ce qu'il peut dire. Vous avez sauvé Eléonore, n'est-ce pas ? Il l'a toujours adorée. Ce n'était pas le cas de sa femme, mais lui, oui.

— Qu'est devenue sa femme ?

— Elle est morte, dit Mordecai, elle est morte, tout simplement.

À présent, Thomas pouvait s'alimenter convenablement et ses forces lui revenaient si bien qu'il pouvait se promener dans l'île Saint-Jean avec Eléonore. L'île paraissait avoir été frappée par la peste. Plus de la moitié des maisons étaient vides et même celles qui étaient occupées portaient encore les traces du sac. Des volets manquaient, des portes étaient fendues et les boutiques étaient vides. Des gens de la campagne vendaient des haricots, des pois et du fromage sur des charrettes et de jeunes garçons vendaient des perches qu'ils avaient pêchées dans la rivière. Mais il y avait encore des jours de disette. Et aussi des jours de nervosité, car les survivants craignaient que les Anglais ne reviennent, et puis sur l'île régnait toujours l'odeur nauséuse des cadavres des deux rivières où les mouettes, les rats et les chiens prospéraient.

Eléonore détestait se promener dans la ville. Elle préférait aller vers le sud, dans la campagne, où les libellules volaient au-dessus des nénuphars dans les cours d'eau qui serpentaient entre des champs de seigle, d'orge et de blé.

— J'aime le temps de la moisson, dit-elle à Thomas. Nous allons toujours dans les champs pour aider.

Cette année, la moisson ne serait pas bonne, car il n'y avait personne pour faucher. Les épis s'ouvraient et les pigeons venaient se disputer les grains dans les champs abandonnés.

— Il devrait y avoir une fête à la fin des moissons, dit Eléonore d'un air mélancolique.

— Nous aussi, nous faisons une fête, dit Thomas, et nous suspendions des poupées de paille dans l'église.

— Des poupées de paille ?

Il lui confectionna une petite poupée avec de la paille.

— Nous en suspendions treize au-dessus de l'autel, lui dit-il. Une pour le Christ et une pour chaque apôtre.

Il cueillit des bleuets qu'il lui offrit. Eléonore les mit dans ses cheveux qui étaient blonds comme de l'or éclairé par le soleil.

Ils s'entretenaient souvent. Un jour, Thomas lui reposa la question au sujet de la lance et cette fois Eléonore lui répondit :

— Je vous ai menti, parce qu'il l'a eue, mais elle a été volée.

— Qui l'a volée ?

Elle se toucha le visage.

— L'homme qui lui a pris son œil.

— Un homme nommé Vexille ?

— Je crois, mais ce n'était pas ici, c'était à Evecque, là où est sa vraie maison. Il a eu la maison de Caen lorsqu'il s'est marié.

— Parlez-moi des Vexille, insista-t-il.

— Je ne sais rien d'eux, dit Eléonore.

Il la crut. Ils étaient assis près d'un cours d'eau où nageaient des cygnes. Un héron chassait des grenouilles dans les roseaux. Quelques jours plus tôt, Thomas lui avait dit qu'il songeait à quitter Caen à pied pour retrouver l'armée anglaise. Ce propos avait dû préoccuper Eléonore car elle lui demanda d'un air sérieux :

— Vous allez vraiment partir ?

— Je ne sais pas.

Il avait envie de rejoindre l'armée, car c'est à elle qu'il appartenait, cependant il ne savait pas comment il allait pouvoir la trouver, ni comment il allait pouvoir survivre dans un pays où les Anglais s'étaient fait haïr. Mais il avait aussi envie de rester. Il voulait en savoir plus sur les Vexille et seul messire Guillaume pouvait satisfaire sa curiosité. Et puis il voulait être avec Eléonore. Il y avait en elle une gentillesse calme que Jeannette n'avait jamais possédé, une gentillesse qui le poussait à traiter la jeune fille avec tendresse, de peur de la briser. Il ne se lassait pas de contempler son long visage, avec ses joues légèrement creuses, son nez fin et ses grands yeux. Elle était gênée qu'il la regarde ainsi mais ne lui demandait pas de cesser.

— Messire Guillaume, lui confia-t-elle, m'a dit que je ressemble à ma mère, mais je ne me souviens pas bien d'elle.

Messire Guillaume revint à Caen accompagné d'une douzaine d'hommes d'armes qu'il avait engagés à Alençon. Il les mènerait à la guerre, disait-il, en même temps que la demi-douzaine de ses hommes qui avaient survécu à la chute de la ville. Sa jambe lui faisait toujours mal, mais il pouvait marcher sans béquilles et, le jour de son retour, il ordonna à Thomas de l'accompagner à l'église Saint-Jean sans plus d'explication. Eléonore, qui travaillait dans la cuisine, les rejoignit au moment où ils quittaient la maison. Messire Guillaume ne lui interdit pas de les suivre.

Les gens s'inclinaient sur le passage du gentilhomme et beaucoup lui demandaient de les rassurer sur le départ des Anglais.

— Ils font marche vers Paris, répondait-il. Notre roi va les prendre au piège et les tuer.

— Vous le croyez vraiment ? demanda Thomas après que Guillaume eut une nouvelle fois donné cette assurance.

— Je prie pour qu'il en soit ainsi. C'est à cela que sert le roi, n'est-il pas vrai ? À protéger le peuple. Et Dieu sait que nous avons besoin de protection. Je suis sûr que si vous montez là haut, dit-il en désignant le clocher de l'église Saint-Jean, vous pourrez voir la fumée des villes que votre armée a brûlées. Ils entreprennent une chevauchée.

— Une chevauchée ? demanda Eléonore.

Son père poussa un soupir.

— Une chevauchée, ma chère enfant, consiste à avancer en territoire ennemi sur une grande ligne en brûlant, brisant, détruisant tout sur son passage. Une telle barbarie a pour but de contraindre l'ennemi à sortir de ses places fortes et à combattre. Et je pense que notre roi va satisfaire les Anglais.

— Et les arcs anglais, intervint Thomas, vont faucher ses hommes comme du foin.

Messire Guillaume parut d'abord irrité par cette remarque, puis il haussa les épaules.

— Une armée en marche se dégrade, dit-il. Les chevaux se mettent à boiter, les bottes s'usent et les flèches viennent à manquer. Vous n'avez pas encore vu la puissance de la France, mon garçon. Pour chacun de vos chevaliers, nous en avons six.

Vous pouvez tirer des flèches jusqu'à briser votre arc, nous aurons toujours assez d'hommes pour vous tuer.

Il prit quelques pièces de monnaie dans la bourse qui pendait à sa ceinture pour les donner aux mendiants à l'entrée du cimetière, tout près de l'endroit où les cinq cents cadavres avaient été enterrés. C'était un monticule de terre battue, parsemée de pissenlits, qui dégageait une mauvaise odeur car lorsque les Anglais avaient creusé cette tombe, ils avaient trouvé de l'eau, aussi la fosse était-elle peu profonde et la terre qui la couvrait trop mince pour contenir la fermentation des corps.

Eléonore se mit une main sur la bouche, puis monta d'un pas rapide les marches de l'église, celle-là même où les archers avaient vendu aux enchères les épouses et les filles des habitants. Les prêtres avaient par trois fois exorcisé le lieu avec des prières et de l'eau bénite, mais il avait toujours un triste aspect. Les statues étaient brisées et les vitraux abîmés. Messire Guillaume fit une gémissement devant le maître-autel, puis il conduisit Thomas et Eléonore dans une chapelle latérale où, sur le mur blanchi à la chaux, une fresque représentait saint Jean s'échappant du chaudron d'huile bouillante de l'empereur Domitien. Le saint était figuré par une forme éthérée, mi-fumée, mi-homme, flottant dans l'air sous le regard perplexe des soldats romains.

Messire Guillaume s'approcha d'un petit autel. Là, il tomba à genoux devant une grande pierre tombale noire et Thomas eut la surprise de voir le Français pleurer de son œil unique.

— Je vous ai amené ici, dit messire Guillaume, pour vous instruire au sujet de votre famille.

Thomas ne le contredit pas. Il ne savait pas s'il était ou non un Vexille, mais l'éalé sur l'écusson d'argent semblait le suggérer.

— Sous cette pierre, dit messire Guillaume, reposent ma femme et mes deux enfants. Un garçon et une fille. Lui avait six ans, elle, huit, et leur mère avait vingt-cinq ans. La maison de l'île appartenait à son père. Il m'avait donné sa fille comme rançon pour un bateau que j'avais capturé. Pur acte de piraterie, cependant j'y ai gagné une bonne épouse.

Les larmes coulaient à flot. Il ferma son œil. Eléonore se tenait auprès de lui, une main sur son épaule. Thomas attendait.

— Savez-vous, demanda messire Guillaume au bout d'un instant, pourquoi nous sommes allés à Hookton ?

— Nous avons cru que la marée vous avait écartés de Poole.

— Non, nous sommes allés délibérément à Hookton. J'étais payé pour y aller, par un homme qui se donnait le nom de Harlequin.

— Comme hellequin ? demanda Thomas.

— C'est le même mot, dans sa forme italienne. Une âme damnée, se moquant de Dieu, et d'ailleurs il vous ressemblait.

Messire Guillaume se signa puis tendit sa main pour passer son doigt sur le rebord de la pierre tombale.

— Nous y allons pour prendre une relique dans l'église. Vous savez cela, certainement ?

Thomas acquiesça.

— J'ai juré de la rapporter, dit-il.

Messire Guillaume parut trouver cette ambition dérisoire.

— Je pensais que c'était absurde, mais à cette époque la vie entière me semblait une absurdité. Pourquoi une misérable église d'un village anglais insignifiant détiendrait-elle une précieuse relique ? Mais Harlequin était sûr d'avoir raison, et quand nous avons pris le village, nous avons trouvé la relique.

— La lance de saint Georges, dit Thomas d'une voix éteinte.

— La lance de saint Georges, admit messire Guillaume. J'avais passé un contrat avec Harlequin. Il m'avait versé un peu d'argent et le reliquat était gardé par un moine de l'abbaye d'ici. Un moine en qui tout le monde avait confiance, un lettré, un homme rigoureux dont les gens disaient qu'il deviendrait un saint. Mais quand nous sommes rentrés, j'ai découvert que le frère Martin s'était enfui en emportant l'argent. J'ai donc refusé de donner la lance à Harlequin. « Apportez-moi neuf cents livres en bon argent, lui ai-je dit, et la lance est à vous. » Mais il n'a pas voulu payer. Alors j'ai gardé la lance, je l'ai mise à Evêque. Les mois ont passé et je n'en ai plus entendu parler. J'ai cru que l'affaire de la lance était oubliée. Et puis voici deux ans, au printemps, Harlequin est revenu. Avec des hommes

d'armes. Il s'est emparé du manoir, a massacré tout le monde – tout le monde – et a pris la lance.

Thomas, les yeux fixés sur la pierre tombale noire, demanda :

— Vous avez survécu ?

— De justesse.

Messire Guillaume releva sa jaquette noire, révélant une horrible cicatrice sur son abdomen.

— Ils m'ont infligé trois blessures, continua-t-il. Une à la tête, une au ventre et une à la jambe. Ils m'ont dit que celle à la tête, c'était parce que j'étais un imbécile sans cervelle, celle au ventre, pour me punir de ma voracité, et celle à la jambe pour que je descende en enfer en boitant. Ensuite ils sont partis en me laissant contempler les cadavres de ma femme et de mes enfants pendant que j'agoniserais. Mais j'ai survécu, grâce à Mordecai.

Il se mit debout, avec une grimace lorsqu'il s'appuya sur la jambe gauche.

— J'ai survécu, et j'ai juré de retrouver l'homme qui a fait ça, reprit-il sombrement en désignant la pierre tombale, pour l'envoyer en hurlant dans la fosse. Il m'a fallu un an pour découvrir qui il était, et savez-vous comment j'ai fait ? Quand il est venu à Evéque, il avait fait recouvrir les écus de ses hommes d'un drap noir, mais j'ai fendu l'un de ces tissus avec mon épée et j'ai vu l'éalé. J'ai demandé à Paris et en Anjou, en Bourgogne et dans le Dauphiné, et à la fin j'ai trouvé la réponse. Savez-vous où ? Après avoir parcouru la France de long en large, je l'ai trouvée ici, à Caen. Il y avait un homme qui connaissait ce blason. Harlequin s'appelle Vexille. Je ne connais pas son prénom, ni son rang. Je sais seulement que c'est un diable nommé Vexille.

— Ainsi, ce sont les Vexille qui ont la lance ?

— Ils l'ont. Et l'homme qui a tué ma famille a tué votre père...

Une expression de honte passa un bref instant sur le visage de messire Guillaume.

— J'ai tué votre mère, enfin je crois que c'est moi, mais elle m'avait attaqué et j'étais en colère... Mais je n'ai pas tué votre

père, et en tuant votre mère je n'ai rien fait d'autre que ce que vous avez fait en Bretagne.

— C'est vrai, admit Thomas.

Il regardait l'œil de messire Guillaume, sans parvenir à éprouver de la haine pour la mort de sa mère.

— Ainsi, nous avons un ennemi commun.

— Et cet ennemi, dit messire Guillaume, c'est le diable. Il le dit d'un ton lugubre puis fit un signe de croix.

Thomas sentit soudain qu'il avait froid. Il avait découvert son ennemi et cet ennemi était Lucifer.

Ce soir-là, Mordecai passa un baume sur le cou de Thomas.

— C'est presque guéri, dit-il, la douleur va disparaître, bien que, peut-être, ça puisse vous faire encore un peu mal, pour vous rappeler que vous êtes passé tout près de la mort.

Il sentit les odeurs du jardin.

— Messire Guillaume vous a raconté l'histoire de sa femme ?

— Oui.

— Et vous êtes parent de celui qui l'a tuée ?

— Je ne sais pas. Vraiment, je ne sais pas, mais l'éalé suggère que c'est le cas.

— Et messire Guillaume a probablement tué votre mère, et l'homme qui a tué sa femme a tué votre père, et sir Simon a essayé de vous tuer.

Mordecai remua la tête.

— La nuit, je me lamente de ne pas être né chrétien. Je pourrais porter une arme et me joindre au jeu.

Il tendit une bouteille à Thomas.

— Exécution ! À propos, qu'est-ce que c'est qu'une éalé ?

— Un animal héraldique, expliqua Thomas.

Le médecin renifla.

— Dieu, dans son infinie sagesse, a fait les poissons et les baleines le cinquième jour, et le sixième, il a fait les bêtes de la terre. Il a regardé et Il a vu que cela était bon. Mais pas assez bon pour les hérauts qui ont dû ajouter des ailes, des cornes, des défenses et des griffes à son œuvre imparfaite... Est-ce là tout ce que vous pouvez faire ?

— Pour le moment.

— J’obtiendrais plus de jus en pressant une noisette, marmonna-t-il avant de s’esquiver.

Eléonore avait dû guetter son départ car elle apparut sous les poiriers, à l’extrémité du jardin, et lui fit un signe en direction de la porte qui donnait sur la rivière. Thomas la suivit sur la berge de l’Orne où trois gamins très excités essayaient de harponner un brochet avec des flèches anglaises que l’armée avait abandonnées.

— Allez-vous aider mon père ? demanda Eléonore.

— L’aider ?

— Il dit que son ennemi est votre ennemi.

Thomas s’assit dans l’herbe, elle s’assit auprès de lui.

— Je ne sais pas, dit-il.

Et véritablement il ne savait que penser. Il y avait bien une lance, il le savait, et un mystère concernant sa famille, mais il répugnait à admettre que cette lance et ce mystère devaient gouverner sa vie entière.

— Est-ce que cela veut dire que vous allez retourner dans l’armée anglaise ? demanda Eléonore d’une petite voix.

— Je veux rester ici, dit Thomas après un instant, pour être avec vous.

Elle devait se douter qu’il allait dire quelque chose de cette sorte, cependant elle rougit et fixa son regard sur les petits cercles que faisaient les poissons en sautant pour attraper des insectes. Les garçons frappaient l’eau en pure perte.

— Il vous faut une femme, dit-elle doucement.

— J’en ai eu une, répondit Thomas.

Et il lui raconta l’histoire de Jeannette et comment, ayant rencontré le prince de Galles, elle l’avait abandonné sans un regard.

— Je ne la comprendrai jamais, admit-il.

— Mais vous l’aimez ? demanda Jeannette.

— Non, dit Thomas.

— Vous dites cela parce que vous êtes avec moi.

Il fit non de la tête.

— Mon père avait un livre de pensées de saint Augustin et l’une d’elles m’a toujours intrigué...

Il fronça les sourcils en essayant de se rappeler la phrase latine :

— *Nondum amabam, et amare amabam.* Je n'aimais pas, mais j'aimais aimer.

Eléonore le regarda d'un air dubitatif.

— Une façon très compliquée de dire que vous êtes seul.

— Oui, admit Thomas.

— Alors qu'allez-vous faire ?

Thomas ne dit rien pendant un moment. Il pensait à la pénitence promise au père Hobbe.

— Je pense qu'un jour il faudra bien que je retrouve celui qui a tué mon père, finit-il par dire.

— Mais si c'est le diable ? demanda-t-elle sérieusement.

— Alors je porterai de l'ail, répondit Thomas d'un ton léger, et je prierai saint Guinefort.

Elle regarda l'eau qui devenait plus sombre.

— Est-ce que saint Augustin a vraiment dit cela ?

— Oui, il l'a dit.

— Je sais ce qu'il ressentait, répondit Eléonore en posant sa tête sur l'épaule de Thomas.

Celui-ci ne bougea pas. Il était devant un choix. Chercher la lance, ou bien retourner avec son arc à l'armée. En vérité, il ne savait ce qu'il devait faire. Mais le corps tiède d'Eléonore était contre le sien et le réconfortait. Pour le moment, cela lui suffisait, aussi, pour le moment, allait-il rester.

Le lendemain matin, messire Guillaume, escorté par une demi-douzaine d'hommes d'armes, emmena Thomas à l'abbaye aux Hommes. Une foule de solliciteurs se tenait devant la porte, réclamant de la nourriture et des vêtements que les moines n'avaient pas, bien que l'abbaye elle-même ait échappé au pillage parce qu'elle avait servi de quartiers au roi et au prince de Galles. À l'approche de l'armée anglaise, les moines s'étaient enfuis. Quelques-uns étaient morts sur l'île Saint-Jean, mais les autres étaient partis vers le sud, dans une maison amie, et parmi eux se trouvait frère Germain qui, au moment où messire Guillaume arrivait, revenait à peine de son bref exil.

Le moine était très vieux et courbé, un petit bout d'homme avec des cheveux blancs, des yeux myopes et des mains délicates qui étaient en train de tailler une plume d'oie.

— Les Anglais, dit le vieillard, se servent de ces plumes pour leurs flèches. Nous, nous les utilisons pour transcrire les paroles de Dieu.

On expliqua à Thomas que frère Germain travaillait au scriptorium du monastère depuis plus de trente ans.

— Pendant que l'on copie des livres, expliqua le moine, on découvre le savoir, qu'on le veuille ou non. Bien entendu, la plus grande partie en est inutile. Comment va Mordecaï ? A-t-il survécu ?

— Il a survécu, dit messire Guillaume, et il vous envoie ceci.

Il déposa sur la surface en pente de l'écritoire un pot en argile fermé par un bouchon de cire. Le pot glissa jusqu'à ce que frère Germain l'arrête et le place dans une poche.

— C'est un baume, expliqua messire Guillaume à Thomas, pour les articulations de frère Germain.

— Qui me font souffrir, dit le moine, et seul Mordecaï peut apaiser la douleur. Il est triste de penser qu'il va brûler en enfer,

mais je suis sûr qu'au paradis je n'aurai plus besoin de pommade. Qui est ce jeune homme ?

— Un ami, dit messire Guillaume, qui m'a apporté ceci.

Il tenait l'arc de Thomas qu'il posa sur le bureau, et il tapota sur la plaque d'argent. Frère Germain se pencha pour examiner l'écusson. Thomas l'entendit reprendre sa respiration.

— L'éalé, dit frère Germain.

Il écarta l'arc puis chassa les débris de plume en soufflant dessus.

— Cette bête a été introduite dans l'héraldique au siècle dernier. Évidemment, en ce temps, il y avait une véritable instruction de par le monde. Pas comme aujourd'hui. Il m'arrive des jeunes gens de Paris dont la tête est farcie de laine, et pourtant ils prétendent avoir un doctorat.

Il prit un bout de parchemin sur une étagère, l'étala sur le bureau et trempa sa plume dans une bouteille d'encre vermillon. Après en avoir laissé tomber une goutte luisante sur le parchemin, il étira l'encre en gestes rapides. Il paraissait faire à peine attention à ses mouvements et pourtant Thomas eut la surprise de voir une éalé prendre forme sur le parchemin.

— On dit que c'est un animal mythologique, dit-il en dessinant une défense d'un trait de plume, et c'en est peut-être un. La plupart des bêtes de l'héraldique semblent bien être des inventions. Qui a jamais vu une licorne ?

Il déposa une autre goutte d'encre sur le parchemin, attendit un instant et commença à tracer les pattes levées de la bête.

— Cependant, il semblerait qu'on trouve l'éalé en Éthiopie. Je ne peux l'affirmer, n'ayant jamais dépassé Rouen. Et je n'ai jamais rencontré de voyageurs qui y soient allés, à supposer même que l'Éthiopie existe. Toutefois, l'éalé est mentionnée par Pline, ce qui suggère qu'elle était connue des Romains, mais Dieu sait que les Romains étaient un peuple crédule. On dit que l'animal possède à la fois des cornes et des défenses, ce qui paraît extravagant, et on la décrit généralement avec un pelage argent ocellé de jaune. Hélas, nos pigments nous ont été volés par les Anglais, ils ne nous ont laissé que le vermillon, ce qui, je suppose, est gentil de leur part. Il vient du cinabre, d'après ce qu'on m'a dit. Est-ce une plante ? Frère Jacques, que Dieu ait

son âme, prétendait toujours qu'elle pousse en Terre Sainte, et c'est peut-être le cas après tout. Est-ce que vous boitez, messire Guillaume ?

— Une crapule d'archer anglais m'a mis une flèche dans la jambe. Je prie tous les jours pour que son âme rôtisse en enfer.

— Vous devriez plutôt remercier le ciel qu'il ait été imprécis. Pourquoi m'avez-vous apporté un arc anglais décoré d'une éalé ?

— Parce que j'ai pensé que cela vous intéresserait, et parce que mon jeune ami que voici, dit-il en touchant l'épaule de Thomas, s'intéresse aux Vexille.

— Il ferait mieux de les oublier, grommela frère Germain.

Perché sur sa haute chaise, il parcourut du regard la pièce où une douzaine de jeunes moines remédiaient au désordre laissé par les occupants anglais. Certains bavardaient tout en travaillant, ce qui provoqua un froncement de sourcils de frère Germain.

— Ce n'est pas la place du marché ! lança-t-il. Si vous voulez ragoter, allez dans les latrines... J'aimerais bien pouvoir le faire, ajouta-t-il à l'intention de ses visiteurs. Demandez à Mordecaï s'il a un onguent pour les intestins, voulez-vous ?

Il lança des regards furieux en direction de la salle puis prit avec effort l'arc qu'il avait posé sur le bureau, examina attentivement l'éalé et reposa l'arc.

— Il y a toujours eu une rumeur selon laquelle une branche des Vexille s'était établie en Angleterre. Ceci semble le confirmer.

— Qui sont-ils ? demanda Thomas.

Frère Germain parut irrité par cette question directe, ou peut-être était-ce le sujet des Vexille qui le mettait mal à l'aise.

— Ils étaient les maîtres d'Astarac, un pays à la limite du Languedoc et de l'Agenais. Cela devrait vous dire tout ce que vous avez besoin de savoir.

— Cela ne me dit rien, confessa Thomas.

— Alors vous devez avoir un doctorat de Paris, dit frère Germain en riant de sa plaisanterie. Les comtes d'Astarac, jeune homme, étaient des cathares. Le sud de la France était infesté

par cette maudite hérésie, et les Astarac se trouvaient au centre du mal.

Il fit un signe de croix avec ses doigts tachés de pigments.

— *Habere non potest*, dit-il solennellement, *Deum patrem qui ecclesiam non habet matrem*.

— Saint Cyprien, dit Thomas. « Il ne peut avoir Dieu pour père, celui qui n'a pas l'Église pour mère. »

— Je vois que, finalement, vous n'êtes pas de Paris, dit frère Germain. Les cathares ont rejeté l'Église, cherchant leur salut à l'intérieur de leurs âmes noires. Qu'advierait-il de l'Église si nous faisons tous cela ? Si chacun suivait sa fantaisie ? Si Dieu est en nous, nous n'avons plus besoin de l'Église ni du Saint-Père pour nous conduire vers Sa grâce. Cette conception est la plus pernicieuse des hérésies. Et où a-t-elle mené les cathares ? À une vie de dissipation, aux plaisirs de la chair, à l'orgueil et à la perversion. Ils vont jusqu'à nier la divinité du Christ !

Frère Germain fit un nouveau signe de croix.

— Et les Vexille étaient des cathares ? demanda messire Guillaume au vieil homme.

— Je les soupçonne d'avoir été des suppôts du diable, répartit le moine. Mais il est certain que les comtes d'Astarac ont protégé les cathares, eux et une dizaine d'autres seigneurs. On les appelait les seigneurs noirs, très peu d'entre eux étaient des parfaits. Les parfaits étaient les dirigeants de la secte, les hérésiarques. Ils s'abstenaient de vin, de relations amoureuses et de viande. Aucun des Vexille n'aurait voulu abandonner de son plein gré ces trois plaisirs. Mais les cathares ont accueilli de tels pécheurs dans leurs rangs et leur ont promis les joies du Paradis s'ils se repentaient avant leur mort. Les seigneurs noirs ont souscrit à une telle perspective et quand l'Église s'est attaquée à l'hérésie, ils ont combattu de toute leur force... C'était il y a cent ans ! Le Saint-Père et le roi de France ont détruit les cathares, et Astarac a été l'une des dernières forteresses à tomber. Le combat a été terrible, les morts innombrables, mais à la fin les hérésiarques et les seigneurs noirs ont été écrasés.

— Cependant certains en ont réchappé ? suggéra doucement messire Guillaume.

Frère Germain resta un moment silencieux, les yeux fixés sur l'encre vermillon qui séchait.

— On raconte, dit-il, que quelques seigneurs noirs ont survécu et qu'ils ont emporté leurs richesses dans tous les pays d'Europe. Selon certaines rumeurs, l'hérésie survivrait toujours, après avoir trouvé asile là où la Bourgogne et les États italiens se rencontrent. Je pense qu'une partie de la famille Vexille est allée en Angleterre pour s'y cacher, puisque c'est en Angleterre, messire Guillaume, que vous avez trouvé la lance de saint Georges. Vexille dérive de « vexillaire », porte-étendard. On dit que l'un des ancêtres Vexille découvrit la lance au cours d'une croisade et s'en servit ensuite comme d'un étendard. C'était certainement un symbole de puissance en ces temps anciens. Quant à moi, je demeure sceptique au sujet de ces reliques. L'abbé m'assure qu'il a vu trois prépuces de l'Enfant Jésus et pourtant, même moi qui Le place au-dessus de toutes choses, je doute qu'il ait été si richement pourvu. Mais j'ai posé des questions au sujet de cette lance. Une légende lui est attachée. On dit que l'homme qui la porte dans la bataille ne peut être vaincu. Pure invention, bien entendu, mais la croyance en de telles absurdités inspire les ignorants, et il y a un peu plus d'ignorants que de soldats. Ce qui m'inquiète le plus, cependant, c'est leur but.

— Quel but ? demanda Thomas.

— On raconte, continua frère Germain en ignorant la question, qu'avant la chute des dernières forteresses hérétiques, les seigneurs noirs firent un serment. Ils savaient que la guerre était perdue, que leurs bastions allaient tomber et que l'Inquisition et les forces de Dieu allaient détruire leur peuple, alors ils firent le serment de se venger de leurs ennemis. Il jurèrent qu'un jour ils détruiraient le trône de France et notre sainte mère l'Église, et que pour y parvenir ils se serviraient du pouvoir de leurs plus saintes reliques.

— La lance de saint Georges ? demanda Thomas.

— Celle-là aussi, répondit frère Germain.

— Celle-là aussi ? reprit messire Guillaume d'un ton surpris.

Frère Germain trempa sa plume dans l'encrier, laissa tomber une nouvelle goutte d'encre brillante sur le parchemin et

termina habilement la reproduction de l'écusson de l'arc de Thomas.

— L'éalé, dit-il, je l'ai déjà vue auparavant, mais les armes que vous m'avez montrées sont différentes. L'animal tient un calice. Mais pas n'importe quel calice, messire Guillaume. Vous avez raison, cet arc m'intéresse, et il me fait peur car l'éalé tient le Graal. Le saint, le sacré et très précieux Graal. La rumeur a toujours couru que c'étaient les cathares qui détenaient le Graal. Il existe dans la cathédrale de Gênes un vilain morceau de verre clinquant qu'on prétend être le Graal, mais je doute que notre cher Seigneur ait jamais bu dans une pareille chose. Non, le vrai Graal existe et celui qui le possède détient le pouvoir sur tous les hommes de la terre.

Il posa sa plume et continua :

— Je crains, messire Guillaume, que les seigneurs noirs ne désirent prendre leur revanche. Ils rassemblent leurs forces mais se cachent encore et l'Église n'y prend pas garde. Elle ne le fera pas avant que le danger soit manifeste, mais alors il sera trop tard.

Frère Germain baissa la tête, exposant à Thomas le rond rose de son crâne au milieu de la chevelure blanche.

— Tout a été prophétisé, dit le moine, tout est dans les livres.

— Quels livres ? demanda messire Guillaume.

— *Et confortabitur rex austri et de principibus eius praevalabit super eum*, dit frère Germain à voix basse.

Messire Guillaume jeta un regard interrogateur à Thomas, lequel traduisit de mauvaise grâce :

— Et le roi du Sud sera puissant, mais l'un de ses princes sera plus puissant que lui.

— Les cathares viennent du sud, dit frère Germain, le prophète Daniel avait tout prévu.

Il leva ses mains tachées de pigments.

— Le combat sera terrible car ce qui en jeu c'est l'âme du monde, et ils se serviront de n'importe quelle arme, même d'une femme. *Filiaque régis austri veniet ad regem aquilonis facere amicitiam*.

— La fille du roi du Sud, traduisit Thomas, ira chez le roi du Nord pour conclure un traité.

Frère Germain sentit une répugnance dans la voix de Thomas.

— Vous n’y croyez pas ? Pourquoi croyez-vous que nous tenions les ignorants à distance des Écritures ? Elles contiennent toutes sortes de prophéties, jeune homme, et chacune d’entre elles nous vient directement de Dieu, mais une telle connaissance peut troubler les gens sans instruction. Les hommes deviennent fous quand ils en savent trop.

Il fit un signe de croix et ajouta :

— Grâce à Dieu, je serai mort bientôt et emporté vers la félicité d’en haut ; c’est vous qui devrez combattre les ténèbres.

Thomas alla à la fenêtre où il vit des novices qui déchargeaient deux chariots de grain. Les hommes d’armes de messire Guillaume jouaient aux dés dans le cloître. Voilà ce qui est réel, pensa-t-il, et non pas les élucubrations d’un prophète. Son père l’avait toujours mis en garde contre les prophéties. Elles font tourner la tête des hommes, avait-il dit. Était-ce ainsi que sa propre tête avait tourné ?

— La lance, dit Thomas qui tentait de s’en tenir aux faits plutôt qu’à l’imagination, a été emportée en Angleterre par les Vexille. Mon père était l’un d’eux, mais il s’est brouillé avec sa famille, a volé la lance et l’a dissimulée dans son église. C’est là qu’il a été tué. Au moment de sa mort, il m’a dit que son meurtrier était le fils de son frère, je pense que c’est cet homme, mon cousin, qui se fait appeler Harlequin.

Se tournant vers frère Germain, il lui dit :

— Mon père était un Vexille, mais pas un hérétique. Il était un pécheur, certainement mais il luttait contre ses péchés, il détestait son propre père et se montrait loyal envers l’Église.

— Il était prêtre, expliqua messire Guillaume.

— Et vous êtes son fils ? demanda frère Germain d’un ton désapprobateur.

Les autres moines abandonnèrent leur nettoyage pour écouter avidement.

— Je suis fils de prêtre, dit Thomas, et bon chrétien.

— Ainsi la famille a découvert où la lance était cachée, dit messire Guillaume en reprenant le fil de l’histoire, et m’a engagé pour la récupérer. Mais a oublié de me payer.

Frère Germain sembla ne pas avoir entendu. Il ouvrait de grands yeux sur Thomas.

— Vous êtes anglais ?

— L'arc est à moi.

— Alors vous êtes un Vexille ?

Thomas haussa les épaules.

— À ce qu'il semble.

— Alors vous êtes l'un des seigneurs noirs, dit frère Germain.

— Je suis chrétien, dit fermement Thomas avec un geste de dénégation.

— Dans ce cas, vous avez un devoir envers Dieu, dit le petit homme avec une force surprenante, c'est de terminer ce qui est resté inachevé il y a cent ans. Tuez-les, tuez-les tous ! Et tuez la femme. Vous m'entendez, jeune homme ? Tuez la fille du roi du Sud avant que, par séduction, elle ne conduise la France à l'hérésie et au mal.

— Si toutefois nous retrouvons les Vexille, dit messire Guillaume d'un air dubitatif. Car ils n'exposent pas leurs armoiries et je doute qu'il se servent du nom de Vexille. Ils se cachent.

— Mais ils ont la lance, maintenant, dit frère Germain, et ils vont s'en servir pour la première de leurs vengeances. Ils vont détruire la France et dans le chaos qui s'ensuivra ils attaqueront l'Église.

Il gémit comme sous l'effet d'une douleur physique.

— Vous devez leur retirer leur puissance, et leur puissance, c'est le Graal.

Ainsi ce n'était pas seulement la lance que Thomas devait récupérer. À la mission du père Hobbe s'ajoutait celle de sauver la chrétienté. Il avait envie de rire. Le catharisme avait disparu une centaine d'années auparavant, saccagé, brûlé, extirpé du pays comme le chiendent ! Seigneurs noirs, filles de rois et princes des ténèbres étaient des produits de l'imagination des troubadours, et non l'affaire des archers. Si ce n'est qu'en regardant messire Guillaume, il vit que le Français ne prenait pas cela à la plaisanterie. Il regardait fixement un crucifix sur le mur du scriptorium et disait une prière en silence. Que Dieu me vienne en aide, pensa Thomas. On me demande ce que les

chevaliers du roi Arthur n'ont pas réussi à faire : trouver le Graal.

Philippe de Valois, roi de France, ordonna que tout Français en âge de prendre les armes se rende à Rouen. Il fit la même demande à ses vassaux et envoya des messagers à ses alliés. Il avait pensé que les murs de Caen retiendraient les Anglais pendant une semaine, mais la ville était tombée en un jour et les survivants affolés se répandaient dans toute la France du Nord en racontant de terribles histoires de diables déchaînés.

Rouen, nichée dans une grande boucle de la Seine, était remplie de défenseurs. Des milliers d'arbalétriers génois étaient venus sur des galères. Ils avaient amarré leurs bateaux sur la berge du fleuve et envahi les tavernes de la ville. Dans le même temps, des chevaliers et des hommes d'armes arrivaient d'Anjou, de Picardie, de Champagne, du Maine, de Touraine et du Berry. Chaque atelier de forgeron devenait une fabrique d'armes, chaque maison une caserne et chaque hôtel un bordel. Il arriva tant d'hommes que la ville ne pouvait plus les loger. Il fallut monter des tentes dans les champs au sud de la ville. Des chariots traversèrent le pont, chargés de foin et des céréales récemment moissonnées dans les riches fermes au nord du fleuve. Par la rive sud de la Seine arrivaient des rumeurs. Les Anglais avaient pris Evreux, ou peut-être Bernay ? On avait aperçu de la fumée à Lisieux et les archers grouillaient dans la forêt de Brotonne. À Louviers, une nonne rêva que le dragon tuait saint Georges. Le roi ordonna que cette femme fût amenée à Rouen, mais elle avait un bec-de-lièvre, une bosse et elle bégayait. Quand elle fût devant le roi, elle s'avéra incapable de raconter son rêve, et moins encore de confier la stratégie de Dieu à sa majesté. Elle se contenta de rentrer la tête dans les épaules et de pleurer. Le roi, irrité, la renvoya, mais il reçut une consolation de l'astrologue de l'évêque qui assurait que Mars se trouvait dans sa phase ascendante, ce qui signifiait que la victoire était certaine.

La rumeur courait que les Anglais marchaient sur Paris, une autre rumeur prétendait qu'ils se dirigeaient vers le sud afin de protéger leurs territoires de Gascogne. On disait que tous les

habitants de Caen étaient morts, que le château était en ruine. Puis le bruit courut que les Anglais mouraient de maladie. Le roi Philippe, qui avait toujours été un homme nerveux, devint irritable, exigeant des nouvelles ; mais ses conseillers persuadèrent leur maître que les Anglais, où qu'ils soient, finiraient par mourir de faim si on les contenait au sud de la Seine. Les hommes d'Edouard dévastaient les campagnes, il leur fallait donc se déplacer sans cesse pour trouver de la nourriture, et si on les arrêtait à la Seine, ils ne pourraient atteindre les ports du Nord qui leur permettraient de recevoir des vivres d'Angleterre.

— Ils dilapident leurs flèches comme une femme dilapide l'argent, expliqua à Philippe son jeune frère, Charles, comte d'Alençon. Mais ils ne peuvent se procurer des flèches en France. On les leur livre par mer. Plus ils s'éloignent de la côte, plus leurs problèmes s'aggravent.

Si les Anglais étaient contenus au sud de la Seine, il leur faudrait soit livrer bataille, soit faire une retraite honteuse.

— Et Paris ? Qu'en est-il de Paris ? demanda le roi.

— Paris ne tombera pas, certifia le comte. Pour assaillir la cité, l'ennemi devra traverser la Seine puis affronter les plus grands remparts de la chrétienté, et, pendant ce temps, la garnison l'arrosera de carreaux et de projectiles tirés par les centaines de petites bombardes de fer qui ont été installées sur les murs.

— Peut-être iront-ils au sud, en Gascogne ? s'inquiéta Philippe.

— S'il font route vers la Gascogne, ils n'auront plus de bottes à leur arrivée, et leur provision de flèches sera épuisée. Prions pour qu'ils se dirigent vers la Gascogne, mais avant toute chose prions pour qu'ils n'atteignent pas la rive nord de la Seine.

Car s'ils traversaient la Seine, ils iraient vers les ports de la Manche les plus proches afin de recevoir des renforts et des vivres. Les Anglais, le comte le savait bien, devaient avoir besoin de vivres. Une armée en marche depuis trop longtemps devient hors d'usage, comme une vieille arbalète.

C'est ainsi que les Français renforcèrent les grandes forteresses qui gardaient les passages sur la Seine et, là où les

ponts ne pouvaient être gardés, ils furent démolis, comme le pont de seize arches à Poissy. Une centaine d'hommes munis de masses détruisirent le parapet et démontèrent les arches, laissant dans la Seine quinze piles brisées, semblables à des pas de géant. Quant à la ville de Poissy elle-même, située au sud de la Seine, elle fut considérée comme indéfendable et abandonnée. Ses habitants furent évacués vers Paris. Le large fleuve se transformait en une barrière infranchissable destinée à prendre les Anglais au piège dans une contrée où ils finiraient par manquer de nourriture. Ensuite, lorsque les diables auraient été affaiblis, les Français les puniraient des terribles dommages qu'ils avaient causés à la France. Les Anglais continuaient à brûler des villes et à détruire des fermes, au point que, en ces longs jours d'été, l'horizon à l'ouest et au sud était barré de colonnes de fumée qui formaient comme des nuages permanents dans le lointain. La nuit, l'extrémité du monde scintillait et des populations fuyant les incendies venaient à Rouen, où en raison de l'impossibilité de les loger et de les nourrir on leur ordonnait de traverser le fleuve et d'aller là où elles pourraient trouver un abri.

Sir Simon Jekyll et Henry Colley, son homme d'armes, faisaient partie des fugitifs. On ne leur refusa pas l'entrée de la ville car tous deux portaient une cotte de mailles et montaient des destriers. Colley portait sa propre cotte et montait un cheval qui lui appartenait, mais sir Simon avait volé son équipement et sa monture à l'un de ses hommes d'armes avant de s'enfuir de Caen. Tous deux portaient des écus dont ils avaient arraché la garniture de cuir et les signes distinctifs. Ils prétendaient être des hommes libres cherchant un engagement. Il en arrivait beaucoup comme eux dans la ville, en quête d'un seigneur qui leur assure la nourriture et une rétribution, mais aucun n'avait en lui la colère dont débordait sir Simon.

C'était l'injustice qui l'exaspérait. Elle consumait son âme en lui donnant soif de revanche. Il avait été tout près de rembourser toutes ses dettes – en fait, quand l'argent de la vente des bateaux de Jeannette était arrivé d'Angleterre, il avait pu se considérer comme libéré de tout souci – et voilà qu'il était un fugitif. Il savait qu'il aurait pu retourner en Angleterre, mais

là-bas, tout homme ayant encouru la défaveur du roi ou du fils aîné du roi pouvait s'attendre à être traité comme un rebelle, et il pourrait s'estimer heureux s'il conservait un arpent de terre, pour ne rien dire de sa liberté. Il avait donc préféré s'enfuir, certain que son épée lui rendrait les privilèges qu'il avait perdus à cause de cette putain bretonne et de son petit amant. Et Henry Colley l'avait accompagné, persuadé qu'un homme aussi habile aux armes que sir Simon ne pouvait échouer.

Personne ne les interrogea sur leur présence à Rouen. Le français de sir Simon portait trace de l'accent de la noblesse anglaise, mais beaucoup de Normands avaient le même accent. Ce qu'il fallait à sir Simon, c'était un patron, un homme qui assurerait sa subsistance et lui donnerait une chance de rendre coup pour coup à ses persécuteurs. Or il y avait beaucoup d'hommes puissants à la recherche de partisans. Dans des champs au sud de Rouen, là où les méandres du fleuve enserraient la terre, une pâture avait été réservée pour servir de terrain de tournoi. Devant une foule d'hommes d'armes venus en connaisseurs, n'importe qui pouvait participer aux joutes et montrer sa vaillance. Ce n'était pas un véritable tournoi – les épées étaient émoussées et les lances munies d'une extrémité en bois – mais plutôt une occasion pour les hommes sans maître de montrer leur valeur dans le maniement des armes. Un groupe de chevaliers, des comtes, des vicomtes et de simples seigneurs, tous champions des ducs, étaient les juges. Des dizaines d'hommes pleins d'espoir se présentaient et tout cavalier qui tenait plus de quelques instants contre des champions bien montés et superbement armés était assuré de trouver une place dans l'entourage d'un grand seigneur.

Sir Simon, juché sur son cheval volé et muni de sa vieille épée ébréchée, était l'un des moins impressionnants parmi ceux qui se présentaient sur la pâture. Il n'avait pas de lance, aussi l'un des champions tira-t-il son épée et piqua-t-il vers lui dans l'intention d'en venir à bout rapidement. Tout d'abord, personne ne leur prêta une attention particulière car d'autres combats étaient en cours. Mais lorsque le champion fut à terre alors que sir Simon restait indemne sur son cheval, la foule le remarqua.

Un second champion se présenta. Il fut surpris par la furie qu'il trouva en face de lui. Il cria qu'il ne s'agissait pas d'un combat à mort, mais d'une simple démonstration d'épée. Mais sir Simon serra les dents et donna de tels coups d'épée que le champion préféra tourner bride plutôt que de risquer une blessure. Sir Simon plaça son cheval au centre de la pâture, attendant un autre adversaire, mais ce fut un écuyer monté sur une jument qui vint au trot lui offrir une lance, sans un mot.

— Qui l'envoie ? demanda sir Simon.

— Mon seigneur.

— Qui est-il ?

— C'est lui, dit l'écuyer en montrant du doigt, à l'extrémité de la pâture, un homme de haute taille en armure noire, monté sur un cheval noir, qui attendait avec sa lance.

Sir Simon rengaina son épée et prit la lance. Elle était lourde, mal équilibrée, son armure ne comportait pas de crantage où il puisse caler le long manche de l'arme afin de mieux l'orienter, mais il était fort, et en colère, et il se dit qu'il pourrait manier l'encombrant instrument suffisamment longtemps pour briser l'assurance de l'étranger.

Plus personne ne combattait sur le pré. Tout le monde regardait. On prit les paris qui furent tous en faveur de l'homme en noir. La plupart des spectateurs l'avaient déjà vu combattre. Son cheval, son armure et ses armes étaient manifestement supérieurs. Il portait une cuirasse et son cheval était plus grand que la pauvre monture de sir Simon. Comme sa visière était baissée, sir Simon ne pouvait voir son visage, alors que sir Simon lui-même ne portait qu'un vieux casque semblable à ceux des archers anglais. Seul Henry Colley avait parié sur sir Simon, bien qu'il eût des difficultés à le faire, son français étant rudimentaire, mais son argent finit par être accepté.

L'écu de l'étranger était noir, orné d'une simple croix blanche, insigne inconnu de sir Simon. Son cheval était revêtu d'une housse noire qui balaya l'herbe quand il se mit en mouvement. L'étranger ne donna pas d'autre signal et sir Simon y répondit en abaissant sa lance et en éperonnant son cheval. Une centaine de pas séparaient les deux cavaliers qui se mirent rapidement au petit galop. Sir Simon observait la lance de son

adversaire pour apprécier sa façon de la tenir. L'homme était un bon combattant car la pointe de sa lance bougeait à peine malgré le mouvement du cheval. Son écu couvrait son buste comme il convenait.

Si cela avait été une vraie bataille, si l'homme à l'étrange écu ne lui avait pas offert une chance d'être engagé, sir Simon aurait abaissé sa lance afin de frapper le cheval. Ou bien, coup encore plus difficile, il aurait dirigé la pointe de sa lance sur le haut pommeau de la selle de son adversaire. Sir Simon avait déjà vu une lance traverser le bois et le cuir d'une selle et se loger dans l'aine du cavalier. C'était un coup toujours mortel. Mais à présent il lui fallait montrer son habileté de chevalier, frapper avec force et précision, et en même temps se protéger de la lance qui s'approchait. La difficulté consistait à dévier le choc qui, ayant la poussée d'un cheval au galop, pouvait briser le dos d'un homme en le projetant contre son troussequin. Tout le poids d'un lourd cavalier concentré dans la pointe de sa lance avait le même effet qu'un boulet de bombe.

Sir Simon ne pensait à rien de tout cela. Il regardait la lance qui venait sur lui et l'écu qu'il visait de sa propre lance tout en guidant son cheval par des pressions de ses genoux. Il s'était entraîné à cela depuis l'époque où il avait commencé à monter sur un poney. Il avait passé des heures à frapper une quintaine dans la cour de son père, et plus d'heures encore à apprendre à des étalons à supporter le bruit et la mêlée d'une bataille. Il déplaça son cheval légèrement sur la gauche afin d'ouvrir l'angle de frappe des lances et diminuer ainsi la force de leur impact. Il remarqua que l'étranger ne faisait rien pour se remettre en ligne et acceptait de diminuer les risques. Puis les deux hommes éperonnèrent leurs montures et se mirent au grand galop. Sir Simon appuya sur le flanc droit de son cheval et se remit en ligne, filant droit sur son adversaire et se penchant un peu en avant pour se préparer au choc. L'autre cavalier tenta de se tourner vers lui mais il était trop tard. La lance frappa si fort l'écu blanc et noir que sir Simon en fut repoussé au fond de sa selle, mais la lance de l'étranger, mal dirigée, cogna contre l'écu et fut déviée.

La lance de sir Simon étant brisée en trois morceaux, il la laissa tomber à terre et pressa des genoux pour faire tourner son cheval. Le chevalier en armure noire était encombré de sa lance qui s'était mise de travers. Sir Simon tira son épée et, pendant que l'autre était encore en train d'essayer de se débarrasser de sa lance, il lui assena un coup d'épée semblable à un coup de marteau.

L'assistance restait silencieuse. Henry Colley tendit la main pour recevoir son gain. L'homme fit semblant de ne pas comprendre le français approximatif de son interlocuteur mais il comprit aussitôt ce que signifiait le couteau que l'Anglais aux yeux jaunes fit soudain apparaître et l'argent surgit tout aussi soudainement.

Le chevalier à l'armure noire ne continua pas le combat. Il immobilisa son cheval et leva sa visière.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Sir Simon Jekyll.

— Anglais ?

— Je l'étais.

Les deux chevaux se tenaient l'un à côté de l'autre. L'étranger jeta sa lance et accrocha son écu à sa selle. Il avait le teint mat, une fine moustache brune, des yeux intelligents et un nez cassé. Il était jeune, mais devait avoir un an ou deux de plus que sir Simon.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Une occasion de tuer le prince de Galles.

L'homme eut un sourire.

— Est-ce tout ?

— De l'argent, de la nourriture, des terres, des femmes, dit sir Simon.

L'homme fit un signe en direction du bord de la pâture.

— Il y a là-bas, sir Simon, de grands seigneurs qui vous donneront argent, nourriture et filles. Je peux vous rétribuer, moi aussi, mais pas aussi bien. Je peux vous donner de la nourriture, mais elle sera ordinaire, et les filles, vous devrez les trouver vous-même. Ce que je vous promets, c'est de vous donner un meilleur cheval, une meilleure armure et de meilleures armes. Je commande les meilleurs chevaliers de

cette armée et nous avons juré de faire des prisonniers qui nous enrichiront. Aucun, je pense, ne donnera une meilleure rançon que le roi d'Angleterre et son marmot. Il ne s'agit pas de tuer, notez-le bien, mais de capturer.

— Je me contenterai de capturer ce morveux, dit sir Simon en haussant les épaules.

— Et son père, dit l'homme, je veux son père aussi.

Il y avait dans la voix de l'homme comme un désir de vengeance qui intrigua sir Simon.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Ma famille vivait en Angleterre, mais quand ce roi est monté sur le trône, nous avons soutenu sa mère.

— Et ainsi vous avez perdu vos terres ? demanda sir Simon.

Il était trop jeune pour se souvenir de ces temps troublés. La mère du roi avait essayé de conserver le pouvoir pour elle-même et son amant, mais le jeune Edouard avait lutté pour s'en libérer. Il avait réussi. Certains de ses vieux ennemis ne l'avaient pas oublié.

— Nous avons tout perdu, dit l'homme, mais nous récupérerons nos biens. Voulez-vous nous y aider ?

Sir Simon hésita, se demandant s'il n'obtiendrait pas mieux auprès d'un seigneur plus riche, mais il était intrigué par le calme de l'homme et par sa détermination à frapper l'Angleterre au cœur.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— On m'appelle parfois Harlequin, répondit l'homme.

Ce nom ne disait rien à sir Simon.

— Et vous n'employez que les meilleurs ?

— Je vous l'ai dit.

— Alors il vous faut m'employer, ainsi que mon compagnon.

Il désigna Henry Colley.

— Bien, dit Harlequin.

Ainsi, sir Simon avait trouvé un maître à l'endroit même où le roi de France avait rassemblé son armée. Les grands seigneurs, Alençon, Jean de Hainaut, Aumale, le comte de Blois, qui était le frère du duc de Bretagne, le duc de Lorraine, le comte de Sancerre, étaient tous à Rouen avec leurs suites d'hommes puissamment armés. Ils formaient une armée si

vaste qu'elle était impossible à dénombrer, mais les clercs pensaient qu'il y avait au moins huit mille hommes d'armes et cinq mille arbalétriers à Rouen. Ce qui indiquait que l'armée de Philippe de Valois dépassait déjà en nombre les forces d'Edouard d'Angleterre, et d'autres hommes devaient encore arriver. Jean, comte de Luxembourg et roi de Bohême, conduisait ses formidables chevaliers. Le roi de Majorque vint avec ses fameux lanciers, et le duc de Normandie reçut l'ordre d'abandonner le siège d'une forteresse anglaise dans le Sud et d'amener ses troupes au nord. Les prêtres bénirent l'armée en lui promettant que Dieu reconnaîtrait le bon droit de la France et écraserait les Anglais sans pitié.

L'armée ne pouvant être nourrie à Rouen, elle finit par passer sur la rive nord de la Seine, en laissant une importante garnison pour garder le pont. Une fois hors de la ville, sur les longues routes qui s'étendaient à travers les champs moissonnés, les hommes purent comprendre à quel point leur armée était vaste. Elle s'étendait sur des lieues en longues colonnes d'hommes en armes, groupes de cavaliers, bataillons d'arbalétriers et derrière eux d'innombrables hommes à pied armés de haches, de serpes et de piques. C'était la puissance de la France, et ses amis s'étaient ralliés à sa cause. Il y avait une troupe de chevaliers écossais – des hommes de forte stature, à l'air farouche, qui nourrissaient une haine inextinguible des Anglais. Il y avait des mercenaires venus d'Allemagne et d'Italie, et des chevaliers dont le nom était célèbre dans les tournois de la chrétienté, tueurs élégants que le jeu de la guerre avait enrichis. Les chevaliers français ne parlaient pas seulement de défaire Edouard d'Angleterre, mais de porter la guerre sur son royaume, envisageant des comté en Essex et des duchés dans le Devonshire. L'évêque de Meaux encouragea son cuisinier à inventer une recette de doigts d'archer, une daube, peut-être, avec un assaisonnement de thym. Il enfoncerait ce plat dans la gorge d'Edouard, affirmait-il.

À présent, sir Simon montait un destrier de sept ans, un beau cheval gris qui avait dû coûter à Harlequin pas loin de cent livres. Il portait un haubert de mailles fines, un surcot marqué d'une croix blanche et à son côté une épée de Poitiers. L'animal

avait une protection de chanfrein en cuir bouilli et une housse noire. Henry Colley était presque aussi bien équipé, mais au lieu d'une épée il portait une masse de quatre pieds munie d'une boule de métal garnie de pointes.

— Ils sont bien sérieux, se plaignit-il auprès de sir Simon, on dirait des moines.

— Ils savent se battre, répondit sir Simon qui était lui-même intimidé par le sombre dévouement que ces hommes portaient à Harlequin.

Ils étaient confiants, mais aucun ne prenait les troupes anglaises à la légère comme le faisait le reste de l'armée, laquelle s'était convaincue que le seul nombre lui permettrait de l'emporter dans n'importe quelle bataille. Harlequin interrogea sir Simon et Henry Colley sur la manière de se battre des Anglais, et ses questions furent si intelligentes qu'elles contraignirent les deux hommes à en rabattre et à réfléchir.

— Ils vont combattre à pied, conclut sir Simon.

Comme tous les chevaliers, il rêvait d'une bataille menée à cheval, d'hommes tourbillonnant et de lances baissées, mais les Anglais avaient appris à se battre dans leurs campagnes contre les Écossais et ils savaient que des fantassins se défendent bien mieux que des cavaliers.

— Même les chevaliers combattront à pied, prédit sir Simon, et pour un homme d'armes il y aura deux ou trois archers. Ce sont ceux-là qu'il faudra surveiller.

Harlequin acquiesça.

— Mais comment vaincre les archers ?

— Attendre qu'ils soient à court de flèches, répondit sir Simon. C'est ce qui finira par se produire. Laissez les têtes brûlées de l'armée attaquer, attendez que les sacs de flèches soient vides, alors vous tiendrez votre vengeance.

— Je veux plus que la vengeance, dit Harlequin.

— Que voulez-vous ?

Harlequin, un bel homme, sourit à sir Simon, bien qu'il n'y eût rien de chaleureux dans ce sourire.

— Le pouvoir, répondit-il d'un ton très calme. Avec le pouvoir, sir Simon, viennent les privilèges et avec les privilèges, la fortune. Que sont d'autre les rois, sinon des hommes qui se

sont élevés très haut ? Eh bien nous nous élèverons nous aussi, et nous utiliserons la défaite des rois comme les barreaux de notre échelle.

Un tel discours impressionna sir Simon, même s'il ne le comprenait pas entièrement. Il lui semblait qu'Harlequin était un homme emporté par son imagination, mais cela n'avait aucune importance parce qu'il avait la détermination inébranlable d'abattre des hommes qui étaient aussi les ennemis de sir Simon. Celui-ci rêvait de la bataille. Il voyait le visage effrayé du prince, entendait son cri de terreur et se délectait à la pensée de faire prisonnier ce gamin insolent. Et Jeannette aussi. Harlequin pouvait bien se montrer aussi secret et subtil qu'il voulait pourvu qu'il conduise sir Simon vers la réalisation de ses désirs.

Ainsi avançait l'armée française, se renforçant encore d'hommes venus des confins du royaume et d'États vassaux situés au-delà des frontières. Elle avançait pour fermer la Seine et prendre ainsi les Anglais au piège. Sa confiance s'accrut encore quand on apprit que le roi avait fait un pèlerinage à l'abbaye de Saint-Denis pour aller y chercher l'oriflamme. C'était le symbole le plus sacré de France que cette bannière écarlate conservée par les bénédictins dans l'abbaye où se trouvaient les tombeaux des rois de France. Chacun savait que quand l'oriflamme était déployée, on ne faisait pas de quartier. On disait que Charlemagne en personne avait porté cette enseigne en soie rouge comme le sang qui promettait mort et carnage aux ennemis de la France. Les Anglais étaient venus faire bataille, l'oriflamme avait été déployée et le mouvement des armées avait commencé.

Messire Guillaume donna à Thomas une chemise de lin, une bonne cotte de mailles, un casque doublé de cuir et une épée.

Elle est vieille mais bonne, lui dit-il de l'arme, faite plutôt pour la taille que pour l'estoc.

Il fournit également à Thomas un cheval, une selle, une bride et de l'argent. Thomas tenta de refuser ce dernier don, mais messire Guillaume écarta sa protestation d'un geste.

— Tu m’as déjà pris ce que tu voulais de moi, autant te donner le reste.

— Pris ? demanda Thomas qui était surpris et même blessé par cette accusation.

— Eléonore.

— Je ne l’ai pas prise, protesta Thomas.

Un sourire apparut sur le visage ravagé de messire Guillaume.

— Cela viendra, mon garçon, cela viendra.

Le lendemain, ils se mirent en route vers l’est dans le sillage de l’armée anglaise qui était désormais à bonne distance. On parlait à Caen de villes brûlées, mais personne ne savait où était parti l’ennemi. Messire Guillaume avait le projet d’emmener ses hommes d’armes, son écuyer et ses serviteurs à Paris.

— Là-bas, quelqu’un saura bien où se trouve le roi, dit-il. Et toi, Thomas, que comptes-tu faire ?

Thomas s’était demandé la même chose depuis qu’il avait repris conscience dans la maison de messire Guillaume, mais le moment était venu de prendre une décision et, à sa grande surprise, il constatait que le choix se faisait de lui-même.

— Je dois aller auprès de mon roi, répondit-il.

— Et qu’en sera-t-il de ce sir Simon ? Et s’il te pend une nouvelle fois ?

— J’ai la protection du comte de Northampton, dit Thomas qui se faisait pourtant réflexion qu’elle n’avait pas servi la première fois.

— Et Eléonore ?

Messire Guillaume se tourna vers sa fille qui, à l’étonnement de Thomas, les accompagnait. Son père lui avait donné un petit palefroi que, par manque d’habitude, elle montait maladroitement en s’accrochant au pommeau de la selle. Elle-même ne savait pas pourquoi son père l’avait emmenée. Elle avait suggéré à Thomas que, peut-être, il voulait qu’elle fasse office de cuisinière.

La question de messire Guillaume fit rougir Thomas. Il savait bien qu’il ne pouvait pas combattre contre ses propres amis, mais il ne voulait pas abandonner Eléonore.

— Je reviendrai la chercher, dit-il à messire Guillaume.

— Si tu es encore en vie, grommela le Français. Pourquoi ne combattrais-tu pas pour moi ?

— Parce que je suis anglais.

Messire Guillaume eut un ricanement.

— Tu es cathare, tu es français, tu viens du Languedoc, qui sait ce que tu es ? Tu es le fils d'un prêtre, un bâtard issu d'une souche hérétique.

— Je suis anglais, dit Thomas.

— Tu es un chrétien, répliqua messire Guillaume, et Dieu nous a confié, à toi et à moi, une mission. Comment peux-tu remplir cette mission en rejoignant l'armée d'Edouard ?

Thomas ne répondit pas tout de suite. Est-ce que Dieu lui avait confié une mission ? Si c'était le cas, il ne voulait pas l'accepter, car cela impliquerait de croire à la légende des Vexille. Le lendemain matin de sa rencontre avec frère Germain, Thomas avait parlé avec Mordecaï dans le jardin de messire Guillaume. Il avait demandé au vieil homme s'il avait déjà lu le livre de Daniel.

Mordecaï avait poussé un soupir, comme s'il trouvait la question fastidieuse.

« Il y a des années de cela, bien des années. Il fait partie des Ketuvim, ces écrits que tous les jeunes juifs doivent avoir lus. Pourquoi ?

— C'est un prophète, n'est-ce pas ? Il révèle l'avenir.

— Mon pauvre, avait répondu Mordecaï en s'asseyant sur le banc et en passant des doigts fins dans sa barbe fourchue. Vous autres chrétiens, vous voulez absolument que les prophètes prédisent l'avenir, mais ce n'est pas du tout ce qu'ils faisaient. Ils mettaient Israël en garde. Ils disaient que nous connaîtrions la mort, la destruction et l'horreur si nous ne nous corrigions pas. C'étaient des prédicateurs, Thomas, rien que des prédicateurs, pourtant Dieu sait combien ils ont eu raison en parlant de mort, de destruction et d'horreur. Quant à Daniel... Il est très étrange, très étrange. Sa tête était farcie de rêves et de visions. Il était ivre de Dieu, celui-là.

— Mais croyez-vous, avait demandé Thomas, que Daniel pourrait avoir prédit ce qui se passe actuellement ? »

Mordecaï avait froncé les sourcils.

« Si Dieu l'avait désiré, oui, mais pourquoi Dieu le désirerait-il ? Je suppose, Thomas, que tu penses que Daniel aurait pu prédire ce qui se passe ici et maintenant en France, mais quel intérêt cela peut-il avoir pour le Dieu d'Israël ? Les Ketuvim sont remplis de chimères, de visions et de mystères et vous, les chrétiens, vous y voyez plus de choses que nous ne l'avons jamais fait. Prendrais-je une décision parce que Daniel a mangé une mauvaise huître et fait des cauchemars, il y a tant d'années ? Non, non et non. »

Il se remit debout et éleva une bouteille haut devant lui.

« Crois ce que tu as devant les yeux, Thomas, ce que tu peux sentir, entendre, goûter et voir. Tout le reste est dangereux. »

Thomas regarda messire Guillaume. Il en était venu à aimer le Français dont la rudesse extérieure dissimulait une réelle gentillesse. Il savait aussi qu'il était amoureux de la fille de son hôte, mais malgré cela il éprouvait un sentiment de loyauté plus profond.

— Je ne peux combattre l'Angleterre, dit-il, pas plus que vous ne pourriez porter la lance contre le roi Philippe.

Messire Guillaume éluda cette réponse d'un haussement d'épaules.

— Eh bien, bats-toi contre les Vexille.

Mais Thomas ne pouvait sentir, entendre, goûter ou toucher les Vexille. Il ne croyait pas que le roi du Sud enverrait sa fille au nord. Il ne croyait pas que le Saint Graal était dissimulé dans quelque repaire d'hérétiques. Il croyait en la puissance d'un arc en bois d'if, à la tension d'une corde de chanvre et à la capacité d'une flèche à empenne blanche de tuer les ennemis du roi. Songer aux seigneurs noirs et aux hérésiarques, c'était jouer avec la folie qui avait torturé son propre père.

— Si je trouve l'homme qui a pris la vie de mon père, je le tuerai, répondit-il.

— Mais tu ne le chercheras pas ?

— Où le chercher ? Où le cherchez-vous ? répondit Thomas qui proposa ensuite sa propre suggestion : si les Vexille existent réellement, s'ils veulent vraiment détruire la France, où commenceront-ils par aller ? Dans l'armée anglaise. C'est donc là que je vais les chercher.

Cette réponse était un faux-fuyant, mais elle convainquit à demi messire Guillaume qui concéda à contre-cœur que les Vexille pouvaient bien apporter l'appoint de leurs forces à Edouard d'Angleterre.

Cette nuit-là, ils s'abritèrent dans les restes calcinés d'une ferme. Rassemblés autour d'un petit feu, ils firent rôtir les cuissots d'un marcassin que Thomas avait tué. Les hommes d'armes observaient une certaine distance à l'égard de Thomas. Après tout, il était l'un de ces archers anglais haïs dont les flèches pouvaient percer une cuirasse. S'il n'avait pas été l'ami de messire Guillaume, ils lui auraient volontiers coupé le doigt pour se venger des maux que les flèches anglaises avaient causés aux cavaliers français, mais en la circonstance ils le traitaient avec une curiosité distante. Après le repas, messire Guillaume fit signe à Eléonore et à Thomas de l'accompagner. Son écuyer montait la garde, aussi messire Guillaume les conduisit-il à l'écart du jeune homme, sur le bord d'une rivière, et là, d'une manière étrangement cérémonieuse, il dit à Thomas :

— Ainsi tu vas nous quitter pour combattre dans les rangs d'Edouard d'Angleterre.

— Oui.

— Mais si tu aperçois mon ennemi, si tu vois la lance, que feras-tu ?

— Je le tuerai.

Eléonore se tenait un peu à l'écart en observant et en écoutant.

— Il ne sera pas seul, prévint messire Guillaume, mais tu me certifies qu'il est ton ennemi ?

— Je le jure, dit Thomas, surpris qu'on puisse ne serait-ce que poser la question.

Messire Guillaume prit la main droite de Thomas.

— As-tu entendu parler de la fraternité d'armes ?

Thomas acquiesça. Les gentilshommes faisaient souvent de tels pactes, se jurant de s'entraider dans la bataille et de partager le butin.

— Dans ce cas, je te jure fraternité, dit messire Guillaume, même si nous combattons dans des camps adverses.

— Je jure de même, dit Thomas maladroitement.

Messire Guillaume relâcha la main de Thomas.

— Voilà, dit-il à Eléonore, je suis à l'abri d'au moins un archer...

Il s'interrompt, les yeux toujours fixés sur Eléonore.

— Je me remarierai, dit-il brusquement, et j'aurai d'autres enfants qui seront mes héritiers. Tu comprends cela, n'est-ce pas ?

Eléonore, qui avait la tête baissée, jeta un regard rapide à son père puis baissa les yeux à nouveau, sans rien dire.

— Et si j'ai d'autres enfants, que Dieu le veuille, que restera-t-il pour toi, Eléonore ?

Elle haussa imperceptiblement les épaules, comme pour suggérer que la question n'était pas d'un grand intérêt pour elle.

— Je ne vous ai jamais rien réclamé.

— Mais qu'aurais-tu pu réclamer ?

Elle contempla un instant les ondulations à la surface de l'eau, puis dit :

— Ce que vous m'avez donné, de la gentillesse.

— Rien d'autre ?

Elle hésita.

— J'aurais aimé vous appeler « père ».

Cette réponse parut mettre messire Guillaume mal à l'aise. Il regarda vers le nord.

— Vous êtes tous les deux des enfants illégitimes, et c'est une chose que j'envie.

— Que vous enviez ? demanda Thomas.

— Une famille a la même fonction que les berges d'une rivière : elle vous maintient à votre place. Mais les enfants illégitimes tracent leur propre chemin. Ils n'emportent rien et peuvent aller n'importe où.

Il fronça les sourcils puis envoya un galet dans l'eau.

— J'ai toujours pensé, Eléonore, que je te marierais à l'un de mes hommes d'armes. Benoît m'a demandé ta main, et Fossat aussi. Et il est bien temps que tu te maries. Quel âge as-tu, quinze ans ?

— Oui, quinze ans.

— Tu te dessécheras, ma fille, si tu attends plus longtemps, dit messire Guillaume avec brusquerie. Donc, ce sera avec qui ? Benoît ? Fossat ? ou bien Thomas ?

Eléonore ne dit rien et Thomas, embarrassé, garda le silence.

— Tu veux d'elle ? lui demanda brutalement messire Guillaume.

— Oui.

— Et toi, Eléonore ?

Elle regarda Thomas puis la rivière.

— Oui, dit-elle simplement.

— Le cheval, la cotte de mailles, l'épée et l'argent, dit messire Guillaume à Thomas, constituent le douaire de ma fille illégitime. Veille sur elle, ou bien tu redeviendras mon ennemi.

Et il tourna les talons.

— Messire Guillaume ? appela Thomas.

Le Français se retourna.

— Quand vous êtes allé à Hookton, dit Thomas en se demandant pourquoi il posait cette question à ce moment-là, vous avez emmené une fille brune. Elle était enceinte et s'appelait Jane.

— Elle a épousé l'un de mes hommes, et puis elle est morte en couches. L'enfant aussi. Pourquoi ? Il était de toi ?

— C'était une amie.

— Une jolie amie. Je me souviens d'elle. Lorsqu'elle est morte nous avons dit douze messes pour son âme anglaise.

— Merci.

Le regard de messire Guillaume passa de Thomas à Eléonore, puis revint sur Thomas.

— C'est une belle nuit pour dormir à la belle étoile, dit-il, nous partirons à l'aube.

Et il s'éloigna.

Thomas et Eléonore s'assirent au bord de l'eau. Le ciel n'était pas complètement noir, mais restait lumineux, semblable à un morceau de corne devant une chandelle. Une loutre apparut près de la rive opposée, la fourrure luisante au-dessus de l'eau. Elle leva la tête, regarda Thomas et replongea, ne laissant à la surface sombre de l'eau que des bulles argentées.

Eléonore rompit le silence pour dire les seuls mots anglais qu'elle connaissait :

— *I am an archer's woman.*

— Oui, dit Thomas en souriant.

Le lendemain matin, ils repartirent, et le lendemain soir ils aperçurent de la fumée à l'horizon, vers le nord. C'était le signe que l'armée anglaise faisait son œuvre. Ils se séparèrent à l'aube suivante.

— Je ne sais pas comment tu vas les rejoindre, dit messire Guillaume, mais quand tout sera fini, reviens me voir.

Il serra Thomas dans ses bras, donna un baiser à Eléonore puis se remit en selle. Son cheval portait une longue housse azur décorée de faucons d'or. Il mit son pied droit dans l'étrier, prit les rênes et éperonna son cheval.

Une piste conduisait vers le nord au travers d'une lande où poussait le thym et où voletaient des papillons bleus. Thomas, le casque pendu au pommeau de sa selle et l'épée battant à son côté, se dirigeait vers la fumée. Eléonore, qui avait insisté pour porter son arc parce qu'elle « était la femme d'un archer », cheminait auprès de lui. Ils se retournèrent, mais messire Guillaume était déjà à un quart de lieue. Il se hâtait vers l'oriflamme sans regarder en arrière.

Les Anglais firent marche vers l'est, s'éloignant toujours plus de la mer, à la recherche d'un endroit où ils pourraient traverser la Seine. Mais tous les ponts étaient détruits ou bien gardés par une forteresse. Ils continuaient à tout détruire sur leur passage. Leur chevauchée formait une ligne de vingt miles de large qui laissait derrière elle une traînée calcinée de cent miles de long. Toute maison était brûlée, tout moulin détruit. Les gens s'enfuyaient devant l'armée en emportant leur bétail et la nouvelle récolte, de sorte que les hommes d'Edouard devaient aller toujours plus loin pour trouver de la nourriture. Derrière eux, c'était la désolation, et devant eux se dressaient les formidables remparts de Paris. Certains croyaient que le roi allait attaquer la ville, d'autres pensaient qu'il n'allait pas gaspiller ses troupes sur ces grands murs, mais qu'il allait donner l'assaut à l'un des ponts puissamment fortifiés pour

passer au nord du fleuve. De fait, l'armée tenta de prendre le pont de Meulan, mais la forteresse qui gardait sa rive sud était trop imposante et les arbalétriers trop nombreux. L'assaut échoua. On racontait que le roi, sûr de pouvoir traverser le fleuve, avait demandé qu'on envoie des vivres au Crotoy, bien loin au nord, au-delà de la Seine et de la Somme. Si les vivres attendaient là-bas, ils se trouvaient hors d'atteinte car la Seine formait un mur derrière lequel les Anglais étaient enfermés, sur une terre qu'ils avaient eux-mêmes vidée de toute nourriture. Les premiers chevaux se mirent à boiter et les hommes, dont les bottes étaient usées par la marche, commencèrent à aller pieds nus.

Les Anglais s'approchèrent de Paris, pénétrant dans le vaste territoire des chasses royales. Ils s'emparèrent des pavillons du roi, les dépouillèrent de leurs tapisseries et de leur vaisselle et c'est pendant qu'ils chassaient les cerfs royaux que le roi de France adressa à Edouard l'offre de livrer bataille. C'était un geste chevaleresque qui, par la grâce de Dieu, mettrait fin à la destruction des campagnes. Philippe de Valois envoya un évêque aux Anglais pour proposer avec courtoisie de les attendre avec son armée au sud de Paris. Le roi anglais accepta l'invitation avec grâce. Et c'est ainsi que les Français disposèrent leur armée dans les vignes qui occupaient une colline près de Bourg-la-Reine. Ils attendraient les Anglais à cet endroit, obligeant ainsi les archers et les hommes d'armes à combattre sur la pente dominée par les arbalétriers. Les gentilshommes français se livraient déjà à une estimation des rançons qu'ils tireraient de leurs prisonniers.

La ligne de bataille française attendit, mais aussitôt que l'armée de Philippe eut pris position, les Anglais s'en écartèrent traîtreusement et partirent dans la direction opposée, vers la ville de Poissy dont le pont avait été détruit et les habitants évacués. Quelques soldats français, pauvrement armés de piques et de haches, avaient été laissés sur place pour garder la rive nord. Ils ne pouvaient rien contre la multitude d'archers, de charpentiers et de maçons qui utilisèrent les poutres prises sur les toits des maisons de Poissy pour construire un nouveau pont sur les quinze piles de l'ancien. Il fallut deux jours pour réparer

le pont. Les Français attendaient toujours la bataille prévue parmi les raisins mûrissants de Bourg-la-Reine tandis que les Anglais traversaient la Seine et commençaient à faire marche vers le nord. Les diables avaient échappé au piège.

C'est à Poissy que Thomas, avec Eléonore auprès de lui, rejoignit l'armée.

Et c'est là que, par la volonté de Dieu, les temps difficiles commencèrent.

Eléonore était inquiète à l'idée de se joindre à l'armée.

— Ils ne m'aimeront pas, parce que je suis une Française, dit-elle.

— L'armée est pleine de Français, lui répondit Thomas. Il y a des Gascons, des Bretons et même quelques Normands, et la moitié des femmes sont françaises.

— Les femmes d'archers, est-ce que ce sont des femmes bien ? demanda-t-elle avec un sourire désabusé.

— Certaines le sont, d'autres sont mauvaises, répondit-il, mais je ferai de toi mon épouse et chacun saura que tu n'es pas comme les autres.

Si Eléonore fut satisfaite de cette réponse, elle ne le montra pas. Ils étaient désormais dans les rues détruites de Poissy, où une arrière-garde d'archers leur cria de se dépêcher. Le pont de fortune allait être détruit et les traînards de l'armée étaient poussés en avant sur les planches. Le pont n'avait pas de parapet, il avait été confectionné dans la précipitation au moyen de ce que les charpentiers avaient trouvé dans la ville abandonnée. Le plancher inégal oscillait, craquait, ployait sous les chevaux de Thomas et d'Eléonore. Le palefroi de celle-ci en fut si apeuré qu'il refusa d'avancer jusqu'à ce que Thomas lui place un masque sur les yeux et le tire tout tremblant. Il avançait lentement sur les planches entre lesquelles Thomas pouvait voir le fleuve s'écouler. Ils furent parmi les derniers à traverser. Une partie des chariots de l'armée avait été abandonnée à Poissy et leur contenu avait été réparti sur les centaines de chevaux capturés au sud de la Seine.

Quand les derniers retardataires furent passés, les archers se mirent à jeter les planches dans le fleuve, détruisant ainsi le fragile passage qui avait permis aux Anglais d'échapper au piège. Désormais, espérait le roi Edouard, ils trouveraient de nouvelles terres à dévaster dans les grandes plaines qui

s'étendent entre la Seine et la Somme. Les trois corps d'armée se répartirent sur la ligne de vingt miles de la chevauchée et, avançant vers le nord, campèrent à peu de distance du fleuve.

Thomas se mit à la recherche des troupes du prince de Galles pendant qu'Eléonore tentait d'ignorer les archers sales, en haillons et brûlés par le soleil qui ressemblaient plus à des bandits qu'à des soldats. Ils étaient censés préparer leurs abris pour la nuit, mais ils préféraient regarder les femmes et leur adresser des propos obscènes.

— Que disent-ils ? demanda Eléonore à Thomas.

— Que tu es la plus belle personne de toute la France.

— Tu mens, dit-elle.

Aussitôt après, elle sursauta car un homme lui criait quelque chose.

— N'ont-ils jamais vu de femme ?

— Pas comme toi. Ils doivent penser que tu es une princesse.

Elle se moqua de cette réponse qui ne lui déplaisait pas. Autour d'elle, il y avait des femmes partout. Elles rassemblaient du bois pour le feu pendant que leurs hommes confectionnaient des abris. La plupart d'entre elles parlaient français.

— Il y aura beaucoup de bébés l'année prochaine, fit-elle observer.

— C'est vrai.

— Ils vont retourner en Angleterre ? demanda-t-elle.

— Certains, dit Thomas qui n'en était pas sûr, ou bien ils rejoindront leur garnison en Gascogne.

— Si je t'épouse, demanda-t-elle, est-ce que je deviendrai anglaise ?

— Oui, dit Thomas.

Il se faisait tard et les feux de cuisine fumaient déjà dans les champs couverts de chaume, bien qu'il y eût peu de chose à cuisiner. Dans chaque pâture paissaient des bandes de chevaux. Thomas savait que leurs propres montures avaient besoin de repos, de nourriture et de soins. Il avait demandé à de nombreux soldats où se trouvaient les hommes du prince de Galles, mais l'un disait à l'est et un autre à l'ouest. Aussi, au crépuscule, ne sachant pas où aller, dirigea-t-il leurs chevaux fatigués vers le village le plus proche. L'endroit était bondé de

soldats, mais Thomas et Eléonore trouvèrent un emplacement assez tranquille au coin d'un champ et Thomas y fit un feu pendant qu'Eléonore, l'arc noir bien en évidence à son épaule pour montrer qu'elle faisait partie de l'armée, allait abreuver les chevaux dans une rivière. Ils firent cuire leurs dernières provisions, après quoi, assis derrière la haie, ils regardèrent les étoiles qui commençaient à briller au-dessus d'un bois noir. Du village parvenaient des bruits de voix. Une femme chantait une chanson française, dont Eléonore répéta les paroles à voix basse.

— Je me souviens que ma mère me la chantait, dit-elle en prenant des brins d'herbe avec lesquels elle tressa un petit bracelet.

Puis elle ajouta tristement :

— Je n'étais pas son seul enfant. Je sais qu'il y en avait deux autres. L'une est morte en bas âge, l'autre est devenu soldat.

— C'est ton frère ?

— Mon demi-frère. Je ne le connais pas, il est parti.

Elle plaça le bracelet à son poignet et lui demanda :

— Pourquoi portes-tu une patte de chien ?

— Parce que je suis un imbécile qui se moque de Dieu.

C'était bien la vérité, songea-t-il avec tristesse. Il tira sur la patte pour en briser la cordelette et la jeta dans le champ. Il ne croyait pas vraiment en saint Guinefort. Il faisait semblant. Ce n'était pas un chien qui allait l'aider à retrouver la lance. La pensée de son devoir lui fit faire une grimace, car la pénitence pesait sur sa conscience et sur son âme.

— Te moques-tu vraiment de Dieu ? lui demanda Eléonore contrariée.

— Non, mais nous plaisantons des choses qui nous font peur.

— Et tu as peur de Dieu ?

— Bien sûr, répondit Thomas qui se raidit parce qu'il entendait un bruit de feuilles dans la haie derrière lui.

Soudain, il sentit une lame froide se presser sur sa nuque. Le métal paraissait très aiguisé.

— Ce qu'on devrait faire, dit une voix, c'est pendre proprement cet animal et lui voler sa femme. Elle est jolie.

— Elle est jolie, admit un autre homme, mais lui, il n'est bon à rien.

— Sacripants ! s'exclama Thomas en se retournant vers les faces hilares de Jake et de Sam.

Dans sa surprise, il ne put que les regarder en silence.

— C'est vous ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

Jake écarta la haie avec sa serpe, la traversa et adressa à Eléonore ce qu'il croyait être un sourire rassurant, bien qu'avec sa face couturée et son œil de travers il eût plutôt l'apparence d'un cauchemar.

— Charlie Blois en a pris sur la figure, dit Jake, alors Will nous a amenés ici pour faire saigner le nez du roi de France. C'est ta femme ?

— C'est la reine de Saba, répondit Thomas.

— Et la comtesse se tape le prince, d'après ce que j'ai entendu, dit Jake en riant. Will t'a aperçu un peu plus tôt, mais tu ne nous as pas vus. Tu avais le nez en l'air. On nous avait dit que tu étais mort.

— Je l'ai presque été.

— Will veut te voir.

La pensée que Will Skeat, Jake et Sam étaient là procura un grand soulagement à Thomas. Ces hommes-là vivaient dans un monde bien éloigné des sinistres prophéties, des lances volées et des seigneurs noirs. Il dit à Eléonore que ces hommes étaient ses amis, ses meilleurs amis, et qu'elle pouvait leur faire confiance. Elle fut toutefois alarmée par l'acclamation ironique qui accueillit Thomas lorsqu'ils pénétrèrent dans la taverne du village. Les archers portèrent les mains à leurs cous et distordirent leur visage pour imiter un pendu, tandis que Will Skeat remuait la tête dans une expression de feint désespoir.

— Par le ventre du Seigneur, dit-il, ils ne sont même pas capables de te pendre correctement.

Puis, regardant Eléonore :

— Une autre comtesse ?

— C'est la fille de messire Guillaume d'Evêque, seigneur de la mer et de la terre. Elle s'appelle Eléonore.

— Elle est à toi ? demanda Skeat.

— Nous allons nous marier.

— Feu de l'Enfer ! s'exclama Skeat, tu es toujours aussi stupide qu'une carotte ! Il ne faut pas les épouser, Tom, ce n'est pas pour ça qu'elles sont faites. Pourtant, elle ne fait pas mauvaise impression, c'est vrai...

Il s'écarta courtoisement sur le banc pour qu'Eléonore puisse s'asseoir.

— Il n'y avait pas beaucoup de bière, poursuivit-il, ce qui fait qu'on a tout bu.

Il regarda autour de lui. La taverne était tellement dépouillée qu'il ne restait même pas un bouquet d'herbes pendu aux poutres.

— Ils ont tout nettoyé avant de partir, dit-il amèrement, et il y a autant de butin ici que de cheveux sur la tête d'un chauve.

— Que s'est-il passé en Bretagne ? demanda Thomas.

— Rien qui nous concerne. Le duc Charles est entré sur notre territoire et il a encerclé Tommy Dugdale en haut d'une colline. Ils étaient trois mille et Tommy avait trois cents hommes. Et, à la fin de la journée, le duc Charles s'enfuyait comme un lièvre effrayé. Les flèches, mon garçon, les flèches.

Thomas Dugdale avait repris les responsabilités du comte de Northampton en Bretagne et il faisait le trajet entre les forteresses anglaises quand l'armée du duc l'avait surpris, mais ses archers et ses hommes d'armes, embusqués derrière l'épaisse haie d'une pâture en haut d'une colline, avaient taillé l'ennemi en pièces.

— Ils ont combattu toute la journée, raconta Skeat, du matin jusqu'au soir, et ces corniauds ne voulaient rien comprendre, ils continuaient à envoyer des hommes sur la colline. Ils pensaient que Tommy allait bientôt être à court de flèches, seulement il transportait des charrettes de flèches destinées aux forteresses, tu vois, si bien qu'il en avait assez pour tenir jusqu'au Jugement dernier. C'est comme ça que le duc Charles a perdu ses meilleurs hommes. Les forteresses sont en sécurité tant qu'il n'aura pas reçu de renforts, et nous, nous sommes venus ici. Le comte nous a fait venir. « Viens juste avec cinquante archers », m'a-t-il dit, et c'est ce que j'ai fait. Le père Hobbe est venu aussi, bien sûr. Alors, que diable t'est-il arrivé ?

Thomas raconta son histoire. Quand il en vint à la pendaison, Skeat remua la tête.

— Sir Simon est parti, dit-il, il a probablement rejoint les Français.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a disparu. Ta comtesse s'en est prise à lui et lui a pissé dessus, d'après ce qu'on a su.

Skeat lui sourit et reprit :

— Tu as eu une chance du diable. Dieu sait pourquoi j'ai gardé ça pour toi.

Et il plaça une cruche de bière sur la table, avant de désigner de la tête l'arc que portait Eléonore.

— Tu sais encore tirer avec cette chose-là ? Je veux dire que ça fait tellement longtemps que tu te frottes à la noblesse que tu as peut-être oublié pourquoi Dieu t'a mis sur terre ?

— Je sais encore m'en servir.

— Dans ce cas, autant que tu fasses route avec nous, dit Skeat.

Il admit qu'il ne savait pas ce que l'armée allait faire.

— Personne ne me dit rien, continua-t-il avec une expression désabusée. Il paraît qu'il y a une rivière au nord et qu'il faut la traverser. Le plus tôt sera le mieux, je pense, parce que les Français ont proprement nettoyé le pays. On ne pourrait même pas nourrir un petit chat, par ici.

En vérité, c'était une terre désolée. Thomas le constata par lui-même le lendemain lorsque les hommes de Skeat firent lentement mouvement vers le nord au travers de champs moissonnés. Au lieu d'être entreposés dans les granges, les grains avaient déjà été emportés pour l'armée française, de même que le bétail avait été emmené. Au sud de la Seine, les Anglais avaient coupé le blé dans les champs abandonnés et leur avant-garde avait progressé assez rapidement pour capturer des milliers de vaches, de cochons et de chèvres, mais ici la terre avait été dépouillée par une armée encore plus grande. C'est pourquoi le roi avait ordonné de se hâter. Il voulait que ses hommes traversent la Somme, au-delà de laquelle l'armée française n'avait peut-être pas tondu le pays et où, dans le port du Crotoy, il espérait qu'une flotte l'attendrait avec des vivres.

Mais en dépit des ordres royaux, l'armée avançait lentement, avec peine. Il y avait des villes fortifiées qui promettaient des ressources en nourriture. Les hommes insistaient pour qu'on les attaque. Ils en prirent certaines, furent repoussés devant d'autres, mais tout cela prit du temps et le roi n'en avait pas. Tandis qu'il tentait de se faire obéir d'une armée plus préoccupée par le butin que par la progression, le roi de France avait passé la Seine avec son armée, traversé Paris et il se dirigeait vers la Somme.

Un nouveau piège se mettait en place, plus meurtrier encore que le premier, car les Anglais se trouvaient immobilisés dans une région dont toute nourriture avait été emportée. Finalement, l'armée d'Edouard atteignit la Somme, mais la trouva bloquée comme l'avait été la Seine. Les ponts avaient été détruits ou bien ils étaient gardés par d'impressionnantes fortifications pourvues de grosses garnisons. Il faudrait des semaines pour les déloger et les Anglais ne disposaient pas de tout ce temps. Chaque jour, ils s'affaiblissaient. Ils avaient marché depuis la Normandie jusqu'aux abords de Paris, puis ils avaient traversé la Seine et laissé derrière eux un sillage de destructions jusqu'à la rive sud de la Somme. Ce long trajet avait érodé l'armée. Des centaines d'hommes allaient pieds nus et d'autres avançaient péniblement avec des chaussures qui se délabraient. Ils disposaient de suffisamment de chevaux, mais avaient peu de fers et de clous de rechange, aussi les hommes conduisaient-ils leurs chevaux par la bride pour préserver leurs sabots.

Il y avait de l'herbe pour nourrir les chevaux, mais peu de grain pour les hommes. Ce qui faisait que les groupes d'approvisionnement devaient parcourir de longues distances pour trouver des villages où les paysans avaient dissimulé une partie de leur récolte. Devinant la vulnérabilité des Anglais, les Français devenaient plus téméraires et les escarmouches étaient fréquentes. Les hommes mangeaient des fruits acerbés qui leur donnaient des maux de ventre. Certains pensaient qu'ils n'avaient d'autre choix que de retourner en Normandie, mais d'autres savaient que l'armée se désintégrerait bien avant d'avoir atteint la sécurité des ports normands. La seule issue

consistait à franchir la Somme pour rejoindre les places fortes anglaises en Flandre, mais il n'y avait plus de ponts, ou bien ils étaient gardés et chaque fois que l'armée traversait des zones marécageuses à la recherche d'un gué, elle découvrait l'ennemi posté sur l'autre rive. Par deux fois les Anglais tentèrent de forcer le passage, mais par deux fois les Français, bien à l'abri sur des terrains plus élevés et secs, furent en mesure d'anéantir les archers dans la rivière grâce aux arbalétriers génois dont ils avaient garni la rive. C'est ainsi que les Anglais durent faire retraite vers l'ouest en se rapprochant de l'embouchure, et chacun de leurs pas diminuait la possibilité de trouver un passage puisque la rivière devenait plus large et plus profonde. Ils marchèrent pendant huit jours. Huit jours de famine et de frustration.

Un jour, en fin d'après-midi, Will Skeat, préoccupé, avertit ses hommes d'économiser leurs flèches. Ils établissaient leur campement près d'un petit village déserté qui était aussi vide et dénudé que tous les autres lieux qu'ils avaient trouvés depuis leur traversée de la Seine.

— Nous allons avoir besoin de chacune de nos flèches pour une bataille et Dieu sait que nous n'en avons pas à gaspiller.

Une heure plus tard, alors que Thomas cherchait des mûres dans une haie, une voix l'appela d'une hauteur :

— Thomas, amène tes os par ici !

En se retournant, Thomas vit Will Skeat sur le clocher de la petite église du village. Il y courut, grimpa à l'échelle, dépassa une poutre où avait été accrochée la cloche que les villageois avaient emportée, puis se hissa sur le toit plat du clocher où s'entassaient déjà une demi-douzaine d'hommes, parmi lesquels se trouvait le comte de Northampton qui adressa à Thomas un regard ironique.

— J'ai entendu dire que tu avais été pendu !

— J'ai survécu, monseigneur, dit Thomas d'un air sombre.

Le comte hésita. Il se demandait s'il devait interroger Thomas pour savoir si sir Simon Jekyll avait été le bourreau, mais cette querelle n'avait plus lieu d'être. Sir Simon s'était enfui et l'accord qu'il avait passé avec le comte était nul. Il se contenta donc de grimacer.

— Personne ne peut tuer un rejeton du diable, n'est-ce pas ? dit-il avant de montrer quelque chose vers l'est.

Thomas regarda dans le crépuscule et aperçut une armée en marche.

Elle se trouvait au loin, sur la rive nord de la rivière qui coulait tout près entre de vastes étendues de roseaux, mais Thomas put voir que des lignes de cavaliers, de chariots, de fantassins et d'arbalétriers emplissaient chaque route et chaque sentier. Cette armée s'approchait d'une ville fortifiée. C'était Abbeville, dit le comte. Un pont traversait la rivière et Thomas, en regardant ces lignes noires qui serpentaient en direction du pont, eut l'impression que les portes de l'enfer s'étaient ouvertes pour déverser une immense horde armée de lances, d'épées et d'arbalètes. Puis il se souvint que messire Guillaume se trouvait là-bas, fit le signe de croix et dit une prière silencieuse pour que le père d'Eléonore survive.

— Doux Jésus, dit Skeat qui avait pris le geste de Thomas pour une réaction de peur, ils en veulent vraiment à nos âmes.

— Ils savent que nous sommes fatigués, dit le comte, ils savent que nous allons finir par manquer de flèches, et ils savent qu'ils ont plus d'hommes que nous. Beaucoup plus.

Il se tourna vers l'ouest.

— Et nous ne pouvons pas aller plus loin, ajouta-t-il en désignant la surface scintillante de la mer. Ils nous ont pris au piège. Demain, ils traverseront le pont à Abbeville et ils nous attaqueront.

— Alors nous allons combattre, grommela Will Skeat.

— Sur ce terrain, Will ?

Le pays était plat, idéal pour la cavalerie. Il comportait peu de haies et de taillis capables de protéger les archers.

— Et contre un si grand nombre ? ajouta-t-il en observant l'ennemi au loin. Ils nous surpassent en nombre, Will. Par Dieu, ils nous surpassent en nombre. Il est temps de s'en aller.

— S'en aller où ? demanda Skeat. Pourquoi ne pas choisir notre terrain et les y attendre ?

— Au sud ?

Le comte semblait incertain.

— Nous pouvons peut-être retraverser la Seine et reprendre nos bateaux en Normandie pour rentrer chez nous ? Dieu le sait bien, nous ne pouvons pas traverser la Somme.

Il abrita ses yeux tout en observant la rivière.

— Par le Christ, blasphéma-t-il, pourquoi diable n’y a-t-il pas un gué ? Nous aurions pu rejoindre nos places fortes en Flandre et laisser Philippe enlisé comme le sacré imbécile qu’il est assurément.

— Nous n’allons pas combattre ? demanda Thomas interloqué.

— Nous l’avons blessé, dit le comte avec un mouvement négatif de la tête. Nous lui avons tout volé. Nous avons parcouru son royaume en ne laissant que des cendres. Pourquoi livrer bataille ? Il a dépensé une fortune pour acheter les services des chevaliers et des arbalétriers, pourquoi ne pas le laisser gaspiller cet argent ? Ainsi, nous reviendrons l’année prochaine et nous recommencerons. À moins que nous ne parvenions pas à lui échapper.

Sur ce sombre propos, il redescendit du clocher, suivi par son entourage, laissant Skeat et Thomas seuls en haut.

Quand le comte ne fut plus en mesure d’entendre, Skeat dit avec amertume :

— La véritable raison pour laquelle ils ne veulent pas combattre, c’est qu’ils ont peur d’être faits prisonniers. Une rançon peut balayer la fortune d’une famille en un clin d’œil.

Il cracha par-dessus le parapet puis conduisit Thomas vers le rebord exposé au nord.

— Si je t’ai fait venir ici, Tom, c’est parce que tes yeux sont meilleurs que les miens. Peux-tu voir un village par là-bas ?

Il fallut un moment à Thomas pour distinguer un groupe de toits bas parmi les roseaux.

— Bien pauvre village, dit-il d’un ton amer.

— C’est tout de même un endroit où nous ne sommes pas allés chercher de la nourriture, dit Skeat, et comme il se trouve sur un marais, ils doivent avoir des anguilles fumées. J’aime beaucoup l’anguille fumée. C’est meilleur que les pommes acides ou que la soupe d’orties. Tu devrais aller y voir.

— Ce soir ?

— Pourquoi pas la semaine prochaine ? dit Skeat en redescendant. Ou l'année prochaine ? Évidemment ce soir, espèce de crapaud. Dépêche-toi !

Thomas prit vingt archers. Aucun d'entre eux ne voulait venir, car il se faisait tard et ils avaient peur que des patrouilles françaises les attendent sur la piste qui serpentait sans fin entre les dunes et les roseaux. C'était un pays désolé. Des oiseaux s'envolèrent des roseaux lorsque les chevaux s'engagèrent sur une piste si basse que par endroits elle était recouverte de lattes d'ormes pour permettre le passage. Tout autour d'eux, l'eau gargouillait et ruisselait dans de la boue recouverte d'écume verte.

— La marée descend, commenta Jake.

Thomas sentait l'odeur d'eau salée. Ils se trouvaient assez près de la mer pour que la marée envahisse cette intrication de roseaux et d'herbe. Par moments, le chemin devenait plus ferme en passant sur des bancs de sable où poussaient des plantes pâles et raides. En hiver, se dit Thomas, ce devait être en endroit perdu où le vent froid apportait de l'écume sur les marais gelés.

Il faisait presque noir quand ils atteignirent le village, un misérable lotissement d'une douzaine de cabanes aux toits de roseaux. Il n'y avait personne. Les habitants avaient dû partir juste avant l'arrivée des archers car des feux brûlaient encore dans les petits foyers de pierre.

— Il faut trouver de la nourriture, dit Thomas, plus particulièrement des anguilles fumées.

— Ça serait plus rapide d'attraper et de fumer nous-mêmes les anguilles, suggéra Jake.

— Allez, au travail ! dit Thomas qui se dirigea vers l'extrémité du hameau où se trouvait une chapelle en bois que le vent avait mise de guingois.

C'était à peine plus qu'un abri, peut-être le sanctuaire de quelque saint de ce marécage ingrat. Mais Thomas se dit que cette construction pouvait tout de même être assez solide pour supporter son poids. Il passa du dos de son cheval sur le toit de chaume couvert de mousse et rampa jusqu'à l'arête faîtière où il s'agrippa à la croix qui ornait l'un des pignons.

Il ne vit aucun mouvement dans le marais, bien qu'il pût apercevoir la fumée qui montait des feux de camp et formait comme une brume sur le jour qui déclinait au nord d'Abbeville. Demain, pensa-t-il, les Français allaient traverser le pont et passer la porte de la ville pour affronter l'armée anglaise dont les feux brûlaient au sud. Leurs fumées indiquaient bien à quel point elle était plus petite que l'armée française.

Jake sortit d'une cabane toute proche, un sac dans la main.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Thomas.

— Du grain ! dit Jake en élevant le sac. Il est humide et germé.

— Pas d'anguilles ?

— Bien sûr qu'il n'y a pas d'anguilles, marmonna Jake, elles ne sont pas assez stupides pour vivre dans un taudis comme celui-là.

Thomas sourit puis regarda du côté de la mer qui s'étendait à l'ouest comme une lame d'épée rougie par le sang. On distinguait une voile au loin, une tache blanche sur l'horizon nuageux. Les mouettes tournoyaient et montaient en flèche au-dessus de la rivière qui à cet endroit glissait vers la mer en un large chenal entre des roseaux et des bancs de sable. Il était difficile de dire où finissait le marais et où commençait la rivière dans ce paysage mal délimité. Thomas se demanda pourquoi les mouettes criaient et plongeaient. En les observant, il aperçut d'abord des vaches sur la rive. Il allait ouvrir la bouche pour apprendre la nouvelle à Jake, mais il vit qu'il y avait des hommes avec les animaux. Des hommes et des femmes, peut-être une vingtaine. Il comprit que ces gens devaient venir du village. Ils avaient probablement vu les archers anglais approcher et ils s'étaient enfuis avec leur bétail, mais pour aller où ? Dans le marais ? C'était plutôt sensé car le terrain humide devait receler nombre de sentiers secrets où ils pourraient se cacher, mais pourquoi s'étaient-ils risqués à aller sur la bordure de sable où Thomas les apercevait ? Puis il découvrit qu'ils ne cherchaient pas à se cacher mais à se sauver, car les villageois s'engageaient dans l'eau en direction de la rive opposée.

Doux Jésus, pensa-t-il, il y a un gué ! Il regarda, n'en croyant pas ses yeux, mais les gens traversaient lentement la rivière en

tirant leurs vaches. C'était un gué profond qui sans doute ne pouvait être franchi qu'à marée basse, mais il était bien là.

— Jake ! appela-t-il, Jake !

Jake accourut et Thomas se pencha pour le hisser sur le toit de chaume pourri. La construction oscillait dangereusement sous leur poids pendant que Jake rampait jusqu'au faîte, s'agrippait à la croix de bois décolorée par le soleil et regardait ce que Thomas lui montrait.

— Cul de Dieu ! dit-il. Il y a un gué !

— Et il y a des Français, ajouta Thomas.

Car sur la rive d'en face, là où une terre plus ferme émergeait du marais et de la rivière, il y avait à présent des hommes en cottes de mailles. Ils venaient d'arriver, sinon Thomas les aurait aperçus plus tôt. Leurs premiers feux de camp commençaient à pétiller dans le bosquet d'arbres sombres où ils s'étaient installés. Cette présence indiquait que les Français connaissaient l'existence de ce gué et voulaient empêcher le passage des Anglais, mais ce point ne concernait Thomas en rien. Il lui incombait seulement d'informer l'armée qu'il existait un gué, un moyen de sortir du piège.

Thomas se laissa glisser sur la paille du toit et sauta sur le sol.

— Retourne auprès de Will, dit-il à Jake, et dis-lui qu'il y a un gué. Dis-lui aussi que je vais brûler les cabanes une par une pour qu'elles servent de balises.

Il allait faire nuit et, sans un feu pour les guider, ils seraient incapables de trouver le village.

Jake prit six hommes et repartit vers le sud. Thomas attendit. De temps en temps, il grimpait sur le toit de la chapelle et regardait de l'autre côté du gué. À chaque fois, il découvrait un plus grand nombre de feux parmi les arbres. Les Français, se disait-il, avaient disposé là des forces importantes, ce qui n'était pas étonnant. Il s'agissait du dernier moyen de s'échapper, par conséquent ils le bloquaient. Mais Thomas mit malgré tout le feu aux cabanes pour indiquer aux Anglais où se situait ce passage.

Les flammes rugirent dans la nuit en projetant des étincelles au-dessus des marais. Les archers avaient trouvé un peu de

poisson séché pendu au mur de l'une des huttes et cela, accompagné d'eau saumâtre, constitua leur dîner. Ils étaient d'humeur maussade.

— Nous aurions dû rester en Bretagne, dit l'un.

— Ils vont nous coincer, observa un autre qui avait confectionné une flûte avec un roseau sec et jouait un air mélancolique.

— Nous avons des flèches, dit un troisième.

— Suffisamment pour tuer tous ces salauds ?

— Il faudra bien.

Le joueur de flûte produisit quelques notes, puis cela l'ennuya et il jeta l'instrument dans le feu le plus proche. Cette nuit mettait la patience de Thomas à rude épreuve. Il repartit vers la chapelle mais, au lieu de grimper sur son toit, il en ouvrit la porte branlante puis les volets de l'unique fenêtre afin de laisser pénétrer un peu de la lumière du feu. Il découvrit alors que ce n'était pas à proprement parler une chapelle mais un sanctuaire de pêcheurs. L'autel était constitué de planches de bois décolorées par la mer, posées sur deux barils cassés. Sur cet autel, il y avait une sorte de poupée assez grossière, enveloppée de tissu blanc et coiffée d'une couronne de brins d'algues séchés. À Hookton, les pêcheurs avaient parfois construit de semblables sanctuaires, surtout lorsqu'un bateau était perdu en mer. Le père de Thomas les avait toujours détestés. Il en avait même brûlé un en disant que c'était de l'idolâtrie, mais Thomas pensait que les pêcheurs en avaient besoin. La mer était cruelle et la poupée représentait peut-être une sainte locale. Les femmes dont les maris étaient partis en mer depuis longtemps pouvaient ainsi venir prier la sainte pour lui demander de faire revenir le bateau.

Le toit du sanctuaire était si bas qu'on était plus à l'aise à genoux. Thomas dit une prière. « Accordez-moi de survivre, implora-t-il, faites que je vive. » Et il se mit à penser à la lance, à frère Germain, à messire Guillaume et à leur crainte qu'un mal nouveau, venu des seigneurs noirs, ne mijote dans le sud. Ce n'est en aucun cas ton affaire, se dit-il, c'est de la superstition. Les cathares ont disparu, brûlés sur les bûchers de l'Église et partis en enfer. « Méfie-toi des fous », l'avait prévenu son père,

et qui mieux que le père Ralph en savait quelque chose ? Mais était-il un Vexille ? Thomas inclina la tête et pria Dieu de le préserver de la folie.

— Pour quoi pries-tu, à présent ? demanda soudain une voix qui fit sursauter Thomas.

Il se retourna. Le père Hobbe tout sourire était sur le pas de la porte. Au cours des derniers jours, il lui était arrivé de bavarder avec le prêtre, mais il n'avait jamais été seul à seul avec lui. Thomas n'était pas sûr de le souhaiter d'ailleurs, car la présence du père Hobbe lui rappelait sa pénitence.

— Je prie pour que nous ayons plus de flèches, mon père.

— Plaise à Dieu de répondre à ta prière, dit le père Hobbe en s'avancant sur le sol de terre battue, j'ai eu un mal du diable à trouver mon chemin dans le marais, mais je voulais te parler. J'ai eu l'impression que tu m'évitais ces derniers temps.

— Père ! dit Thomas d'un ton de reproche.

— Eh bien, te revoilà parmi nous, et en plus avec une belle fille ! Je te le dis, Thomas, tu es sous le charme. Si on te forçait à lécher le derrière d'un lépreux, tu n'y trouverais que douceur. Ils ne peuvent même pas te pendre !

— Ils le peuvent, dit Thomas, mais mal.

— Remercie Dieu ! dit le prêtre avant d'ajouter avec un sourire : Où en est ta pénitence ?

— Je n'ai pas retrouvé la lance, répondit brièvement Thomas.

— Mais l'as-tu cherchée ?

Après cette question, le père Hobbe tira un pain de sa besace. Il rompit la petite miche et en tendit la moitié à Thomas.

— Ne me demande pas où je l'ai trouvé, je peux simplement te dire que je ne l'ai pas volé. Souviens-t'en, Thomas, tu peux ne pas accomplir ta pénitence et recevoir malgré tout l'absolution, du moment que tu as fait un effort sincère.

Thomas fit la grimace, non pas à cause des paroles du père Hobbe mais parce qu'il avait mâché un fragment de meule. Il cracha la petite pierre.

— Mon âme n'est pas aussi noire que vous le faites paraître, mon père.

— Comment peux-tu le savoir ? Toutes les âmes sont noires.

— J'ai fait un effort, dit Thomas qui en vint à raconter comment il était allé à Caen et avait découvert la maison de messire Guillaume, comment il avait été son hôte, ce qu'avait raconté frère Germain au sujet des cathares, des Vexille, de la prophétie de Daniel, et quel avait été le conseil de Mordecaï.

Le père Hobbe fit le signe de la croix quand Thomas prononça ce nom.

— Tu ne peux pas écouter un homme pareil, dit le prêtre avec un air sévère. Il se peut qu'il soit ou ne soit pas un bon médecin, mais les juifs ont toujours haï le Christ. S'il est d'un côté quelconque, c'est de celui du diable.

— C'est un homme bien, insista Thomas.

— Thomas ! Thomas ! dit le père Hobbe avec tristesse avant de continuer les sourcils froncés, après un silence : J'ai entendu dire que l'hérésie est toujours vivace.

— Mais elle ne peut pas affronter la France et l'Église !

— Qui sait ? Elle a franchi la mer pour voler la lance à ton père, et tu m'as dit qu'elle avait traversé la France pour tuer la femme de messire Guillaume. Le diable fait ses affaires dans l'ombre, Thomas.

— Il y a autre chose, dit Thomas.

Il rapporta au prêtre l'histoire selon laquelle les cathares étaient en possession du Graal. La lueur des cabanes en flammes s'agitait sur les murs et donnait un aspect sinistre à la poupée de l'autel.

— Rien de tout cela ne me convainc vraiment, conclut Thomas.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que si cette histoire est vraie, alors je ne suis plus Thomas de Hookton mais Thomas Vexille. Je ne suis pas anglais mais à moitié français. Je ne suis pas archer, mais de naissance noble.

— C'est pire encore, dit le père Hobbe avec un sourire, cela veut dire qu'une tâche t'est assignée.

— Ce ne sont que des histoires, dit Thomas avec une expression méprisante, donnez-moi une autre pénitence, mon père. Je ferai un pèlerinage pour vous, j'irai à Canterbury sur les genoux, si c'est ce que vous voulez.

— Je ne veux rien de toi, Thomas, c'est Dieu qui veut beaucoup de toi.

— Alors dites à Dieu de choisir quelqu'un d'autre.

— Il n'est pas dans mes habitudes de donner des conseils au Tout-Puissant, bien que j'écoute les siens. Tu crois que le Graal n'existe pas ?

— Les hommes l'ont cherché pendant mille ans, dit Thomas, et personne ne l'a trouvé. À moins que la chose qui est à Gênes soit véritable.

Le père Hobbe appuya sa tête contre le mur en clayonnage.

— J'ai entendu dire, répondit-il d'un ton tranquille, que le vrai Graal est fait d'argile ordinaire. Simple ustensile de paysan, comme celui que ma mère, Dieu ait son âme, conservait précieusement, car elle ne pouvait s'en offrir qu'un seul, et moi, en imbécile maladroit que je suis, je l'ai cassé un jour. Mais le Graal, à ce qu'on m'a dit, ne peut pas être cassé. Tu pourrais le mettre dans l'une de ces bombardes qui ont amusé tout le monde à Caen et l'envoyer contre le mur d'un château, il ne se briserait pas. Et quand tu mets la chair et le sang, le pain et le vin de la messe, dans cette argile ordinaire, Thomas, ils se transforment en or. En or pur et brillant. C'est cela le Graal et, que Dieu me vienne en aide, il existe bel et bien.

— Alors vous voudriez que je parcoure la terre à la recherche d'un ustensile de paysan ? demanda Thomas.

— Dieu le veut, dit le père Hobbe d'un air attristé, et il a une bonne raison pour cela. L'hérésie est partout, Thomas. L'Église est assiégée. Les évêques, les cardinaux et les abbayes sont corrompus par les richesses, les prêtres de village croupissent dans l'ignorance et le diable fait fermenter ses maux. Cependant, nous sommes encore quelques-uns, très peu, qui pensent que l'Église peut être régénérée, qu'elle peut à nouveau resplendir de toute la gloire de Dieu. Je pense que le Graal peut réaliser cela. Je pense que Dieu t'a choisi.

— Mon père !

— Et peut-être moi aussi, continua le père Hobbe sans tenir compte de la protestation de Thomas. Quand tout ceci sera terminé, dit-il en embrassant d'un geste de la main l'armée en

péril, il se pourrait que je me joigne à toi. Nous chercherons ensemble ta famille.

— Vous ? demanda Thomas, mais pourquoi ?

— Parce que Dieu le demande, dit simplement le père Hobbe.

Puis il redressa la tête.

— Il faut que tu y ailles, Thomas, je prierai pour toi.

Thomas devait y aller parce que la nuit était troublée par des bruits de sabots et de voix stridentes. Thomas saisit son arc et sortit du sanctuaire. Une vingtaine d'hommes d'armes étaient entrés dans le village. Leurs boucliers portaient les lions et les étoiles du comte de Northampton et leur chef voulait savoir qui commandait les archers.

— C'est moi, dit Thomas.

— Où est ce gué ?

Thomas se confectionna une torche avec du chaume fixé au bout d'un bâton et il conduisit les cavaliers à travers le marais vers le gué. Au bout d'un moment, sa flamme s'éteignit, mais il se trouvait assez proche pour reconnaître son chemin jusqu'à l'endroit où il avait vu le bétail. La marée avait monté. L'eau noire coulait autour des cavaliers qui progressaient sur une élévation de sable de plus en plus étroite.

— Vous pouvez voir où se trouve l'autre côté, dit Thomas aux hommes d'armes en leur désignant les feux des Français, qui semblaient se trouver à environ un mile.

— Ces salauds nous attendent ?

— Ils sont nombreux.

— On passe de toute façon, dit le chef des cavaliers. Le roi l'a décidé et nous le ferons lorsque la marée baissera.

Il se tourna vers ses hommes.

— Pied à terre ! Trouvez le passage. Marquez-le.

Il désigna des saules.

— Coupez les rameaux et servez-vous-en comme repères.

Thomas retourna au village, s'enfonçant parfois dans l'eau jusqu'à la ceinture. Une fine brume s'élevait de la marée montante et, sans les cabanes en flammes, il aurait aisément pu se perdre.

Le village, construit sur le terrain le plus élevé de tout le marais, était occupé par une foule de cavaliers lorsque Thomas y revint. Archers et hommes d'armes s'étaient rassemblés là et certains avaient déjà démolì le sanctuaire pour faire du feu avec ses poutres.

Will Skeat était venu avec le reste de ses archers.

— Les femmes sont avec les bagages, dit-il à Thomas. C'est une sacrée pagaille, là-bas. Ils espèrent faire passer tout le monde demain matin.

— Il y aura d'abord une bataille, dit Thomas.

— C'est soit ça, soit affronter leur foutue armée un peu plus tard dans la journée. As-tu trouvé des anguilles ?

— On les as mangées.

Skeat sourit puis se retourna parce qu'une voix l'appelait. C'était le comte de Northampton dont la housse de cheval était maculée de boue presque jusqu'à la selle.

— Bon travail, Will !

— Ce n'est pas moi, monseigneur, c'est ce petit malin, dit Skeat en désignant Thomas du pouce.

— Ça t'a fait du bien d'être pendu, dirait-on ! dit le comte.

Après quoi, il examina une file d'hommes d'armes sur la crête de sable du village.

— Soyez prêts à avancer à l'aube, Will, nous traverserons quand la marée descendra. Je veux que tes gars soient devant. Laissez vos chevaux ici. Je les ferai garder par des hommes sérieux.

On dort peu cette nuit-là, même si Thomas somnola, étendu sur le sable en attendant l'aube. Elle apporta une lumière pâle et brumeuse. Les saules apparurent dans l'air vaporeux, tandis que les hommes d'armes s'accroupissaient près de la berge et observaient vers le nord où la brume était épaissie par la fumée des feux ennemis. La rivière coulait vite, entraînée par la marée descendante, mais elle était encore trop haute pour être traversée.

Près du gué, les cinquante archers de Skeat s'étaient postés, auxquels s'ajoutaient cinquante autres sous les ordres de John Armstrong. Le même nombre d'hommes d'armes, tous à pied, était conduit par le comte de Northampton, qui avait reçu la

mission de diriger la traversée. Le prince de Galles voulait commander le combat en personne, mais son père le lui avait interdit. Le comte, bien plus expérimenté, reçut cette responsabilité qui ne l'enchantait guère. Il aurait souhaité disposer de beaucoup plus d'hommes, mais la rive de sable ne le permettait pas et les sentiers qui traversaient les marécages étaient étroits et dangereux, ce qui rendait difficile l'arrivée de renforts.

— Vous savez ce que vous avez à faire, dit le comte à Skeat et Armstrong.

— Nous le savons.

— Encore deux heures, peut-être ?

C'était l'estimation du comte pour la marée. Ces deux heures s'écoulèrent lentement. Les Anglais ne pouvaient rien faire d'autre qu'observer à travers la brume de plus en plus légère comment l'ennemi formait ses lignes de bataille sur l'autre rive. L'eau qui descendait permit à d'autres hommes de s'avancer sur la berge, mais les forces du comte restaient pitoyablement faibles – peut-être deux cents hommes –, alors que les Français en disposaient de deux fois plus rien qu'en hommes d'armes. Thomas entreprit de les compter du mieux qu'il put selon une méthode que Will Skeat lui avait enseignée : diviser l'ennemi en deux, diviser encore en deux puis compter la petite unité et multiplier par quatre. Il aurait préféré ne pas avoir eu à faire ce travail car l'ennemi était terriblement nombreux. En plus des hommes d'armes, il devait y avoir cinq ou six cents fantassins, probablement levés au nord d'Abbeville. Ils ne constituaient pas une menace sérieuse car, comme la plupart des troupes d'infanterie, ils devaient être mal entraînés et pauvrement armés d'armes anciennes ou d'outils de ferme, mais ils pouvaient néanmoins faire du dégât si les hommes du comte se trouvaient en difficulté. Le seul motif d'espoir que Thomas put découvrir dans cette aube brumeuse, c'est que les Français semblaient disposer de très peu d'arbalétriers, mais ils n'en avaient vraiment pas besoin étant donné le nombre d'hommes d'armes qu'ils comptaient parmi eux. Et de surcroît cette force formidable qui se rassemblait sur la rive nord allait combattre avec la claire conscience que s'ils repoussaient l'attaque anglaise

leur adversaire serait coincé contre la mer et que l'armée française, si importante, pourrait alors l'écraser.

Deux chevaux de bât apportèrent des gerbes de ces précieuses flèches qui furent distribuées aux archers.

— Laissez tranquilles ces foutus paysans, dit Skeat à ses troupes, tuez les hommes d'armes. Je veux entendre ces salauds appeler les chèvres qui leur servent de mère.

— Il y a de la nourriture de l'autre côté, dit John Armstrong à ses hommes affamés. Ces bâtards ont de la viande, du pain et de la bière, et tout cela sera à vous si vous les enfoncez.

— Ne gaspillez pas vos flèches, gronda Skeat, tirez soigneusement. Visez bien, les gars, visez. Je veux les voir saigner !

— Prenez garde au vent ! cria John Armstrong, il déportera les flèches vers la droite.

Deux cents hommes d'armes français se tenaient à pied sur la berge, et deux cents autres attendaient à cheval à cent pas derrière. La populace de l'infanterie était divisée en deux masses sur chacun des flancs. Les hommes d'armes à pied étaient là pour arrêter les Anglais sur la berge et les cavaliers devaient charger si leur ligne était franchie, tandis que l'infanterie servait à donner l'apparence du nombre et pourrait aider au massacre qui suivrait une victoire française. Les Français devaient se sentir en confiance car ils avaient arrêté toutes les autres tentatives de passer la Somme.

Si ce n'est qu'aux autres gués, l'ennemi avait disposé d'arbalétriers qui avaient été capables de maintenir les archers en eau profonde, là où il ne pouvaient pas se servir correctement de leurs arcs, de crainte d'en mouiller la corde. Or, à ce gué, il n'y avait pas d'arbalètes.

Le comte de Northampton, à pied, comme ses hommes, cracha vers la rivière.

— Il aurait dû laisser ses hommes en arrière et placer devant une centaine d'arbalétriers, fit-il remarquer à Will Skeat, nous aurions été en difficulté.

— Ils auront quelques arbalétriers, dit Skeat.

— Pas assez, Will, pas assez.

Le comte portait un vieux heaume sans visière. Il était accompagné par un homme d'armes à la barbe grise dont le visage était sillonné de rides profondes et qui portait une cotte de mailles raccommodée en de nombreux endroits.

— Tu connais Reginald Cobham, Will ? demanda le comte.

— J'ai entendu parler de vous, maître Cobham, dit Will avec respect.

— Et moi de vous, maître Skeat, répondit Cobham.

Un murmure se répandit parmi les archers : Reginald Cobham se trouvait au gué. Les hommes se tournèrent vers celui dont le nom était célèbre dans toute l'armée. Un homme du commun comme eux, mais un vieux guerrier craint par les ennemis de l'Angleterre.

Le comte regarda un piquet qui marquait l'une des extrémités du gué.

— Je pense que l'eau est assez basse, dit-il en tapant sur l'épaule de Skeat, allez, Will, va en tuer quelques-uns.

Thomas, en jetant un coup d'œil derrière lui, vit que toute parcelle de terre ferme du marais était occupée par des soldats, des chevaux et des femmes. L'armée anglaise s'était engagée dans les terres basses, comptant sur la capacité du comte à forcer le passage. Loin vers l'est, bien que personne ne le sache au bord du gué, le corps principal de l'armée française traversait le pont d'Abbeville pour fondre sur les arrières de l'armée anglaise.

Une brise venait de la mer, apportant une fraîcheur matinale et une odeur de sel. Les mouettes poussaient leurs tristes cris au-dessus des pâles roseaux. Le lit principal de la rivière était à moitié vide et la centaine d'archers paraissaient une force bien pitoyable tandis qu'ils s'étiraient pour former une ligne et s'engageaient dans l'eau. Les hommes d'Armstrong étaient sur la gauche, ceux de Skeat, sur la droite. Derrière eux venaient les premiers hommes d'armes. Ceux-ci étaient tous à pied. Ils avaient pour mission d'attendre que les flèches aient suffisamment affaibli l'ennemi, puis de charger avec leurs épées, leurs haches et leurs cimenterres. L'ennemi disposait de deux tambours qui commencèrent à frapper leur peau de chèvre, puis

une trompette retentit et, des arbres du camp français, les oiseaux s'envolèrent.

— Attention au vent, cria Skeat à ses hommes, il souffle fort !

Le vent soufflait en sens contraire de la marée, formant à la surface de l'eau de petites vagues avec des crêtes blanches. L'infanterie française criait, les nuages gris filaient au-dessus de la terre verte, les tambours maintenaient leur rythme effrayant et les bannières flottaient au-dessus des hommes d'armes qui attendaient. Thomas fut soulagé de voir qu'aucune ne portait les faucons d'or sur champ d'azur. L'eau froide lui montait jusqu'aux cuisses. Il tenait son arc haut levé, observant l'ennemi, attendant que les premiers carreaux d'arbalète viennent siffler au-dessus de l'eau.

Aucun carreau ne vint. L'ennemi était désormais à portée des arcs, mais Will Skeat voulait qu'ils s'approchent encore. Un chevalier français sur un cheval houssé de vert et de bleu s'avança jusqu'à ses camarades à pied, puis il passa sur le côté et s'engagea dans la rivière.

— Ce pauvre imbécile veut se faire un nom, dit Skeat, Jake ! Dan ! Peter ! Arrêtez-moi cet animal !

Trois arcs se tendirent et trois flèches partirent. Le chevalier français fut repoussé au fond de sa selle et son affaissement provoqua la fureur des Français qui poussèrent leur cri de guerre : « Montjoie saint Denis ! », et les hommes d'armes s'engagèrent dans l'eau, prêts à affronter les archers qui tendirent leurs arcs.

— Tenez bon ! cria Skeat, tenez bon ! Approchez-vous, approchez-vous !

Les roulements de tambour se firent plus fort. Le chevalier français fut emmené par son cheval tandis que les autres Français revenaient sur le sol sec. L'eau ne montait plus que jusqu'aux genoux de Thomas et la distance diminuait. Une centaine de pas plus loin, Will Skeat fut enfin satisfait.

— Maintenant, abattez-les ! cria-t-il.

Les cordes furent tirées jusqu'à l'oreille et relâchées. Les flèches s'envolèrent et pendant que la première volée filait au-dessus de l'eau, la seconde était déjà lâchée, et au moment où les hommes placèrent leur troisième flèche sur la corde, la

première toucha la cible. Cela produisit un bruit de métal heurtant le métal, comme une centaine de petits marteaux frappant l'enclume. Les Français s'accroupirent aussitôt derrière leurs boucliers dressés.

— Piquez votre homme ! criait Skeat, Piquez-les !

Lui-même se servait de son arc, sans précipitation, attendant toujours que l'ennemi abaisse son bouclier pour lâcher la flèche. Thomas observait la masse de l'infanterie sur sa droite. Ils avaient l'air de vouloir se livrer à une charge sauvage, aussi désirait-il leur planter quelques flèches dans le ventre avant qu'ils aient atteint le bord de l'eau.

Une vingtaine d'hommes d'armes français avaient été tués ou blessés. Leur chef cria aux autres de resserrer les boucliers. Une douzaine d'hommes d'armes de l'arrière étaient descendus de cheval et couraient renforcer la première ligne.

— Du calme, les gars, du calme, lança John Armstrong, ne tirez pas trop vite.

Les boucliers ennemis étaient hérissés de flèches. Les Français comptaient sur ces écus suffisamment épais pour arrêter les flèches, et ils se tenaient à l'abri, attendant que les Anglais soient à court de flèches ou que leurs hommes d'armes se rapprochent. Thomas constata que certaines flèches avaient traversé les boucliers et infligé des blessures, mais que la plupart se perdaient. Jetant un coup d'œil derrière lui, il vit que l'infanterie n'avancait toujours pas. Les archers anglais tiraient moins, attendant que l'ennemi se découvre. Le comte de Northampton devait s'impatienter, ou bien il devait craindre que la marée monte car il cria à ses hommes d'avancer.

— Saint Georges ! Saint Georges !

— Étirez la ligne ! hurla Will Skeat, qui voulait que ses hommes se trouvent sur les flancs de l'attaque du comte de façon à pouvoir tirer quand les Français se redresseraient pour recevoir l'assaut.

Mais l'eau devenait vite plus profonde et Thomas, qui marchait vers l'amont, ne put aller aussi loin qu'il l'aurait voulu.

— Tuez-les ! Tuez-les ! criait le comte en remontant sur la berge opposée.

— Gardez les rangs ! criait Reginald Cobham.

Les hommes d'armes français poussèrent une acclamation, car la charge des Anglais signifiait que les archers ne pourraient plus tirer. Pourtant Thomas parvint à tirer encore deux flèches au moment où les défenseurs se relevaient, avant que les deux groupes de combattants ne se heurtent au bord de la rivière dans un grand choc d'épées contre les boucliers. Chacun poussait son cri de guerre, « Saint Denis » s'opposant à « Saint Georges ».

— Attention à droite ! cria Thomas car l'infanterie s'était mise en mouvement.

Il leur envoya deux flèches, puisant dans son sac aussi vite qu'il pouvait.

— Visez les cavaliers ! ordonna Will Skeat.

Thomas changea de cible pour envoyer une flèche par-dessus la tête des combattants sur les cavaliers français qui s'avançaient vers la berge afin d'aider leurs camarades. Quelques cavaliers anglais s'étaient engagés dans le gué, mais ils ne pouvaient rejoindre les Français parce que la mêlée des hommes d'armes bloquait le passage.

Les hommes frappaient d'estoc et de taille. Les épées se heurtaient aux haches, les cimenterres fendaient les heaumes et les crânes. Le bruit était celui d'une forge du diable et le sang se mêlait à la marée dans les hauts fonds. Un Anglais se mit à hurler lorsqu'il fut taillé en pièces dans l'eau, et hurla encore lorsque deux Français le frappèrent aux jambes et au ventre avec leurs haches. Le comte frappait d'estoc avec son épée sans tenir compte des coups qui martelaient son écu.

— Serrez les rangs ! cria Reginald Cobham.

Un homme trébucha sur un corps, ce qui fit une ouverture dans la ligne anglaise. Trois Français hurlants tentèrent de l'exploiter mais ils furent accueillis par un homme armé d'une double hache qui asséna son coup si fort que la lourde lame fendit le casque et le crâne jusqu'au cou.

— Par les flancs ! beugla Will Skeat.

Ses archers s'approchèrent de la berge afin d'envoyer leurs flèches sur les côtés de la formation française. Deux cents chevaliers français combattaient quatre-vingts ou quatre-vingt-dix hommes d'armes anglais, ce qui faisait un tintamarre

monstrueux. Les hommes ahaïaient en frappant. Les deux rangées face à face étaient désormais soudées, boucliers contre boucliers. C'étaient les hommes de la deuxième rangée qui tuaient en balançant leurs armes par-dessus les hommes du premier rang. La plus grande partie des archers dirigeaient leurs flèches sur les flancs des Français, tandis qu'un petit nombre, conduit par John Armstrong, s'était approché des hommes d'armes afin de tirer de face sur l'ennemi.

L'infanterie française, croyant que la charge anglaise était arrêtée, poussa une acclamation et se mit à avancer.

— Tuez-les ! Tuez-les ! cria Thomas.

Il avait déjà utilisé toute une gerbe de flèches, vingt-quatre pointes, et il ne lui restait plus qu'une seule gerbe. Il tendit l'arc, lâcha la corde, tendit à nouveau. Certains soldats de l'infanterie française avaient des jaquettes capitonnées mais elles ne constituaient pas une protection contre les flèches. Leur meilleure défense était leur nombre même. Ils poussaient un cri sauvage en descendant vers la berge. Mais une vingtaine de cavaliers anglais surgirent de derrière les archers et franchit leur ligne pour aller à la rencontre de la charge désordonnée. Les cavaliers en cotte de mailles taillèrent à pleins bras les premiers rangs de l'infanterie. Les épées frappaient à droite, frappaient à gauche, et les paysans reculèrent. Les chevaux assaillaient l'ennemi en se déplaçant continuellement pour que personne ne puisse couper leurs jarrets. Un homme d'armes fut délogé de sa selle. Il poussa un terrible cri quand il fut frappé à mort dans les hauts fonds. Thomas et ses archers dirigèrent leurs flèches sur la foule, d'autres cavaliers arrivèrent pour aider à la massacrer, mais elle occupait toujours la berge. Soudain, Thomas s'aperçut qu'il n'avait plus de flèches. Il mit son arc à son cou, tira son épée et courut vers la rive.

Un Français dirigea sa lance sur Thomas. Celui-ci dévia l'arme et frappa à la gorge avec la pointe de son épée. Un sang clair jaillit et se dilua dans la rivière. Il frappa un autre homme. À côté de lui, Sam au visage d'ange enfonça une serpe dans un crâne. Elle y resta plantée et Sam, furieux, donna un coup de pied au cadavre. Abandonnant son arme sur sa victime, il s'empara de la hache d'un ennemi agonisant et fit décrire de

grands cercles à son nouvel instrument pour faire reculer les Français. Jake, lui, avait encore des flèches. Il tirait rapidement.

Un bruit d'éclaboussement et une acclamation annoncèrent l'arrivée d'un contingent supplémentaire d'hommes d'armes à cheval qui fonça sur l'infanterie avec ses lourdes lances. Les grands chevaux, habitués au carnage, marchaient sur les vivants et les morts pendant que leurs cavaliers, après avoir abandonné leurs lances, taillaient à coups d'épée. D'autres archers étaient arrivés également. Ils tiraient depuis le milieu de la rivière.

Thomas était à présent sur la berge. Le devant de sa courte cotte de mailles était rouge d'un sang qui n'était pas le sien, et l'infanterie battait en retraite. Will Skeat, dans un puissant hurlement, annonça que de nouvelles flèches étaient arrivées. Thomas et ses archers retraversèrent la rivière. Ils trouvèrent sur la berge le père Hobbe qui accompagnait une mule chargée de deux paniers de gerbes de flèches.

— Accomplissez la volonté du Seigneur, dit le père Hobbe en jetant une gerbe à Thomas qui défit l'attache et déversa les flèches dans son sac. Une trompette retentit sur la rive nord. Thomas se retourna et vit que des cavaliers français arrivaient en renfort.

— Abattez-les ! cria Skeat. Abattez ces salauds !

Les arcs claquèrent et les flèches filèrent vers les chevaux. D'autres hommes d'armes anglais s'engageaient dans la rivière pour compléter les forces du comte qui, pouce par pouce, pas par pas, progressaient sur la rive. Mais les cavaliers français se jetèrent dans la mêlée avec leurs lances et leurs épées. Thomas envoya une flèche dans la cotte de mailles qui recouvrait la gorge d'un Français, et une autre dans le chanfrein de son cheval. L'animal se cabra, hennit et désarçonna son cavalier.

— Tuez ! Tuez ! Tuez !

Le comte de Northampton, couvert de sang depuis le heaume jusqu'aux solerets, frappait sans discontinuer de son épée. Il était épuisé et assourdi par les chocs sur l'acier, mais il remontait la berge avec ses hommes resserrés autour de lui. Cobham tuait avec une assurance calme. Chaque coup qu'il portait révélait une longue expérience. Les cavaliers anglais entrèrent eux aussi dans la mêlée, brandissant leurs lances au-

dessus de la tête de leurs compatriotes pour repousser les chevaux ennemis, mais en même temps ils empêchaient les archers de tirer en masquant leurs cibles. Thomas suspendit à nouveau son arc à son cou et tira son épée. « Saint Georges ! Saint Georges ! » À présent, le comte était sorti des roseaux et se tenait sur l'herbe, au-dessus des marques indiquant le niveau supérieur de l'eau. Derrière lui, la rivière était un charnier rempli de morts, de blessés, de sang et de cris.

Le père Hobbe, la soutane remontée à sa ceinture, se battait avec un bâton qu'il envoyait sur la figure des Français. « Au nom du Père », cria-t-il. Un Français recula, l'œil rouge. « Et du Fils », continua-t-il en brisant le nez d'un homme. « Et du Saint-Esprit ! »

Un chevalier français franchit les rangs anglais, mais des archers s'attroupèrent autour du cheval. Ils lui coupèrent les jarrets et tirèrent dans la boue son cavalier qu'ils frappèrent à coups de hache, de serpe et d'épée.

— Archers ! cria le comte, archers !

Les derniers cavaliers français se mettaient en place pour livrer une charge qui menaçait de jeter à la rivière la masse d'hommes hurlants, Français et Anglais, qui se battaient sur la berge. Mais une douzaine d'archers, les derniers à avoir encore des flèches, envoyèrent leurs traits et le premier rang de cavaliers s'effondra dans un enchevêtrement de jambes de chevaux et d'armes abandonnées.

Une autre trompette sonna, cette fois du côté anglais. Des renforts traversèrent la rivière et remontèrent sur l'autre rive.

— Ils cèdent ! Ils cèdent !

Thomas ne vit pas celui qui annonçait cette nouvelle mais elle était vraie. Les Français reculaient. Leur infanterie, décimée, s'était déjà retirée. À présent, les chevaliers se repliaient devant la furie de l'assaut anglais.

— Tuez-les ! Pas de prisonniers ! hurla le comte en français.

Ses hommes d'armes, couverts de sang et de sueur, fatigués et furieux, montèrent la rive et attaquèrent une nouvelle fois les Français qui firent un autre pas en arrière.

Et puis l'ennemi se dispersa. Ce fut soudain. Les deux forces luttaient pied à pied et tout d'un coup les Français se mirent à

courir et la rivière fut envahie d'hommes d'armes à cheval qui traversaient afin de poursuivre l'ennemi désarmé.

— Jésus, dit Will Skeat en se laissant tomber à genoux et en faisant le signe de la croix.

Auprès de lui un Français agonisant gémissait mais Skeat ne lui prêtait aucune attention.

— Jésus, répéta-t-il, combien te reste-t-il de flèches, Tom ?

— Encore deux.

— Jésus.

Skeat releva la tête. Il avait du sang sur les joues.

— Les cornards, dit-il plein de ressentiment.

Il parlait des hommes d'armes récemment arrivés qui écrasaient sur leur passage ce qui restait des combattants pour aller harceler l'ennemi en fuite.

— Ces cochons vont entrer les premiers dans leur camp, pas vrai ? Ils vont ramasser toute la nourriture !

Mais le gué était pris, le piège était brisé et les Anglais traversaient la Somme.

TROISIÈME PARTIE

Crécy

L'armée anglaise traversa avant que la marée ne remonte. Chevaux, chariots, hommes et femmes, tous traversèrent sains et saufs, de sorte que l'armée française, s'avancant depuis Abbeville pour les enfermer, ne trouva qu'un coin de terre vide entre la rivière et la mer.

Durant toute la journée du lendemain, les deux armées se firent face de part et d'autre du gué. Les Anglais se mirent en ordre de bataille, disposant leurs quatre mille archers le long de la rivière et plaçant derrière trois grands corps d'hommes d'armes sur le terrain plus élevé, mais les Français, étirés sur les chemins qui conduisaient au gué, ne furent pas tentés de forcer le passage. Une poignée de leurs chevaliers s'engagea dans l'eau pour lancer défis et invectives, mais le roi ne laissa aucun chevalier anglais leur répondre, et les archers, sachant qu'ils devaient économiser leurs flèches, supportèrent les insultes sans répliquer.

— Laissez-les crier, gronda Will Skeat, les cris n'ont jamais blessé personne jusqu'à présent.

Il adressa un sourire à Thomas en ajoutant :

— Ça dépend de la personne, évidemment. Ça a rendu sir Simon furieux, n'est-ce pas ?

— Ce n'était qu'une canaille.

— Non, Tom, corrigea Skeat, la canaille c'était toi, et lui le gentilhomme.

Skeat regarda les Français, de l'autre côté de l'eau. Ils ne manifestaient aucune intention de disputer le gué.

— La plupart d'entre eux, continua-t-il en parlant à l'évidence des chevaliers et des nobles, sont très bien. Quand ils ont combattu pendant quelque temps avec les archers, ils apprennent à nous considérer, du fait que nous sommes les canailles crottées qui leur permettent de rester en vie, mais il y a toujours quelques idiots. Ce n'est pas le cas de notre Billy.

Il se retourna pour regarder le comte de Northampton qui allait et venait sur la berge en faisant signe aux Français de venir se battre.

— C'est un vrai gentilhomme, il sait comment tuer ces foutus Français.

Le lendemain matin, les ennemis étaient partis. Le seul signe de leur présence était un nuage de poussière blanche en suspension au-dessus de la route qui conduisait à Abbeville. Les Anglais partirent vers le nord, ralentis par la faim et par les chevaux boiteux que les hommes répugnaient à abandonner. L'armée remonta des marais de la Somme jusqu'à une région très boisée dépourvue de céréales, de bétail et de possibilité de butin. Le temps, qui avait été jusque-là sec et doux, devint froid et humide au cours de la matinée. La pluie venait de l'est. Elle dégoulinait des arbres sans discontinuer, augmentant le malaise des hommes. Ce qui leur avait paru au sud de la Seine une campagne victorieuse ressemblait à présent à une retraite ignominieuse. Et c'était bien ce qu'elle était puisque les Anglais fuyaient devant les Français et tous les hommes le savaient, comme ils savaient que s'ils ne trouvaient pas bientôt de la nourriture, leur faiblesse ferait d'eux une proie facile pour les ennemis.

Le roi avait envoyé des forces solides au petit port du Crotoy, à l'embouchure de la Somme, où il espérait que l'attendaient des renforts et des vivres. Mais au lieu de cela, il apparut que la ville était tenue par une garnison d'arbalétriers génois. Les murs étaient en mauvais état, les assaillants affamés, de sorte que les Génois périrent sous une grêle de flèches et dans un ouragan d'hommes d'armes. Les Anglais vidèrent les magasins et ils trouvèrent un troupeau de bœufs destiné à l'armée française, mais lorsqu'ils montèrent sur le clocher de l'église, ils constatèrent qu'aucun navire n'était amarré dans l'estuaire et qu'aucune flotte n'attendait en mer. Les flèches, les archers et le grain qui auraient redonné vigueur à l'armée étaient toujours en Angleterre.

La première nuit où l'armée campa dans la forêt, la pluie se mit à tomber plus fort. On disait que le roi et les principaux seigneurs s'étaient installés dans un village en bordure de forêt,

mais les hommes étaient contraints de s'abriter sous les arbres qui dégouлинаient de pluie et de manger le peu qu'ils pouvaient trouver.

— Ragoût de glands, grommela Jake.

— On a mangé pire, dit Thomas.

— Il y a un mois, on mangeait dans des plats d'argent, dit Jake en recrachant toute une bouchée. Mais pourquoi on n'attaque pas ces salauds ?

— Parce qu'ils sont trop nombreux, dit Thomas d'un ton las, parce qu'on a tout juste ce qu'il faut de flèches, parce qu'on est épuisés.

Jake, comme une douzaine d'autres archers de Skeat, n'avait plus de bottes. Les blessés clopinaient à cause du manque de charrettes et les malades étaient laissés en arrière quand ils ne pouvaient plus marcher ni se traîner. Les vivants puaien.

Thomas avait aménagé pour Eléonore et lui-même un abri de branchages et de terreau. L'intérieur de la petite hutte était sec et un petit feu dégageait une épaisse fumée.

— Qu'est-ce que je deviendrai si vous perdez ? lui demanda Eléonore.

— Nous ne perdrons pas, répondit Thomas d'une voix sans conviction.

— Qu'est-ce que je deviendrai ? répéta-t-elle.

— Remercie les Français qui te trouveront et dis-leur que tu as été emmenée de force. Ensuite envoie chercher ton père.

Eléonore réfléchit un moment à cette réponse mais ne parut pas rassurée. Elle avait bien vu à Caen qu'après la victoire les hommes ne sont pas accessibles à la raison mais n'obéissent qu'à leurs instincts.

— Et toi, que deviendras-tu ?

— Si je survis ? Je serai prisonnier. On nous envoie aux galères dans le Sud, à ce qu'on m'a dit. Quand ils nous laissent vivre.

— Pourquoi ne le feraient-ils pas ?

— Ils n'aiment pas les archers. Ils les haïssent.

Il poussa un tas de fougères humides près du feu afin d'essayer de les sécher avant d'en faire leur couche.

— Il n’y aura peut-être pas de bataille, dit-il, parce que nous avons pris un jour d’avance sur eux.

On disait que les Français étaient revenus à Abbeville et qu’ils y passaient le pont, ce qui voulait dire que les chasseurs s’approchaient, mais les Anglais étaient toujours à une journée de marche et pourraient, peut-être, atteindre leurs places fortes en Flandre.

La fumée piquait les yeux d’Eléonore.

— As-tu vu un chevalier avec la lance ?

— Je n’y ai même pas fait attention, avoua Thomas.

Les mystérieux Vexille étaient bien la dernière chose qu’il avait en tête ce soir-là. D’ailleurs, il ne s’attendait pas à voir la lance. C’était la préoccupation de messire Guillaume et aussi celle du père Hobbe, mais nullement l’obsession de Thomas. Rester en vie et trouver à manger, c’était cela qui le préoccupait.

— Thomas, appela Will Skeat de l’extérieur.

Thomas passa sa tête par l’ouverture de la hutte et vit une silhouette enveloppée dans un manteau auprès de Skeat.

— Me voici, dit-il.

— Tu as de la visite, dit sèchement Skeat avant de tourner les talons.

La silhouette se baissa pour entrer dans la hutte et, à sa grande surprise, Thomas reconnut Jeannette.

— Je ne devrais pas être ici, dit-elle en pénétrant dans la cabane enfumée.

Ôtant le capuchon qui lui couvrait la tête, elle regarda Eléonore.

— Qui est-ce ?

— Ma femme, répondit Thomas en anglais.

— Dites-lui de s’en aller, dit Jeannette en français.

— Reste ici, dit Thomas. Voici la comtesse d’Armorique.

Jeannette sursauta mais n’insista pas pour qu’Eléonore s’en aille. Elle tendit à Thomas un sac qui contenait un jambon, une miche de pain et une bouteille de vin. Thomas remarqua que le pain était le beau pain blanc que seuls les riches pouvaient acheter, et que le jambon était garni de trèfle et enduit de miel.

Il tendit le sac à Eléonore.

— De la nourriture digne d’un prince, lui dit-il.

— Je dois l’apporter à Will ? demanda-t-elle, car les archers avaient décidé de mettre leur nourriture en commun.

— Oui, mais cela peut attendre.

— Je vais y aller tout de suite, dit Eléonore.

Elle revêtit un manteau et disparut dans l’obscurité.

— Elle est jolie, dit Jeannette en français.

— Toutes mes femmes sont jolies, elles sont dignes des princes.

Jeannette avait l’air irritée, ou bien ce n’était que la fumée qui la gênait. Elle donna un petit coup sur la paroi de la hutte.

— Cela me rappelle notre voyage.

— Il n’y avait ni froid ni humidité, dit Thomas qui aurait voulu ajouter : « Tu avais l’esprit égaré, je me suis occupé de toi et tu es partie sans un regard. »

Jeannette sentit l’hostilité dans sa voix.

— Il pense, dit-elle, que je suis en train de me confesser.

— Eh bien, dites-moi vos péchés, répondit-il, et vous n’aurez pas menti à Sa Grandeur.

Jeannette ne releva pas.

— Savez-vous ce qui va arriver maintenant ?

— Nous fuyons, ils nous poursuivent. Ou bien ils nous rattrapent, ou bien ils ne nous rattrapent pas. S’ils nous rattrapent, il y aura effusion de sang, dit-il d’une voix hachée.

— Ils vont nous rattraper, dit Jeannette avec assurance, et il va y avoir une bataille.

— Vous en êtes sûre ?

— J’écoute ce qu’on rapporte au prince. Les Français sont sur les bonnes routes. Nous, non.

Cela était crédible. Le gué par lequel les Anglais avaient traversé la Somme ne conduisait qu’à des marais et des bois. C’était un simple chemin entre des villages et non une voie de transit de marchandises. Des berges de la rivière, on n’aboutissait à aucune route. Alors que les Français avaient traversé à Abbeville, cité de marchands, et de là l’ennemi disposait de larges voies pour hâter son avancée en Picardie. Ils étaient bien nourris, frais et dispos, et les routes facilitaient leurs déplacements.

— Ainsi il va y avoir une bataille, dit Thomas en posant la main sur son arc noir.

— Il y aura certainement une bataille. C'est décidé. Probablement demain ou le jour suivant. Le roi dit qu'il y a, juste à la sortie de la forêt, une colline où nous pouvons combattre. Il dit qu'il vaut mieux cela que de laisser les Français nous barrer le passage. Mais dans les deux cas... ils vont gagner.

— Peut-être, admit Thomas.

— Ils vont gagner, insista Jeannette. J'écoute les conversations, Thomas ! Ils sont trop nombreux.

Thomas se signa. Si Jeannette avait raison, et il n'y avait pas lieu de croire qu'elle voulait le tromper, cela signifiait que les chefs de l'armée avaient déjà abandonné tout espoir, mais cela ne voulait pas dire pour autant qu'il devait se désespérer.

— Il faudra d'abord qu'ils nous battent, dit-il d'un air buté.

— Ils vont le faire, répondit brutalement Jeannette, et alors qu'advient-il de moi ?

— Qu'advient-il de vous ? demanda Thomas avec surprise.

Il s'appuya avec précaution contre le mur fragile de l'abri. Il se rendait compte qu'Eléonore avait déjà dû remettre la nourriture et revenir rapidement pour écouter discrètement.

— Pourquoi serais-je concerné, dit-il à haute voix, par ce qui vous arrive ?

Jeannette lui jeta un regard noir.

— Vous m'avez un jour juré de m'aider à retrouver mon fils.

Thomas se signa une nouvelle fois.

— Oui, je l'ai fait, madame, admit-il en se disant qu'il faisait trop facilement des serments. Un seul était bien suffisant pour une vie entière, et il en avait fait plus qu'il ne pouvait s'en souvenir.

— Alors aidez-moi, exigea Jeannette.

Thomas sourit.

— Il faut d'abord que la bataille soit gagnée, madame.

Jeannette fit la grimace, gênée par la fumée qui envahissait le petit abri.

— Si on me trouve dans le camp anglais après la bataille, Thomas, je ne reverrai plus jamais Charles.

— Pourquoi ? Vous ne serez nullement en danger, madame. Vous n'êtes pas une femme du commun. Il n'y a peut-être pas beaucoup d'esprit chevaleresque quand les armées s'affrontent, mais on le trouve dans les tentes de la royauté.

Jeannette eut un mouvement impatient de la tête.

— Si les Anglais gagnent, dit-elle, il se pourrait que je revoie Charles parce que le duc voudra se mettre en faveur auprès du roi. Mais s'ils perdent, Thomas, alors je perds tout.

Nous étions là, pensa Thomas, au cœur du problème. Si les Anglais étaient battus, Jeannette risquait de perdre tout ce qu'elle avait reçu au cours de ces dernières semaines, tous les cadeaux du prince. Il apercevait à son cou un collier, à demi caché par son manteau, qui semblait bien être en rubis, et il ne faisait pas de doute qu'elle devait posséder des pierres précieuses serties dans de l'or.

— Qu'attendez-vous de moi ? lui demanda-t-il.

Elle se pencha vers lui en baissant la voix.

— Vous et une poignée d'hommes, emmenez-moi vers le sud. Je peux louer un bateau au Crotoy et faire voile vers la Bretagne. J'ai de l'argent désormais. Je peux payer mes dettes à La Roche-Derrien et traiter avec cet avocat véreux. Personne ne saura que j'étais ici.

— Le prince le saura, dit Thomas.

Elle sursauta.

— Vous croyez qu'il voudra toujours de moi ?

— Que sais-je de lui ?

— Il se fatiguera de moi. C'est un prince. Il s'empare de ce qu'il veut et quand il s'en est lassé, il cherche ailleurs. Mais il a été bon avec moi, je ne peux pas me plaindre.

Thomas se tut un instant. Il songea à ces tranquilles jours d'été où ils avaient vécu comme des vagabonds.

— Et votre fils ? demanda-t-il, comment le récupérerez-vous ? Allez-vous payer pour l'obtenir ?

— Je trouverai un moyen, répondit-elle évasivement.

Elle allait probablement essayer de faire enlever l'enfant, pensa Thomas. Et après tout, pourquoi pas ? Si elle pouvait engager quelques hommes, ce serait possible. Peut-être

escomptait-elle qu'il le fasse lui-même ? À l'instant où cette pensée lui vint à l'esprit, Jeannette le regarda dans les yeux.

— Aidez-moi, lui dit-elle, je vous en prie.

— Non, dit Thomas, pas maintenant.

Il leva une main pour arrêter une protestation de sa part.

— Un jour, si Dieu le veut, continua-t-il, je vous aiderai à retrouver votre fils, mais je n'abandonnerai pas l'armée maintenant. S'il doit y avoir une bataille, madame, ma place est ici avec les autres.

— Je vous en supplie.

— Non.

— Eh bien allez au diable !

Elle releva le capuchon de son manteau sur ses cheveux noirs et sortit dans les ténèbres. Peu après, Eléonore entra.

— Qu'en penses-tu ? lui demanda Thomas.

— Je pense qu'elle est jolie, répondit évasivement Eléonore.

Puis elle fronça les sourcils.

— Et je pense aussi que pendant la bataille de demain un homme pourrait te saisir par la tresse. Tu devrais la couper.

Thomas parut hésiter.

— Voudrais-tu aller au sud ? Échapper à la bataille ?

Eléonore lui jeta un regard de reproche.

— *I am an archer's woman*, répondit-elle, et tu n'iras pas au sud. Will dit que tu es un « *goddam fool* » de laisser de la si bonne nourriture, mais il te remercie quand même. Et le père Hobbe te fait savoir qu'il dira une messe demain matin et qu'il espère que tu y seras.

Thomas sortit son couteau et le lui donna, puis il pencha la tête. Elle coupa la tresse et une bonne poignée de cheveux noirs qu'elle jeta au feu. Thomas ne dit rien, il pensait à la messe du père Hobbe. Une messe pour les morts, ou pour ceux qui allaient mourir.

Dans l'obscurité humide, au-delà de la forêt, la puissance de la France approchait. Les Anglais avaient échappé à l'ennemi par deux fois en traversant des cours d'eau réputés infranchissables, mais ils ne pourraient pas s'échapper une troisième fois. Les Français avaient fini par les attraper.

Le village se trouvait à une courte distance au nord de la lisière de la forêt dont il était séparé par une petite rivière qui serpentait parmi de tranquilles prairies inondées. Ce village n'avait rien de remarquable : une mare aux canards, une petite église, une vingtaine de maisons avec d'épais toits de chaume, de petits jardins et de gros tas de fumier. Il s'appelait Crécy et donnait son nom à la forêt.

Au nord du village, les champs montaient vers une longue colline qui faisait face au nord et au sud. Une route de campagne, creusée d'ornières, suivait la crête pour relier Crécy à un autre village tout aussi ordinaire nommé Wadicourt. Si une armée devait avancer depuis Abbeville et encercler la forêt de Crécy, elle se dirigerait vers l'ouest à la recherche des Anglais et, au bout d'un moment, elle apercevrait en face d'elle la colline entre Crécy et Wadicourt. Elle verrait les clochers en forme de chicots des deux petits villages et entre eux, mais bien plus près de Crécy et haut sur la crête où ses ailes pouvaient prendre le vent, un moulin. La pente en face des Français était longue et douce, libre de toute haie ou fossé, un terrain idéal pour les destriers des chevaliers.

L'armée anglaise fut éveillée avant l'aube. C'était le samedi 26 août. Les hommes se plaignaient du froid inhabituel. Les feux furent ranimés et leurs flammes se reflétèrent sur les cuirasses. Le village de Crécy avait été occupé par le roi et ses principaux seigneurs dont certains avaient dormi dans l'église. Ces hommes étaient encore en train de s'armer quand un chapelain de la maison du roi entra pour dire la messe. On alluma les cierges, une clochette fit entendre son tintement et le prêtre, sans se préoccuper du bruit des armures qui emplissait la petite nef, demanda l'aide de saint Zéphyrin et de saint Gélase qui, tous deux, en appelèrent à Genès. Ces trois bienheureux avaient leur fête ce jour-là. Le prêtre chercha aussi le soutien du petit Hugh de Lincoln, un enfant assassiné par les juifs ce même jour, presque deux cents ans auparavant. Ce petit garçon, qui, disait-on, avait montré de remarquables signes de piété, avait été retrouvé mort et personne ne pouvait comprendre comment Dieu avait pu permettre que ce parangon de vertu soit enlevé à un âge si tendre. Or il y avait à Lincoln des juifs dont la présence

expliquait tout. Le prêtre prononça une prière. « Saint Zéphyrin, donne-nous la victoire, saint Gélase, soutiens nos hommes, saint Genès, veille sur nous et donne-nous la force. Et toi, petit Hugh, petit enfant dans les bras de Dieu, intercède en notre faveur. Mon Dieu, dans ta grande pitié, épargne-nous. »

Les chevaliers s'approchèrent de l'autel en chemise pour recevoir les sacrements.

Dans la forêt, les archers s'agenouillèrent devant d'autres prêtres. Ils se confessèrent, prirent le pain rassis qui était le corps du Christ et firent le signe de la croix. Aucun d'entre eux ne savait qu'il y aurait une bataille, mais ils sentaient que la campagne approchait de sa fin et qu'ils allaient combattre ce jour-là ou le suivant. « Donne-nous suffisamment de flèches et la terre sera rouge », priaient les archers en tendant leurs arcs aux prêtres qui les bénissaient.

Les lances furent sorties. Elles avaient été transportées sur des chevaux de bât ou dans des chariots. On les avait peu utilisées durant la campagne mais les chevaliers rêvaient tous d'une véritable bataille où, dans un tourbillon de cavaliers, les lances frappaient les écus. Les plus âgés et les plus sages savaient qu'ils combattraient à pied et qu'ils se serviraient surtout d'épées, de haches et de cimeterre. Néanmoins les lances peintes furent retirées de leurs protections de tissu ou de cuir qui les mettaient à l'abri du soleil et de la pluie.

— Nous pouvons nous en servir comme de piques, suggéra le comte de Northampton.

Les écuyers et les pages armèrent leurs chevaliers en les aidant à enfiler la lourde veste de cuir, la cotte de mailles et la cuirasse. On serra bien les sangles. Les destriers furent frottés avec de la paille pendant que les forgerons passaient une pierre à aiguiser sur les longues lames des épées. Le roi, qui avait commencé à s'armer de très bonne heure, s'agenouilla pour embrasser un reliquaire qui contenait une plume de l'aile de l'archange Gabriel. Après avoir fait un signe de croix, il demanda au prêtre d'aller porter le reliquaire à son fils. Puis, une couronne d'or sur son heaume, il monta sur une jument grise et partit vers le nord.

C'était l'aube. La ligne de crête qui liait les deux villages était vide. Les ailes du moulin craquaient, le vent ployait l'herbe haute que mangeaient les lièvres. Mais en entendant les cavaliers s'engager dans le chemin qui menait au moulin, ils dressèrent leurs oreilles et s'enfuirent.

Le roi chevauchait en tête sur sa jument revêtue d'une housse à ses armes. Le fourreau de son épée, de velours pourpre, était incrusté de fleurs de lys en or, et la garde portait une douzaine de gros rubis. Il tenait à la main un long bâton blanc. Son escorte était composée de quelques compagnons et d'une vingtaine de chevaliers, mais ses compagnons étaient tous de grands seigneurs suivis par leur entourage, si bien qu'il y avait près de trois cents personnes sur le chemin du moulin. Plus un homme était de haut rang, plus près du roi il chevauchait, alors que les pages et les écuyers se tenaient à l'arrière en essayant de saisir la conversation de leurs aînés.

Un homme d'armes mit pied à terre et entra dans le moulin. Il escalada les échelles, ouvrit la petite porte qui donnait accès aux ailes et se mit à califourchon sur l'axe pour regarder vers l'est.

— Vous voyez quelque chose ? demanda le roi d'une voix chaleureuse.

L'homme fut tellement ému que le roi s'adresse à lui qu'il se contenta d'un stupide signe de tête négatif.

Le ciel était à demi couvert de nuages et le paysage était sombre. Du haut du moulin, l'homme d'armes apercevait une longue pente qui descendait jusqu'à de petits prés, puis il y avait une autre pente qui remontait vers un bois. Au-delà du bois, une route déserte partait vers l'est. L'eau grise de la rivière, pleine de chevaux anglais qui s'abreuvaient, serpentait vers la droite jusqu'à la lisière de la forêt. Le roi, dont la visière était relevée contre sa couronne, voyait la même chose. Un homme du pays, qu'on avait découvert caché dans la forêt, avait confirmé que la route d'Abbeville venait de l'est, ce qui voulait dire que les Français devraient franchir les petits prés au pied de la pente s'ils voulaient opérer une attaque frontale de la colline.

— Si j'étais Philippe, je contournerais notre flanc nord, sire, suggéra le comte de Northampton.

— Vous n'êtes pas Philippe, et j'en remercie Dieu, répondit Edouard, il n'est pas intelligent.

— Et moi je le suis ? demanda le comte d'un air étonné.

— Vous avez l'intelligence de la guerre, William, répondit le roi.

Il contempla longuement la pente.

— Si j'étais Philippe, finit-il par dire en désignant le pied de la pente, ces prés me tenteraient beaucoup. Surtout si je voyais nos hommes postés sur cette colline.

La longue pente de prairies ouvertes était parfaite pour une charge de cavalerie. C'était une invitation aux actions glorieuses, un endroit créé par Dieu pour que les seigneurs de France mettent l'impudent ennemi en charpie.

— La colline est pentue, fit remarquer le comte de Warwick.

— Je vous garantis qu'il n'y paraît pas depuis le bas, dit le roi.

Puis il fit tourner son cheval et partit vers l'est le long de la ligne de crête. La jument trottait avec aisance dans l'air du matin.

— Elle est espagnole, dit le roi au comte. Je l'ai achetée à Grindley. Avez-vous recours à lui ?

— Je le ferais si j'en avais les moyens.

— Bien sûr que vous les avez, William ! Un homme riche comme vous ? Je vais la faire couvrir. Il se pourrait qu'elle donne de bons destriers.

— Si elle en donne, sire, je vous en achèterai un.

— Si les prix de Grindley sont trop élevés pour vous, plaisanta le roi, comment pourrez-vous payer le mien ?

Il mit sa jument au petit galop. La longue file d'hommes se hâta derrière lui sur le chemin qui conduisait vers le nord, au sommet de la crête. Des pousses de blé et d'orge avaient surgi là où les grains étaient tombés des charrettes qui apportaient la moisson au moulin. Le roi s'arrêta juste au-dessus du village de Wadicourt et regarda vers le nord. Son cousin avait raison. Philippe devrait s'avancer dans ce paysage vide et lui couper la route de la Flandre. Les Français, à condition qu'ils s'en rendent

compte, étaient les maîtres ici. Leur armée était plus grande, leurs hommes plus frais et ils pouvaient former des cercles autour de leur ennemi fatigué jusqu'à ce que les Anglais soient contraints à une attaque désespérée ou soient enfermés dans un endroit qui ne leur offrirait aucun avantage. Mais Edouard avait mieux à faire que laisser la peur s'emparer de son esprit. Les Français aussi étaient dans une situation désespérée. Ils avaient souffert l'humiliation de voir une armée ennemie saccager leur pays et ils n'étaient pas en état de faire preuve d'intelligence. Ils voulaient une revanche. Qu'on leur en offre une occasion et il était probable qu'ils mordraient à l'hameçon. Le roi chassa donc sa peur et descendit dans le village de Wadicourt où quelques villageois étaient restés. Ces gens, voyant la couronne d'or sur le heaume du roi et la chaîne d'argent sur sa jument, se mirent à genoux.

— Nous ne vous voulons aucun mal, leur dit le roi avec grâce, tout en sachant bien qu'avant la fin de la matinée leurs maisons seraient mises à sac de fond en comble.

Il tourna bride pour se diriger vers le sud, chevauchant au pied de la pente. La terre était molle mais sûre. Un cheval ne s'y enfoncerait pas, une charge était possible et, mieux encore, exactement comme il l'avait pensé, vue d'en bas, la pente ne paraissait pas raide. Mais c'était trompeur. La longue étendue d'herbe paraissait égale, mais en réalité elle couperait les jambes des chevaux avant qu'ils parviennent jusqu'aux hommes d'armes anglais. Si toutefois ils y parvenaient.

— De combien de flèches disposons-nous ? demanda-t-il à la cantonade.

— Douze cents gerbes, répondit l'évêque de Durham.

— Deux charrettes pleines, dit le comte de Warwick.

— Huit cent soixante gerbes, dit le comte de Northampton.

Après un silence, le roi demanda :

— Les hommes en ont un peu avec eux ?

Peut-être une gerbe chacun, répondit le comte de Northampton d'un air sombre.

— Il faudra bien que ça suffise, dit le roi d'un ton morne.

Il aurait aimé avoir deux fois plus de flèches, mais il y avait beaucoup de choses qu'il aurait aimé avoir. Il pouvait souhaiter

disposer de deux fois plus d'hommes, et vouloir que la pente de la colline soit deux fois plus raide et aussi que l'ennemi soit conduit par un homme deux fois plus nerveux que Philippe de Valois, et Dieu sait s'il était déjà bien assez nerveux. Mais cela ne servait à rien de vouloir ceci ou cela. Il lui fallait combattre et gagner. Il fronça les sourcils en regardant la partie sud de la crête, à l'endroit où elle descendait sur le village de Crécy. C'était là que l'attaque serait la plus facile pour les Français, ce serait aussi le point le plus proche pour eux. Ce qui signifiait que le combat serait rude à cet endroit.

— Les bombardes, William, dit-il au comte de Northampton.

— Les bombardes, sire ?

Nous placerons les bombardes sur les flancs. Il faut bien que ces choses-là servent quelquefois !

— Nous pourrions peut-être les faire rouler du haut de la colline, sire ? Il se peut qu'elles écrasent un homme ou deux.

Le roi se mit à rire et avança sur sa jument.

— On dirait qu'il va pleuvoir.

— La pluie ne devrait pas arriver tout de suite, répondit le comte de Warwick, et les Français non plus ne devraient pas arriver tout de suite, sire.

— Vous pensez qu'ils ne vont pas venir, William ?

— Ils vont venir, sire, mais cela va leur demander du temps. Beaucoup de temps. Nous allons peut-être voir leur avant-garde à midi, mais leur arrière-garde sera encore en train de passer le pont à Abbeville. Je veux bien parier qu'ils vont attendre demain matin pour engager le combat.

— Aujourd'hui ou demain, dit le roi avec insouciance, cela revient au même.

— Nous pourrions continuer notre marche, suggéra le comte de Warwick.

— Pour trouver une meilleure colline ? dit le roi en souriant.

Il était plus jeune et moins expérimenté que beaucoup de ses comtes, mais il était aussi le roi et la décision finale lui incombait. Il était vrai qu'il était rempli de doutes, mais il savait qu'il devait donner une impression d'assurance. Il allait livrer bataille ici. Il le dit et le dit fermement.

— Nous nous battons ici, répéta le roi en regardant vers le haut de la pente.

Il imagina son armée disposée sur la hauteur, telle que les Français la verraient, et il comprit que son intuition était juste : la partie la plus basse de la crête, celle qui était proche de Crécy, serait l'endroit le plus dangereux. Ce serait son flanc droit, près du moulin.

— Mon fils commandera à droite, dit-il en désignant l'emplacement, et vous, William, vous serez avec lui.

— Oui, monseigneur, dit le comte de Northampton.

— Et vous, dit le roi au comte de Warwick, à gauche. Notre ligne s'étendra au niveau des deux tiers de la pente, avec des archers devant et sur les flancs.

— Et vous, sire ? demanda le comte de Warwick.

— Je serai au moulin, dit le roi.

Puis il poussa son cheval vers le haut de la colline. Aux deux tiers du chemin, il mit pied à terre, attendit que son écuyer vienne prendre les rênes de la jument, puis commença le travail véritable. Il arpenta le terrain, désignant les emplacements avec son bâton blanc et donnant les instructions aux seigneurs qui l'accompagnaient. Ceux-ci envoyèrent leurs ordres aux capitaines afin que chacun sache où se placer lorsque l'armée s'avancerait sur cette longue pente verte.

— Qu'on apporte les bannières ici, ordonna le roi, et qu'on les dispose là où les hommes doivent se mettre.

Il conservait la division en trois corps de bataille, comme il l'avait fait depuis la Normandie. Deux d'entre eux, les plus importants, formeraient une longue et large ligne d'hommes d'armes sur la partie supérieure de la pente.

— Ils combattront à pied, ordonna le roi.

Il confirmait ainsi ce à quoi chacun s'attendait, bien qu'un ou deux seigneurs parmi les plus jeunes fussent mécontents car il y avait plus d'honneur à combattre à cheval. Mais Edouard se souciait plus de victoire que d'honneur. Il savait bien que si ses hommes d'armes étaient montés, ces écervelés chargeraient aussitôt que les Français attaqueraient et la bataille dégénérerait en une mêlée au pied de la colline, que les Français remporteraient parce qu'ils avaient l'avantage du nombre. Si ses

hommes étaient à pied, ils ne feraient pas la folie de s'attaquer à des cavaliers, mais attendraient derrière leurs écus d'être assaillis.

— Les chevaux devront attendre à l'arrière, derrière la crête, ordonna-t-il.

Lui-même commanderait le troisième corps, le plus petit, qui, placé sur le sommet, servirait de réserve.

— Vous resterez auprès de moi, monsieur l'évêque, dit le roi à l'évêque de Durham.

Celui-ci, armé de pied en cap et muni d'une masse d'armes garnie de pointes, tressaillit.

— Vous me retirez l'occasion de briser des têtes françaises, sire ?

— À la place, je vous laisserai fatiguer le Seigneur avec vos prières, dit le roi.

Ce qui fit rire les seigneurs.

— Et nos archers, continua-t-il, seront ici, là et là.

Edouard savait que les archers étaient son unique avantage. Leurs longues flèches feraient leur œuvre de mort à cet endroit qui invitait les cavaliers ennemis à une charge glorieuse.

— Vous voulez des trous, sire ? demanda le comte de Northampton.

— Autant que vous voudrez, William, répondit le roi.

Une fois que les archers auraient pris position le long de la première ligne, on leur demanderait de creuser des trous dans la terre, quelques pas devant eux. Il n'était pas nécessaire que ce soient de grands trous. Ils devaient être juste assez profonds pour briser les pattes des chevaux. S'il y avait suffisamment de trous, la charge serait ralentie et désorganisée.

— Et ici, dit le roi qui avait atteint l'extrémité sud de la crête, nous placerons des chariots vides. Mettez la moitié des bombardes ici, et l'autre moitié à l'autre bout. Et je veux plus d'archers ici.

— S'il en reste, grommela le comte de Warwick.

— Des chariots ? s'enquit le comte de Northampton.

— Un cheval ne peut pas charger une ligne de chariots, William, dit le roi avec bonne humeur.

Puis il fit signe qu'on lui avance son cheval. À cause du poids de son armure, il fallait que deux pages le hissent sur sa selle, opération qui manquait de dignité. Une fois installé, il se retourna vers la ligne de crête qui n'était plus vide. Les premières bannières indiquaient où les hommes devaient se placer. Dans une heure ou deux, se dit-il, toute son armée serait en place pour attirer les Français vers les flèches des archers. Il ôta la terre qui maculait le bout de son bâton, puis il éperonna sa jument en direction de Crécy.

— Allons voir s'il y a de la nourriture, dit-il.

Au loin, le ciel était gris au-dessus des prés et des bois. La pluie se mit à tomber vers le nord et le vent devint froid. La route de l'est, par laquelle les Français devaient arriver, était encore déserte. Les prêtres priaient.

« Aie pitié de nous, Seigneur, aie pitié de nous en Ta grande charité ! »

L'homme qui se faisait appeler Harlequin se trouvait dans les bois sur une colline qui se trouvait à l'est de la crête entre Crécy et Wadicourt. Il avait quitté Abbeville au milieu de la nuit, en obligeant les sentinelles à lui ouvrir la porte du nord, et avait conduit ses hommes dans l'obscurité avec l'aide d'un prêtre d'Abbeville qui connaissait les chemins du pays. Puis, dissimulé par un bois de hêtres, il avait observé le roi d'Angleterre pendant qu'il chevauchait et marchait sur la crête. Le roi était parti mais les bannières étaient plantées en terre et les premières troupes sortaient du village.

— Ils s'attendent à ce que nous livrions bataille ici, remarqua-t-il.

— Cet endroit en vaut un autre, fit remarquer sir Simon Jekyll d'un ton maussade.

Il savait que cet homme étrange vêtu de noir s'était offert à servir d'éclaireur pour l'armée française, mais il n'avait pas imaginé que tous ceux qui accompagnaient Harlequin devraient se passer de déjeuner et avancer à tâtons dans un paysage noir, vide et froid pendant six longues heures.

— Il est ridicule de combattre ici, répondit Harlequin. Ils vont placer une ligne d'archers sur la colline et il nous faudra

aller droit sur eux. Ce que nous devrions faire, c'est tourner leur flanc.

Il désigna le nord.

— Dites-le à Sa Majesté, fit sir Simon d'un ton rogue.

— Je doute qu'elle accepte de m'écouter, répondit Harlequin qui avait saisi la part de mépris que contenait la remarque de sir Simon mais ne la releva pas. Pas encore, continua-t-il en flattant l'encolure de son cheval. Quand nous nous serons fait un nom, il nous écoutera. Je ne me suis trouvé qu'une fois face à des flèches anglaises, et ce n'était qu'un archer isolé, mais j'ai vu une flèche traverser une cotte de mailles.

— J'ai vu une flèche s'enfoncer dans deux pouces de chêne, dit sir Simon.

— Trois pouces, précisa Colley.

Tout comme sir Simon, il allait sans doute se trouver face à ces flèches dans la journée ; néanmoins, il était fier de ce que pouvaient faire les armes anglaises.

— Une arme dangereuse, admit Harlequin d'une voix peu soucieuse.

Il était sans cesse ainsi, toujours confiant, perpétuellement calme, et cette maîtrise de soi irritait sir Simon, mais ce qui l'agaçait encore plus, c'étaient les yeux d'Harlequin. Ils lui rappelaient ceux de Thomas de Hookton. Tous les deux avaient le même visage sympathique, mais au moins Thomas de Hookton était-il mort. Ce serait un archer de moins qu'il aurait en face de lui ce jour-là.

— Mais les archers peuvent être battus, ajouta Harlequin.

Sir Simon se dit que le Français s'était trouvé en face d'un archer une seule fois dans toute sa vie et que cependant il avait déjà découvert comment les battre.

— Comment ?

— C'est vous qui m'avez dit comment, lui rappela Harlequin. En épuisant leurs flèches, évidemment. On leur envoie des cibles mineures, on les laisse tuer les paysans, les sots et les mercenaires pendant une heure ou deux, puis on libère les forces principales. Ce que nous devrions faire, poursuivit-il en tournant bride, c'est charger en seconde ligne. Peu importe les ordres que nous recevrons. Attendons qu'ils aient épuisé leurs

flèches. Qui donc a envie d'être tué par quelque paysan crasseux ? Il n'y a là aucune gloire, sir Simon.

Cela, sir Simon admettait que c'était bien vrai. Il suivit Harlequin jusqu'à l'autre extrémité du bois de hêtres, où les écuyers et les serviteurs attendaient avec les chevaux de bât. Deux messagers furent envoyés pour transmettre à l'arrière les dispositions prises par l'armée anglaise. Le reste du groupe de reconnaissance mit pied à terre et ôta la selle des chevaux. Pour les hommes et les animaux, le moment était venu de se reposer et de se nourrir, de revêtir l'armure de bataille et de prier.

Harlequin priait souvent, ce qui embarrassait sir Simon qui se considérait comme un bon chrétien, sans être pour autant toujours pendu aux basques du Seigneur. Il se confessait une ou deux fois par an, allait à la messe et se découvrait devant les sacrements. À part cela, il consacrait peu de pensées à la piété. Au contraire, Harlequin se confiait à Dieu tous les jours, bien qu'il entrât rarement dans une église et passât peu de temps avec les prêtres. C'était comme s'il entretenait des relations personnelles avec le ciel, et cela agaçait et rassurait tout à la fois sir Simon. Cela l'agaçait parce que cette attitude lui paraissait peu virile, et cela le rassurait parce que si Dieu pouvait être de quelque utilité à un homme de guerre, ce devait être le jour d'une bataille.

Ce jour, cependant, semblait particulier pour Harlequin, car après avoir mis un genou à terre et prié un moment en silence, il se releva et demanda à son écuyer de lui apporter la lance. Sir Simon, désireux de mettre fin aux pieuses niaiseries et de se mettre à manger, supposa que les chevaliers étaient censés s'armer. Il envoya Colley chercher sa propre lance, mais Harlequin l'arrêta.

— Attendez ! ordonna-t-il.

Les lances, dans leurs gaines de cuir, étaient transportées sur un cheval de bât. Mais Harlequin avait envoyé chercher une autre lance, qui avait voyagé sur son cheval et était enveloppée de tissu et de cuir. Sir Simon avait cru que c'était l'arme personnelle d'Harlequin, mais quand elle fut déballée, il vit que c'était une antique pique déformée, d'un bois si vieux et noirci qu'elle ne manquerait pas de se fendre en rencontrant le

moindre obstacle. La pointe semblait en argent, ce qui était stupide car ce métal était trop mou pour infliger des blessures mortelles.

— Vous n’allez pas vous battre avec ça ! fit sir Simon en ricanant.

— Nous allons tous nous battre avec ça, dit Harlequin.

Et, à la grande surprise de sir Simon, l’homme en noir se remit à genoux.

— À genoux ! intima-t-il à sir Simon.

Sir Simon s’exécuta avec le sentiment d’être un imbécile.

— Vous êtes un bon soldat, sir Simon, dit Harlequin. J’ai connu peu d’hommes capables de manier les armes comme vous le faites, et je ne voudrais personne d’autre que vous à mes côtés dans le combat, mais il y a quelque chose de plus important que les épées, les lances et les flèches. Il faut réfléchir avant de combattre, et il faut toujours prier, car si Dieu est avec vous, personne ne peut vous vaincre.

Sir Simon, qui sentait confusément qu’une critique lui était adressée, fit un signe de croix.

— Je prie, dit-il sur la défensive.

— Alors remerciez Dieu que nous emportions cette lance dans la bataille.

— Pourquoi ?

— Parce que c’est la lance de saint Georges, et celui qui combattrait sous sa protection sera protégé par Dieu.

Sir Simon contempla la lance qui avait été posée avec précaution dans l’herbe. Il y avait eu quelques occasions dans sa vie, généralement alors qu’il était à moitié ivre, où il avait entraperçu les mystères du divin. Une fois, un terrible dominicain l’avait fait fondre en larmes, mais l’effet ne s’était pas prolongé au-delà de sa deuxième visite à la taverne. Il s’était également senti tout petit la première fois qu’il était entré dans une cathédrale dont la voûte était illuminée par des cierges. Mais de tels moments étaient rares et il ne les souhaitait pas. Pourtant, en ce jour, le mystère du Christ venait soudain toucher son cœur. Les yeux fixés sur la lance, il ne vit pas une vieille arme munie d’une pointe d’argent peu pratique mais un objet qui contenait toute la puissance de Dieu. Elle avait été

donnée par le ciel pour rendre des hommes invincibles, et sir Simon eut l'étonnement de sentir des larmes lui embuer le regard.

— Ma famille l'a rapportée de Terre sainte, dit Harlequin. Elle prétendait que ceux qui combattaient sous sa protection ne pouvaient être battus. Ce n'était pas vrai, ils ont été battus, mais alors que tous leurs alliés ont péri, que leurs partisans ont été brûlés dans les feux de l'Enfer, eux ont survécu. Ils ont quitté la France en emportant la lance, mais mon oncle nous l'a volée et l'a cachée. Seulement je l'ai retrouvée et aujourd'hui son pouvoir va s'exercer sur notre bataille.

Sir Simon ne dit rien. Il fixait la lance avec un regard proche de la béatitude. Henry Colley, insensible à la ferveur de cet instant, se mit le doigt dans le nez.

— Le monde, continua Harlequin, est en train de pourrir. L'Église est corrompue et les rois sont faibles. Il est en notre pouvoir, sir Simon, de construire un monde nouveau, digne de l'amour de Dieu, mais nous devons d'abord détruire l'ancien. Nous devons prendre le pouvoir et le remettre à Dieu. C'est pour cela que nous combattons.

Henry Colley se dit que le Français était complètement fou, mais sir Simon avait une expression captivée.

— Dites-moi, demanda Harlequin en regardant sir Simon, quelle est la bannière du roi ?

— Celle qui porte un dragon.

Harlequin laissa paraître l'un de ses rares sourires.

— N'est-ce pas un signe ?

Après un court silence, il reprit :

— Je vais vous dire ce qui va arriver. Le roi de France va venir et il sera impatient d'attaquer. Les choses tourneront mal pour nous. Les Anglais se moqueront de nous parce que nous n'aurons pas réussi à enfoncer leurs lignes. Alors nous apporterons la lance et vous verrez Dieu changer l'issue du combat. De l'échec, nous ferons une victoire. Nous ferons prisonnier le fils du roi et peut-être capturerons-nous Edouard lui-même. Notre récompense sera d'obtenir la faveur du roi Philippe de Valois.

— C'est pour cela que nous combattons, sir Simon, pour la faveur du roi, parce que cette faveur signifie pouvoir, richesses et terres. Vous partagerez cette richesse, mais seulement tant que vous garderez à l'esprit que notre pouvoir doit servir à écarter la pourriture de la chrétienté. Nous devons être un fléau pour les corrompus.

Complètement marteau, pensa Henry Colley, stupide comme une cruche. Il vit Harlequin se lever et aller jusqu'à un panier de bât où il prit un carré de tissu qui, une fois déplié, se révéla être une bannière rouge ornée d'une étrange bête pourvue de cornes, de défenses et de griffes. Elle était dressée sur ses pattes de derrière et tenait un vase.

— Voici la bannière de ma famille, dit Harlequin en l'attachant à la lance avec des rubans noirs. Pendant de nombreuses années, sir Simon, cette bannière a été interdite en France parce que ceux à qui elle appartenait avaient porté les armes contre le roi et contre l'Église. Nos terres ont été dévastées et notre château est toujours à l'abandon, mais aujourd'hui nous allons être des héros et cette bannière rentrera en grâce.

Il enroula la bannière autour de la lance de sorte que l'éalé fût cachée.

— Aujourd'hui, dit-il avec ferveur, ma famille va renaître.

— Quelle est votre famille ? demanda sir Simon.

— Je m'appelle Guy Vexille, et je suis comte d'Astarac.

Sir Simon n'avait jamais entendu parler des Astarac, mais il était heureux d'apprendre que son maître était un vrai gentilhomme. Pour exprimer son obédience, il tendit ses mains jointes vers Guy Vexille en guise d'hommage.

— Je ne vous décevrai pas, dit sir Simon avec une humilité qui ne lui était pas coutumière. Aujourd'hui, ajouta-t-il d'une voix forte à l'intention des chevaliers, nous allons détruire l'Angleterre.

Car ils possédaient la lance.

L'armée du roi de France arrivait.

Et les Anglais s'étaient eux-mêmes offerts au massacre.

— Les flèches, dit Will Skeat qui se trouvait à la lisière du bois à côté d'une pile de gerbes à peine déchargées d'un chariot.

Il s'interrompit brusquement.

— Bon Dieu, dit-il en regardant Thomas, on dirait qu'un rat t'a mangé les cheveux. Pourtant ça te va bien. Tu as enfin l'air d'un adulte. Les flèches, reprit-il, ne les gaspillez pas.

Il jeta les gerbes une par une aux archers.

— On a l'impression qu'il y en a beaucoup, mais, foutus lépreux que vous êtes, vous n'avez pour la plupart jamais participé à une vraie bataille, et les batailles avalent les flèches comme les putains avalent les... Bonjour, père Hobbe !

— Vous me mettez une gerbe de côté, Will ?

— Ne les gaspillez pas sur les pécheurs, dit Will en jetant un paquet de flèches au prêtre, tuez plutôt quelques bien-pensants de Français.

— Cela n'existe pas, Will. Ils sont tous des valets de Satan.

Thomas versa une gerbe dans son sac de flèches et en passa une autre dans sa ceinture. Il avait une paire de cordes d'arc à l'intérieur de son casque, à l'abri de la pluie qui menaçait. Le forgeron qui était venu au camp des archers avait martelé les ébréchures sur les épées, les haches, les coutelas et les serpes, puis il avait aiguisé les lames avec une pierre. Ce forgeron avait été un peu partout dans l'armée. Il disait que le roi était allé vers le nord pour reconnaître le champ de bataille, mais il pensait que les Français ne se présenteraient pas avant le lendemain.

— Beaucoup de sueur pour rien, avait-il grommelé en repassant l'épée de Thomas.

Puis, regardant la longue lame :

— C'est du travail français.

— De Caen.

— Tu pourrais en tirer un penny ou deux... bon acier. Vieux, bien sûr, mais bon.

Les archers, ayant reçu leur dotation de flèches, placèrent leurs affaires personnelles sur un chariot qui allait rejoindre les bagages de l'armée. L'un d'entre eux, souffrant du ventre, le garderait et un autre invalide surveillerait leurs chevaux. Will Skeat fit partir le chariot puis jeta un coup d'œil à ses archers rassemblés.

— Les salauds arrivent, gronda-t-il. Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, et ils sont plus nombreux que nous. Ils n'ont pas faim, ils ont tous des bottes et, comme ce sont des Français, ils sont persuadés que leurs étrons sentent la rose, mais ils meurent comme tout le monde. Visez les chevaux et vous vivrez jusqu'au coucher du soleil. Et souvenez-vous qu'ils n'ont pas de bons archers, c'est pourquoi ils vont perdre. Ce n'est pas difficile à comprendre. Gardez la tête froide, visez les chevaux, ne gaspillez pas les flèches et obéissez aux ordres. Et maintenant, les gars, allons-y.

Ils traversèrent la rivière peu profonde, parmi de nombreux groupes d'archers qui émergeaient des arbres pour passer en file dans le village de Crécy où des chevaliers allaient et venaient. Ces derniers appelaient un écuyer ou un page pour resserrer une lanière ou desserrer une boucle afin de se sentir à l'aise dans leur armure. Les chevaux, attachés bride à bride, furent conduits sur l'arrière de la colline et placés à l'intérieur d'un cercle de chariots avec les femmes, les enfants et les bagages. Le prince de Galles, cuirassé depuis la taille jusqu'aux pieds, mangeait une pomme verte près de l'église. Il fit distraitement un signe de tête lorsque les hommes de Skeat ôtèrent respectueusement leurs casques. On ne voyait Jeannette nulle part. Thomas se demanda si elle avait fui par ses propres moyens, puis se dit que ça lui était indifférent.

Eléonore, qui marchait auprès de lui, posa la main sur son sac de flèches.

— As-tu assez de flèches ?

— Cela dépend du nombre de Français qui viendront.

— Combien y a-t-il d'Anglais ?

La rumeur voulait que l'armée compte à présent huit mille hommes, la moitié d'entre eux étant des archers. Thomas considérait que ce devait être à peu près exact. Il donna ce chiffre à Eléonore qui fronça les sourcils.

— Et combien y a-t-il de Français ? demanda-t-elle.

— Seuls les grands seigneurs le savent, dit Thomas, persuadé qu'ils étaient bien plus de huit mille.

Seulement il n'y pouvait rien. Aussi, en montant avec les autres archers vers le moulin à vent, s'efforça-t-il d'oublier la disparité des forces.

Ils dépassèrent la crête et virent une longue pente devant eux. Un instant, Thomas eut l'impression que c'était le début d'une grande foire. La colline était parsemée de drapeaux aux couleurs vives entre lesquels marchaient des groupes d'hommes. Il ne manquait plus que des montreurs d'ours et des jongleurs pour se croire à la foire de Dorchester.

Will Skeat s'arrêta pour chercher la bannière du comte de Northampton. Il la repéra sur la droite de la pente, juste en dessous du moulin. Il y conduisit ses hommes et un homme d'armes leur montra les piquets qui indiquaient leur emplacement au combat.

— Le comte veut des trous à chevaux.

— Vous avez entendu, hurla Will Skeat, allez, on creuse !

Eléonore aida Thomas à creuser des trous. Ils se servaient de couteaux pour rendre la terre meuble puis enlevaient celle-ci avec leurs mains.

— Pourquoi creuse-t-on des trous ? demanda Eléonore.

— Pour piéger les chevaux, dit Thomas en dispersant la terre enlevée avant de commencer un autre trou.

Sur toute la longueur de la colline, les archers faisaient des petits trous identiques à une vingtaine de pas en avant de leur position. Même si les cavaliers ennemis chargeaient au grand galop, les trous les mettraient en échec. Ils pourraient les franchir, mais au ralenti, et l'effet de leur charge serait brisé. Pendant qu'ils essaieraient d'éviter les trous, ils seraient la cible des archers.

— Là-bas ! dit Eléonore en tendant le bras.

Thomas, levant les yeux, aperçut un groupe de cavaliers sur la crête de la colline opposée. Les premiers Français étaient arrivés. Ils observaient les Anglais qui s'assemblaient lentement sous les bannières.

— Il faudra encore plusieurs heures, dit Thomas.

Ces Français, supposa-t-il, constituaient l'avant-garde qui avait été envoyée à la recherche de l'ennemi. Le corps principal devait être encore en train de sortir d'Abbeville. Les

arbalétriers, qui viendraient en tête lors de l'attaque, seraient tous à pied.

À la droite de Thomas, là où la pente descendait vers la rivière et le village, on construisait une forteresse de fortune avec des chariots vides. Ils étaient placés les uns contre les autres pour constituer un barrage contre les cavaliers et on y avait installé des bombardes. Ce n'étaient pas celles qui avaient été mises en échec devant le château de Caen, mais des modèles bien plus petits.

— Les ribaudequins, dit Skeat à Thomas.

— Les ribaudequins ?

— C'est comme ça qu'on les appelle, des ribaudequins.

Il emmena Thomas et Eléonore regarder ces étranges faisceaux de tubes de fer. Des canonniers étaient en train de remuer la poudre, d'autres défaisaient des gerbes de longs traits en fer semblables à des flèches que l'on plaçait dans les tubes. Certains ribaudequins comportaient huit tubes, d'autres sept et quelques-uns seulement quatre.

— Ils sont inutiles, jeta Skeat, mais ils peuvent faire peur aux chevaux.

Il salua les archers qui creusaient des trous devant les ribaudequins, en grand nombre à cet endroit. Thomas en compta trente-quatre et on en apportait d'autres.

Skeat se pencha sur un chariot pour observer la colline opposée. Il ne faisait pas chaud et pourtant il était en sueur.

— Es-tu malade ? lui demanda Thomas.

— Mal aux boyaux, admit Skeat, mais ça ne mérite ni chant ni danse.

Sur l'autre colline, il y avait environ quatre cents cavaliers français, et d'autres apparaissaient encore.

— Elle pourrait ne pas avoir lieu, dit tranquillement Skeat.

— La bataille ?

— Philippe de France est un agité, dit Skeat. Il lui vient la fantaisie d'aller à la bataille, puis il décide qu'il préfère folâtrer chez lui. C'est ce que j'ai entendu dire. Nerveux, l'animal. Mais s'il pense qu'il tient une occasion aujourd'hui, Tom, ça va être mauvais.

Thomas sourit.

— Les trous, les archers ?

— Ne sois pas stupide, mon gars, rétorqua Skeat. Tous les trous ne brisent pas une jambe et toutes les flèches ne font pas mouche. Nous allons peut-être arrêter la première charge, peut-être la deuxième, mais ils continueront à arriver et à la fin ils passeront. C'est qu'ils sont trop nombreux, ces salauds. Ils vont passer, Tom, et ce sera aux hommes d'armes de leur taper dessus. Garde la tête froide, fiston, et souviens-toi que c'est aux hommes d'armes de faire le travail de près. Si les Français franchissent les trous, retire-toi, attends d'avoir une cible et reste en vie. Et si nous perdons, poursuivit-il en haussant les épaules, prends tes jambes à ton cou, va dans la forêt et cache-toi là-bas.

— Que dit-il ? demanda Eléonore.

— Que ça devrait être facile aujourd'hui.

— Tu mens mal, Thomas.

— Il y a simplement qu'ils sont trop nombreux, dit Skeat comme s'il se parlait à lui-même. Tommy Dugdale s'est trouvé dans des situations bien pires en Bretagne, Tom, mais il avait beaucoup de flèches. Nous, on en manque.

— Ça va aller, Will.

— Peut-être bien.

Skeat s'écarta du chariot.

— Allez devant tous les deux, j'ai besoin d'être tranquille un instant.

Thomas et Eléonore repartirent vers le nord, où la ligne de bataille anglaise était en train de se former. Les bannières étaient entourées d'hommes d'armes se mettant en place, les archers se disposaient devant chaque formation et les maréchaux munis de bâtons blancs s'assuraient qu'il y avait des passages permettant aux archers de s'échapper si les cavaliers s'approchaient trop. On avait apporté les lances du village. Elles étaient remises aux hommes d'armes du premier rang. Si les Français franchissaient les trous et les archers, on s'en servirait comme de piques.

Au milieu de la matinée, toute l'armée était rassemblée sur la colline. Elle paraissait beaucoup plus importante qu'elle ne l'était en réalité parce que de nombreuses femmes étaient

restées avec leurs hommes. Elles étaient assises dans l'herbe, ou bien s'étaient allongées et dormaient. Le soleil apparut et disparut, faisant courir des ombres dans la vallée. Les trous étaient creusés, les ribaudequins étaient chargés. Sur l'autre colline, il y avait peut-être un millier de Français qui les observaient, mais aucun ne s'aventura à descendre la pente.

— Au moins, ça vaut mieux que marcher, ça nous donne une chance pour la suite, dit Jake.

— Ce sera facile, remarqua Sam en désignant la colline opposée, ils ne sont pas nombreux.

— C'est seulement l'avant-garde, pauvre ahuri, dit Jake.

Thomas gardait le silence. Il imaginait l'armée française qui s'étendait sur la route d'Abbeville. Ils devaient tous savoir que les Anglais avaient cessé leur course, qu'ils attendaient, et sans aucun doute les Français, pleins de confiance, se dépêchaient de peur de manquer la bataille.

Il fit un signe de croix et Eléonore, devinant sa peur, posa sa main sur son bras.

— Tout se passera bien pour toi, lui dit-elle.

— Pour toi aussi, mon amour.

— Te souviens-tu de la promesse que tu as faite à mon père ? lui demanda-t-elle.

Thomas acquiesça, mais il ne parvenait pas à se convaincre qu'il allait voir la lance de saint Georges ce jour-là. Cette journée appartenait à la réalité, tandis que la lance relevait d'un monde mystérieux auquel Thomas voulait rester étranger. Tout le monde, pensa-t-il, portait un intérêt passionné à cette relique, mais lui, qui avait une bonne raison de découvrir la vérité, se sentait indifférent. Il aurait voulu n'avoir jamais vu cette lance, et que l'homme qui se faisait appeler Harlequin ne soit jamais venu à Hookton, mais si les Français n'avaient pas débarqué, songea-t-il, il ne serait pas en train de porter cet arc noir, ne se trouverait pas sur ce flanc de colline verdoyant et n'aurait pas rencontré Eléonore. On ne peut pas tourner le dos à Dieu, se dit-il.

— Si j'aperçois la lance, promit-il à Eléonore, je combattrai pour elle.

C'était sa pénitence, et pourtant il espérait bien n'avoir pas à l'exécuter.

Pour le repas de midi, ils mangèrent du pain moisi. Les Français, qui formaient une masse sombre sur l'autre colline, étaient bien trop nombreux pour qu'on puisse les compter. Les premiers éléments de leur infanterie étaient arrivés. Il y eut une averse. Les archers qui avaient laissé leur corde pendre à une extrémité de leur arc se hâtèrent de la rouler et de la cacher sous leur casque, mais la petite pluie passa. Le vent agita les herbes.

Les Français continuaient à arriver sur la colline. C'était une horde. Ils étaient venus à Crécy pour prendre leur revanche.

Les Anglais attendaient. Deux des archers de Skeat jouaient du pipeau, tandis que les hobelars, qui aidaient à la protection des bombardes sur les flancs de l'armée, chantaient des chansons évoquant les vertes forêts et les eaux vives. Certains dansaient comme ils l'auraient fait dans leur village, d'autres dormaient, beaucoup jouaient aux dés et tous ceux qui n'étaient pas endormis regardaient sans cesse par-delà la vallée vers l'autre colline où il y avait de plus en plus d'hommes.

Jake avait un morceau de cire d'abeille enveloppé dans un linge qu'il faisait circuler parmi les archers pour qu'ils en enduisent leur arc. Ce n'était pas une opération nécessaire, juste une manière de s'occuper.

— Où as-tu trouvé cette cire ? lui demanda Thomas.

— Je l'ai volée, bien sûr, à un imbécile d'homme d'armes. C'était pour cirer sa selle, je pense.

Une discussion commença sur la question de savoir quel bois faisait les meilleurs arcs. C'était un vieux débat, mais il permettait de passer le temps. Chacun savait que c'était le frêne, mais il y avait des gens qui aimaient à prétendre que le bouleau, le charme ou même le chêne donnaient un aussi bon résultat. L'aulne, bien que lourd, était bon pour la chasse au cerf, mais il n'avait pas une portée suffisante pour la bataille.

Sam prit l'une de ses nouvelles flèches et montra à chacun combien la tige était déformée.

— Ça doit être du prunellier, se plaignit-il amèrement, on pourrait tirer dans les coins avec ça.

— Ils ne font plus les flèches comme avant, dit Will Skeat.

Ses archers l'acclamèrent car c'était une vieille plainte.

— C'est vrai, dit Skeat, tout est fait à la va-vite et le savoir-faire se perd de nos jours. Qui s'en soucie ? Ces couillons sont payés à la pièce et les gerbes sont envoyées à Londres. Personne

ne les regarde jusqu'à ce qu'elles nous parviennent. Et nous, qu'est-ce qu'on fait ? Regardez !

Il prit la flèche de Sam et la tourna entre ses doigts.

— Ce n'est pas de la plume d'oie ! C'est de la saloperie de plume de moineau. On ne peut rien en faire, à part se gratter le cul avec.

Il jeta la flèche à Sam.

— Non, un archer digne de ce nom fabrique ses flèches lui-même.

— C'est ce que je faisais, dit Thomas.

— Mais maintenant tu es devenu sacrément paresseux, n'est-ce pas, Tom ?

Le sourire de Skeat s'éteignit lorsqu'il vit l'autre côté de la vallée.

— Ça commence à suffire, grommela-t-il en regardant les Français qui se rassemblaient.

Il fit une grimace quand une goutte de pluie tomba sur ses vieilles bottes.

— Je voudrais bien, continua-t-il, qu'il pleuve une bonne fois pour toutes et qu'on n'en parle plus. Il le faut. Si ça nous pisse dessus pendant que ces salauds nous attaquent, on ferait bien de courir chez nous, parce que les arcs ne pourront pas tirer.

Assise à côté de Thomas, Eléonore observait l'autre colline. Là-bas, les hommes étaient désormais au moins aussi nombreux que l'armée anglaise, et le corps principal commençait seulement à arriver. Des hommes d'armes montés se répandaient sur la colline et se répartissaient en conrois. Un conroi constituait l'unité de base des chevaliers ou des hommes d'armes. Il comprenait généralement entre douze et vingt hommes, mais ceux qui constituaient la garde personnelle des grands seigneurs étaient bien plus importants. Il y avait tellement de cavaliers en haut de la colline qu'ils devaient descendre sur la pente, ce qui se traduisait par un flot de couleurs car les hommes d'armes portaient le blason de leur seigneur sur leur surcot et les chevaux étaient revêtus de housses chamarrées. Les bannières françaises y ajoutaient des teintes bleues, rouges, jaunes et vertes. Pourtant, malgré toutes ces couleurs, ce qui prédominait c'était le gris acier des

cuirasses et des cottes de mailles. Devant les cavaliers apparurent les premières jaquettes vert et rouge des arbalétriers génois. Ils n'étaient encore qu'une poignée, mais il s'en déversait de plus en plus depuis le sommet de la colline.

On entendit une acclamation dans les rangs anglais. Thomas vit que des archers se mettaient sur leurs pieds. Sa première pensée fut que les Français attaquaient, mais on ne voyait pas de cavaliers ennemis et aucune flèche ne volait.

— Debout ! cria soudain Skeat. Levez-vous !

— Que se passe-t-il ? demanda Jake.

C'est alors que Thomas aperçut les cavaliers. Ce n'étaient pas des Français mais une douzaine d'Anglais qui chevauchaient le long de la ligne de front en s'écartant soigneusement des trous creusés par les archers. Trois d'entre eux portaient des bannières. L'une d'elles était un immense étendard représentant des fleurs de lys et des léopards sur champ d'or. Quelqu'un cria : « C'est le roi ! » et les archers de Skeat poussèrent une acclamation.

Après s'être arrêté, le roi s'entretint avec quelques hommes au centre de la ligne, puis partit au trot vers la droite. Son escorte était montée sur de puissants destriers, mais lui-même avait une jument grise. Il portait un magnifique surcot et chevauchait nu-tête, ayant fixé son heaume couronné au pommeau de sa selle. L'étendard royal, rouge, or et bleu, était en tête. Venait ensuite la bannière personnelle du roi, portant un soleil levant. Et en troisième, un fanion d'une longueur extravagante qui provoqua les plus fortes acclamations. Il portait le dragon crachant des flammes de Wessex. C'était le drapeau de l'Angleterre, celui des hommes qui avaient combattu le Conquérant, et à présent le descendant du Conquérant l'arborait pour montrer qu'il appartenait lui aussi à l'Angleterre, tout comme les hommes qui l'acclamaient sur son cheval gris.

Il s'arrêta près des hommes de Will Skeat et leva son bâton blanc pour faire taire les acclamations. Les archers avaient retiré leurs casques et certains avaient mis un genou à terre. Le roi paraissait encore jeune. Ses cheveux et sa barbe étaient aussi dorés que le soleil levant de son étendard.

— Je vous suis reconnaissant, commença-t-il d'une voix tellement enrôlée qu'il s'interrompit pour reprendre, je vous suis reconnaissant d'être ici.

Cela déclencha une nouvelle ovation. Thomas, qui acclamait avec les autres, ne se fit même pas la réflexion que personne n'avait eu le choix. Le roi leva son bâton blanc pour demander le silence.

— Comme vous pouvez le voir, les Français ont décidé de venir nous rejoindre ! Peut-être se sentent-ils seuls.

C'était une bien piètre plaisanterie, mais elle produisit des hurlements de rire qui tournèrent en huées pour les ennemis.

Le roi souriait en attendant que les cris cessent.

— Nous ne sommes venus ici, reprit-il, que pour obtenir les droits, terres et privilèges qui nous reviennent selon les lois humaines et divines. Mon cousin de France nous jette un défi. En faisant cela, il défie Dieu.

Les hommes écoutaient attentivement, en silence. Les destriers de l'escorte martelaient le sol, mais personne ne bougeait.

— Dieu ne tolérera pas l'impudence de Philippe de France. Il punira la France, et vous, dit-il en tendant la main pour désigner les archers, vous serez son instrument. Dieu est avec vous, et je vous promets, je vous jure devant Dieu et sur ma propre vie que je ne quitterai pas ce champ de bataille avant que le dernier homme de mon armée n'en soit parti. Nous allons rester ensemble sur cette colline, combattre ensemble, et nous gagnerons ensemble, pour Dieu, pour saint Georges et pour l'Angleterre !

Les acclamations reprirent. Le roi sourit. Ensuite, il se tourna vers le comte de Northampton, qui était sorti des rangs, et se pencha pour écouter ce qu'il lui disait. Puis il se redressa et sourit à nouveau.

— Y a-t-il ici un maître Skeat ?

Skeat se mit aussitôt à rougir, mais ne signala pas sa présence. Le comte souriait, le roi attendait. Alors les archers désignèrent leur chef :

— Il est là !

— Approchez !, ordonna le roi d'un air sérieux.

Skeat, qui paraissait embarrassé, traversa les rangs des archers, s'approcha du cheval du roi et mit un genou à terre. Le roi tira son épée sertie de rubis et en toucha l'épaule de Skeat.

— Nous avons su que vous étiez l'un de nos meilleurs soldats, aussi, à compter de ce jour, serez-vous sir William Skeat.

Les archers crièrent encore plus fort. Will Skeat, sir William à présent, resta à genoux tandis que le roi éperonnait son cheval pour aller faire le même discours aux derniers hommes de la ligne et à ceux qui servaient les bombardes dans le cercle de chariots. Le comte de Northampton, qui avait été à l'origine de l'anoblissement de Skeat, le releva et le reconduisit vers ses hommes qui l'acclamaient. Skeat était toujours rouge pendant que les archers lui donnaient des tapes dans le dos.

— Imbécillité ! dit-il à Thomas.

— Tu le mérites, Will, dit Thomas avant de se reprendre avec un sourire : sir William.

— Je vais simplement avoir plus d'impôts à payer, dit Skeat.

Mais il avait tout de même l'air content. Puis il fronça les sourcils car une goutte de pluie était venue s'écraser sur son front.

— Rangez les cordes, cria-t-il.

La plupart des hommes étaient déjà en train de mettre leurs cordes à l'abri, mais quelques-uns durent les enrrouler alors que la pluie tombait en abondance. L'un des hommes d'armes du comte s'approcha des archers pour leur crier que les femmes devaient aller de l'autre côté de la crête.

— Vous avez entendu ! hurla Skeat. Les femmes aux bagages !

Certaines se mirent à pleurer mais Eléonore se serra simplement contre Thomas.

— Reste vivant, lui dit-elle simplement.

Elle partit sous la pluie, croisant le prince de Galles qui, avec six autres cavaliers, regagnait sa place parmi les hommes d'armes, derrière les archers de Will Skeat. Le prince avait décidé de rester à cheval de façon à pouvoir regarder par-dessus les hommes à pied. Pour marquer son arrivée, sa bannière, qui était plus grande que toutes les autres dans cette partie droite du champ de bataille, fut déployée sous la grosse averse.

Thomas ne pouvait plus voir l'autre côté de la vallée. Un grand rideau de pluie obscurcissait l'horizon. Il n'avait rien d'autre à faire que s'asseoir et attendre que la doublure de cuir de sa cotte de mailles devienne froide et suintante. Il se recroquevilla sur lui-même en regardant tristement la grisaille et en se disant qu'aucun arc ne pourrait tirer correctement tant que durerait cette averse.

— Ce qu'ils devraient faire, dit le père Hobbe qui était assis à côté de Thomas, c'est charger maintenant.

— Ils ne pourraient pas trouver leur chemin, mon père.

Il s'aperçut que le prêtre avait un arc et un sac de flèches, mais pas d'autre équipement.

— Vous devriez vous procurer une cotte de mailles, lui dit-il, ou au moins une veste capitonnée.

— J'ai la cuirasse de la foi, mon fils.

— Où est votre corde d'arc ? demanda Thomas car le prêtre ne portait jamais ni casque ni bonnet.

— Je l'ai enroulée autour de ma... euh. Il faut bien que ça serve à autre chose qu'à pisser. Et là, c'est bien sec.

Le prêtre était d'une joyeuse indécence.

— J'ai parcouru les lignes à la recherche de ta lance, Tom, continua-t-il. Elle n'est pas ici.

— Foutre Dieu, voilà qui ne me surprend pas. Je n'ai jamais pensé qu'elle y serait.

Le père Hobbe passa sur le blasphème.

— J'ai eu une conversation avec le père Pryke. Tu le connais ?

— Non, répondit brusquement Thomas, comment diable pourrais-je connaître le père Pryke ?

La pluie dégoulinait de son casque et tombait sur l'arête brisée de son nez. Le père Hobbe ne se laissa pas décourager par la mauvaise humeur de Thomas.

— C'est le confesseur du roi, un grand homme. Il va sûrement devenir évêque un jour prochain. Je l'ai interrogé au sujet des Vexille...

Le père Hobbe s'arrêta mais Thomas resta muet.

— Il se souvient de cette famille, continua le prêtre. D'après lui, ils avaient des terres dans le Cheshire, mais ils ont soutenu

Mortimer au début du présent règne et ils ont été bannis. Il m'a dit aussi autre chose. Qu'ils ont toujours été pieux, mais leur évêque les soupçonnait d'avoir d'étranges idées. Un rien de gnosticisme.

— Ils étaient cathares, dit Thomas.

— Cela paraît probable.

— Si c'est une famille pieuse, alors je ne dois pas en faire partie. N'est-ce pas une bonne nouvelle ?

— Tu ne peux pas t'en tirer comme ça, Thomas, dit le père Hobbe avec douceur. Tu as fait une promesse à ton père. Tu as accepté la pénitence.

Thomas remua la tête avec colère.

— Il y a ici, mon père, dit-il en désignant les archers accroupis sous la pluie, une bande de crapules qui ont tué plus d'hommes que moi. Allez harceler leurs âmes et laissez la mienne tranquille.

— Toi, tu as été choisi, Thomas, et je suis ta conscience. Tu vois, il m'est venu à l'esprit que si les Vexille ont soutenu Mortimer, ils ne peuvent pas avoir d'affection pour notre roi. S'il sont quelque part aujourd'hui, c'est là-bas.

Il indiqua l'autre côté de la vallée qui était masqué par la pluie battante.

— Alors ils vont vivre un jour de plus, dit Thomas.

Le père Hobbe fronça les sourcils.

— Tu penses que nous allons perdre ? Non !

Thomas eut un tressaillement.

— L'après-midi doit être bien avancée, mon père. S'ils n'attaquent pas tout de suite, ils vont attendre jusqu'à demain. Cela leur donnera toute une journée pour nous massacrer.

— Ah, Thomas, si tu savais comme Dieu t'aime !

Thomas ne répondit rien, mais il se disait que tout ce qu'il désirait c'était être un archer et devenir sir Thomas de Hookton tout comme Skeat était devenu sir William. Il était heureux de servir le roi et n'avait pas besoin qu'une entité divine le mêle à d'étranges combats contre les seigneurs noirs.

— Laissez-moi vous donner un conseil, mon père, dit-il.

— Ils sont toujours les bienvenus, Tom.

— Le premier qui tombe, récupérez son casque et sa cotte de mailles. Et prenez garde à vous.

Le père Hobbe donna à Thomas une claque dans le dos.

— Dieu est de notre côté. Tu as entendu ce qu'a dit le roi.

Il se releva et s'en alla parler avec d'autres hommes. Thomas resta seul, regardant la pluie qui diminuait enfin. Il pouvait à nouveau distinguer les arbres au loin, les couleurs des bannières françaises et des surcots. À présent il voyait une grande masse d'arbalétriers en rouge et vert. Ils ne se préparaient pas, pensait-il, car les cordes d'arbalète craignaient l'humidité comme les autres.

— Ce sera pour demain, dit-il à Jake. On recommencera tout demain.

— Espérons que le soleil brillera, dit Jake.

Le vent amena les dernières gouttes de pluie. Il était tard. Thomas se leva, s'étira et tapa du pied. Une journée de gâchée, se dit-il, avec la perspective d'une nuit de famine.

Demain, ce serait sa première vraie bataille.

Un groupe excité s'était rassemblé autour du roi de France, qui était encore à un quart de lieue de la colline où la plus grande partie de son armée avait pris position. Au moins deux mille hommes d'armes de l'arrière-garde étaient encore en route, mais ceux qui avaient atteint la vallée dépassaient déjà de beaucoup les Anglais en nombre.

— Deux contre un, sire ! s'écria véhémentement Charles d'Alençon, le jeune frère du roi.

Son surcot, comme celui des autres cavaliers, était imprégné d'eau et la teinture de son blason avait coulé sur le fond blanc. La pluie perlait sur son heaume.

— Il faut les tuer tout de suite ! insista le comte.

Mais l'instinct de Philippe de Valois lui conseillait d'attendre. Il serait plus sage, pensait-il, de laisser toute l'armée se rassembler, de faire une reconnaissance et d'attaquer le lendemain. Mais il savait aussi que ses compagnons, et en particulier son frère, le trouvaient trop prudent. Ils le considéraient même comme un timide parce que jusqu'ici il avait évité une bataille frontale avec les Anglais. Proposer

d'attendre simplement un jour leur ferait penser qu'il n'avait pas l'aplomb nécessaire pour la tâche la plus difficile des rois. Il s'aventura néanmoins à suggérer que la victoire serait d'autant plus complète si on attendait un jour.

— Si vous attendez, répondit Alençon d'un ton cinglant, Edouard s'éclipsera pendant la nuit et demain nous aurons devant nous une colline vide.

— Ils sont mouillés, fatigués et affamés. Ils sont prêts à être massacrés, insista le duc de Lorraine.

— Et s'ils ne partent pas, sire, prévint le comte de Flandre, ils auront du temps pour creuser des trous et des tranchées.

— Les signes sont favorables, ajouta Jean de Hainaut, seigneur de Beaumont et proche compagnon du roi.

— Les signes ? demanda le roi.

Jean de Hainaut fit approcher un homme vêtu d'un manteau noir. Ce personnage, qui portait une longue barbe noire, s'inclina très bas.

— Le soleil, sire, dit-il, est en conjonction avec Mercure et en opposition à Saturne. Mieux encore, noble sire, Mars est dans la maison de la Vierge. Cela indique une victoire, le moment ne saurait être plus propice.

Philippe se demanda combien d'or on avait versé à l'astrologue pour venir faire cette prophétie. Pourtant il était tenté d'y croire. Il trouvait peu sage d'entreprendre quoi que ce soit sans consulter l'horoscope, mais où donc était son propre astrologue ? Probablement encore sur la route.

— Allons-y tout de suite ! le pressa son frère Alençon.

Guy Vexille, comte d'Astarac, poussa son cheval au sein du groupe dense qui entourait le roi. Il aperçut un arbalétrier en jaquette rouge et vert qui était à l'évidence le capitaine des Génois et lui demanda en italien :

— La pluie a-t-elle affecté les cordes ?

— Beaucoup, admit Carlo Grimaldi, le chef des Génois. Les cordes des arbalètes ne pouvaient être enlevées comme celles des arcs car la tension était trop grande. Les hommes devaient se contenter d'abriter leur arme sous leur jaquette.

— Nous devrions attendre jusqu'à demain. Il est impossible d'avancer sans les pavois.

— Que dit-il ? demanda Alençon.

Le comte d'Astarac traduisit à Sa Majesté les propos du Génois, et le roi, avec sa longue figure pâle, fronça les sourcils quand il entendit que les longs boucliers qui protégeaient les arbalétriers des flèches ennemies pendant qu'ils rechargeaient leurs instruments encombrants n'étaient pas encore arrivés.

— Dans combien de temps seront-ils là ? demanda-t-il plaintivement.

Mais personne ne le savait.

— Pourquoi n'ont-ils pas voyagé avec les arbalétriers ?

Mais une fois de plus sa question demeura sans réponse.

— Qui êtes-vous ? demanda enfin le roi au comte.

— Astarac, sire, répondit Guy Vexille.

Il était évident que le roi n'avait pas la moindre idée de ce qu'était Astarac. Il ne reconnaissait pas non plus l'écu de Vexille qui portait une simple croix. Mais son cheval et son armure étaient tous deux de prix, aussi le roi ne contesta-t-il pas le droit de cet homme à donner son avis.

— Et vous dites que les arbalètes ne tireront pas ?

— Bien sûr qu'elles tireront, intervint le comte d'Alençon, ces maudits Génois ne veulent pas se battre. Et les arcs anglais seront tout aussi humides.

— Les arbalètes seront affaiblies, sire, expliqua tranquillement Vexille en ignorant l'hostilité du jeune frère du roi. Elles tireront, mais n'auront ni toute leur force ni toute leur portée.

— Il vaudrait mieux attendre ? demanda le roi.

— Il serait sage d'attendre, sire, et tout particulièrement d'attendre les pavois.

— Quel est l'horoscope de demain ? demanda Jean de Hainaut à l'astrologue.

— Neptune approche, sire, la conjonction n'est pas favorable.

— Il faut attaquer tout de suite ! Ils sont mouillés, fatigués et affamés ! Il faut attaquer tout de suite ! exigea Alençon.

Le roi avait l'air dubitatif, mais la plupart des grands seigneurs étaient confiants et ils lui assénaient leurs arguments. Les Anglais étaient pris au piège. Leur laisser ne serait-ce qu'une nuit de délai serait prendre le risque de les laisser

s'échapper. Peut-être leur flotte allait-elle se présenter au Crotoy? Allons-y tout de suite, insistèrent-ils, même si la journée est déjà très avancée. Il faut y aller et vaincre, et montrer à la chrétienté que Dieu est du côté des Français.

Comme le roi était faible et qu'il voulait paraître fort, il se rendit à cet avis.

C'est ainsi que l'oriflamme fut sortie de son étui de cuir et portée à la place d'honneur, devant le front des hommes d'armes. Aucun autre drapeau ne devait devancer cette longue bannière rouge qui se déployait sur sa hampe croisée et que gardaient trente chevaliers qui portaient un ruban écarlate au bras droit. On distribua aux cavaliers leurs longues lances, puis les conrois se formèrent de sorte que les chevaliers et les hommes d'armes se trouvèrent genou contre genou. Les tambours ôtèrent la housse de leurs instruments, et Grimaldi, le capitaine génois, reçut l'ordre de faire avancer ses hommes et de tuer les archers anglais. Le roi se signa pendant qu'un groupe de prêtres se mettait à genoux dans l'herbe humide et commençait à prier.

Les grands seigneurs chevauchèrent jusqu'au sommet de la colline, où les attendaient leurs hommes d'armes. À la tombée de la nuit, pensaient-ils, leurs épées seraient trempées et ils auraient fait suffisamment de prisonniers pour briser à jamais la puissance de l'Angleterre.

Car l'oriflamme allait entrer dans la bataille.

— Par les dents de Dieu !

Tout en se mettant sur ses pieds, Will Skeat paraissait étonné.

— Ces salauds arrivent !

Sa surprise était justifiée car l'après-midi était très avancée. C'était l'heure où les paysans s'apprêtaient à quitter les champs pour regagner leurs maisons.

Les archers se levèrent et regardèrent. L'ennemi n'avancait pas encore, mais une horde d'arbalétriers se répandait dans le fond de la vallée, tandis qu'au-dessus d'eux les chevaliers et les hommes d'armes français s'armaient de leurs lances.

Thomas pensa que ce devait être une ruse. Dans trois ou quatre heures, il ferait noir. Mais les Français pensaient peut-être mener leur affaire rapidement. Les arbalétriers commencèrent enfin à avancer. Thomas ôta son casque pour y prendre une corde d'arc. Il la fixa à une extrémité de l'arme puis ploya le bois pour mettre la corde dans l'autre encoche. Il lui fallut s'y prendre à trois fois pour parvenir à adapter la corde sur son arc noir. Doux Jésus ! pensa-t-il, ils viennent vraiment ! Sois calme. Mais il se sentait aussi nerveux que quand il était sur la colline au-dessus de Hookton et qu'il avait tué un homme pour la première fois. Il défit le lacet de son sac de flèches.

Les tambours se mirent à battre du côté français et on entendit une grande ovation. Rien ne pouvait expliquer cette ovation. Les hommes d'armes ne bougeaient pas et les arbalétriers se trouvaient encore loin. Les trompettes anglaises répondirent, douces et claires, depuis le moulin à vent où attendaient le roi et la troupe de réserve. Les archers s'étiraient et battaient la semelle tout au long de la colline. Quatre mille arcs anglais étaient tendus et prêts à tirer, mais six mille arbalétriers avançaient vers eux, et derrière les Génois il y avait des milliers de cavaliers en cote de mailles.

— Ils n'ont pas de pavois ! cria Will Skeat, et leurs cordes seront humides.

— Ils n'auront pas suffisamment de portée pour nous atteindre, dit le père Hobbe qui était réapparu au côté de Thomas.

Thomas acquiesça mais sa bouche était trop sèche pour qu'il puisse répondre. Une arbalète placée dans de bonnes mains, et il n'y en avait pas de meilleures que celles des Génois, avait une plus grande portée qu'un arc, mais pas quand la corde était humide. Toutefois la portée supérieure de l'arbalète ne constituait pas un grand avantage car retendre l'arme était si long que les archers pouvaient avancer et lancer six ou sept flèches avant que l'ennemi soit capable de tirer le deuxième trait. Bien que conscient de ce déséquilibre, Thomas n'en était pas moins nerveux. L'ennemi paraissait tellement nombreux et les grands tambours français avec leur peau épaisse tonnaient comme si le cœur du diable battait dans la vallée. Les cavaliers

ennemis se penchaient en avant, impatients d'éperonner leurs montures vers les lignes anglaises qui, espéraient-ils, seraient déjà largement décimées par l'assaut des arbalétriers. Pendant ce temps, les hommes d'armes anglais se déplaçaient pour serrer les rangs et former un solide rempart de boucliers et de cuirasses d'acier. Les cottes de mailles cliquetaient.

— Dieu est avec vous ! cria un prêtre.

— Ne gaspillez pas vos flèches, rappela Will Skeat, visez bien, les gars. Ils ne tiendront pas longtemps.

Il répéta cette consigne en parcourant la ligne.

— On dirait que tu as vu un fantôme, Tom.

— Dix mille fantômes.

— Ils sont encore plus nombreux que ça, dit Skeat en se tournant pour regarder l'autre colline. Peut-être douze mille cavaliers ? Ça fait douze mille flèches, mon bonhomme.

Il y avait six mille arbalétriers et deux fois plus d'hommes d'armes. Ceux-ci étaient renforcés par de l'infanterie qu'on voyait apparaître sur les deux flancs de l'armée française. Thomas doutait que ces fantassins viennent prendre part à la bataille, sauf si elle tournait à la débâcle. Il comprenait aussi que les arbalétriers pourraient être repoussés parce qu'ils venaient sans pavois et que leurs armes étaient mouillées par la pluie. Mais repousser les Génois exigerait des flèches, beaucoup de flèches. Il y en aurait donc moins pour la masse des cavaliers dont les lances peintes se dressaient toutes droites et formaient comme un bosquet sur le sommet de la colline.

— Nous avons besoin de plus de flèches, dit-il à Skeat.

— Il faudra te contenter de ce que nous avons, dit Skeat. C'est ce que nous ferons tous. On ne peut pas demander ce qui n'existe pas.

Les arbalétriers s'arrêtèrent au pied de la colline où se trouvaient les Anglais et ils se mirent en ligne avant de placer les carreaux dans leurs arbalètes. Thomas sortit sa première flèche et, dans un geste de superstition, déposa un baiser sur la pointe constituée d'un morceau de fer légèrement rouillé pourvu de deux barbes. Il appuya la flèche sur sa main gauche et plaça l'encoche au centre de la corde. À cet endroit, une garniture de chanvre l'empêchait de glisser. Il tendit l'arc à

de mi, réconforté par la résistance du bois. La flèche était placée vers l'intérieur de l'arc, à gauche de la prise en main. Il relâcha la tension, bloqua la flèche avec son pouce gauche et plia les doigts de sa main droite.

Une brusque sonnerie de trompettes le fit sursauter. Tous les tambours et les trompettes français étaient désormais à l'œuvre, ce qui produisit une cacophonie qui fit avancer les Génois. Ils se mirent à monter la pente. Leurs visages formaient des taches blanches encadrées par le gris de leurs casques. Les cavaliers français descendaient la pente, mais lentement et par à-coups, comme s'ils anticipaient l'ordre de charger.

— Dieu est avec nous ! cria le père Hobbe.

Il était dans la position de l'archer, le pied gauche bien en avant. Thomas vit que le prêtre n'avait pas de chaussures.

— Qu'est-il arrivé à vos bottes, mon père ?

— Un pauvre garçon en avait plus besoin que moi. Je prendrai celles d'un Français.

Thomas lissa les plumes de sa première flèche.

— Ici, cria Will Skeat, ici !

Un chien s'échappait des lignes anglaises et son maître le rappelait. Aussitôt la moitié des archers crièrent le nom de l'animal :

— Mordeur ! Mordeur ! Reviens ici ! Mordeur !

— Taisez-vous ! rugit Will Skeat tandis que le chien, troublé au plus haut point, courait en direction de l'ennemi.

À la droite de Thomas, les artilleurs étaient accroupis près des chariots avec des brandons allumés. Des archers se tenaient dans les chariots, leur arme à demi tendue. Le comte de Northampton était venu se placer parmi les hommes de Skeat.

— Vous ne devriez pas être ici, monseigneur ! dit Will Skeat.

— Le roi le fait chevalier, et le voilà qui me donne des ordres !

Les archers sourirent.

— Ne tuez pas tous les hommes d'armes, Will, continua le comte, laissez-en quelques-uns pour nous, pauvres porteurs d'épées.

— L'occasion ne manquera pas, dit Skeat sombrement.

Puis il cria aux archers :

— Attendez !

Les Génois poussaient des cris en avançant, mais leurs voix étaient presque noyées dans les roulements des tambours et dans la sonnerie des trompettes. Mordeur courut vers les Anglais qui l'accueillirent par une ovation lorsqu'il vint s'abriter dans leurs rangs.

— Ne gaspillez pas les flèches, rappela Will Skeat, visez soigneusement, comme votre mère vous l'a appris.

À présent, les Génois se trouvaient à portée d'arc, mais aucune flèche ne vola et les arbalétriers en rouge et vert avançaient toujours, légèrement penchés en avant pour monter la pente de la colline. Ils ne venaient pas droit sur les Anglais mais légèrement de biais, ce qui signifiait qu'ils frapperaient d'abord la partie droite de la ligne anglaise, là où Thomas se trouvait. C'était aussi l'endroit où la pente était la plus égale. Thomas, le cœur en déroute, comprit qu'il allait être au centre du combat. Puis les Génois s'arrêtèrent, se disposèrent en ligne et poussèrent leur cri de guerre.

— C'est trop tôt, marmonna le comte.

Les arbalètes furent mises en position de tir, orientées très haut car les Génois espéraient faire tomber une pluie de traits mortels sur les lignes anglaises.

— Tendez ! dit Skeat.

Thomas sentait son cœur cogner dans sa poitrine pendant qu'il tirait la corde jusqu'à son oreille droite. Il choisit un homme dans la ligne ennemie, plaça la pointe de la flèche entre cet homme et son œil droit, déplaça l'arc sur la droite pour compenser la déviation de l'arme, puis leva sa main gauche et la ramena vers la gauche parce que le vent venait de cette direction. Un vent léger. Pendant qu'il visait, il n'avait pas réfléchi, tout avait été fait instinctivement. Mais il était toujours nerveux et un muscle tressaillait dans sa jambe droite. Les lignes anglaises étaient parfaitement silencieuses. Les Génois ressemblaient à un alignement de statues rouge et vert.

— Allez-y, salopards, murmura quelqu'un.

Comme si les Génois lui avaient obéi, six mille carreaux d'arbalètes s'élevèrent dans le ciel.

— Maintenant ! dit Will d'une voix étonnamment douce.

Et les flèches s'envolèrent.

Eléonore était accroupie près du chariot qui contenait les bagages des archers. Il y avait là trente ou quarante femmes et de nombreux enfants. Tout le monde tressaillit en entendant les trompettes, les tambours et les cris dans le lointain. Presque toutes les femmes étaient françaises ou bretonnes, mais aucune ne souhaitait une victoire des Français, car c'étaient leurs hommes qui se tenaient sur la pente verte de la colline.

Eléonore pria pour Thomas, pour Will Skeat et pour son père. Les bagages étant sur l'autre versant de la colline, elle ne pouvait voir ce qui se passait, mais elle entendait la note profonde et aiguë des cordes d'arc qu'on relâchait, puis le frottement d'air contre les plumes que faisaient entendre des milliers de flèches pendant leur vol. Elle frissonna. Un chien attaché au chariot – l'un de ces nombreux animaux errants que les archers avaient adoptés – se mit à geindre. Elle le caressa.

— Il y aura de la viande ce soir, dit-elle au chien.

Le bruit courait que le bétail capturé au Crotoy parviendrait à l'armée dans la journée. S'il restait une armée pour le manger. On entendit à nouveau les arcs, mais plus irrégulièrement. Les trompettes continuaient à sonner et les battements de tambour étaient continuels. Elle regarda vers le sommet de la colline, s'attendant presque à voir des flèches dans le ciel, mais il n'y avait que des nuages gris sur lesquels se détachaient des groupes de cavaliers appartenant à la réserve du roi. Eléonore savait que si elle les voyait s'élancer, cela voudrait dire que les lignes avaient été enfoncées. Sur l'aile la plus haute du moulin, l'étendard royal, agité par la petite brise, montrait son or, son rouge et son bleu.

Le grand parc à bagages n'était gardé que par un groupe de soldats malades ou blessés qui ne tiendraient pas un instant si les Français traversaient les lignes anglaises. Aux bagages du roi, qui s'entassaient sur trois chariots peints en blanc, avaient été affectés une dizaine d'hommes d'armes chargés de protéger les bijoux de la couronne. Autour d'eux, une foule de femmes et d'enfants étaient accompagnés de quelques pages qui portaient une courte épée. Les milliers de chevaux de l'armée étaient

attachés près de la forêt et gardés par quelques infirmes. Eléonore remarqua que les bêtes étaient sellées, comme si les hommes d'armes et les archers voulaient qu'elles soient prêtes au cas où il faudrait fuir.

Un prêtre était resté auprès des bagages du roi, mais quand on entendit les flèches, il se hâta vers le sommet et Eléonore fut tentée de le suivre. Mieux valait voir ce qui se passait, pensa-t-elle, que d'attendre ici, près de la forêt, en s'inquiétant. Elle caressa le chien et se releva avec l'intention d'aller sur la crête, mais à ce moment elle aperçut la femme qui était venue voir Thomas durant cette nuit pluvieuse dans la forêt de Crécy. La comtesse d'Armorique, vêtue d'une magnifique robe rouge et les cheveux enserrés dans une résille d'argent, allait et venait sur une petite jument blanche auprès des chariots du prince. De temps en temps, elle s'arrêtait pour regarder vers le sommet, puis elle tournait les yeux vers la forêt de Crécy-Grange qui s'étendait à l'ouest.

Un grand bruit fit sursauter Eléonore. Rien n'expliquait ce soudain coup de tonnerre. Il n'y avait ni éclair ni pluie et le moulin était intact. Puis un filet de fumée grise apparut au-dessus des ailes du moulin et Eléonore comprit que les bombardes avaient tiré. Elles se souvint qu'on les appelait des ribaudequins et elle imagina leurs flèches de fer en train de filer le long de la pente.

Elle chercha la comtesse mais Jeannette n'était plus là. Elle était partie en direction de la forêt en emportant ses bijoux avec elle. Eléonore aperçut la robe rouge parmi les arbres. Ainsi la comtesse avait fui par crainte des conséquences d'une défaite. Eléonore, se disant que la femme d'un prince devait en savoir plus sur ce qui attendait les Anglais qu'une femme d'archer, fit un signe de croix. Puis, incapable d'attendre plus longtemps, elle se dirigea vers la crête. Si son amant devait mourir, elle voulait être auprès de lui.

D'autres femmes la suivirent. Aucune ne disait mot. Elles se tenaient sur la colline et regardaient.

Et elles priaient pour leurs hommes.

La deuxième flèche de Thomas fut dans l'air avant que la première ait atteint sa plus grande hauteur et commencé à retomber. Il en prit une troisième, puis comprit qu'il avait tiré la deuxième trop vite. Il s'arrêta et regarda le ciel nuageux empli de traits noirs aussi nombreux que des étourneaux et plus dangereux que des faucons. Il plaça sa troisième flèche sur sa main gauche et choisit un homme dans la ligne des Génois. On entendait un bruit de martèlement étrange qui le surprit. Il vit alors qu'une grêle de carreaux génois frappait le sol autour des trous à chevaux.

Tout de suite après, la première volée de flèches anglaises toucha son but. Par dizaines, les arbalétriers furent renversés, y compris celui que Thomas avait choisi pour sa troisième flèche. Il changea de cible, tira la corde jusqu'à son oreille et laissa la flèche prendre son envol.

— Trop court ! cria le comte de Northampton en exultant.

Quelques archers jurèrent, pensant qu'il parlait de leurs flèches, mais il s'agissait des arbalètes génoises affaiblies par la pluie. Aucun carreau n'avait atteint les archers anglais. Ceux-ci, apercevant une occasion de massacre, poussèrent un braillement d'enthousiasme et descendirent la pente de quelques pas.

— Tuez-les ! cria Will Skeat.

Ils les tuèrent. Les arcs furent tendus et les flèches descendirent percer étoffes et cottes de mailles, transformant le bas de la colline en un champ de mort. Quelques arbalétriers partirent en boitant, d'autres se mirent à ramper et ceux qui n'étaient pas blessés reculèrent plutôt que de retendre leurs armes.

— Visez bien ! recommanda le comte.

— Ne gaspillez pas les flèches ! cria Will Skeat.

Thomas tira à nouveau, prit une autre flèche et chercha une cible tandis que sa flèche précédente allait frapper un homme à la cuisse. Autour des Génois, l'herbe était parsemée de flèches qui avaient manqué leur cible, mais un nombre bien suffisant avait touché au but. La ligne des Génois était plus fine, bien plus fine. On n'entendait plus que les cris de ceux qui étaient touchés et les gémissements des blessés. Les archers avancèrent

jusqu'aux bords des trous qu'ils avaient creusés et une nouvelle volée d'acier descendit la pente.

Alors les arbalétriers s'enfuirent. Un instant auparavant ils formaient une ligne inégale mais encore garnie, les hommes se tenant derrière les corps de leurs camarades, et à présent c'était une cohue de gens qui couraient aussi vite qu'ils le pouvaient pour échapper aux flèches.

— Cessez de tirer ! ordonna Will Skeat.

— Arrêtez ! cria John Armstrong dont les hommes se trouvaient à la gauche de ceux de Skeat.

— Beau travail ! dit le comte de Northampton.

— En arrière, les gars, en arrière ! commanda Will Skeat. Sam ! David ! Allez ramasser des flèches, vite.

Il désigna le bas de la pente où, parmi les Génois morts ou mourant, les tiges à empennes blanches étaient plantées dru dans l'herbe.

— Dépêchez-vous ! John ! Peter ! Allez les aider !

Tout au long de la ligne, des archers coururent récupérer des flèches dans l'herbe, mais les hommes restés à leurs places leur crièrent de revenir.

Les cavaliers arrivaient.

Messire Guillaume d'Evêque commandait un conroi de douze hommes à l'extrême gauche de la deuxième ligne de cavaliers. Devant lui se trouvait la première ligne d'assaut. À sa gauche, des soldats à pied étaient assis dans l'herbe et au-delà d'eux, la petite rivière serpentait parmi les prairies inondables le long de la forêt. À sa droite, il n'y avait rien d'autre qu'une foule dense de cavaliers qui attendaient que les arbalétriers aient affaibli la ligne ennemie.

La ligne anglaise paraissait pitoyablement petite, peut-être parce que, les hommes d'armes étant à pied, ils prenaient moins de place que des chevaliers sur leurs montures. Toutefois, messire Guillaume reconnaissait à contre-cœur que le roi anglais avait bien choisi sa position. Les cavaliers français ne pouvaient donner l'assaut sur les flancs car ceux-ci étaient tous deux protégés par un village. Ils ne pouvaient contourner les Anglais par leur droite, à cause du terrain spongieux autour de

la rivière. Quant à encercler Edouard par la gauche, cela entraînait un long déplacement autour de Wadicourt et les archers auraient tout le temps de se redéployer pour faire face à des Français qui auraient perdu leur alignement dans ce long détour. Cela signifiait que seul un assaut frontal pouvait permettre une victoire rapide. Il faudrait donc affronter les flèches.

— Rentrez la tête, tenez haut les boucliers et restez groupés, dit-il à ses hommes avant d'abaisser la visière de son heaume.

Puis, se souvenant qu'il n'allait pas charger avant un moment, il la releva. Ses hommes d'armes rapprochèrent leurs chevaux pour être genou contre genou. Pendant la charge, disait-on, le vent ne devait pas pouvoir passer entre les lances.

— Ça ne va pas être tout de suite, les prévint messire Guillaume.

Les arbalétriers en fuite remontaient la colline des Français. Le seigneur d'Evèque les avait regardés avancer en priant silencieusement pour que Dieu protège les Génois. Tuez quelques-uns de ces archers, avait-il demandé, mais épargnez Thomas. Les tambours avaient commencé à marteler leurs gros instruments, maniant leurs baguettes comme s'ils pouvaient défaire les Anglais par la seule force de leurs roulements. Saisi par l'enthousiasme de ce moment, messire Guillaume avait mis à terre la butée de sa lance et s'en était aidé pour se dresser sur ses étriers de manière à voir par-dessus la tête des hommes qui étaient devant lui. Il avait vu les Génois lâcher leurs carreaux, et ceux-ci envahir le ciel comme une grêle. Puis les Anglais avaient lancé leurs flèches qui formaient une tache sombre sur l'herbe verte et le ciel gris. Il avait remarqué que les arbalétriers chancelaient. Les Anglais, au lieu de tomber, s'étaient avancés en continuant à tirer. Au même instant, des deux flancs de la ligne anglaise s'était élevée une fumée d'un blanc sale et les bombardes avaient ajouté leurs projectiles à la pluie de flèches qui s'abattait sur la pente. Lorsque le bruit des bombardes avait roulé dans la vallée, son cheval avait sursauté. Messire Guillaume s'était remis sur sa selle et avait fait claquer sa langue. Il ne pouvait flatter le cou de sa bête car il tenait la lance

de la main droite et sa main gauche était engagée dans son écu portant les trois faucons d'or sur champ d'azur.

Les Génois s'étaient débandés. Tout d'abord, messire Guillaume n'avait pu y croire. Il pensait que c'était peut-être une ruse de leur capitaine pour attirer les Anglais dans une poursuite désordonnée. En bas de la pente, les arbalétriers allaient se reformer et faire face. Mais les Anglais n'avaient pas bougé et les Génois avaient continué à fuir. Abandonnant de nombreux morts et mourants, pris de panique, ils remontaient en courant vers les cavaliers français. Un grondement de colère s'éleva dans les rangs des hommes d'armes français.

— Les lâches ! s'exclama quelqu'un près de messire Guillaume.

Le comte d'Alençon fut pris d'un accès de rage à l'état pur.

— Ils ont été payés ! dit-il à l'un de ses compagnons. Ils se sont laissés acheter !

— Taillez-les en pièces ! dit le roi depuis la lisière du bois de hêtres.

Son frère, qui l'entendit, ne souhaitait rien tant qu'obéir. Le comte se trouvait en deuxième ligne mais il fit avancer son cheval dans une ouverture entre deux des conrois de tête et cria à ses hommes de le suivre.

— Abattez-les ! ordonna-t-il, abattez-les !

Les Génois étaient entre les cavaliers et les lignes anglaises. Leur destin était scellé car sur toute la longueur de la colline les Français avançaient. Des hommes excités du second corps d'armée se mélangeaient aux conrois de la première ligne pour former une masse confuse de bannières, de lances et de chevaux. Ils auraient dû descendre la colline au pas afin d'être en bon ordre en arrivant au pied de l'autre colline, mais au lieu de cela ils éperonnèrent leurs montures et, poussés par la haine qu'ils vouaient à leurs propres alliés, se livrèrent à une course à la tuerie.

— Nous restons ici ! cria Guy Vexille, comte d'Astarac, à ses hommes.

— Attendez ! ordonna messire Guillaume aux siens.

Mieux valait laisser cette première charge désordonnée s'épuiser toute seule, plutôt que de se joindre à cette folie, se disait-il.

Environ la moitié des cavaliers français demeurèrent à leur place sur la colline. Les autres, conduits par le frère du roi, se ruèrent sur les Génois. Les arbalétriers tentèrent de s'échapper en courant le long de la vallée pour en sortir soit par le nord, soit par le sud, mais la masse des cavaliers les enveloppa. Il n'y avait pas d'issue. Certains Génois se recroquevillèrent, d'autres s'accroupirent dans de petits fossés, mais le plus grand nombre fut tué ou blessé, écrasé par les chevaux. Les destriers étaient de grandes bêtes pourvues de sabots puissants comme des marteaux. Ils étaient entraînés à renverser des hommes.

Piétinés ou taillés, les Génois poussaient des cris. Quelques cavaliers se servirent de leurs lances pour traverser leurs victimes de part en part. Ensuite, ces lances étaient abandonnées sur l'entassement de cadavres et les cavaliers devaient tirer leurs épées. Pendant un moment, ce ne fut qu'un chaos de cavaliers et d'arbalétriers. Puis on ne vit plus que les restes épars des mercenaires génois. Leurs jaquettes rouge et vert étaient imprégnées de sang et leurs armes brisées gisaient dans la boue.

Les cavaliers, ayant engrangé cette facile victoire, se donnèrent une ovation à eux-mêmes. « Montjoie saint Denis ! » crièrent-ils. Des centaines de bannières furent portées en avant par les cavaliers qui menaçaient de dépasser l'oriflamme, mais les chevaliers aux rubans rouges qui gardaient le drapeau sacré s'élancèrent en tête de la charge et commencèrent à remonter la pente vers les Anglais en criant des défis. La vallée était remplie de cavaliers en train de charger. Les lances qui restaient furent abaissées et les éperons entrèrent en action. Mais les hommes les plus raisonnables, ceux qui avaient attendu que soit passé le premier assaut, remarquèrent que cette grande charge ne produisait pas le tonnerre de sabots habituel.

— Ça s'est transformé en borbier, dit messire Guillaume comme pour lui-même.

Les housses et les surcots étaient couverts de la boue soulevée par les sabots sur ce sol amolli par la pluie. Pendant un

moment la charge parut hésiter, puis les cavaliers de tête quittèrent le fond humide de la vallée pour trouver un sol plus ferme sur la pente de la colline des Anglais. Après tout, Dieu était avec eux et ils poussaient leur cri de guerre : « Montjoie saint Denis ! » Les tambours battaient plus rapidement que jamais et les trompettes lançaient vers le ciel leur son aigu.

— Les imbéciles, dit Guy Vexille.

— Pauvres âmes, dit messire Guillaume.

— Que se passe-t-il ? demanda le roi qui ne comprenait pas pourquoi l'ordre de bataille soigneusement établi par lui avait volé en éclats avant même que le véritable combat ait commencé.

Mais personne ne lui répondit. Chacun observait ce qui se passait.

— Jésus, Marie, Joseph, dit le père Hobbe qui avait l'impression que la moitié des cavaliers de la chrétienté escaladait la colline.

— Restez dans les lignes ! cria Will Skeat.

— Que Dieu soit avec vous ! dit le comte de Northampton avant de retourner vers ses hommes d'armes.

— Visez les chevaux ! ordonna John Armstrong à ses archers.

— Ils ont écrasé leurs propres arbalétriers ! dit Jake stupéfait.

— Et nous, nous allons les tuer, dit Thomas d'un ton vindicatif.

La charge s'approchait de la ligne des Génois qui avaient été tués par les flèches. Pour Thomas, qui regardait le bas de la colline, l'attaque ressemblait à un tourbillon de tissus colorés, d'écus brillants, de lances peintes et de bannières flottant au vent. Comme les chevaux avaient quitté la terre molle, chaque archer pouvait entendre le martèlement des sabots qui faisait plus de bruit que les tambours de l'ennemi. Le sol tremblait. Thomas pouvait en sentir la vibration à travers les semelles des bottes que lui avait données messire Guillaume. Il chercha les trois faucons mais ne les vit pas, puis il oublia messire Guillaume. Sa jambe gauche se plaça en avant et sa main droite tira la corde vers l'arrière. L'empenne de la flèche était près de

sa bouche. Il l'embrassa, puis fixa un homme qui portait un bouclier noir et jaune.

— Tirez ! cria Skeat.

Les flèches s'élevèrent dans un sifflement. Thomas en mit une deuxième à sa corde, tendit l'arc et tira. Il en envoya une troisième, cette fois vers un homme dont le heaume était orné de rubans rouges. À chaque fois il visait le cheval en espérant que les mauvaises pointes traverseraient la housse capitonnée et s'enfonceraient profondément dans le poitrail de l'animal. Il prit une quatrième flèche. Il pouvait voir les mottes de terre soulevées par les chevaux de tête. Il remarqua un homme qui ne portait pas de surcot. Sa cuirasse brillait. Il lâcha la corde et juste à ce moment l'homme tomba en avant car son cheval avait été atteint par une autre flèche. Tout au long de la pente, on voyait des chevaux qui hennissaient en agitant leurs sabots et des hommes qui tombaient. Une lance tourna comme une roue sur la pente, un cri s'éleva au-dessus du bruit des sabots, un cheval heurta un animal mourant et se cassa la jambe. Les cavaliers pressaient leurs genoux contre leurs chevaux pour leur faire éviter les obstacles. Une cinquième flèche partit, une sixième. Pour les hommes d'armes qui se tenaient derrière les archers, il semblait que s'élevait dans le ciel un fleuve continu de flèches. Il montait sur un fond de nuages noirs et plongeait vers un bouillonnement d'hommes d'armes.

Beaucoup de chevaux étaient tombés. Leurs cavaliers restaient prisonniers des hautes selles et se faisaient piétiner. Pourtant, d'autres cavaliers arrivaient, trouvant des passages entre les entassements de morts et de mourants. « Montjoie saint Denis ! Montjoie saint Denis ! » Les chevaux étaient éperonnés jusqu'au sang. Pour Thomas, cette pente était un cauchemar de chevaux aux dents jaunes et aux yeux blancs, de longues lances, d'écus piqués de flèches, de boue qui voltigeait, de bannières flottant au vent, de heaumes gris avec des fentes pour les yeux et des museaux pour le nez. Les bannières flottaient derrière une flamme rouge longue comme un ruban. Thomas tira encore et encore, déversant ses flèches sur toute cette folie. Malgré cela, chaque cheval qui tombait était remplacé par un autre et une autre bête venait encore derrière.

Les flèches dépassaient des housses, des chevaux, des hommes, des lances même, et on voyait leurs plumes blanches à mesure que la charge approchait dans un bruit de tonnerre.

Puis les Français de tête arrivèrent sur les trous. Un étalon se brisa la jambe dans un craquement et le hennissement de l'animal s'éleva au-dessus du son des tambours et des trompettes, du cliquetis des cottes de mailles et du martèlement des sabots. Certains chevaliers traversèrent les trous sans encombre mais d'autres tombèrent, faisant trébucher les chevaux qui venaient derrière eux. Les Français tentèrent de ralentir leurs chevaux et de les détourner, mais la charge était lancée et ceux qui venaient derrière poussaient ceux qui étaient devant vers les trous et les flèches. L'arc de Thomas vibra dans sa main et sa flèche se logea dans la gorge d'un cavalier en fendant la cotte de mailles comme du tissu et en repoussant l'homme en arrière, si bien que sa lance s'éleva vers le ciel.

— En arrière ! criait Will Skeat. En arrière ! En arrière ! Tout de suite ! Allez-y !

La charge était trop près, bien trop près.

Les archers se replièrent en courant derrière les hommes d'armes, et les Français, les voyant disparaître, lancèrent une grande acclamation : « Montjoie saint Denis ! »

— Boucliers ! cria le comte de Northampton.

Les hommes d'armes anglais ajustèrent leurs écus et levèrent leurs lances qui formèrent comme une haie.

— Saint Georges ! cria le comte.

— « Montjoie saint Denis ! »

Un bon nombre de cavaliers avaient échappé aux flèches et aux trous et d'autres hommes d'armes montaient la pente pour enfin charger droit sur l'ennemi.

On disait que si une prune était jetée vers un conroi elle devait se planter sur une lance. C'est dire à quel point les cavaliers étaient rapprochés lors de leur charge. Leur sécurité en dépendait car lorsqu'un conroi se trouvait dispersé chaque cavalier finissait par être entouré d'ennemis. Mais la première charge française avait été un galop désordonné. Les hommes s'étaient dispersés en massacrant les Génois et la dispersion s'accrut lorsqu'ils escaladèrent la colline pour se rapprocher des ennemis.

En principe, la charge ne devait pas être une cavalcade échevelée, mais un terrible assaut ordonné, discipliné. Les cavaliers, placés en ligne genou contre genou, auraient dû partir lentement et rester en formation serrée jusqu'à l'ultime instant où, éperonnant leurs montures, ils auraient piqué l'ennemi à l'unisson avec leurs lances. C'était ainsi que les chevaliers s'entraînaient à la charge, et leurs destriers subissaient le même entraînement rigoureux. L'instinct d'un cheval, face à une ligne serrée de fantassins ou de cavaliers, était de s'en écarter. Mais les grands étalons étaient dressés à continuer leur course, à foncer sur l'ennemi, à le piétiner, à le mordre et à revenir sur lui. Une charge de chevaliers devait être un tonnerre de sabots semant la mort, un fléau de métal propulsé par le poids des hommes, des chevaux et des armures et, correctement exécutée, elle faisait un grand nombre de veuves.

Mais les hommes de l'armée de Philippe, qui avaient rêvé de découper l'ennemi en lanières et de massacrer les survivants abasourdis, avaient compté sans les archers et sans les trous. Lorsque la première charge française indisciplinée atteignit les hommes d'armes anglais, elle s'était scindée en petits groupes et avait été ralentie au point d'aller au pas parce que la longue pente douce s'était transformée en une course d'obstacles constitués par les chevaux morts, les chevaliers démontés, les

flèches qui sifflaient et les trous dissimulés dans l'herbe. Seule une poignée d'hommes parvint jusqu'aux ennemis.

Ils éperonnèrent leurs chevaux pour franchir les derniers pas en dirigeant leurs lances sur les hommes d'armes anglais à pied, mais les cavaliers se trouvèrent face à des lances plus nombreuses, bien calées dans le sol et orientées de manière à percer le poitrail des chevaux. Les étalons se précipitèrent sur les lances, se cabrèrent et leurs cavaliers tombèrent. Ils furent achevés à coups de hache et d'épée par les hommes d'armes anglais qui s'étaient avancés.

— Restez dans la ligne ! cria le comte de Northampton.

D'autres chevaux franchissaient les trous et il n'y avait plus d'archers pour les arrêter. C'étaient des cavaliers du troisième ou quatrième rang de la charge française. Ils avaient moins souffert des flèches et venaient porter secours à ceux qui attaquaient la ligne anglaise toujours hérissée de lances. Les hommes lancèrent leurs cris de guerre et assénèrent des coups d'épée et de hache. Les chevaux blessés retenaient les lances à terre si bien que les Français purent enfin s'approcher des hommes d'armes. L'acier sonna contre l'acier et frappa le bois, mais chaque cavalier devant faire face à deux ou trois hommes d'armes, les Français furent tirés hors de leurs selles et hachés menu sur le sol.

— Pas de prisonnier ! hurla le comte de Northampton.

C'étaient les ordres du roi. Faire un prisonnier pouvait apporter la richesse, mais cela supposait un échange courtois pour savoir si l'ennemi se rendait vraiment. Or les Anglais n'avaient pas de temps à perdre en civilités. Il fallait qu'ils tuent les cavaliers qui continuaient à affluer sur la colline.

Le roi observait le combat sous les ailes ferlées du moulin qui craquaient à cause du vent. Il vit que les Français n'avaient enfoncé les archers que sur la droite, là où combattait son fils, où la ligne se trouvait la plus proche des Français et où la pente était la plus douce. La première grande charge avait été brisée par les flèches, mais un nombre bien suffisant de cavaliers avait survécu et ces hommes se précipitaient vers l'endroit où sonnaient les épées. Quand la charge française avait commencé, elle s'était étendue sur toute la ligne de bataille, mais à présent

elle s'était rétrécie, ceux qui faisaient face aux Anglais sur la gauche s'étant écartés des archers pour apporter leur concours aux chevaliers et aux hommes d'armes qui attaquaient les troupes du prince de Galles. Des centaines de cavaliers s'agglutinaient dans le fond boueux de la vallée, peu désireux d'affronter une nouvelle pluie de flèches, mais les maréchaux français les remettaient en ordre et les envoyaient vers la mêlée qui s'était formée sous les bannières d'Alençon et du prince de Galles.

— Laissez-moi descendre là-bas, sire, demanda au roi l'évêque de Durham qui avait l'air gauche avec sa lourde cotte de mailles et sa grosse masse garnie de pointes.

— Les lignes tiennent bon, répondit calmement le roi.

Il y avait quatre rangs d'hommes d'armes. Seul le premier rang prenait part au combat, et il le faisait bien. Le plus grand avantage d'un cavalier sur l'infanterie était la vitesse, mais la charge française avait perdu toute vélocité et devait se mettre au pas pour éviter les cadavres et les trous. Au-delà, il n'y avait pas assez d'espace pour se mettre au trot face à la défense redoutable que constituaient les haches, les épées, les masses d'armes et les lances. Les Français frappaient de haut en bas, mais les Anglais tenaient haut leurs boucliers et enfonçaient leurs épées dans les ventres des chevaux ou bien leur coupaient les jarrets. Les destriers tombaient, hennissaient et agitaient leurs jambes, brisant les membres des hommes dans leurs mouvements désordonnés, mais chaque cheval abattu constituait un obstacle supplémentaire. Aussi violent que fût l'assaut français, il ne parvenait pas à rompre les lignes. Aucune bannière anglaise n'était tombée. Cependant le roi craignait pour le brillant étendard de son fils qui se trouvait là où le combat était le plus acharné.

— Avez-vous vu l'oriflamme ? demanda-t-il à son entourage.

— Elle est tombée, sire, répondit un chevalier de sa maison.

L'homme désigna sur la pente un entassement de chevaux et de cavaliers morts. C'étaient les restes de la première attaque.

— Elle est quelque part par là, sire. Les flèches.

— Que Dieu bénisse les flèches, dit le roi.

Un conroi de quatorze Français parvint à passer les trous sans dommage. « Montjoie saint Denis ! » crièrent-ils avant d'abaisser leurs lances pour se précipiter dans la mêlée. Ils trouvèrent en face d'eux le comte de Northampton et douze de ses hommes.

Le comte se servait d'une lance brisée en guise de pique. Il la poussa sur le poitrail d'un cheval, sentit que l'arme glissait sur l'armure dissimulée par la housse et leva instinctivement son bouclier. Une masse s'écrasa sur l'écu. L'une des pointes traversa le cuir et le bois, mais le comte portait son épée maintenue par une lanière. Abandonnant la lance, il saisit la garde de son épée et en frappa le boulet du cheval, ce qui fit faire un écart à la bête. Le comte dégagea son écu de la masse d'armes et donna un coup d'épée que le chevalier para. Puis un homme d'armes saisit l'arme du Français et tira dessus. Celui-ci résista mais le comte vint aider à tirer. Le Français tomba aux pieds des Anglais en criant. Une épée s'enfonça au défaut de l'armure, dans son aine. Il se plia de douleur. Puis une masse écrasa son heaume et il fut laissé là, agité de mouvements convulsifs. Le comte et son homme d'armes montèrent sur son corps pour frapper un autre cavalier.

Le prince de Galles, que l'on reconnaissait au filet d'or qui ornait son heaume noir, se jeta dans la mêlée. Âgé de seize ans, il était bien bâti, fort, de haute taille et très bien entraîné. Il dévia une hache avec son écu et transperça de son épée la cote de mailles d'un cavalier.

— Éloignez le cheval ! lui cria le comte de Northampton.

Il courut jusqu'au prince, saisit la bride et tira le cheval à l'écart du combat. Un Français se précipita, essayant de frapper le prince dans le dos avec sa lance, mais un homme d'armes revêtu de la livrée vert et blanc frappa la bouche du destrier avec son écu, ce qui écarta l'animal.

— S'ils voient un homme à cheval, ils vont penser que c'est un Français, cria-t-il au prince.

Celui-ci acquiesça. Les chevaliers de sa maison l'avaient rejoint et l'aidaient à descendre de sa selle. Il ne dit rien. S'il s'était senti offensé par le comte, il le dissimula en retournant vers la mêlée. « Saint Georges ! Saint Georges ! » Le porte-

étendard du prince luttait pour rester auprès de son maître car la vue du drapeau richement brodé attirait un plus grand nombre de Français.

— Restez en ligne ! cria le comte.

Mais les chevaux morts et les hommes tués formaient un obstacle que ne pouvaient franchir ni les Français ni les Anglais. Pour atteindre les ennemis, les hommes d'armes conduits par le prince devaient marcher sur les corps. Un cheval éventré traîna ses boyaux vers les Anglais, puis s'affaissa sur ses jambes de devant en projetant son cavalier devant le prince. Celui-ci frappa le heaume de son épée, brisant la visière et faisant sortir du sang par l'ouverture des yeux.

— Saint Georges ! cria le prince en exultant dans son armure tachée de sang ennemi.

Il combattait visière levée car autrement il ne voyait pas bien. C'était pour lui un moment précieux. Les heures et les heures de maniement d'armes, les journées de fatigue et de sueur où les sergents avaient frappé son écu et l'avaient harcelé pour qu'il tienne haute la pointe de son épée, tout cela prouvait maintenant sa valeur. Il ne pouvait rien demander de mieux à la vie : une femme au camp et des ennemis venant se faire tuer par centaines.

La troupe de Français s'élargissait à mesure qu'arrivaient ceux qui montaient sur la colline. Ils n'avaient pas rompu la ligne anglaise mais avaient attiré les deux premiers rangs sur la bande formée par les morts et les blessés et ainsi ils les avaient éparpillés en petits groupes d'hommes qui se défendaient contre une masse confuse de cavaliers. Le prince se trouvait parmi eux. Certains Français, désarçonnés mais indemnes, combattaient à pied.

— En avant ! cria le comte de Northampton au troisième rang.

Il n'était plus possible de maintenir un mur de boucliers. Il lui fallait entrer dans cette horrible tuerie pour protéger le prince. Ses hommes le suivirent dans le maelström de chevaux et d'épées. Ils montèrent sur les chevaux morts en essayant d'éviter les coups de sabot des destriers agonisants et

plongèrent leurs épées dans les animaux intacts afin de faire tomber les cavaliers et de les massacrer à terre.

Chaque Français devait affronter deux ou trois soldats anglais à pied. Malgré les morsures et les ruades des chevaux, et bien que les cavaliers frappassent à droite et à gauche avec leurs épées, les Anglais finissaient invariablement par mutiler les destriers et les chevaliers français étaient projetés sur l'herbe où ils étaient frappés à coups de masse et d'épée jusqu'à ce que mort s'ensuive. Quelques Français, comprenant l'inutilité de leurs efforts, se replièrent derrière les trous pour former de nouveaux conrois avec les survivants. Les écuyers leur apportèrent de nouvelles lances, et les chevaliers, réarmés et assoiffés de revanche, repartirent au combat, toujours en direction de l'étendard du prince de Galles.

Le comte de Northampton en était tout proche. Il frappa la tête d'un cheval avec son écu, lui tailla la jambe et planta son épée dans la cuisse du cavalier. Un autre conroi arriva sur la droite. Trois hommes tenaient des lances, les autres brandissaient des épées. Ils frappèrent les boucliers des gardes du prince, les faisant reculer, mais d'autres hommes en vert et blanc vinrent à leur secours. Le prince écarta deux de ses gardes afin de pouvoir frapper le cou d'un destrier. Le conroi tourna bride, laissant deux de ses chevaliers morts.

— Formez la ligne ! cria le comte.

Il se produisit une accalmie dans le combat autour de l'étendard du prince parce que les Français se regroupaient.

Juste à ce moment-là, le second corps de bataille français, aussi grand que le premier, se mit à descendre la colline d'en face. Ils allaient au pas, genou contre genou, leurs lances si proches qu'il semblait que rien ne puisse passer entre elles.

Ils donnaient une démonstration de leur savoir-faire.

Les gros tambours les encourageaient. Les trompettes se levaient vers le ciel.

Les Français s'approchaient pour conclure la bataille.

— Huit, dit Jake.

— Trois, dit Sam à Will Skeat.

— Sept, dit Thomas.

Ils comptaient leurs flèches. Aucun archer n'avait péri jusqu'à présent, en tout cas dans le groupe de Will Skeat, mais ils manquaient dangereusement de flèches. Skeat regardait par-dessus la tête des hommes d'armes, inquiet à la pensée que les Français pourraient faire une percée, mais la ligne tenait bon. De temps à autre, quand aucune bannière ou tête anglaise ne s'interposait, un archer tirait l'une des précieuses flèches sur un cavalier, mais lorsqu'une flèche se perdit en glissant sur un heaume, Skeat leur dit de ménager leurs réserves. Un garçon avait apporté des bagages une dizaine de gourdes d'eau en peau que les hommes se faisaient passer.

Skeat fit le décompte des flèches. Aucun homme n'en avait plus de dix. Le père Hobbe, qui au départ en avait moins que les autres, n'en avait plus du tout.

— Allez voir, mon père, dit Skeat, s'il reste des flèches là-haut. Les archers du roi en ont peut-être mis de côté. Leur capitaine s'appelle Hal Crowley. Il me connaît. En tout cas, demandez-lui.

En disant ces mots, il ne paraissait pas avoir beaucoup d'espoir.

— Bien, les gars, par ici ! dit-il à ses hommes.

Il les conduisit vers l'extrémité sud de la ligne anglaise, dont les Français ne s'étaient pas approchés, et après avoir traversé les rangs des hommes d'armes, il les disposa en avant pour renforcer les archers qui étaient autant à court de flèches que le reste de l'armée et qui, de temps à autre, tiraient sur tout groupe de cavaliers qui menaçait de s'approcher de leur position. Les bombardes continuaient à tonner de manière intermittente, répandant une fumée nauséabonde sur les bords du champ de bataille. Thomas ne trouva pas la moindre indication qu'elles aient tué un seul Français, néanmoins leur bruit et le sifflement de leurs projectiles de fer tenaient les ennemis à l'écart des flancs.

— Nous allons attendre ici, dit Skeat.

Puis il jura car il venait de voir la seconde vague d'assaut française quitter les hauteurs de la colline. Ils ne venaient pas comme la première dans un chaos irrégulier, mais calmement, en bon ordre. Skeat fit un signe de croix.

— Prions pour qu'on ait des flèches, dit-il.

Le roi regardait comment son fils se comportait au combat. Il avait été inquiet lorsque le prince s'était avancé à cheval, mais avait approuvé silencieusement en voyant que le jeune garçon avait le bon sens de mettre pied à terre. L'évêque de Durham insista pour être autorisé à aller porter secours au prince Edouard, mais le roi refusa.

— Il lui faut apprendre à l'emporter dans les combats... Je l'ai fait, moi aussi.

Le roi n'avait aucune intention de se mêler à la tuerie, non que cela lui fît peur, mais parce que une fois aux prises avec les cavaliers français il ne serait plus capable de surveiller le reste de la ligne. Son travail consistait à demeurer près du moulin et à envoyer des renforts vers les parties les plus menacées de son armée. Les hommes de sa réserve demandaient continuellement à être envoyés dans la mêlée, mais le roi refusait obstinément, même quand ils se plaignaient que leur honneur serait entaché s'ils ne participaient pas au combat. Le roi n'osait pas les laisser partir. Il voyait la seconde vague d'assaut descendre la colline et il savait que chaque homme serait précieux au cas où cette grande vague de cavaliers enfoncerait ses lignes.

La seconde vague française, longue d'un mile et profonde de trois ou quatre rangs, descendit la pente au pas jusqu'à l'endroit où il lui fallut franchir les corps des Génois.

— Reformez-vous ! crièrent les chefs de conroi lorsqu'ils eurent dépassé les cadavres des arbalétriers.

Les hommes, avec obéissance, se remirent genou contre genou en s'avancant sur le terrain plus mou. Les sabots ne faisaient presque plus de bruit sur le sol humide. On n'entendait plus que le cliquetis des cottes de mailles, le battement des fourreaux et le frottement des housses sur l'herbe haute. Les tambours continuaient à battre, mais les trompettes s'étaient tues.

— Apercevez-vous la bannière du prince ? demanda Guy Vexille à sir Simon Jekyll qui chevauchait auprès de lui.

— Là-bas !

Jekyll pointa sa lance là où le combat était le plus animé.

Les hommes du conroi de Vexille avaient des lances munies d'un déflecteur placé juste derrière la pointe. Ainsi l'arme ne s'enfonçait pas trop dans le corps des victimes. Elle pouvait en être retirée et resservir.

— C'est le plus haut des étendards, ajouta sir Simon.

— Suivez-moi, cria Vexille en faisant signe à Henry Colley qui portait l'étendard.

Colley n'était pas enchanté par cette fonction. Il pensait qu'on aurait dû lui permettre de combattre avec la lance et l'épée mais sir Simon lui avait expliqué que c'était un privilège de porter la lance de saint Georges et il avait dû accepter. Il projetait de se débarrasser de cette lance garnie d'une bannière rouge aussitôt qu'il serait entré dans la mêlée, mais pour l'heure il la portait haut en s'écartant de la ligne bien organisée. Les hommes de Vexille suivirent leur bannière et le départ du conroi créa un vide dans la formation française. Certains les interpellèrent avec colère, allant jusqu'à accuser Vexille de lâcheté, mais le comte d'Astarac ne prêta pas attention aux railleries. Il passa derrière la ligne jusqu'à l'endroit où il estimait qu'il serait exactement en face des hommes du prince. Là, il trouva par hasard une ouverture, y engagea son cheval et laissa ses hommes le suivre comme ils pouvaient.

À trente pas sur la gauche de Vexille montait un conroi portant comme blason des faucons d'or sur champ d'azur. Vexille ne remarqua pas la bannière de messire Guillaume et celui-ci ne vit pas l'éalé de son ennemi. Les deux hommes regardaient vers le haut de la colline en se demandant quand les archers allaient tirer. Ils admiraient la bravoure des survivants de la première charge qui se retiraient de quelques pas, se reformaient et repartaient à l'assaut de la ligne anglaise. Aucun d'entre eux ne menaçait d'enfoncer l'ennemi, mais ils continuaient à essayer même quand ils étaient blessés et que leurs destriers boitaient.

Quand la deuxième charge française approcha de la ligne des arbalétriers tués par les archers, les trompettes se mirent à sonner et les chevaux rabattirent leurs oreilles en essayant de se mettre au petit galop. Les hommes retinrent leurs montures et se tournèrent maladroitement sur leur selle pour essayer de

comprendre ce que signifiait cette sonnerie. Ils virent les derniers chevaliers français, le roi et les guerriers de sa maison ainsi que le roi aveugle de Bohême et ses compagnons s'avancer en trottant pour apporter l'appoint de leurs armes. Le roi de France chevauchait sous sa bannière bleue ornée de fleurs de lys, tandis que le drapeau du roi de Bohême représentait trois plumes blanches sur champ cramoisi. Tous les cavaliers de France étaient engagés. Ceux qui battaient les tambours étaient en sueur, les prêtres priaient et les trompettes du roi sonnèrent une grande fanfare pour annoncer la destruction de l'armée anglaise.

Le comte d'Alençon, frère du roi, qui avait entamé cette charge folle fatale à tant de Français, avait été tué lui aussi. Il s'était cassé la jambe quand son cheval était tombé et une hache anglaise lui avait fendu le crâne. Les hommes qu'il avait conduits, du moins ceux qui vivaient encore, étaient étourdis, percés de flèches, aveuglés par la sueur et épuisés, mais ils continuaient à se battre, faisant pivoter leurs chevaux fatigués pour assener des coups d'épée, de masse et de hache aux hommes d'armes, lesquels paraient les coups avec leurs boucliers et tendaient leurs épées vers les jambes des chevaux. Puis une nouvelle sonnerie de trompette retentit plus près de la mêlée. C'était un appel urgent de trois notes. Les cavaliers comprirent qu'on leur ordonnait de se retirer. Non pour faire retraite, mais pour laisser place au grand assaut qui se préparait.

— Que Dieu protège le roi, dit Will Skeat d'un air dur.

Il lui restait dix flèches et la moitié de la France montait vers lui.

Thomas remarquait le rythme étrange de cette bataille avec ses accalmies et la soudaine résurgence de l'horreur. Les hommes se battaient comme des démons et paraissaient invincibles, puis, quand les cavaliers se retiraient pour se reformer, ils s'appuyaient sur leurs boucliers et leurs épées comme s'ils étaient proches du trépas. Les chevaux revenaient, des voix anglaises lançaient des avertissements et les hommes d'armes se redressaient et levaient leurs lames ébréchées. Le

vacarme était assourdissant sur la colline. Les bombardes tonnaient, les chevaux hennissaient, les armes produisaient un bruit d'enclume, les hommes haletaient, hurlaient et gémissaient. Les chevaux à l'agonie montraient leurs dents et frappaient l'herbe. Thomas cligna des yeux pour faire tomber la sueur et regarda la longue pente couverte de chevaux morts – il y en avait des vingtaines, des centaines peut-être – et au-delà, approchant des corps des Génois tués par les flèches, des cavaliers plus nombreux encore avançaient sous un nouveau déploiement de brillantes bannières. Où était messire Guillaume ? Était-il vivant ? Thomas comprit alors que la terrible première charge, où les flèches avaient abattu tant de chevaux et d'hommes, n'avait été qu'un préambule. La véritable bataille commençait.

— Will ! Will ! Sir William ! appela la voix du père Hobbe quelque part derrière les hommes d'armes.

— Par ici, mon père !

Les hommes d'armes laissèrent passer le prêtre qui portait une brassée de gerbes de flèches. Il était suivi d'un petit garçon qui en portait encore plus.

— Un cadeau des archers du roi, dit le père Hobbe en déversant les flèches dans l'herbe.

Thomas vit qu'elles avaient les empennes rouges des archers personnels du roi. Il tira son couteau, trancha le lacet qui les retenait et remplit son sac de ces nouvelles flèches.

— En ligne ! En ligne ! cria le comte de Northampton d'une voix enrouée.

Son heaume était profondément cabossé au-dessus de sa tempe droite et son surcot était maculé de sang. Le prince de Galles lançait des insultes aux Français qui tournaient bride et retraversaient le terrain couvert de morts et de blessés.

— Archers ! appela le comte.

Puis il tira le prince pour le ramener parmi les hommes d'armes qui se mettaient lentement en formation. Deux des hommes ramassèrent des lances ennemies pour en équiper le premier rang.

— Archers ! appela à nouveau le comte.

Will Skeat ramena ses hommes à leur position initiale, devant le comte.

— Nous sommes là, monseigneur.

— Avez-vous des flèches ?

— Quelques-unes.

— Suffisamment ?

— Quelques-unes, répondit Skeat d'un air têtue.

Thomas donna un coup de pied à une épée brisée. À deux ou trois pas devant lui se trouvait un cheval mort.

Des mouches couraient sur ses yeux blancs et sur ses naseaux noirs luisants de sang. Sa housse était blanc et jaune et le chevalier qui avait monté ce cheval était coincé sous son cadavre. La visière de l'homme était levée. Beaucoup de Français et presque tous les hommes d'armes anglais combattaient visière levée. Soudain l'homme, dont le regard était fixé sur Thomas, cligna des yeux.

— Ayez pitié, murmura l'homme en français, pour l'amour du Christ, ayez pitié.

Thomas ne put l'entendre car l'air était rempli du tonnerre des sabots et du cri strident des trompettes.

— Laissez-les ! Ils ont leur compte ! lança Will Skeat à certains de ses hommes qui s'apprêtaient à tirer sur les cavaliers qui avaient survécu à la première charge et s'étaient retirés pour se réaligner à portée des arcs.

— Attendez ! cria-t-il.

Thomas regarda sur sa gauche. Sur un mile de distance, des cadavres d'hommes et de chevaux étaient étendus sur la pente, mais il semblait que les Français ne soient parvenus jusqu'aux lignes anglaises qu'à l'endroit où il se trouvait. Et voilà qu'ils revenaient. Il regarda la vague d'assaut monter la pente. Cette fois, ils progressaient lentement, avec discipline. L'un des chevaliers du premier rang portait un extravagant plumet blanc et jaune sur son heaume, comme s'il participait à un tournoi. C'était un homme mort, pensa Thomas. Aucun archer ne résisterait au plaisir d'atteindre une cible si flamboyante.

Thomas revint au carnage qu'il avait devant lui. Y avait-il des Anglais parmi les morts ? Il semblait impossible qu'il n'y en ait pas, et pourtant il n'en vit aucun. Un Français, une flèche

plantée dans la cuisse, tournait en rond parmi les cadavres, puis il tomba à genoux. Sa cotte de mailles était déchirée à la taille et la visièrre de son heaume pendait, retenue par un seul rivet. Pendant un moment, les mains crispées sur le pommeau de son épée, il eut l'air d'un homme en prière, puis il bascula lentement en avant. Un cheval blessé poussa un hennissement. Un homme tenta de se relever. Thomas vit la croix rouge de saint Georges sur son bras et les quartiers rouge et jaune du comte d'Oxford sur son jupon. Ainsi, il y avait des pertes anglaises.

— Attendez ! cria Will Skeat.

Thomas leva les yeux et vit que les cavaliers étaient plus près, beaucoup plus près. Il tendit l'arc noir. Il avait tiré tant de flèches que les deux doigts calleux qui tiraient la corde lui faisaient mal et que le bord de sa main gauche était éraflé par le frottement des plumes d'oie. Les muscles longs de son dos et de ses bras étaient douloureux. Il avait soif.

— Attendez ! répéta Skeat.

Thomas relâcha la corde de quelques pouces. L'ordre rapproché de la deuxième charge avait été défait par les corps des arbalétriers, mais les cavaliers se reformaient et ils étaient largement à portée des arcs. Mais Will Skeat, sachant combien il disposait de peu de flèches, voulait que chacune fasse mouche.

— Visez bien, les gars. Nous ne devons rien gaspiller, alors visez bien ! Tuez les chevaux.

Les arcs se tendirent au maximum. La corde de Thomas brûlait ses doigts douloureux.

— Allez-y ! cria Skeat.

Une volée de flèches descendit la pente, les plumes rouges se mêlant aux blanches. La corde de Jake se cassa. Il se baissa pour la remplacer. Une deuxième volée partit en sifflant dans l'air. Tandis que les troisièmes flèches étaient mises en place, les premières atteignaient leurs cibles. Les chevaux hennirent et se cabrèrent. Les cavaliers hésitèrent puis éperonnèrent leurs montures, comprenant que le moyen le plus rapide d'échapper aux flèches était de renverser les archers. Thomas tira sans discontinuer. Il ne réfléchissait plus et se contentait de chercher un cheval, de le suivre avec la pointe de sa flèche et de lâcher la corde. En prenant une flèche blanche, il vit du sang sur

l'empenne. Ses doigts saignaient. C'était la première fois que cela se produisait depuis son enfance. Il se remit à tirer malgré la douleur qui lui faisait monter des larmes aux yeux. Mais la seconde charge avait perdu toute sa cohésion. Les pointes de fer torturaient les chevaux, et les cavaliers avaient devant eux les cadavres de la première attaque. L'élan des Français était brisé. Ils ne pouvaient plus résister au fléau des flèches mais ne voulaient pas faire retraite. Les chevaux et les hommes tombaient, les tambours battaient et l'arrière-garde poussait les premiers rangs vers le terrain ensanglanté où attendaient les trous et où volaient les flèches. Thomas tira une autre flèche. Il vit le trait s'enfoncer dans le poitrail d'un cheval, puis, cherchant dans son sac, il s'aperçut qu'il ne lui restait qu'une seule flèche.

— Tu as des flèches ? demanda Sam.

Mais personne n'en avait plus. Thomas tira celle qui lui restait avant de se retourner pour trouver une ouverture entre les hommes d'armes et échapper aux cavaliers qui n'allaient pas manquer de surgir. Mais il n'y avait pas d'ouverture.

Il eut un moment de terreur. On ne pouvait s'échapper et les Français arrivaient. Presque sans réfléchir, il plaça sa main droite à l'extrémité de son arc et le jeta par-dessus les hommes en cuirasse. L'arme allait l'encombrer, il voulait s'en débarrasser. Il ramassa un bouclier, en espérant qu'il portait un blason anglais, et engagea son bras gauche dans les lanières. Après avoir tiré son épée, il recula entre deux des lances tenues par les hommes d'armes. D'autres archers faisaient de même.

— Laissez rentrer les archers ! cria le comte de Northampton.

Mais les hommes d'armes craignaient trop l'arrivée rapide des Français pour ouvrir leurs rangs.

— Prêts ! cria un homme d'une voix qui laissait percer sa nervosité.

Les flèches étant épuisées, les cavaliers français remontaient la pente entre les cadavres et les trous, la lance baissée et les éperons en action pour demander un dernier effort à leurs chevaux avant de frapper l'ennemi. Les housses étaient pleines de boue et des flèches y étaient accrochées. Le regard fixé sur

une lance, Thomas leva le bouclier. Dans leurs armures de fer, les ennemis avaient des visages monstrueux.

— Tout ira bien, mon gars, dit une voix calme derrière lui. Lève bien ton bouclier et attaque le cheval.

Thomas jeta un coup d'œil derrière lui. Il vit que c'était l'homme aux cheveux gris, Reginald Cobham, le vieux champion en personne, qui se tenait au premier rang.

— Préparez-vous ! cria Cobham.

Les chevaux arrivaient sur eux, immenses. Les lances étaient pointées, le bruit des sabots et des armures assourdissant. Les Français criaient victoire en se penchant en avant.

— Maintenant tuez-les ! cria Cobham.

Les lances frappèrent les écus. Thomas fut projeté en arrière. Un sabot le heurta à l'épaule mais un homme derrière lui le remit sur pied et il fut poussé violemment contre le cheval de l'ennemi. Il n'avait pas assez de place pour se servir de son épée, et son bouclier était collé à son côté. Il sentit une odeur de sang et de sueur de cheval. Quelque chose frappa son casque en faisant tinter son crâne et en lui obscurcissant la vue. Puis, miraculeusement, la pression disparut, il entrevit un morceau de jour et se dirigea vers lui en titubant.

— Bouclier haut ! cria une voix.

Il obéit instinctivement. Son bouclier fut rabattu. Mais sa vision s'améliorait et il aperçut sur sa gauche une housse aux couleurs vives ainsi qu'un pied en cotte de mailles dans un gros étrier en cuir. Il donna un coup d'épée, à travers la housse, dans le ventre du cheval. La bête fit un écart. Thomas fut traîné par la lame qui était restée enfoncée mais il lui donna une violente secousse qui la libéra et le fit reculer contre un écu anglais.

La charge n'avait pas brisé la ligne mais s'était brisée contre elle comme une vague contre une falaise. Les chevaux reculèrent et les hommes d'armes anglais avancèrent pour attaquer les cavaliers qui abandonnaient leurs lances et tiraient leurs épées. Thomas fut poussé à l'écart par les hommes d'armes. Il était pantelant, étourdi et aveuglé par la sueur. Sa tête n'était que douleur. Devant lui, un archer était étendu mort, la tête écrasée par un sabot de cheval. Pourquoi ne portait-il pas de casque ?

Les hommes d'armes reculèrent car d'autres cavaliers passaient entre les morts pour venir au combat. Tous se dirigeaient vers la haute bannière du prince de Galles. Thomas frappa la tête d'un cheval avec son bouclier, sentit un coup oblique sur son épée et embrocha le flanc de l'animal avec son arme. Le cavalier se battait de l'autre côté. Thomas vit une petite ouverture entre le haut pommeau de la selle et la cotte de mailles. Il enfonça son épée dans le ventre du Français, entendit le grondement rauque de l'homme se changer en cri aigu, puis il vit le cheval tomber sur lui. Il s'écarta vivement, bousculant quelqu'un au passage, avant que la bête ne s'abatte en agitant les sabots dans un grand bruit d'armure. Les hommes d'armes anglais passèrent par-dessus l'animal agonisant pour aller à la rencontre de l'ennemi suivant. Un cheval, avec une flèche de fer enfoncée profondément dans sa cuisse, se cabrait et se battait à coups de sabots. Un autre cheval essaya de mordre Thomas. Il le repoussa avec son bouclier puis frappa de l'épée son cavalier. Mais celui-ci tourna bride et Thomas se mit frénétiquement en quête d'un autre ennemi.

— Pas de prisonniers ! cria le comte en voyant un homme qui essayait de tirer un Français hors de la mêlée.

Le comte avait jeté son bouclier et brandissait son épée des deux mains, frappant comme un bûcheron et défiant chaque Français de venir l'affronter.

Ils relevèrent son défi. De plus en plus de cavaliers entraient dans la mêlée. Il semblait qu'il en viendrait toujours. Le ciel était empli de drapeaux et d'armes, l'herbe parsemée de fer et rendue glissante à cause du sang. Un Français frappa le casque d'un Anglais avec le bas de son écu, fit pivoter son cheval, enfonça son épée dans le dos d'un archer, pivota encore et abattit l'homme encore étourdi par le coup d'écu.

— Montjoie saint Denis ! cria-t-il.

— Saint Georges !

Le comte de Northampton, la visière levée et la face éclaboussée de sang, enfonça son épée dans un chanfrein pour atteindre l'œil du cheval. La bête se cabra et son cavalier fut désarçonné puis piétiné par le cheval qui venait derrière lui. Le comte chercha le prince et ne put le trouver, mais il lui fut

impossible de continuer sa recherche car un nouveau conroi portant des écus noirs marqués d'une croix blanche entra dans le combat en écartant de son chemin amis comme ennemis et en dirigeant les lances vers l'étendard du prince.

Thomas vit une lance munie d'un déflecteur venir sur lui. Il se jeta à terre, se mit en boule et laissa passer les lourds destriers.

— Montjoie saint Denis ! criaient les hommes du comte d'Astarac au-dessus de lui en fonçant vers leur objectif.

Messire Guillaume n'avait jamais rien vu de tel. Et il espérait bien ne jamais le revoir. Une grande armée était en train de se briser sur une ligne d'hommes à pied.

À vrai dire, la bataille n'était pas perdue et messire Guillaume était parvenu à se convaincre qu'elle pouvait encore être gagnée, mais il avait aussi pris conscience qu'il y avait chez lui un manque d'énergie qui n'était pas naturel. Il aimait la guerre. Il adorait le déchaînement de la bataille. Il lui plaisait d'imposer sa volonté à l'ennemi et il avait toujours tiré avantage du combat, et pourtant il sentait brusquement qu'il n'avait pas envie de charger sur cette colline, comme si l'endroit était marqué par une fatalité. Mais il écarta ces pensées et éperonna son cheval.

— Montjoie saint Denis ! cria-t-il en sachant bien qu'il ne faisait que simuler l'enthousiasme.

Personne d'autre dans cet assaut ne semblait sujet au doute. Les chevaliers commençaient à se heurter en s'efforçant de diriger leurs lances contre la ligne ennemie. Très peu de flèches volaient et il n'y en avait aucune dans le chaos qui s'était formé devant l'endroit où la bannière du prince de Galles flottait si haut. Les cavaliers attaquaient tout au long de la ligne, frappant les rangs anglais avec des épées et des haches, mais de plus en plus d'hommes déviaient vers la droite anglaise pour se joindre au combat qui faisait rage. C'était là, se dit messire Guillaume, que la bataille serait gagnée et les Anglais détruits. Ce serait un dur travail, bien sûr, et une tâche sanglante d'enfoncer les troupes du prince, mais quand les Français seraient passés derrière les lignes anglaises, celles-ci s'effondreraient comme du

bois pourri et aucun renfort venu du haut de la colline ne pourrait arrêter la débandade. Il fallait donc combattre, se dit-il, combattre. Cependant il éprouvait la crainte tenace de courir au désastre. Jamais il n'avait éprouvé rien de semblable auparavant, mais il repoussa ce sentiment en se reprochant d'être un lâche.

Un chevalier français démonté, la visière arrachée, du sang s'égouttant d'une main qui tenait une épée brisée tandis que son autre main s'agrippait aux restes d'un bouclier fendu en deux, descendit la pente en titubant, tomba à genoux et se mit à vomir. Un cheval sans cavalier, les étriers battant ses flancs, traversa en galopant, les yeux blancs, la ligne de charge en traînant derrière lui sur l'herbe sa housse déchirée. Le sol était parsemé des plumes blanches des flèches, ce qui lui donnait l'aspect d'un champ de fleurs.

— Allez ! Allez ! Allez ! cria messire Guillaume à ses hommes et à lui-même.

Jamais il ne dirait à quelqu'un d'aller sur un champ de bataille, mais seulement de venir avec lui, de le suivre. Il regarda devant lui à la recherche d'une cible pour sa lance. Il vit les trous et essaya de ne pas prêter attention à la mêlée qui faisait rage à sa droite. Il projetait de l'élargir en perçant la ligne anglaise à un endroit où elle était encore peu engagée. Meurs en héros, se dit-il, porte cette lance en haut de la colline et ne laisse jamais personne dire que messire Guillaume était un lâche.

À ce moment, il entendit une grande ovation sur sa droite et regarda de ce côté-là, malgré les trous. Il vit la bannière du prince basculer au milieu d'hommes qui se battaient. Les Français acclamaient et l'humeur sombre de messire Guillaume disparut comme par magie car c'était une bannière française qui avançait à l'endroit où avait flotté le drapeau du prince. C'est alors que messire Guillaume aperçut la bannière. Il l'aperçut et la regarda fixement. Il vit un éalé tenant un vase. Il pressa son cheval avec ses genoux pour le faire pivoter et cria à ses hommes de la suivre.

— À la guerre ! cria-t-il.

Pour tuer. Il n'y avait plus en lui aucune faiblesse, plus aucun doute. Car messire Guillaume avait retrouvé son ennemi.

Le roi vit les chevaliers français qui avaient une croix blanche sur leurs écus enfoncer les lignes de son fils, puis il vit sa bannière tomber. L'armure noire du prince n'apparaissait nulle part. Le visage du roi n'exprima rien.

— Laissez-moi y aller ! demanda l'évêque de Durham.

Le roi chassa un taon sur le cou de son cheval.

— Priez pour lui, ordonna-t-il à l'évêque.

— À quoi diable pourra bien servir une prière ? demanda l'évêque.

Il leva sa terrible masse.

— Laissez-moi y aller, sire !

— J'ai besoin de vous ici, dit calmement le roi, et ce garçon doit apprendre, comme je l'ai fait.

J'ai d'autres fils, se dit Edouard d'Angleterre, bien qu'ils ne soient pas comme celui-là. Lui sera un grand roi, un jour, un roi guerrier, un fléau pour nos ennemis. S'il survit. Et il doit apprendre à survivre dans le désordre et l'horreur de la bataille.

— Vous allez rester ici, dit-il fermement à l'évêque.

Puis il fit venir un héraut.

— Ce blason, demanda-t-il en désignant la bannière rouge avec l'éalé, à qui est-il ?

Le héraut regarda la bannière un long moment puis fronça les sourcils comme s'il était incertain.

— Alors ? le pressa le roi.

— Je ne l'ai pas vu au cours des seize dernières années, dit le héraut qui paraissait ne pas se fier à son propre jugement, mais je pense que ce sont les armes de la famille Vexille, sire.

— Les Vexille ? demanda le roi.

— Les Vexille, rugit l'évêque, les Vexille, ces traîtres. Ils se sont enfuis de France sous le règne de votre grand-père, sire, il leur a donné des terres dans le Cheshire. Ensuite, ils se sont mis du côté de Mortimer.

— Ah ! fit le roi avec un demi-sourire.

Ainsi les Vexille avaient soutenu sa mère et son amant, Mortimer, qui tous deux avaient essayé de l'écarter du trône. Il n'était pas étonnant qu'ils se battent bien. Ils voulaient se venger d'avoir perdu leurs domaines du Cheshire.

— Le fils aîné n'a jamais quitté l'Angleterre, dit l'évêque en regardant le combat qui s'élargissait sur la pente.

Il devait élever la voix pour se faire entendre dans ce tintamarre de bruits métalliques.

— C'était un homme étrange, continua-t-il. Il est devenu prêtre ! Est-ce croyable ? Un fils aîné ! Il n'aimait pas son père, prétendait-il, mais nous l'avons tout de même enfermé.

— Sur mon ordre ? demanda le roi.

— Vous étiez très jeune, sire. Quelqu'un de votre conseil a voulu s'assurer que le prêtre ne causerait pas de troubles. On l'a enfermé dans un monastère, puis on l'a battu et affamé. Après cela, comme il était devenu inoffensif, on l'a laissé pourrir dans une paroisse de campagne. Il doit être mort maintenant.

L'évêque fronça les sourcils parce que la ligne anglaise pliait sous la pression du conroi des chevaliers Vexille.

— Laissez-moi aller là-bas, sire, je vous fais cette prière, laissez-moi emmener mes hommes là-bas.

— Je vous ai demandé d'adresser vos prières à Dieu plutôt qu'à moi.

— J'ai beaucoup de prêtres en train de prier, dit l'évêque, et les Français font la même chose. Nous assourdissons Dieu avec nos prières. Je vous en supplie, sire !

Le roi se laissa fléchir.

— Allez-y à pied, et avec un seul conroi.

L'évêque poussa un cri de triomphe puis se glissa maladroitement au bas de son destrier.

— Barratt ! cria-t-il à l'un de ses hommes d'armes, amène ton groupe, dépêche-toi.

L'évêque leva sa masse à pointes et courut sur la colline en criant aux Français que l'heure de leur mort était arrivée.

Le héraut compta le conroi qui suivait l'évêque sur la pente.

— Est-ce que vingt hommes peuvent changer les choses, sire ? demanda-t-il au roi.

— Cela fera peu de différence pour mon fils, répondit celui-ci en espérant que son fils vivait toujours, mais beaucoup pour l'évêque. Je pense que je me serais fait pour toujours un ennemi dans l'Église si je ne lui avais pas permis de se livrer à sa passion.

Il vit l'évêque écarter les derniers rangs anglais et, toujours hurlant, se jeter dans la mêlée. On ne voyait toujours ni l'armure noire du prince ni son étendard.

Le héraut replaça son palefroi derrière le roi qui fit un signe de croix puis tira son épée serties de rubis pour s'assurer que la pluie n'avait pas rouillé la lame à la gorge du fourreau. L'arme était facile à manier et le roi savait qu'il pourrait avoir à s'en servir. Mais pour l'heure il croisa ses mains gantées de fer sur le pommeau de sa selle et se contenta d'observer la bataille.

Il allait laisser son fils la gagner, décida-t-il. Ou bien il le perdrait.

Le héraut jeta à la dérobée un regard sur son roi. Il vit qu'Edouard d'Angleterre avait les yeux fermés. Le roi était en prière.

La bataille s'était étendue sur toute la longueur de la colline. Toute la ligne anglaise était engagée, bien qu'en beaucoup d'endroits le combat ne fût pas sévère. Les flèches avaient pris leur dû, mais il n'en restait plus, aussi les Français pouvaient-ils monter vers les hommes d'armes. Certains Français tentèrent une percée mais la plupart se contentèrent de crier des insultes dans l'espoir d'attirer quelques Anglais hors de leur mur de boucliers. Mais la discipline anglaise résista. On retourna insulte pour insulte en invitant les Français à venir se faire tuer sur les épées.

Ce n'est que là où la bannière du prince de Galles était tombée que le combat était féroce. À cet endroit, sur une centaine de pas de chaque côté, les deux armées avaient fini par se mélanger inextricablement. La ligne anglaise avait été enfoncée mais non percée. Ses rangs de derrière continuaient à défendre la colline tandis que les premiers rangs s'étaient éparpillés pour combattre les cavaliers qui les entouraient. Les comtes de Northampton et de Warwick s'étaient efforcés de maintenir la ligne, mais le prince de Galles avait rompu la formation dans son empressement à aller combattre l'ennemi, et sa garde personnelle se trouvait à présent à côté des trous, où tant de chevaux s'étaient brisés les jambes. C'était là que Guy Vexille avait percé de sa lance le porte-étendard du prince, si

bien que le grand drapeau, avec ses fleurs de lys, ses léopards et sa frange dorée fut piétiné par les sabots ferrés de son conroi.

Thomas se trouvait à vingt pas de là, recroquevillé contre le ventre ensanglanté d'un cheval mort et tressaillant chaque fois qu'un autre destrier passait près de lui. Il était écrasé par le bruit, mais, au travers des hurlements et des coups, il entendait toujours des voix anglaises lancer des défis. Levant la tête, il vit que Will Skeat, le père Hobbe, une poignée d'archers et deux hommes d'armes se défendaient contre des cavaliers français. Thomas fut tenté de rester dans son havre, malgré l'odeur de sang, mais il se força à passer par-dessus le corps du cheval et à courir vers Skeat. Une épée française fit sauter son casque, il donna un coup sur la croupe d'un cheval et atteignit le petit groupe en trébuchant.

— Toujours en vie, mon garçon ? dit Skeat.

— Oui, par Jésus ! dit Thomas.

— Tu ne l'intéresses pas.

Puis Skeat s'adressa à un Français :

— Approche ! Approche donc !

Mais l'ennemi préféra porter sa lance intacte là où le combat faisait rage, autour de l'étendard tombé à terre.

— Il en arrive toujours, dit Skeat sur le ton de la stupéfaction, on n'en voit pas la fin, de ces corniauds.

Un archer dans la livrée vert et blanc du prince, sans casque et saignant d'une profonde blessure à l'épaule, se dirigea en chancelant vers le groupe de Skeat. Un Français le vit, fit pivoter son cheval et l'abattit avec une hache.

— Le salaud, dit Sam.

Avant que Skeat ait pu l'en empêcher, il s'échappa du groupe et sauta sur la croupe du cheval, passa son bras autour du cou du chevalier et se laissa simplement tomber en arrière, entraînant l'homme à terre. Deux hommes d'armes ennemis tentèrent d'intervenir, mais le cheval sans cavalier se trouvait sur leur chemin.

— Il faut le protéger ! cria Skeat.

Il conduisit son groupe jusqu'à l'endroit où Sam tapait du poing sur l'armure du Français. Skeat écarta Sam, souleva la

cuirasse du Français et lui glissa la lame de son épée dans la poitrine.

— Tu n’as pas le droit de tuer des archers, lui dit-il.

Il tourna l’épée, l’enfonça plus profondément et la dégagea.

Sam souleva la hache en souriant.

— Bonne arme, dit-il.

Puis il se retourna car les deux ennemis arrivaient, et frappa de la hache le plus proche des chevaux.

Skeat et l’un des hommes d’armes donnaient des coups d’épée à l’autre animal. Thomas essaya de les protéger de son bouclier tout en frappant de son épée le cavalier. Il sentit qu’elle était déviée par l’écu ou l’armure, puis les deux chevaux, perdant du sang, s’éloignèrent.

— Restez groupés, dit Skeat. Tom, attention derrière toi !

Thomas ne répondit pas.

— Tom ! cria Skeat.

Mais Thomas avait vu la lance. Il y avait des milliers de lances sur le champ de bataille, mais la plupart portaient une décoration peinte en spirale. Or celle-ci était noire, gauchie et fragile. C’était la lance de saint Georges qui avait été accrochée parmi les toiles d’araignée dans la nef de son enfance et qui servait maintenant à porter un étendard, une bannière rouge ornée d’une éalé couleur argent. Son cœur bondit dans sa poitrine. La lance était là ! Tout ce qu’il avait tenté d’éviter se trouvait sur le champ de bataille. Les Vexille étaient là. L’assassin de son père était probablement là.

— Tom ! cria encore Skeat.

— Il faut que je les tue, dit simplement Thomas en montrant la bannière.

— Ne sois pas stupide, Tom ! dit Skeat avant de reculer vivement car un cavalier déboulait.

L’homme essaya de s’écarter du groupe, mais le père Hobbe, le seul à avoir conservé son arc, jeta l’arme dans les jambes avant du cheval qui trébucha en brisant l’arc et tomba dans un grand bruit tout près d’eux. Sam frappa de sa hache le chevalier qui poussait des cris.

— Vexille ! hurla Thomas aussi fort qu’il le put. Vexille !

— Il a perdu la tête, dit Skeat au père Hobbe.

— Pas du tout, dit le prêtre.

Il n'avait plus d'arme. Mais quand Sam eut fini de découper avec sa nouvelle hache la cotte de mailles et le vêtement de cuir, le prêtre s'empara du cimenterre du Français mort qu'il leva en connaisseur.

— Vexille ! Vexille ! criait Thomas.

L'un des chevaliers qui se trouvaient près de l'éalé l'entendit et tourna son heaume de son côté. Il sembla à Thomas que l'homme le regardait longuement à travers les fentes de sa visière. Mais cela n'avait pu être que très bref parce qu'il était assailli par deux soldats à pied. Il se défendait habilement. Son cheval exécutait un pas de bataille pour éviter que ses jarrets soient coupés. L'homme fit sauter l'épée de l'un des Anglais, envoya son éperon gauche dans la face de l'autre, puis il fit rapidement tourner son cheval et tua le premier d'un coup d'estoc. Le second se replia. Alors le cavalier tourna bride et se dirigea droit sur Thomas.

— Tu cherches les ennuis, grommela Skeat en venant se placer auprès de Thomas.

Le chevalier s'écarta au dernier moment et abattit son épée. Thomas para le coup mais il avait été porté avec une telle force que le bouclier vint frapper son épaule. Le cheval s'éloigna, tourna, revint et le chevalier frappa à nouveau. Skeat donna un coup d'épée au cheval mais le destrier portait une cotte de mailles sous sa housse et l'épée glissa. Thomas, parant le coup, faillit tomber à genoux. Le chevalier était à trois enjambées, le cheval tournait rapidement. Alors l'homme leva la main qui tenait l'épée, releva sa visière et Thomas vit que c'était sir Simon Jekyll.

La colère monta en lui comme de la bile. Sans tenir compte de l'avertissement de Skeat, il s'élança en avant l'épée haute. Sir Simon para le coup avec une aisance méprisante, le destrier fit délicatement un pas de côté et la lame de sir Simon s'abattit. Thomas dut se tordre sur le côté mais, aussi rapide que fût son mouvement, la lame frappa tout de même son casque avec une telle force qu'il en fût presque assommé.

— Cette fois, tu vas mourir, dit sir Simon.

Il porta un coup d'épée à la poitrine recouverte d'une cote de mailles de Thomas. Mais celui-ci avait trébuché sur un cadavre et était déjà en train de tomber en arrière. Le coup ne fit que le renverser un peu plus vite. Il se mit à ramper sur le dos, la tête tout étourdie par le coup qu'il avait reçu sur le casque. Il n'y avait plus personne pour l'aider car il s'était écarté du groupe de Skeat qui était en train de se défendre contre de nouveaux cavaliers. Thomas essaya de se relever mais sa tête lui faisait mal et le coup à la poitrine lui avait coupé le souffle. Sir Simon se pencha du haut de sa selle, cherchant avec la pointe de son épée le visage sans protection de Thomas.

— Damné bâtard ! dit sir Simon.

Puis il ouvrit la bouche toute grande comme s'il bâillait. Il regarda fixement Thomas et un jet de sang vint asperger le visage de celui-ci. Une lance avait traversé le flanc de sir Simon. Thomas, chassant le sang qui l'aveuglait, vit que c'était un Français qui avait frappé avec une lance bleu et jaune qui pendait à présent au côté de sir Simon. L'Anglais, les yeux révoltés, vacillait sur sa selle, étouffant et agonisant. Puis Thomas aperçut la housse du cavalier qui l'avait dépassé. Elle arborait trois faucons d'or sur champ d'azur.

Thomas se remit sur pied en titubant. Doux Jésus, pensa-t-il, il fallait qu'il apprenne à se servir d'une épée. L'arc n'était pas suffisant. Les hommes de messire Guillaume le dépassèrent en fonçant sur le conroi des Vexille. Will Skeat cria à Thomas de revenir mais celui-ci suivit obstinément les hommes de messire Guillaume. Les Français se battaient contre les Français ! Les Vexille avaient presque enfoncé la ligne anglaise mais ils devaient protéger leurs arrières car les hommes d'armes anglais essayaient de les désarçonner.

— Vexille ! Vexille ! cria messire Guillaume qui ne savait derrière quelle visière se cachait son ennemi.

Il frappa à coups redoublés sur l'écu d'un cavalier, l'obligeant à se tasser sur sa selle, puis il enfonça son épée dans le cou du cheval. La bête tomba et un Anglais, un prêtre, frappa la tête du chevalier avec un cimenterre.

Quelque chose de coloré attira le regard de messire Guillaume sur sa droite. La bannière du prince avait été sauvée

et relevée. Il regarda derrière lui à la recherche de Vexille, mais ne vit qu'une demi-douzaine de cavaliers portant une croix blanche sur leurs écus. Il piqua vers eux, leva son propre bouclier pour écarter un coup de hache, logea son épée dans la cuisse d'un homme, la retira, sentit qu'on le frappait dans le dos, fit pivoter son cheval et para un coup de taille. Les cavaliers lui demandaient en criant pourquoi il combattait son propre camp. Puis le porte-étendard des Vexille commença à basculer car deux archers coupaient les jarrets de son cheval. L'éalé d'argent tomba dans la mêlée quand Henry Colley abandonna la vieille lance pour tirer son épée.

— Bâtards ! cria-t-il à ceux qui avaient coupé les jarrets de son cheval.

D'un coup d'épée, il tailla l'épaule de l'un des hommes, puis un grand rugissement le fit se retourner. Il vit un gros homme en cotte de mailles et cuirasse, avec un crucifix autour du cou, qui brandissait une masse d'armes. Colley, toujours sur son cheval qui s'effondrait, frappa l'évêque, mais celui-ci détourna l'épée avec son bouclier et assena la masse sur le casque de Colley.

— Au nom de Dieu ! hurla l'évêque en dégageant les pointes du casque fracassé.

Colley était mort, le crâne enfoncé. L'évêque frappa de sa masse ensanglantée un cheval qui portait une housse jaune et bleu, mais le cavalier s'écarta au dernier moment.

Messire Guillaume n'avait pas vu l'évêque avec sa masse. Il avait remarqué que l'un des Vexille du conroi portait une armure plus belle que les autres et il éperonna son cheval pour aller vers lui. Mais il sentit que son cheval s'affaissait. Jetant un regard en arrière à travers les fentes de sa visière, il vit que des Anglais tailladaient les jambes arrière de son cheval. Il donna un coup d'épée, mais déjà l'animal tombait. Une grosse voix se mit à crier :

— Écartez-vous de mon chemin ! Je veux tuer cette crapule. Au nom du Christ, écartez-vous !

Messire Guillaume ne comprenait pas ce que disait l'homme, mais soudain un bras se referma sur son cou et il fut tiré hors de sa selle. Il poussa un cri de colère, puis il eut le souffle coupé en

tombant à terre. Un homme le maintenait au sol. Messire Guillaume essaya de le frapper de son épée, mais son cheval s'effondrait à côté de lui en menaçant de l'écraser. Son assaillant le tira à l'écart et lui arracha son épée.

- Restez couché ! cria une voix à messire Guillaume.
- Est-ce que ce foutu saligaud est mort ? rugit l'évêque.
- Il est mort ! hurla Thomas.
- Dieu soit loué ! Allez ! Allez ! Tuez !
- Thomas ? dit messire Guillaume d'un ton gêné.
- Ne bougez pas !
- Je veux Vexille !
- Ils sont partis ! Ils sont partis ! Restez tranquille !

Guy Vexille, assailli des deux côtés et ayant perdu sa bannière rouge, avait ramené en arrière ses trois derniers hommes, mais pour se joindre aux derniers cavaliers français. Le roi en personne, accompagné de son ami le roi de Bohême, entra dans la mêlée. Bien que Jean de Bohême fût aveugle, il avait insisté pour participer au combat. Ses gardes du corps avaient attaché leurs rênes et placé le roi au milieu d'eux pour qu'ils ne soient pas séparés. Ils lancèrent leur cri de guerre : « Prague ! » Le fils du roi, le prince Charles, s'était lui aussi attaché au groupe. « Prague ! » cria-t-il alors que les cavaliers de Bohême se lançaient dans la dernière charge qui n'était pas véritablement une charge mais une avancée difficile parmi un entremêlement de cadavres, d'hommes en train de frapper et de chevaux effarés.

Le prince de Galles vivait toujours. Le filet d'or de son heaume était à moitié arraché et le haut de son écu était fendu en une demi-douzaine d'endroits, mais à présent il conduisait la contre-attaque avec une centaine d'hommes qui grondaient et hurlaient et ne désiraient rien d'autre que de mettre en pièces ces derniers ennemis qui montaient dans le jour finissant jusqu'au lieu où tant de Français avaient perdu la vie. Le comte de Northampton, qui venait d'encourager les derniers rangs des soldats du prince pour qu'ils restent en ligne, sentit qu'un tournant s'était produit dans la bataille. La pression sur les hommes d'armes anglais avait faibli, et bien que les Français essayassent encore d'attaquer, leurs meilleurs hommes étaient

blesés ou morts et les nouveaux venaient trop lentement. Aussi cria-t-il à ses hommes de le suivre.

— Tuez-les ! hurla-t-il. Tuez-les !

Les archers, les hommes d'armes et même les hobelars qui avaient quitté le cercle des chariots protégeant les bombardes sur les flancs, se jetèrent en masse sur les Français. Thomas, accroupi au côté de messire Guillaume, avait l'impression de revoir la rage insensée du pont de Caen. La folie avait libre cours, une folie de sang, dont les Français allaient pâtir. Les Anglais avaient supporté beaucoup de choses durant ce long après-midi d'été. Ils désiraient une revanche pour la terreur éprouvée en voyant les grands chevaux venir sur eux. Alors ils accrochaient, frappaient, taillaient les cavaliers du roi. À leur tête, le prince de Galles se battait en même temps que les archers et les hommes d'armes. Il faisait tomber les chevaux en leur coupant les jarrets et massacrait leurs cavaliers dans une frénésie de sang. Le roi de Majorque mourut, et aussi le comte de Saint-Pol, et le duc de Lorraine, et le comte de Flandre. Puis la bannière de Bohême, avec ses trois plumes blanches, tomba. Le roi aveugle fut tiré à terre et tué à coups de hache, de masse et d'épée. Une rançon de roi disparut avec lui. Son fils saigna à mort sur le corps de son père, tandis que les hommes de sa garde, bloqués par les chevaux morts qui restaient attachés aux leurs, furent massacrés les uns après les autres par les Anglais qui ne lançaient plus leur cri de guerre mais poussaient des hurlements d'âmes perdues. Ils étaient couverts de sang, ils en étaient imprégnés, mais c'était du sang français. Le prince de Galles maudit les soldats de Bohême agonisants en leur reprochant de lui barrer le chemin vers le roi de France, dont la bannière bleu et or flottait toujours. Deux hommes d'armes anglais frappèrent le cheval du roi. La garde royale se précipita pour les tuer, d'autres hommes en livrée anglaise accoururent pour mettre Philippe à terre et le prince voulait en être. Il voulait être celui qui avait fait prisonnier le roi ennemi. Mais un cheval de Bohême, sur le point de mourir, tomba sur le côté, et l'un des éperons du prince se prit dans la housse de la bête. Il tituba et se trouva pris au piège. C'est alors que Guy Vexille aperçut l'armure noire, le surcot royal et le filet d'or. Il vit aussi

que le prince avait perdu l'équilibre parmi des chevaux mourants.

Guy Vexille tourna bride et chargea.

Thomas vit Guy Vexille tourner. Il ne pouvait pas attaquer le cavalier avec son épée car il lui aurait fallu passer par-dessus les chevaux qui retenaient le prince. Mais sous sa main droite, il y avait une lance de frêne noire avec une pointe en argent. Il la prit et courut vers le cavalier. Skeat était là aussi, sa vieille épée à la main, parmi les chevaux morts.

La lance de saint Georges frappa Guy Vexille à la poitrine. La pointe d'argent se plia et s'accrocha à la bannière cramoisie, mais la vieille pique eut tout de même la force de repousser le cavalier sur sa selle et d'empêcher son épée d'atteindre le prince, que deux de ses hommes d'armes tirèrent à l'écart. Vexille frappa encore en se levant haut sur sa selle. Skeat poussa un grand cri et lui donna un coup d'épée à la taille, mais l'écu noir para le coup. Le cheval bien entraîné de Vexille se remit instinctivement en position d'attaque et son cavalier frappa fort le vieux soldat.

— Non ! cria Thomas.

Il donna un autre coup de lance mais l'arme était faible et le frêne sec se brisa contre l'écu de Vexille. Will Skeat perdait conscience. Du sang apparut là où son casque avait été fendu. Vexille leva à nouveau son épée, tandis que Thomas s'avavançait en titubant. L'épée s'abattit une seconde fois, fendant la tête de Skeat. Puis le masque impassible de la visière sombre se tourna vers Thomas. Will Skeat gisait à terre, immobile. Le cheval de Vexille tourna pour amener son maître là où il pourrait frapper plus efficacement et Thomas crut voir la mort dans l'épée brillante du Français. Mais alors, dans un mouvement de panique et de désespoir, il envoya le bout brisé de la lance dans la bouche ouverte du destrier et enfonça profondément le bois pointu dans sa langue. L'étalon fit un écart en hennissant et en se cabrant, et Vexille fut poussé violemment contre le troussequin de sa selle.

Le cheval, les yeux blancs et la bouche dégoulinante de sang, revint sur Thomas. Mais le prince de Galles s'était libéré du cheval agonisant et il s'approcha avec deux hommes d'armes

pour attaquer Guy Vexille sur l'autre flanc. Le cavalier para le coup d'épée du prince puis il vit qu'il allait être débordé et, poussant son cheval à travers la mêlée, il s'éloigna du danger.

— *Calix meus inebrians !* cria Thomas.

Il ne savait pas pourquoi il disait cela. Les mots lui vinrent d'eux-mêmes, les mots de son père mourant. Vexille se retourna. Il regarda fixement à travers les fentes de son heaume, vit l'homme aux cheveux bruns qui tenait sa propre bannière. Mais alors, une nouvelle troupe d'Anglais assoiffés de vengeance se déversant sur la pente, il poussa son cheval à travers le carnage, les hommes agonisants et les rêves brisés de la France.

Une acclamation s'éleva sur le haut de la colline. Le roi avait ordonné que les chevaliers de sa réserve montée chargent les Français. Tandis que ces hommes abaissaient leurs lances, d'autres chevaux étaient amenés rapidement depuis les bagages pour qu'un plus grand nombre de cavaliers puisse poursuivre l'ennemi.

Jean de Hainaut, seigneur de Beaumont, prit les rênes du roi de France et tira Philippe hors de la mêlée. Celui-ci chevauchait un cheval de remonte car le cheval royal avait été tué. Le roi lui-même avait reçu une blessure au visage. Il avait insisté pour combattre visière levée afin que ses hommes puissent savoir qu'il se trouvait sur le champ de bataille.

— Il est temps de partir, sire, dit d'une voix douce le seigneur de Beaumont.

— Tout est fini ? demanda le roi, les yeux mouillés de larmes.

— Tout est fini, sire.

Les Anglais hurlaient comme des chiens et la chevalerie française agonisait sur la pente. Jean de Hainaut ne savait pas comment cela s'était produit, il comprenait seulement que la bataille, l'oriflamme et l'honneur de la France étaient perdus.

— Venez, sire, dit-il en tirant le cheval du roi.

Des groupes de chevaliers français, dont les housses étaient pleines de flèches, traversaient la vallée pour atteindre la colline opposée dont les bois étaient déjà noirs dans la nuit tombante.

— Cet astrologue, Jean, dit le roi de France.

— Oui, sire ?

— Faites-le mettre à mort. Cruellement. Vous m'entendez ? Cruellement !

Tout en s'éloignant avec la poignée d'hommes de sa garde qui lui restait, le roi pleurait.

De plus en plus de Français se mirent à fuir pour trouver refuge dans l'obscurité. Leur retraite prit la forme d'un galop lorsque les premiers cavaliers anglais surgirent des restes de leurs lignes pour entamer la poursuite.

La pente de la colline des Anglais sembla avoir un soubresaut quand les hommes d'armes se mirent à marcher parmi les blessés et les morts. Le fond de la vallée était couvert de Génois tués par leurs propres employeurs. Tout était subitement très tranquille. Il n'y avait plus de chocs d'acier, plus de cris gutturaux, plus de tambours.

Il y avait des gémissements et des pleurs, parfois un halètement. Le vent agitait les bannières tombées à terre et faisait frémir les plumes des flèches qui avaient rappelé un champ de fleurs à messire Guillaume.

Tout était fini.

Sir William Skeat vivait encore. Il ne pouvait pas parler, ses yeux étaient sans vie et il paraissait sourd. Il ne pouvait plus marcher. Il avait essayé lorsque Thomas l'avait soulevé mais ses jambes s'étaient dérobées sous lui et il s'était affaissé sur le sol ensanglanté.

Le père Hobbe lui ôta son casque avec douceur. Le sang coulait de ses cheveux gris. Thomas eut un haut-le-cœur quand il vit la blessure. Il y avait des esquilles d'os du crâne, des mèches de cheveux et la cervelle, à l'air libre.

Thomas s'agenouilla devant lui.

— Will ?

Skeat le regarda mais ne parut pas le voir. Il avait un demi-sourire et des yeux vides.

— Will !

— Il va mourir, Thomas, murmura le père Hobbe.

— Il ne va pas mourir, sacré nom, il ne va pas mourir ! Vous m'entendez ? Il va vivre. Vous allez prier pour lui !

— Je vais prier. Dieu sait si je vais prier, dit le père Hobbe pour apaiser Thomas, mais nous devons d’abord le soigner.

Eléonore vint apporter son aide. Elle lava le crâne de Skeat, puis, avec le père Hobbe, elle remit en place les morceaux de crâne comme ceux d’une tuile cassée. Après quoi, Eléonore déchira une bande de tissu dans sa robe bleue et pansa la tête de Skeat en faisant passer la bande sous son menton. Quand ce fut fini, il ressemblait à une vieille femme en foulard. Durant toute l’opération, il n’avait rien dit. Et s’il ressentit de la douleur, cela ne parut pas sur son visage.

— Bois, Will, dit Thomas en lui tendant une gourde d’eau prise à un Français mort.

Mais Skeat ne réagit pas. Eléonore prit la gourde et la porta aux lèvres de Skeat, mais l’eau ne fit que couler sur son menton. Il faisait nuit. Sam et Jake avaient fait un feu en se servant des haches d’arme pour transformer les lances en petit bois. Will Skeat restait près du feu. Il respirait mais c’était tout.

— J’ai déjà vu un cas semblable, dit messire Guillaume à Thomas.

Depuis la fin de la bataille, il avait à peine prononcé un mot, mais à présent il était assis près de Thomas. Il avait regardé sa fille soigner Skeat et accepté qu’elle lui apporte de la nourriture et de l’eau, mais il avait évité de parler avec elle.

— Va-t-il guérir ? demanda Thomas.

— J’ai vu un homme avec le crâne ouvert. Il a vécu encore quatre ans, mais seulement parce que les sœurs d’une abbaye se sont occupées de lui.

— Il va vivre ! dit Thomas.

Messire Guillaume leva l’une des mains de Skeat, la tint un court instant et la laissa retomber.

— Peut-être, dit-il d’un ton dubitatif. Tu l’aimais beaucoup ?

— Il est comme un père pour moi.

— Les pères meurent, dit messire Guillaume d’un air sombre.

Il paraissait épuisé, comme un homme qui a tourné son épée contre son propre roi et a échoué dans sa mission.

— Il va vivre, répéta Thomas avec entêtement.

— Va dormir, lui dit messire Guillaume, je m'occuperai de lui.

Thomas s'endormit parmi les morts, sur la ligne de bataille où gémissaient les blessés et où le vent de la nuit agitait les plumes blanches qui parsemaient la vallée. Au matin, Skeat était toujours dans le même état. Il restait assis, les yeux vides, ne regardant rien et dégageant une mauvaise odeur parce qu'il s'était souillé.

— Je vais trouver le comte, dit le père Hobbe, et lui demander que Will retourne en Angleterre.

L'armée s'anima paresseusement. Quarante hommes d'armes anglais et autant d'archers furent enterrés dans le cimetière de Crécy mais, à l'exception des grands princes et des plus nobles seigneurs, les centaines de cadavres français furent laissés sur la colline. Les habitants de Crécy pourraient toujours les enterrer s'ils le souhaitaient, Edouard d'Angleterre s'en désintéressait.

Le père Hobbe chercha le comte de Northampton. Mais deux mille hommes d'infanterie étaient arrivés juste après l'aube pour renforcer l'armée du roi de France qui était déjà brisée. Dans la lumière brumeuse, ils avaient cru que les hommes à cheval qui les saluaient étaient des amis. Cependant les cavaliers avaient baissé leurs visières, pointé leurs lances et éperonné leurs destriers. Le comte était à leur tête.

La veille, les chevaliers anglais n'avaient pu combattre à cheval. À présent, en ce dimanche matin, le moment tant attendu était venu. Ils taillèrent de sanglantes allées dans les rangs des fantassins puis tournèrent pour mettre en pièces les survivants terrorisés. Les Français s'enfuirent, poursuivis par les cavaliers implacables qui cognèrent jusqu'à ce que leurs bras fussent las de tuer.

Sur la colline entre Crécy et Wadicourt, on fit une pile des bannières ennemies. Les drapeaux étaient déchirés et certains encore humides de sang. L'oriflamme fut apportée à Edouard qui la plia et ordonna aux prêtres de dire des actions de grâce. Son fils était vivant, la bataille était gagnée et toute la chrétienté saurait que Dieu favorisait la cause anglaise. Il déclara qu'il resterait tout ce jour sur le champ de bataille pour célébrer sa

victoire, puis qu'il poursuivrait sa marche. L'armée était fatiguée, mais elle avait désormais des bottes et il était possible de la nourrir. Le bétail beugla quand les archers égorgèrent les bêtes. D'autres archers apportèrent de la colline opposée les vivres abandonnés par les Français. D'autres hommes ramassaient les flèches et les assemblaient en gerbes tandis que leurs femmes détraoussaient les morts.

Le comte revint sur la colline de Crécy avec un sourire carnassier.

— C'était comme tuer des moutons ! dit-il en exultant.

Ensuite, il parcourut de long en large toute la ligne de bataille afin de revivre les émotions des deux derniers jours. Il s'arrêta près de Thomas et adressa un sourire aux archers et à leurs femmes.

— Vous avez changé, jeune Thomas ! dit-il joyeusement.

Mais il abaissa son regard et vit Skeat assis comme un enfant, la tête enveloppée d'un foulard bleu.

— Will ? dit le comte étonné. Sir William ?

Skeat ne bougea pas.

— Il a eu le crâne fendu, monseigneur, dit Thomas.

L'assurance du comte se dégonfla comme une vessie percée. Il s'affaissa sur sa selle en remuant la tête.

— Non, protesta-t-il, pas Will !

Comme il avait encore son épée couverte de sang à la main, il l'essuya à la crinière de son cheval et la remit au fourreau.

— Je m'apprêtais à l'envoyer en Angleterre, dit-il. Va-t-il survivre ?

Personne ne répondit.

— Will ? appela le comte.

Il descendit maladroitement de sa selle et s'accroupit auprès de l'homme du Yorkshire.

— Will ? Dis-moi quelque chose, Will !

— Il faut qu'il retourne en Angleterre, monseigneur, dit le père Hobbe.

— Bien entendu, dit le comte.

— Non, dit Thomas.

Le comte fronça les sourcils.

— Non ?

— Il existe un médecin à Caen, monseigneur, dit Thomas en français, et je voudrais l’y emmener. Ce médecin fait des miracles, monseigneur.

Le comte eut un sourire triste.

— Caen est à nouveau entre les mains des Français, Thomas. Je doute qu’ils te fassent bon accueil.

— Il sera bien accueilli, dit messire Guillaume.

Pour la première fois, le comte remarqua le Français et sa livrée inconnue de lui.

— C’est un prisonnier, monseigneur, expliqua Thomas, mais aussi un ami. Nous sommes à votre service, sa rançon est pour vous, mais lui seul peut emmener Will à Caen.

— Est-ce une grosse rançon ? demanda le comte.

— Très grosse, répondit Thomas.

— Dans ce cas, votre rançon, dit le comte à messire Guillaume, c’est la vie de Skeat.

Il se releva et prit les rênes de son cheval qu’il avait confiées à un archer, puis se retourna vers Thomas. Ce garçon avait changé, pensa-t-il, il avait l’air d’un homme. Il s’était coupé les cheveux. Il les avait taillés, plutôt. Et il ressemblait à un soldat, à un homme capable de conduire les archers à la bataille.

— Je veux que tu sois revenu au printemps, Thomas, dit-il. Il faut quelqu’un pour commander les archers, et si Will ne peut pas le faire, ce sera toi. Occupe-toi de lui, maintenant, mais au printemps tu te remettras à mon service, tu m’entends ?

— Oui, monseigneur.

— J’espère que ton médecin peut faire des miracles, dit le comte avant de s’en aller.

Messire Guillaume avait compris ce qui s’était dit en français mais pas le reste. Il regarda Thomas.

— Allons-nous à Caen ? demanda-t-il.

— Nous allons amener Will au docteur Mordecai.

— Et après ?

— Je retournerai auprès du comte, dit sèchement Thomas.

Messire Guillaume tressaillit.

— Et Vexille ? Qu’advient-il de lui ?

— Qu’advient-il de lui ? Il a perdu sa lance.

Il regarda le père Hobbe et lui demanda en anglais :

— Ai-je effectué ma pénitence, mon père ?

Le père Hobbe acquiesça. Il avait reçu la lance brisée des mains de Thomas et l'avait confiée au confesseur du roi qui avait promis que cette relique serait déposée à Westminster.

— Oui, tu as fait pénitence, dit le prêtre.

Messire Guillaume ne parlait pas anglais mais il avait dû comprendre au ton du prêtre ce que celui-ci avait dit car il lui jeta un regard froissé.

— Vexille vit toujours, dit-il à Thomas avec des larmes dans son œil unique. Il a tué ton père et ma famille. Même Dieu veut sa mort ! Veux-tu me laisser aussi brisé que la lance ?

— Que voudriez-vous que je fasse ? demanda Thomas.

— Trouve Vexille. Tue-le, répondit-il d'une voix forte.

Mais Thomas ne répondit rien.

— Il a le Graal ! insista le Français.

— Nous n'en savons rien, répondit Thomas avec colère.

Seigneur Dieu, pensa-t-il, épargnez-moi ! Je peux commander des archers. Je peux aller à Caen et faire en sorte que Mordecaï fasse des miracles, puis conduire les hommes de Skeat à la bataille. Nous pouvons gagner pour Dieu, pour Will, pour le roi et pour l'Angleterre.

Se tournant vers le Français, il dit sur un ton dur :

— Je suis un archer anglais, pas un chevalier de la Table ronde.

Messire Guillaume répondit avec un sourire :

— Dis-moi, Thomas, ton père était-il l'aîné ou le cadet ?

Thomas ouvrit la bouche, se préparant à dire que, bien entendu, le père Ralph était un cadet, puis il lui vint à l'esprit qu'il n'en savait rien. Son père ne le lui avait jamais dit, et cela signifiait que peut-être son père avait dissimulé la vérité comme il avait dissimulé tant de choses.

— Pensez-y messire, dit messire Guillaume avec insistance, pensez-y. Et souvenez-vous que Harlequin a mutilé votre ami et qu'il est vivant.

Je suis un archer anglais, pensa Thomas, et cela me suffit.

Mais Dieu veut plus que cela, se dit-il ensuite. Seulement lui ne voulait pas de ce fardeau.

Il lui suffisait que le soleil d'été brille sur les champs, sur les
plumes blanches et sur les morts.
Et que Hookton ait été vengé.

FIN

Note historique

Dans ce livre, seuls deux épisodes sont inventés : l'attaque sur Hookton, au début – bien que les Français aient réellement effectué de telles incursions sur les côtes anglaises –, et le combat des chevaliers de sir Simon Jekyll contre les soldats de messire Geoffroi de Pont-Blanc devant La Roche-Derrien. Hormis cela, tous les sièges, batailles et escarmouches sont tirés de l'histoire, tout comme la mort de Geoffroi à Lannion. La Roche-Derrien a été prise par escalade plutôt que par une attaque du côté de la mer, mais je voulais donner à Thomas l'occasion de s'employer, aussi ai-je pris certaines libertés avec les entreprises du comte de Northampton. Celui-ci a effectué tout ce que le roman lui attribue : la prise de La Roche-Derrien, la traversée de la Somme au gué de Blanchetaque, ainsi que ses exploits à la bataille de Crécy. La prise et le sac de Caen se sont déroulés d'une manière proche de celle décrite dans le livre, tout comme la célèbre bataille de Crécy. Pour le dire brièvement, cette période de l'histoire, considérée aujourd'hui comme le début de la guerre de Cent Ans, fut horrible.

Lorsque j'ai commencé à me documenter, je pensais que je m'intéresserais davantage à l'idéal chevaleresque, à la courtoisie et à la galanterie. Cela a bien dû exister, mais pas sur les champs de bataille, où régnait une brutalité impitoyable. L'épigraphe du livre, une citation du roi de France Jean le Bon, sert de correctif : *« car par lesdictes guerres sont maintes foiz avenues batailles mortelles, occisions de genzy pillement d'églises, destructions de corps et péril de âmes, déflorations de pucelles et de vierges, deshonestations de femmes mariées et vefves, arsures de villes, de manoirs et édifices, roberies et oppressions, guétemenz de voyes et de chemins »*. Ces mots, écrits quatorze ans environ après la bataille de Crécy, expliquent pourquoi le roi abandonne aux Anglais presque un tiers du

territoire de la France. L'humiliation était préférable à la poursuite d'un état de guerre aussi atroce.

Les grandes batailles comme celle de Crécy furent relativement rares au cours du long conflit anglo-français, peut-être en raison de leur caractère très meurtrier, bien que, dans le cas de Crécy, ce soient les Français et non les Anglais qui aient eu un nombre élevé de morts. Il est difficile de dénombrer les pertes, mais du côté français elles s'élevèrent au moins à deux mille hommes (le chiffre réel s'approchant probablement de quatre mille). Il s'agissait surtout de chevaliers et d'hommes d'armes. Les pertes des Génois furent très élevées, et au moins la moitié fut causée par leur propre camp. Les pertes anglaises furent dérisoires, sans doute inférieures à une centaine d'hommes. Ce succès est dû principalement aux archers anglais, mais même quand les Français eurent traversé le rideau de flèches, leurs pertes furent importantes. Un cavalier qui s'était laissé distancer au cours de la charge et n'était plus protégé par les autres cavaliers devenait une proie facile pour les fantassins ; c'est ainsi que la cavalerie française fut décimée dans la mêlée. Après la bataille, lorsque les Français recherchèrent l'explication de leur défaite, ils accusèrent les Génois et, dans de nombreuses villes de France, des mercenaires génois furent massacrés. Mais la véritable erreur des Français fut d'attaquer précipitamment le samedi après-midi au lieu d'attendre le dimanche, ce qui leur aurait permis de mieux disposer leur armée. Puis, ayant décidé d'attaquer, ils le firent sans discipline, si bien que leur première vague de cavaliers partit trop loin et les restes de cette première charge firent obstacle à la seconde vague qui avait été mieux conduite.

La disposition des forces anglaises pendant la bataille a fait l'objet de nombreuses discussions, notamment en ce qui concerne l'emplacement des archers. La plupart des historiens les situent sur les ailes, mais j'ai plutôt suivi la suggestion de Robert Hardy en les disposant sur toute la ligne de bataille aussi bien que sur les ailes. Quand on aborde la question des arcs, des archers et de leurs exploits, on peut faire entièrement confiance à M. Hardy.

Au cours de cette guerre, les batailles furent rares, mais les chevauchées – expéditions destinées à ravager le territoire ennemi – furent une pratique habituelle. Il s’agissait d’une guerre économique, équivalent de nos modernes tapis de bombes. Les contemporains, décrivant la campagne française après le passage d’une chevauchée anglaise, remarquent que la France était « submergée et foulée aux pieds », qu’elle se trouvait « au bord de la ruine » et « tourmentée et ravagée par la guerre ». Il n’était plus question de chevalerie, il y avait peu de galanterie et moins encore de courtoisie. La France finirait par se redresser et chasser les Anglais, mais seulement après avoir appris à résister aux chevauchées et plus encore à affronter les archers anglais (et gallois).

Le terme « grand arc » n’apparaît pas dans le roman car il ne fut jamais employé au XIV^e siècle. Pour la même raison, Edouard de Woodstock, le prince de Galles, n’est jamais appelé le Prince Noir, appellation plus tardive. L’arc était simplement un « arc » ou, peut-être, un « arc de guerre ». On a gaspillé beaucoup d’encre pour discuter de l’origine du grand arc. Était-il gallois ou anglais ? Était-ce une invention du Moyen Âge ou bien remontait-il au néolithique ? Le fait notable, c’est que dans les années qui ont précédé la guerre de Cent Ans, il est apparu comme une arme de guerre décisive. Ce qui le rendait si efficace, c’était le nombre d’archers que pouvait comprendre une troupe. Un ou deux grands arcs pouvaient causer des dommages, des milliers pouvaient anéantir une armée et, en Europe, seuls les Anglais étaient capables d’en rassembler un tel nombre. Pourquoi ? Du point de vue technique, l’arc était on ne peut plus simple ; cependant les autres pays n’avaient pas d’archers. Une partie de la réponse tient probablement à la grande difficulté qu’il y avait à devenir un très bon archer. Cela exigeait des années de pratique quotidienne, et l’habitude de s’entraîner n’était répandue que dans quelques régions d’Angleterre et du pays de Galles. En Bretagne, de bons archers ont certainement existé depuis le néolithique (des arcs en if, aussi longs que ceux utilisés à la bataille de Crécy, ont été retrouvés dans des tombes néolithiques), mais ils devaient être peu nombreux. Pour une raison ou une autre, il se trouve que,

au Moyen Âge, le tir à l'arc a suscité l'enthousiasme dans certaines parties de l'Angleterre et du pays de Galles et c'est ainsi que le grand arc est devenu une arme de guerre largement utilisée. Lorsque cet enthousiasme a décliné, l'arc a rapidement disparu de l'arsenal anglais. Le bon sens populaire prétend que l'arc fut remplacé par le fusil, mais il est plus juste de dire que l'arc a reculé malgré le fusil. Benjamin Franklin, esprit perspicace, pensait que les Américains auraient gagné plus tôt leur guerre d'indépendance s'ils avaient eu recours au grand arc, et il est certain qu'un bataillon d'archers l'aurait facilement emporté sur les soldats de Wellington armés de mousquets à canon lisse. Mais il est beaucoup plus facile d'apprendre à se servir d'un fusil ou d'une arbalète que d'un arc. En bref, le grand arc fut un phénomène à part, sans doute causé par l'engouement pour le tir à l'arc et transformé en arme de guerre décisive par les rois d'Angleterre. Il contribua aussi à élever le statut du fantassin puisque même le gentilhomme le plus borné pouvait comprendre combien sa vie dépendait des archers, aussi n'est-il pas surprenant que les archers soient devenus plus nombreux que les hommes d'armes dans l'armée anglaise de l'époque.

Il me faut signaler la dette énorme que j'ai envers Jonathan Sumption, auteur de *Trial by Battle, the Hundred Years War, volume I*. Il est suprêmement humiliant pour un écrivain professionnel de voir un juriste écrire des livres aussi remarquables pendant ce que je suppose être ses moments perdus. Mais je lui en suis reconnaissant et je recommande ses travaux historiques à quiconque désire en savoir plus sur cette période. S'il reste des erreurs, j'en suis le seul responsable.